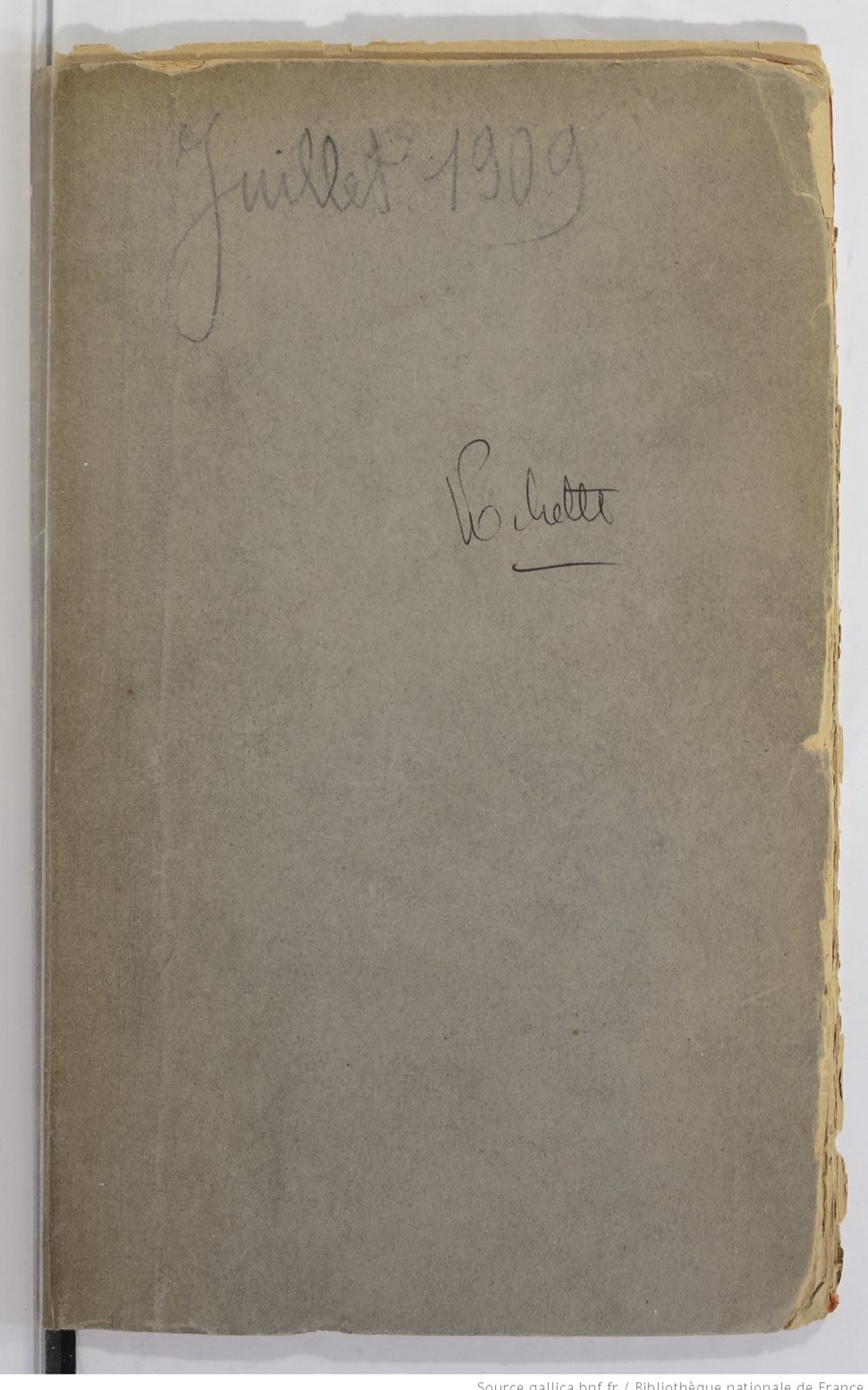

Juillet 1909

Quatrième Année | Soixante-Quinze Centimes | 25 Juillet 1909.

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VI



CAHIER XXXIV

SOMMAIRE

P. Vulliaud. . . . *Deuxième Mystagogique* (Le Sphinx. La Réalisation des Contraires).

Ricciotto Canudo. . *La Race de Dante.*

Marie-Louise Vignon. *Deux nouveaux sonnets dédiés à l'amour.*

Edmée Delebecque . *La Consolatrice. Les Réprouvés.* (Poèmes).

Fernand Divoire . . *L'homme des Nombres.*

Abel Sod . . . . *La Foi jurée et le Symbolisme chevaleresque.*

CHRONIQUES

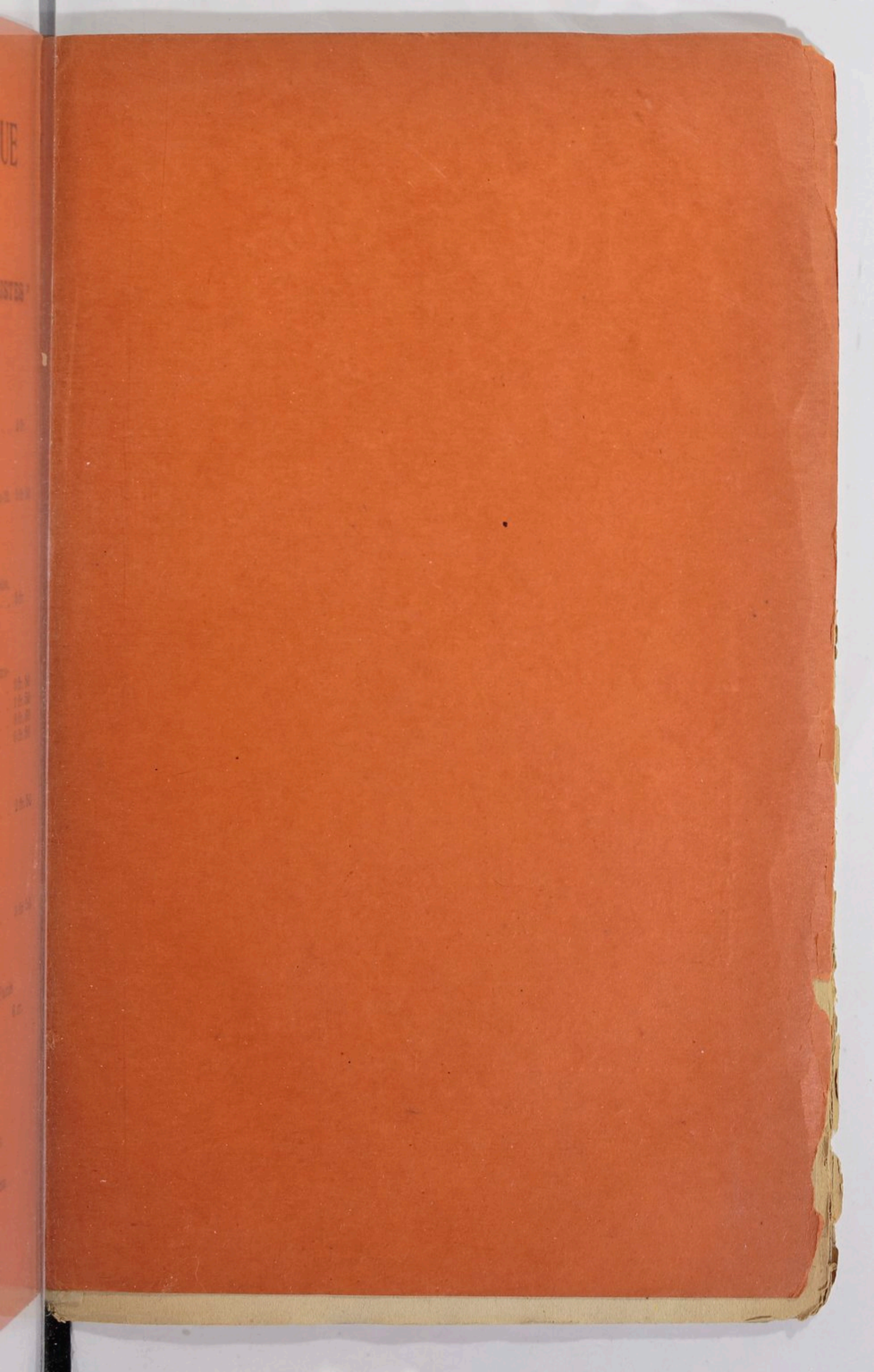
P. Vulliaud : *La Séparation de l'Eglise et de l'Etat à propos de publications récentes. Religion. Esotérisme.* — Annie O'Sullivan : *Les Poèmes.* — Fernand Divoire : *Les Revues.* — *Bibliographie.*

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86. rue Bonaparte.

PARIS



Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul* VULLIAUD

FONDATEURS :

René-Georges AUBRUN, Albert de BERSAUCOURT, Maurice BOUÉ de VILLIERS, Jacques BRASILIER, Hélie BRASILIER, Henri de CRISENOY, Carl de CRISENOY, Pierre de CRISENOY, Claudius DALBANNE, Fernand DIVOIRE, Jules GARAT, Albert GÉNIN, Edouard GUERBER, Eugène JOORS, Camille MARYX, Joseph SERRE.

LES RUBRIQUES MENSUELLES DES "ENTRETIENS IDÉALISTES"

Religion, Esotérisme	Paul Vulliaud.
Esthétique	Edouard Guerber.
Les Poèmes	René Jacquet.
Les Romans	Camille Maryx.
Critique littéraire	Albert de Bersaucourt.
Littératures étrangères	Jean Chesneau.
Théâtres	René-Georges Aubrun.
Beaux-Arts	Pierre de Crisenoy.
Les Revues	Fernand Divoire.
Informations	Hermès.
Courriers de la Province et de l'Etranger	Divers.

ABONNEMENT ANNUEL :

France.......... **Huit** francs | Etranger........ **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain

Deuxième Mystagogique

Le Sphinx.
La Résolution des contraires.

O certe necessarium Adæ peccatum !
L'Eglise catholique.

Tout se fait par un Destin, tout s'arrange et s'unit par l'harmonie des contraires.
Héraclite.

D'après Clément d'Alexandrie, le Sphinx est le symbole de l'Harmonie du monde, d'après Orphée il est le symbole de l'âme universelle ; nous l'avons vu (1) en exposant l'Esthétisme cosmique sous le rapport de son sublime dynamique, dirons-nous, pour emprunter le langage de Kant, c'est-à-dire de la Force. Nous en avons dégagé certaines idées principielles : ces données appliquées au Dieu des Puissances, au Verbe divin par conséquent, ont construit pour notre esprit le plan de ce monde intelligible que sept principes réalisent, le septième qui les ramène à l'unité étant le soleil de ce monde supérieur, c'est le Logos organe de la Création et de son développement.

Mais figure synthétique, cet emblème exprime d'autres rapports. En effet, si le mystère se pose cosmogonique, il se pose également dans sa moralité ; et à travers le mouvement des mondes, le hiéroglyphe apparaît dans la fixité de son attitude, immobile comme la Table du Destin, image de cette invisible Loi dont parle Héraclite à laquelle tous

(1) V. les *Entretiens Idéalistes* du 25 juin.

les êtres sont soumis. Le Destin n'est donc pas cette fatalité antique dont l'Islamisme a hérité ; le Destin qu'Aristote opposait à la déesse Fortuna est au contraire, ce que Leibniz a compris, un nom de la Providence, de cette Providence que le spectacle de la vie ordinaire remplie de la douleur humaine semble nier.

Malgré l'apparence des contradictions qui placent l'Univers sous l'empire du nombre Deux, découvrir l'harmonie, l'unité du monde, sur tous les plans que la pensée étudie, constater les pulsations de l'âme universelle dans les ténèbres de la sphère de l'action donnera le sens initiatique que l'emblème égyptien cache sous l'Arcane de ses formes.

Symbole du mystère intégral qu'il réfléchit, les yeux fixés sur l'Immutable, le Sphinx propose l'énigme, il la propose en éveillant et l'Homme prêt à succomber devant le spectacle des choses qui paraissent dessécher le germe des grands espoirs se relève pour la conquête de l'Infini, captivé par l'Ineffabilité de ce sourire qui en est l'immortelle représentation.

Au sein de cet Univers en effet, image dont l'esprit humain conçoit le type harmonieux et qu'en son langage intuitif la Théosophie nomme le manuscrit divin, un redoutable problème se pose à l'intelligence désemparée ; celui de la Douleur, du Mal. D'un pôle à l'autre pôle, la créature, soit qu'elle ait interrogé avec résignation, soit qu'elle ait craché le blasphème, a sans cesse gémi sur sa condition d'une heure. Les poètes primitifs, le vieil Homère, Empédocle ou le prophète Musée et cent autres nous ont confié l'amertume de leur cœur endolori, Saint Paul a secoué les chaînes de son « corps de mort », Saint Augustin et Bossuet, Michel-Ange, tous enfin ont répété les accents éplorés des plus antiques voyants qui nous ont parlé de cet « inexorable ennui qui fait le fonds de la vie humaine », et près de nos jours encore, au milieu d'un concert désolé, un Schopenhauer affirmait la détresse de l'homme soumis aux inexorables puissances de la Douleur ; poussé par la rigueur inflexible de la logique, son disciple Hartmann, puisque le Mal est l'essence du monde, puisque l'histoire de l'homme prouve le délire d'un dieu, rêvait de suicide universel.

Le Sphinx a entendu toutes les plaintes, tous les cris, toutes les exécrations ; son sourire annonciateur des divines voluptés s'est modelé en pitié de l'être misérable qui ne sait pas même deviner une enigme.

Approchons-nous donc à notre tour et devinons.

Lorsque l'homme fixe le Sphinx, que voit-il ? Sa propre image reflétée par les yeux de l'être symbolique. Qui es-tu, lui demande-t-il ? La réponse, pareille à un écho, se fait

entendre : Connais-toi toi-même (1). Et l'homme se découvre une nature antinomique, matérielle et hyperphysique, il en saisit l'union qui constitue sa personnalité distincte. La connaissance du monde extérieur, matière agitée par l'esprit pondérateur des forces elles-mêmes antinomiques, lui révèle sa qualité de *microscome*, car toutes ses facultés gravitent autour de l'intelligence lumineuse qui les dirige et tous ses sens, comme autant de planètes, se groupent en système solaire autour de son cœur. Aussi, de même que l'organisme cosmique est soumis aux puissances de l'attraction et de la répulsion, l'homme reste sollicité par le bien qui se résout en joie, entraîné par le mal, principe de la souffrance, l'idéal l'emporte, mais la réalité lui brise les ailes. Enfin tour à tour, mouvement et repos, son Destin s'épanouit en clarté ou s'abîme dans l'ombre, semblable à cet astre dont les phases successives se résument par rapport à nous en lumières et ténèbres : le soleil. Ainsi tenons-nous la raison qui détermina l'Antiquité à décrire le Cycle des mondes, le Cycle des Messies sur la révolution symbolique de cet Astre.

L'Unité est la loi du monde idéel. La loi des contraires est celle du monde réel. La Théosophie le constate sur tous les plans ; l'évêque Synésius ne disait-il pas justement : l'Univers est un Tout formé de l'assemblage de plusieurs parties qui se soutiennent par leur accord et leur harmonie, les unes faisant fonction de causes actives, les autres de causes passives ? Le langage de la Bible elle-même peut être antinomique, la résolution des contraires est, d'après Philippe d'Aquin, le treizième mode d'interprétation (2) et certains commentateurs Cabalistiques ont prétendu que le Sphinx exprimait ces treize modes (3).

Si dans le monde physique nous découvrons la loi universelle par l'attraction et la répulsion, dans la sphère esthétique par la lumière et l'ombre, nous la saisissons dans le plan psychologique par la liberté et la nécessité ; sur le plan intellectuel idéal et réel cherchent un troisième terme pour concilier leur antithèse ; la statique et la dyna-

---

(1) Puisque le symbole est la représentation de l'Idée et que l'Idée est vivante, il est permis de feindre que l'emblème est animé.

(2) *Veterum Rabbinorum in exponendo pentateucho modi tredecim*, 1629.

(3) L'illustre rabbin portugais Menassé-ben-Israël a laissé un important ouvrage sur l'exégèse des passages bibliques qui se contredisent : *El conciliador*, Franckfort, 1632, in-4° traduit partiellement en latin par Denys Vossius.

mique régularisent les pulsations du monde social, l'autorité et la liberté, celles du monde politique alors que fatalité et providence rythment les progrès et les retours de l'évolution historique ; la foi et la raison s'établissent en colonnes du portique couronné par la Gnose où se résolvent par l'accord les facultés du cœur et de l'intelligence ; sur le plan cosmique, antinomie encore par le monde d'en haut et le monde d'en bas, expression qui trouve un sens mystique (S. Jean XIII, 23), dans le monde de la vie spirituelle et le monde de la vie charnelle, les mêmes principes LOGIQUES gouvernant en effet la vie mystique et la vie physique... Enfin si nous ramenons cette somme d'analogies à un concept synthétique, notre formule exprimera l'inéluctable loi qui domine le monde actuel qui est celui où s'opèrent la Chute et la Rédemption et que nous énoncerons d'après le précepte traditionnel : la Mort succède à la Vie et la Vie renaît de la Mort elle-même. Conception que l'Antiquité avait traduite en dessinant la Mort et l'Amour sur une courbe de réciprocité, idée catholique du Bonheur puisé aux sources du renoncement.

Antinomie ! antinomie universelle : Si nous envisageons les analogies sous le rapport sexuel, nous distinguerons l'action du principe mâle et du principe femelle dans tous les composés du Cosmos, action que, soit d'après Proclus, soit d'après la Cabale, nous pouvons étendre jusqu'aux sphères divines. Notre exégèse du mystérieux emblème qu'Hégel désigna sous le nom de symbolisme des symbolismes (1) sans le deviner, est suffisamment établie maintenant, chacun peut, par la multiplication des analogies, en déduire les conséquences générales depuis le monde physique où le froid et le chaud prouvent la règle antinomique en passant par le monde de l'épreuve cosmogonique où Châtiment et Réhabilitation démontrent la même règle jusqu'au monde divin où elle se pose par l'unité dans la multiplicité des termes absolus.

Pour concentrer l'immense problème dans la sphère anthropologique, disons que les mouvements désordonnés du corps prouvent sa diversité tandis que les mouvements de l'esprit se révèlent par leur régularité ; affirmons que vice et vertu démontrent le dualisme moral de la nature humaine où la matière doit être subordonnée à l'esprit qui le soumet, — ce qu'exprime le symbolisme du Sphinx.

S'il est un axiome en Théosophie, c'est que l'Initiation est en soi-même. Toutefois la nécessité s'imposait aux jours antiques où l'Initiateur suprême ne s'était pas encore

(1) V. son Esthétique.

personnellement manifesté que des hommes fussent particulièrement chargés d'éveiller les intelligences à la conception des Idées éternelles. Aussi, n'ignorons-nous pas que les Anciens connurent exactement le sens du symbole où s'était fixé le mystère religieux que nous cherchons à expliquer. Ils le connurent ce secret du Sphinx et si depuis les âges passés, l'érudition l'oublia, c'est que les écrivains de l'Antiquité sont, il faut bien l'avouer, plus cités que lus.

Plutarque nous révèle qu'un symbole était une Doctrine, il le dit au sujet de l'image d'Harpocrate à laquelle il donne ce nom. Le Sphinx est à son tour une doctrine.

Certes, on a attribué jusqu'ici une quantité de sens au Symbole qui nous occupe. Toutes les imaginations se sont donné carrière depuis les plus dévergondées jusqu'aux plus impudiques, ce qui ne laisse pas d'étonner. Certains antiquaires y ont même vu l'emblème du Christ, comme le célèbre Goropius, érudit flamand dont la fantaisie s'exerça à tant d'autres égards.

Il est certain que les mythographes s'accordent assez communément à voir dans le visage humain du Sphinx celui de la Sagesse et dans le symbole tout entier une représentation solaire, image du Verbe chez toutes les nations. Au surplus, la Divinité considérée en dehors de son essence intime fut maintes fois traduite par le symbolisme des peuples en figures étranges ; la théologie orphique, par exemple, qui, à titre d'élève des doctrines égyptiennes, garde une importance considérable, allégorisait la première révélation divine par l'emblème composite de l'animal uni à la figure humaine, l'animal changeait d'après l'idée qu'on voulait signifier. Mais si, en général, la composition allégorique figurait le Verbe, il lui faut donner le sens générique de Loi, nom qui désigne la règle à laquelle sont assujettis l'homme et l'Univers. Cette interprétation orphique que nous venons de signaler s'est perpétuée chez les Arabes pour qui le Coran a deux faces : la figure humaine et la figure animale.

Nous n'infirmons en rien les explications physiques qui ont été données du Sphinx ; aussi lorsqu'Emeric David assure que l'emblème était l'association des symboles de l'eau et du feu, il a raison ; néanmoins il importe de retenir que l'eau et le feu n'étaient eux-mêmes pour les traditions ésotériques que figuratifs de notions plus intellectuelles ; ainsi en Cabale le feu désigne la Rigueur, l'eau désigne la Clémence et ces deux attributs — la Clémence et la Rigueur — sont justement ceux que le Sphinx a l'intention d'évoquer.

Se servir d'une tradition ésotérique pour expliquer les

allégories d'un peuple différent, n'a rien que de très légitime, puisque par l'étude des multiples ésotérismes nous restons convaincus de leur unité. Notons donc quelques idées cabalistiques au sujet des perfections divines représentées par le Sphinx.

D'après cette tradition, il y a deux modes d'être pour la nature divine ; la Rigueur et la Bonté, le nom sacré qui les désigne est Sadaï, le Tout-Puissant. Etymologiquement Sadaï veut en effet dire : le Dieu exterminateur d'une part et le Dieu bienfaisant d'autre part. Pour ce dernier cas, la racine du nom divin est Sad : mamelles, et se rapporte excellemment à l'interprétation du Sphinx puisque les Egyptiens figuraient la Vierge, qui entrait dans la composition de l'emblème, avec des mamelles, tandis que le lion symbolise la Rigueur.

Sadaï ne se trouvant pas parmi les noms fondamentaux de la Divinité, il appartient aux noms appelés *petites figures*. Sadaï est la petite figure du nom ineffable. Si l'on se souvient ce que nous avons dit à propos de la première manifestation divine chez les Orphiques, il sera indubitable que les Egyptiens n'avaient d'autre but que de représenter l'union des attributs de Dieu que la tradition cabalistique nomme Sadaï. Seuls, les modes de symbolique diffèrent, celui de la Cabale est intellectuel, celui de l'Egypte est esthétique.

Le monde ne pouvait être soutenu par la miséricorde seulement, d'après Siméon-ben-Jochaï, Dieu y ajouta la colonne de la Rigueur ; il était encore nécessaire d'harmoniser les deux colonnes et de mettre toutes choses dans une proportion et dans un ordre naturel, c'est pourquoi l'Etre souverain plaça au milieu la colonne de Beauté qui accorde la Rigueur avec la Bonté et met l'ordre sans lequel l'Univers ne pourrait subsister.

Nous nous interdisons les incursions dans l'Esthétique, sublime pourtant ! de la Cabale, car le mystère retient notre attention uniquement dans sa moralité. Or, la liaison des deux attributs — la Rigueur et la Clémence — est la moralité de toute existence humaine ; ce principe domine toute la Théosophie de l'histoire, celle de l'homme comme celle de la Société. Toute l'explanation de la Doctrine qu'est le Sphinx, peut donc se résumer : le passage à la Félicité par la Douleur, ce que nous pouvons encore énoncer par cette formule : l'Homme acquiert sa liberté par la Douleur. Ballanche, l'immortel Ballanche qui a dévoilé la loi du monde individuel et historique comme plus tard Claude Bernard devait la confirmer dans le monde physique, disait : « La Douleur est la loi progressive de l'Univers. » Dès lors nous sommes en droit d'affirmer que le Mal

est la cause immanente de la Destinée, de chaque Destinée ; toute cosmogonie, — mais non toute création, — s'opère sous le déterminisme des principes antinomiques et c'est pourquoi la vie universelle, celle des individus et des sociétés, grandit par et dans la lutte qui organise progressivement le chaos moral et social. La vie est un DRAME, une tragédie humaine, écho de celle qui se joua dans les sphères intellectuelles et qu'exprima, en un certain sens, par une vision gigantesque le génial Paul Chenavard si méconnu, vision où s'entremêlent en un effroyable combat le Mal avec le Bien pour son triomphe pendant que rayonnant l'androgyne « symbole de l'harmonie des deux natures ou principes contraires » (1) célèbre une victoire divine, réalisée ici-bas, par la vertu de l'esprit sur Lucifer, le principe cosmique dans le monde de la grâce pour la réconciliation de l'homme avec Dieu (2).

A propos du Sphinx, Clément d'Alexandrie déclare que cette image montre que la connaissance de Dieu est une science obscure où il est difficile de pénétrer. Ce savant homme aurait pu ajouter que même en concevant de multiples notions, l'esprit humain mal aidé par le langage ne peut surmonter en tous les cas les difficultés inhérentes à l'explication d'un symbole où sont ésotériquement exprimés tous les problèmes qui s'offrent à la pensée. Du reste si nous en croyons Pic de la Mirandole, la sphère de la Sagesse relève de la contemplation ; or la contemplation est l'acte où l'esprit se parle à lui-même.

C'est pourquoi, nous n'avons voulu retenir de la totalité des sens que peut révéler le Sphinx, surtout celui qui établit la raison morale de la vie humaine qui est de passer par la Rigueur à la Bonté. Nous avons aussi voulu retenir ce sens combiné avec celui de l'harmonie du monde, terme mystique de l'histoire collective des âmes, parce que, ne faisant pas œuvre d'imagination et plutôt œuvre de mystagogie, un texte de Clément d'Alexandrie nous garantit l'idée qui dirigea l'Antiquité à élever cet extraordinaire emblème du Sphinx, qui a été l'occasion à trop d'écrivains de sottes méditations.

D'après le disciple de Pantène, les Egyptiens voulaient exprimer par le plus obscur des hiéroglyphes que nous devons avoir en même temps, l'amour et la crainte de

---

(1) Expressions textuelles de Paul Chenavard.

(2) Ceci se rapporte à une théorie de l'Eucharistie qui serait longue à développer. Notons en passant pour ceux qui connaissent quelques doctrines de Schelling qu'on pourrait les réhabiliter comme l'a été le système d'Hégel.

Dieu. En effet, il faut le craindre, car le royal Psalmiste l'a chanté : la Puissance lui appartient ; il faut l'aimer car il est rempli de Miséricorde. Alors concluons-nous, le Sphinx incarne en ses formes occultes les idées (séphirothiques) que les Cabalistes appellent la Rigueur et la Miséricorde antinonie qui se résout dans la Beauté, séphira (attribut) que les Platoniciens connurent au témoignage des érudits de la Renaissance, sous le nom de Vénus céleste (1) Et déjà, à ce propos, rendons-nous compte que si on étudiait en leur diversité toutes les théologies anciennes, on retrouverait les mêmes notions, à tel point que, par un travail laborieux sans doute, il serait possible de réunir définitivement tous les fragments que l'érudition rencontre çà et là dans les plus divers auteurs pour reconstituer en synthèse unitaire le monument de la Foi préchrétienne.

Le Sphinx symbolise donc la réalisation des contraires, par conséquent l'Harmonie. L'harmonie portait chez les Egyptiens le nom de Iophi, la Σοφια des Grecs dérive de cette étymologie, ce qui désignait au pays de Platon les lois primitives et les chrétiens l'appellent eux-mêmes Sagesse. Nous voyons encore qu'il ne faut pas se hâter de discréditer les Anciens, comme un si grand nombre de mythographes l'ont fait, en leur attribuant une sujétion aux forces impures et qu'il est nécessaire de retrouver sous le mot qui l'exprime la notion exacte des idées théologiques ; c'est l'homme profane, d'après le Zohar, qui dans chaque mot ne voit que le corps, c'est-à-dire le sens littéral.

« On sait que, pour Héraclite, l'harmonie du monde dérivait d'une loi invisible, dont un des noms était le Logos : au milieu des forces contraires qui se menacent et tendent à se détruire, le Logos maintient la paix et l'équilibre. S'il peut jouer ce rôle c'est d'ailleurs parce qu'il est lui-même l'identité des contraires. » Telle est la leçon de M. E. Brehier dans une étude sur Philon d'Alexandrie où se remarque une haute compétence. Cette résolution des contraires, cette Loi, ce Verbe, les Egyptiens, déduisons-nous, les symbolisaient par le Sphinx. Si l'emblème sacré représente l'harmonie du monde intelligible, par analogie il représente l'Harmonie du monde fait à son image ; en effet le Sphinx est esprit et matière, à ce point de vue c'est la sephira (attribut) que les cabalistes appellent le Règne qui correspond au symbole.

En rapport avec le monde d'en Bas, la séphira : le Règne, qui domine aux sphères harmoniques peut aussi se

(1) A. Farra : De Settenario.

traduire la vision de Dieu, parce que les choses sensibles, comme le dit St Paul, manifestent les invisibles ;

Le monde en effet est une sainte Ecriture, une révélation de Dieu, sa révélation seconde par laquelle nous arrivons à comprendre les divines perfections d'une Raison universelle, image de la Substance absolue. Que le monde soit une révélation déterminait Salluste le philosophe à dire que le monde est un grand mythe. Alors si à l'exemple de Pythagore, nous écoutons la consonnance septénaire des cieux, nous entendons cette Muse que les Cabalistes connurent sous un nom synthétique, Bath-Kol, la Fille de la Voix qui est le premier degré de la prophétie. La Fille de la Voix se distinguait chez les Anciens Juifs du Fils de la Voix terme qui s'appliquait au texte littéral de la Bible, elle était la tradition qui provenait, d'après le langage cabalistique, du trône de gloire; suivant Rittangelins, le Trône de gloire c'est le Fils de Dieu (1) Et tout concorde, chez les Grecs, la Fille de la Voix fut l'inspiratrice de ce Thamyris qui raconta les merveilles de la création en un poême de cinq mille vers, portant comme disent certains savants, le nom de Théologie, inspiratrice chez les Latins de ce poète, Virgile, qui apprit dans les traditions étrusques qu'un divin enfant devait apporter sur la terre un siècle renouvelé.

Le Règne s'appelle encore l'assemblée des âmes initiées qui forme le corps divin que les cabalistes nomment l'Eglise ; l'Eglise où réside la Schekinah, c'est-à-dire la présence divine (2), retient en effet, la Doctrine.

Si nous fixons le plan historique, l'attribut du Règne gouverne la révolution des siècles qui fermera le cycle des influences (séphirothiques) en les résumant ; ces influences sont les causes secondes dont l'annaliste fut Guillaume Postel, elles dirigent et protègent la carrière des jours conduits par les bras de Dieu : la Rigueur et la Miséricorde, pour la réalisation de cet âge que le chrétien demande à toute heure en priant le Père éthéréen (3), et ceci jusqu'au jour où la Flamme Législative éloignera l'homme de la sphère sublime que décrit Ezékiel. Mais le Règne sera, en vérité, l'Harmonie du monde établi universelle-

---

(1) Sur la Fille de la Voix, les curieux peuvent consulter une intéressante dissertation de Joh Henr. Hauer qui se trouve dans un recueil publié à Amsterdam par des théologiens protestants en 2 vol. in folio : *Thesaurus théol-phil.*

(2) V. Danz : *Comment de Schekinah ex Thalmud. illust.*

(3) La traduction du *Pater* telle que nous l'avons n'est pas tout à fait exacte.

ment, intégral par sa constitution de tous les règnes individuels, la matière étant soumise à l'esprit, l'homme ayant définitivement acquis la Liberté que Bossuet appelait l'épouvantable Liberté. Analogiquement, l'homme n'est autre qu'une Eglise ou pour me servir des paroles de l'Apôtre un temple de l'Esprit où Dieu affirme sa toute-présence. Et les temples sont construits sur des plans symboliques, aussi, l'Eglise, peut-elle être figurée comme un Grand Homme mystique, un Adam-Kadmon ; l'illustre Cardinul de Cusa a donné une formule confessionnelle de cette conception.

Le Sphinx symbolise encore les relations du Fini avec l'Infini. La Terre et le Ciel s'unissent dans cette union féconde qui produit l'Homme-Matière, pour la Cabale ce nom désigne le Messie, notion qui nécessite d'être approfondie, par rapport au développement de l'homme moral et de l'homme historique ; si les bras divins les conduisent tous deux, l'un donne la Vie, l'autre donne la Mort, ils s'identifient à ce qu'Orphée appelait les clefs de la Joie et de la Douleur. C'est bien aussi ce qu'exprimait un philosophe platonicien, Maxime de Tyr : l'homme, disait-il, a reçu de la nature un double penchant dès sa naissance ; le vice a besoin d'un correcteur, la vertu d'un protecteur. Cette pensée est fort juste, et double se trouve le caractère de la Divinité : Rigueur et Miséricorde, c'est-à-dire Elohim-Jéhova.

Méditons un instant sur la conception cosmosophique inspirée par le Sphinx.

Tous les peuples ont considéré dans leur doctrine secrète la Divinité dans le mystère impénétrable de son Essence et dans la splendeur de sa manifestation. Et les ésotérismes les plus profonds ont enseigné que Dieu absolu n'avait, au-dessus des appellations affirmatives et négatives, d'autre nom que celui de l'interrogation comme dans le Zohar où il est appelé Qui ? ou de l'Interjection comme dans l'Islamisme ou dans l'ancienne Irlande où il est appelé Lui ! Notre intelligence ne le conçoit que par sa Face suivant le langage des cabalistes. La face par laquelle Dieu se rend saisissable à la pensée humaine est le Verbe lui-même qui offre à son tour pour l'entendement la distinction de sa vie au sein du monde divin et de sa vie au sein de la création. La Sagesse humaine contemple alors Dieu en lui-même, soit dans l'Univers soit dans l'homme, dans l'Univers par la Science des Nombres et des Symboles, dans l'homme par la Lumière qui est la vie de l'intelligence.

A son nom interrogatif qui symbolise l'incompréhensibilité de son Essence, Dieu ajouta une matérialité, et cette

matérialité est son vêtement, mais non sa substance. Et tout cet arcane se rapporte à ce que les anciens appelaient le monde, traduction du terme *mundus* qui signifie pur *purus*, qui d'après le savant Taylor-Lewis provient du grec πυρ feu, élément regardé, dit-il, dans tous les âges comme le moyen et l'emblème de la purification ou en langage hiératique de la Séparation dans le sens de Sainteté. C'est bien là, sans nul doute, ce qu'exprime le Sphinx, la Sagesse unie au lion emblème du feu : le Verbe.

La création est donc une Incarnation puisque Dieu s'est revêtu de l'Univers comme d'un vêtement. Et ceci est un bien grand mystère. Le Sphinx le représente. Par l'Incarnation s'établit, en quelque sorte, la contemporanéité de l'esprit et de la matière, de ce que la Bible nomme d'une part le ciel, c'est-à-dire tout ce qui est spirituel, symbolisé par l'image humaine de l'emblême, d'autre part la Terre c'est-à-dire la matière première, une, simple et passive, celle que les Hindous appellent *Avyakt* et que nous appelons la Matière cosmique, symbolisée par l'animal qui suggère à la pensée l'idée des forces actives, le Lion. Le Sphinx reste donc encore la représentation du Verbe dans lequel Dieu créa le Ciel et la Terre. L'antiquité nous fournit une notion importante au sujet du symbolisme de la Sagesse. Le Sphinx, dit-elle, demandait *Quid est Bonum*, quoi est le Bien : *Quid est Malum*, quoi est le mal ? Quoi n'est ni Bien ni Mal et Cèbès le Thébéen qui rapporte ce document, dit que Sphinx paraissait comme une folie aux hommes.

En même temps qu'il est le symbole de la Science du Bien et du Mal, le Sphinx est bien le symbole de l'Homme-Matière, c'est-à-dire le Médiateur, qui relie le corps composé par les âmes initiées au Dieu suprême. Mais il ne s'agit pas de la Matière telle qu'elle nous apparaît, car il importe de concevoir ces arcanes dans la lumière.

Quoi qu'il en soit, la réponse est indiscutable aux écoles qui se sont demandé si l'Incarnation du Verbe avait été causée par la faute de l'homme. Il entrait dans le plan divin que la Matière fût admise, sous certaines conditions, au séjour de la gloire. Et c'est le profond secret que renferme en lui le mystère des lettres sacrées composant le Tétragramme. C'est par la Tétractys que jurait Pythagore initié au Carmel, c'est la Tétrade que Proclus appelait la divine, τετραδ' επγζαθεην et qu'un admirable philosophe moderne, Blanc de Saint-Bonnet nommait, la Quaternité.

Enfin pour montrer que le Sphinx est l'emblème du Verbe médiateur, disons que les Grecs, héritiers des théories égyptiennes l'avaient consacré à Bacchus. L'opération

médiatrice, celle que donne la vie, s'accomplit par la mort, aussi en plaçaient-ils sur les tombeaux, et, un archéologue — Le Bas — en a clairement saisi l'intention : Le Sphinx dit-il, exprimait la vie, dans la mort par suite de l'Initiation.

S'il est possible de reconnaître des correspondances entre le Sphinx et les divers plans universels, comprenons l'enseignement qui se dégage de l'union des natures matérielles et hyperphysiques figurées dans le Sphinx, objet de notre présente méditation. La matière, partie inférieure du symbole, reste subordonnée à sa partie supérieure, l'esprit et, si nous tenons compte de la précédente exégèse que la Cabale nous a révélée sur l'hiéroglyphe initiatique, nous pouvons affirmer la prédominance de la Miséricorde sur la Rigueur, car en définitive la Rigueur est un des noms de la Bonté. Telle est la signification hiérologique du Sphinx. Cette conclusion sera celle de tout enseignement mystérial et de l'enseignement par excellence, celui du Christ.

La possibilité ne nous est pas donnée d'appuyer cette étude par la pénétration symbolique d'un grand nombre de figures sphingiennes. Les peuples qui se sont exprimés par ces emblèmes composites, ne s'en sont pas tenus à une figuration identique, ce qui laisse comprendre pourquoi les divers ésotéristes qui en ont essayé la lecture n'ont pas découvert un même sens, d'autant plus qu'ils se sont davantage servis de leur imagination que du sens antique, transmis par un Clément d'Alexandrie par exemple, cet amateur des acceptions mythosophiques. Mais, les Egyptiens eux-mêmes, ont dessiné de multiples espèces de Sphinx qui par leur différence d'attitudes ont énoncé une doctrine plus ou moins générale, plus ou moins restreinte au contraire à des notions particulières, mais qui ne furent jamais cependant contradictoires au Grand Sphinx primitif et intégral que nous venons de faire parler.

Un remarquable antiquaire qui publia sous l'anonymat (1) des travaux importants sur le sens des symboles,

---

(1) Cet antiquaire s'appelait le comte de Palin ; il naquit à Stockolm ; ce fut un diplomate distingué. Il avait réuni une immense collection faite au cours de ses nombreux voyages.

Il était sur le point de publier ses travaux lorsqu'un incendie en fit sa proie. Les ouvrages qu'il a laissés et qui ne sont que des notes cursives permettent de regretter profondément ce malheur.

Il a été édité : *Lettres sur les hiéroglyphes*, Dresde 1802, in-4°, *Essais sur les hiéroglyphes*, Weimar, 1804, in-8°, *Analyse de l'ins-*

possédait dans sa collection des sphinx dont la main droite humaine, dit-il, se pose sur la patte gauche animale, en symbole de cette prédominance de la Miséricorde sur la Justice.

Lorsque les symboles étaient placés au seuil des Temples, ils enseignaient que l'homme est tombé dans le monde de la Loi. Semblable à Cerbère, le Sphinx gardait l'entrée des lieux d'épreuve, ministre de la Justice divine, comme le Kéroub de feu fermant l'entrée du Paradis.

Nous sommes ramenés, il est vrai au sens antinomique donné par Clément d'Alexandrie : le Sphinx, représentation de cette Rigueur et de cette Miséricorde qui forment l'éducation de l'homme pour l'élever jusqu'au monde Ietziratique dont le lion est à ce propos l'emblème.

Il n'est pas dans mes intentions de développer en leur universalité l'ordre des déductions que le Sphinx peut inspirer. Du reste, chacun peut aisément le faire. Mais, puisque le Sphinx représente le Verbe, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques considérations à ce sujet.

Ne peut-il pas exister une conception du Verbe incarné telle qu'elle puisse être acceptée par toutes les religions ?

Les systèmes établis par excès de notions miraculeuses ou anthropomorphiques ont divisé les intelligences. Nous sommes éloignés de ces époques ingénues si bien représentées par les Primitifs, qui dans leurs peintures figuraient un enfant porté sur un rayon lumineux reliant le sein du Père éternel à celui de la Vierge. Evidemment une telle conception est contraire à la raison, non pas qu'elle soit au-dessus de ses facultés compréhensives, mais parce qu'elle est contre ces mêmes facultés.

Sans parler de l'anthropomorphisme, recourir à la notion mystérieuse est une défaite qui exclut la possibilité d'établir les croyances multiples sur un plan œcuménique. Toutefois, on est arrivé dans une époque qui voit la Divinité un peu partout, à la nier en Jésus Christ. Il importe de dire quelques mots à ce sujet ; publions alors une Théorie qui, si elle n'est pas reconnue exacte, méritera l'oubli qu'on doit aux choses vaines.

---

cription de Rosette, Dresde, 1804, in-4°, *De l'étude des hiéroglyphes.* Paris 1812, 5 vol. in-12. Ce dernier ouvrage contient une somme imposante d'informations. Le comte Palin a écrit il y a peu d'années quelques articles dans une revue : *Les Annales de Philosophie catholique*. Disons que cette Revue a publié une interprétation du Sphinx quelque peu fantaisiste, d'après une méthode philologique qui est surtout un jeu de mots d'un intérêt médiocre.

A proprement parler, il n'y a pas trois personnes en Dieu, il y a dans le sens précis du vieux mot latin, *personna*, qu'une seule personne divine. En effet, s'il y avait trois personnes, étant consubstantielles et égales entre elles, le monde absolu se composerait de trois infinis ; ce qui est absurde. En Dieu réside donc un seul moi substantiel, et ce moi substantiel ne s'est jamais incarné : ce sont les relations ou trois faces de la Divinité qui constituent en elle la Trinité.

C'est ce qu'exprimait en somme le vieux livre Cabalistique Cuzari : La Sagesse, dit-il, en trois est une, l'Etre divin est unique. La distinction des numérations que nous admettons en lui ne consiste que dans une certaine distinction dans la même essence.

Par une des faces, le Verbe, la Divinité, s'est manifestée, s'est incarnée. La création est la chair du Verbe, il habite dans toutes les créatures, tous les hommes sont donc des dieux en ce sens que tout homme participe à la Divinité en une certaine mesure. Dieu vit en tout homme d'une présence morale qui est réelle. La présence du Verbe est la même dans tous les êtres raisonnables, le degré seul varie, la mesure de cette présence dans le Christ fut parfaite.

C'est par le fait de l'incarnation universelle du Verbe dans les créatures que l'Humanité forme une fraternité, et du reste en Jésus, c'est l'homme qui a racheté l'homme, le monde. Le Verbe se revêtant de la nature humaine conserve un caractère impersonnel, il a pu s'incarner chez n'importe quel législateur ethnique, Bouddha, Mahomet, Confucius, Zoroastre mais il s'est incarné à une plus haute expression dans Jésus, il s'y est produit pleinement.

Cette incarnation du Verbe chez les Législateurs des Nations, ainsi comprise serait-elle le fin mot de la théorie d'Evhémère ? Je n'en déciderai pas.

En l'homme le degré de présence divine n'absorbe pas la personnalité humaine, de sorte que l'homme garde la responsabilité de ses actes ; en Jésus-Christ, la présence de Dieu fut telle, si pleine, si complète, si substantielle que la personnalité ou responsabilité au lieu d'être simplement humaine, quoiqu'elle fût humaine, en tant que l'homme restait, devint une personnalité divine parce que c'était le Dieu qui absorbait l'homme, ce qui fait dire que Jésus-Christ est un Homme-Dieu.

Si maintenant nous admettons cet épanouissement du Verbe, dans toute sa plénitude, en Jésus-Christ, ce qui relève de l'étude des Religions comparées, et de l'étude mystique de sa vie, nous pouvons vraiment dire : « Ce n'est pas dans la diversité des sacrements et des sacrifices que

consiste la diversité des religions ; un homme qui, le matin, offre à Dieu des sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en offre le soir, ne change pas pour cela l'objet de son culte et de sa religion, il règle seulement les marques de sa piété selon la différence des lieux et des temps. Il s'ensuit que la religion chrétienne a été de tous les siècles. » (1).

Et puisque je viens de citer une parole du grand évêque de Nîmes, je puis bien confirmer ce témoignage par la Déclaration que le Clergé de France fit en 1720. Il disait en effet que la Religion a toujours été la même ; son fondement est la foi au Rédempteur, et ce Rédempteur fut Jésus-Christ, or ceci relève, je le répète, de l'étude des religions comparées, qui justifie l'homme depuis la chute d'Adam. Cette foi a pu être tantôt moins distincte et moins claire, tantôt plus distincte et plus claire, selon la différence des personnes et des temps, mais la religion a toujours été la même observée, écrit Saint Augustin (2), sous différents noms et sous différents signes, dans les divers âges du monde. Et l'on peut dire que Jésus-Christ n'a pas établi un culte nouveau, en substance.

Un esprit éminent l'abbé Mélinge, écrivait à son tour : « Ce fut elle, cette langue païenne de l'Hellade, qui fournit au Fils de Dieu incarné, le nom de son baptême humain, si je puis dire : car Dieu ne se faisait plus appeler Jehovah, mais le Verbe et le Christ ; Λογος, Χριστος ; il semblait vraiment que Dieu oubliât le Verbe de la Révélation divine pour parler désormais le Verbe de la Poésie et de la Raison humaines ».

Proposons-nous donc alors d'aller en Grèce pour y apprendre la conception hellénique sur le Fils de Dieu qui pour eux se nommait Bacchus.

PAUL VULLIAUD.

---

(1) Fléchier.
(2) Epist. 102, quest. 2.

La race de Dante

I

La race italienne commence avec Dante.

Une race n'existe pas dans le sens autochtone du mot, mais elle n'est qu'une résultante ethnique de très longs et très larges mélanges : une floraison de vies, sur lesquelles le souffle tragique de l'existence humaine, venant de l'Orient, de l'Occident, du Nord, du Sud, haleine séculaire des mondes connus et inconnus, passe en semant la mort et la vie perpétuellement contemporaines. L'ouragan de l'histoire passe sans trêve, détruisant et suscitant les existences. Taine avait été frappé par la grande tragédie de la vie — la tragédie dont les personnages sont : la nature et les hommes. La nature, telle qu'elle se présente, à notre notion inéluctablement antropomorphe, est une avalanche partie dans les temps immémoriaux comme une molécule de l'Infini, et grossie par les âges, par les siècles, par toute la vie « passée » qui est par cela même toujours « présente ». Les hommes par leur recherche inassouvissable et leur mobilité inapaisable à jamais, sont le grand élément de communion de toute la nature, le grand amalgame de l'avalanche. La Tragédie éternelle de la vie, telle que les êtres humains peuvent se la figurer, est celle de la mort perpétuelle et de la perpétuelle renaissance des êtres et des choses.

L'avalanche !

Nous avons arrêté nos yeux sur un point de la sphère tournoyante dans l'Infini. Nous concentrons nos esprits sur un point, qui nous fera oublier l'immensité du Tout. C'est là le travail de tout historien. Alors des « aspects » nous

apparaîtront et nous passionneront. Nous verrons des *états* humains qui nous sembleront définitifs et immuables, dans le mouvement hyperbolique du tout. On nous parlera de « races », et nous les reconnaîtrons, et elles nous sembleront réelles, définitives, immuables.

Acceptons pour un moment l'hypothèse de l'existence réelle ou possible de la race et cherchons sa définition,

Chaque *état*, chaque groupement d'hommes qui se meuvent profondement dans un même rythme d'âme, constitue à nos yeux une race. Ne cherchons pas ses caractères ethniques : ils ne peuvent nous indiquer qu'une conséquence énergique, une création créatrice, et non une cause immuable d'enfantement. De ce que nous appelons : une race, cherchons, uniquement, les caractères de sa mentalité et de sa sensibilité — les seuls qui la déterminent et l'individualisent dans un espace et surtout dans un temps. L'homme, à un moment quelconque de l'histoire, et sur quelque point du globe qu'on l'observe, se manifeste entre ces deux pôles, il arrête en signes ineffaçables son passage dans la tumultuante éternelle évolution, par expressions de sa mentalité éclose sur le terrain mouvant de sa sensibilité.

La « race » nous apparait ainsi, dans son aspect éternel, ou éternellement reconnaissable, dépouillée de tout le fatras historique qui l'enveloppe toujours devant notre observation désorientée. Nous la voyons dans sa vérité à la fois intégrale et éphémère.

II

La race italienne n'existe pas, en tant que « race », si l'on entend encore ce mot par le complexus en quelque sorte immuable d'une partie de l'humanité vivant dans une partie déterminée du monde. Elle existe, cependant, parfaitement caractérisable, par sa mentalité et par sa sensibilité, diverses de celles du reste de l'humanité orientale ou occidentale, ou méridionale ou nordique. Le grand creuset que fut l'Italie des temps héroïques (et tout temps qui nous présente l'illusion d'une « formation », c'est-à-dire d'une lutte entre *ce qui est* et ce *qui devient* est héroïque), l'Italie qui fut toute désespérée et sanglante des reflets de l'incendie de Rome ; l'Italie de tout le Moyen-Age, depuis la première mort de l'Urbs jusqu'à sa renaissance pontificale, vit des phalanges d'hommes descendre ou monter dans ses terres, s'y arrêter, vainqueurs et même vaincus pour jeter sur son sol aride les copieuses semences

vigoureuses des hommes nouveaux, qui fécondaient ainsi le plus étonnant « Devenir » des temps qui suivirent la première mort de Rome.

Le climat historique italien fut favorable aux grandes éclosions. Et sept siècles après la fin de la domination des Romains, un peuple nouveau, organiquement composé, semblait s'agiter des Alpes à la Mer Tyrhénéenne, à la Sicilienne, et à l'Adriatique : un peuple qu'on a pu appeler le peuple italien. C'est que l'Occident avait retrouvé une *Mentalité* et une *sensibilité* uniques, pour s'affirmer en puissance. Dès lors, un organisme multiple rayonna à nouveau sa force, de la péninsule sur le reste du continent. D'autres peuples, du Nord, du Sud, et de l'Orient, qui avaient largement contribué à sa naissance, continuèrent à lui apporter des énergies innombrables. Car les grands centres des civilisations semblent successivement attirer vers eux tout l'intérêt des hommes, pour une création parfaite d'humanité, de même que le creuset de Benvenuto Cellini engloutissait tous les cristaux, nobles et vulgaires, qui remplissaient la maison du grand ciseleur, pour pouvoir dresser sur une colonne, en éternelle attitude de fierté et de défi, la forme sublime de Persée.

La grande fécondation française en particulier, produisait en Italie ses plus merveilleux fruits. Le rythme de l'histoire, que Gabriel Tarde avait remarqué comme donnant la mesure la plus mathématiquement exacte des échanges entre les peuples, après avoir poussé vers la France la houle latine qui cimentait des groupes humains divers et engendrait la vie d'une nation, ramenait en Italie une houle égale. La puissance spirituelle de cette houle fit éclore, après la mort latine, la naissance italienne qui se nouait dans la lointaine Sicile, où la cour du Roi-Poète chantait gauloisement en harmoniques de langue nouvelle, ou dans l'Ombrie d'où devait se dresser *comme un soleil* le pâle troubadour divin, l'annonciateur italien que le nom accusait français, François, Francesco.

III

Ce n'est qu'au début du xive siècle, que le peuple qu'on a appelé italien, se montra parfaitement formé, et nettement reconnaissable dans les deux caractères constitutifs de ce qu'on est convenu d'appeler *une race*. Sa mentalité et sa sensibilité, identiques à celles des pays d'au delà les Alpes Occidentales, étaient mûres pour une grande affirmation, toutes vibrantes et toutes palpitantes pour le désir

d'une grande affirmation. Ce fut alors que, porté par le désir des siècles, soulevé à une incomparable hauteur par la volonté de son temps, Dante apparut.

Avec lui n'étaient pas seulement Florence ou l'Italie, qui trouvaient leur expression absolue. C'étaient toute la mentalité et toute la sensibilité d'une race qui dépassait toute frontière italienne : de la race méditerranéenne — qui toute entière, par toute sa passion idéale : cette gauloise, italienne, par toute l'orientation de son dernier sentiment religieux, en avaient formé le génie.

C'est pour cela que la *Divine Comédie* nous apparaît comme *l'Evangile moral méditerranéen*, l'Evangile moral du moyen-âge méditerranéen.

Mais l'Italie affirma avec Dante toutes ses possibilités particulières qui devaient la différencier du reste des peuples de la même race. Elle trouva l'expression définitive de sa langue.

La langue franco-vénitienne si singulière et significative, qui avait déjà sa littérature, qui remuait tous le nord de l'Italie avec les rythmes et les visions de l'épopée Française, auraient peut être un sort national d'une portée très grande pour l'Italie, et pour la France, si Dante n'avait unifié la langue littéraire de la péninsule dans son dialect triomphant.

Dante apporta aussi à l'Italie l'affirmation démagogique de sa latinité transformée, c'est-à-dire de sa passion politique farouche et matérielle, de la haine et de la guerre qui furent le plus pur orgueil de cette admirable époque de précurseurs héroïquement haineux.

IV

La conception du Poème dantesque ne devait pas dépasser les limites de la conception visionnaire des poètes religieux de son temps. La réalisation du poème, remplit de merveilleux éléments nouveaux ces limites.

Et tout un mélange, très surprenant, de poésie amoureuse et de didactique religieuse, française et italienne, devaitaboutir, chez Dante, à la création d'un *type humain nouveau* : Béatrice.

Béatrice est l'intermédiaire entre la passion de Dante (poésie amoureuse) et la volonté de Dieu (didactique religieuse). Elle est par cela même la synthèse de la forme élémentaire et universelle de l'unité (elle et Dante : le couple) et du consensus de toute la nature extérieure régie par des lois suprêmes inflexibles (l'Ordre divin). Le type de

Béatrice, considéré de la sorte, apparait à la fois comme une pure et profonde création dantesque, et comme la plus significative résultante du lyrisme religieux, didascalique et épique, qui venait surtout du nord cettique, enrichi des multiples éléments de la psychologie occultiste arabe.

La nature tout entière, représentée par l'Ordre divin, se retrouve dans le poème avec toute la puissance de ses décrets et de leurs implacables applications, exposés par le jeu éternel du Bien et du Mal. Telle était la vision morale contemporaine de Dante, la vision morale de sa race : Dieu et Lucifer, la hiérarchie des Anges et des Démons, des éternelles Béatitudes et des Malheurs éternels.

La conception médiévale de l'univers fut celle de Dante. Dante fit ainsi pour la Chrétienté, ce qu'Homère avait fait pour le Paganisme. Il est le rhapsode méditerranéen : poète populaire, malgré toute sa philosophie, car celle-ci n'était que théologie, c'est-à-dire le système d'une croyance, et la croyance naît du peuple, foyer perpétuel de l'incendie religieux qui embrase les âmes et crée le rythme moral et esthétique des civilisation. Homère a composé le livre de la divinité païenne, et Dante celui de la divinité chrétienne. C'est pourquoi la *Divine Comédie* fut lue et commentée dans les Eglises, peu après la mort du Poète, et pourquoi la distribution dantesque architecturale et morale de l'au delà, fut considérée comme le paradigme absolu de la Vérité, de la Vérité d'une croyance.

En dehors de la mentalité et de la sensibilité de sa race, résultante des énergies autochtones fécondées par le rythme français héroïque dans le Nord celtique et héroïde dans le Sud gaulois, Dante doit à sa race sa faiblesse visionnaire. Il ne put en effet concevoir l'absolu qu'en le limitant, qu'en lui refusant tous les caractères de son immensité amorphe. Nul poète oriental n'eût pu distribuer le monde infini qui nous environne, avec une telle précision de plans, de visions toutes anthropomorphes.

Si l'on songe à la forme totale de l'*Enfer*, on ne voit qu'un homme qui a la tête en bas. C'est la pauvreté de l'imagination latine, cette pauvreté qui est devenue classique et qui dure et s'impose comme un dogme de renoncement présenté impérieusement à tous les artistes sous une forme de tradition servile et stérile qu'on appelle la « clarté latine ».Ce dogme assez néfaste, qui empiète de nos jours sur tous les arts, et amoindrit le courage des plus hardis créateurs que les mélanges spirituels contemporains très complexes cependant secouent fièvreusement, après est déterminé par un atavisme intellectuel de pauvreté visionnaire des plus déconcertants. Ce dogme enserra Dante et lui fit arrêter en œuvre d'art laconception populaire de l'Au delà

avec des montagnes, des vallées, des escaliers, des fossés, avec, en somme, tout ce qu'un homme *voit* à la surface de la terre, *sait* par expérience matérielle, sans oser entr'ouvrir la double, la triple, la décuple porte de sa Raison sur le Rêve infini.

Le besoin méditerranéen de *préciser* le monde surnaturel. fait penser à la nécessité des absurdes représentations géographiques des peuples primitifs, à la métaphysique *humanisée* des Payens, voire même ou à la Carte du Tendre du XVIIe siècle. Dante poussé par cette volonté de précision et d'ordonnance, se montre par le côté formel de son œuvre comme le représentant absolu de sa race, autant qu'il l'est par le côté de la discussion idéale ; et de la législation morale.

La loi du *contrapasso*, idée morale qui correspond au contrepoint musical, et qui fleurissait dans le climat historique de Dante, était exprimée par un génie des plus évocateurs, en images plastiques, en figurations humaines. La parole d'Aristote : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit dans les sens· » et l'autre de saint Thomas : « ce qui ne tombe pas sous les sens ne peut être compris par l'intellect humain » ne permettaient pas à Dante de concevoir *l'idée pure en mouvement*, et il créa l'extraordinaire mouvement moral de l'idée *appliquée*, le Verbe fait homme, le Verbe révélé par d'innombrables parcelles, dont chacune, expression de Vice ou de Vertu, exposant du Mal ou du Bien, est un homme.

En synthétisant dans son génie toute la mentalité et toute la sensibilité de l'Occident, Dante unifia les esprits, créa un Ordre en le définissant. L'Italie dès lors chercha l'apaisement de sa fièvre religieuse. lyrique, politique, aux sources très riches du Poème où elle retrouvait sa définition et son expression, son image morale entière, et sa plus admirable faculté de s'exprimer. La race fut ainsi profondément parfaite par Dante. Elle se dressa devant le monde avec sa personnalité intégrale : elle venait de naître.

RICCIOTTO CANUDO.

Deux nouveaux sonnets dédiés à l'Amour.

I

Te connaîtrais-je, Amour, dans ta sérénité,
Egal en dévouement, égal en vigilance
A l'amitié, ta sœur ? Et comme elle, en silence,
Viendras-tu, souriant, t'asseoir à mon côté ?

Ou, comme le faucon à l'œil perçant s'élance
Sur l'oiselet qui tremble et fuit épouvanté,
T'emparant de mon cœur après l'avoir guetté,
Le feras-tu soudain battre avec violence ?

Oseras-tu te plaire à provoquer mes pleurs,
Ou nimbé de soleil, les bras chargés de fleurs,
T'achemineras-tu, joyeux, jusqu'à ma porte ?

Je ne sais : il suffit que tu viennes un jour
Humble ou fier, triste ou gai, doux ou cruel, qu'importe ?
Tu n'en seras pas moins l'Hôte divin, l'Amour.

II

(31 Décembre)

Décembre va mourir avec un grave émoi
J'adresse mon salut suprême à cette année
Qui, jour par jour, comme un collier s'est égrenée.
Amour ! Jusqu'à sa fin, je n'ai rêvé qu'à toi.

Sa dernière heure sonne.... O cher amour, pourquoi
Me causer la douleur de la voir terminée
Sans que ton clair, soleil dore ma destinée ?
Est-ce donc une épreuve imposée à ma foi ?

Mais voici l'An nouveau qui, doucement s'avance,
Et dans l'ombre, déjà, brillent ses blonds cheveux.
Ne sera-ce pas lui qui comblera mes vœux ?

Mon cœur rasséréné tressaille d'espérance :
Peut-être, l'An nouveau qui sera né demain,
Pour t'amener à moi, te prendra par la main !

MARIE-LOUISE VIGNON.

La Consolatrice

Voici que je regarde autour de moi : la lente
Ombre a dévoré la clarté ; au loin tout fuit,
Tout sombre... une amertume immense m'envahit,
Et les plus chers amours ont trompé mon attente.

N'est-il plus rien qu'un vide morne et décevant ?
Ah ! pour illuminer la nuit universelle,
Monte, rayonne en moi, flamme intellectuelle,
Et que l'abstrait me console enfin du vivant !

Que s'éteignent la joie avide et la souffrance !
Dormez, désirs sans frein qui torturiez mon cœur !
Et que l'Esprit, des mortels désespoirs vainqueur,
Seul règne en moi, dominant tout de sa puissance.

Le sentiment est trop menteur et douloureux ·
On se déchire à ses illusions cruelles...
Toi qui peux demeurer aussi calme qu'un Dieu,
Intelligence ! étends sur moi tes vastes ailes !

Alors, amour dernier de tous les cœurs blessés,
J'explorerai, conduite enfin par ta lumière.
Comme un héros hardi les grands pays polaires,
Ton royaume superbe, impassible et glacé !

EDMÉE DELEBECQUE

Les Réprouvés

Vous dont la force émeut notre secrète envie
Et dont nous admirons la froide pureté,
Dompteurs impérieux du dragon de la Vie,
Héros de la Sagesse et de la Volonté,

Vous ignorez ou vous méprisez la torture
De ceux que le Désir, roi cruel, asservit,
Et qui laissent en eux s'élargir la blessure
Que fait le mal de vivre aux cœurs inassouvis ;

De ceux que leur faiblesse accable, et qu'exaspère
L'horreur de tous leurs sentiments tumultueux,
Et qui, du fond de leurs péchés, se désespèrent
De savoir à jamais les cieux fermés pour eux !

Pour vous, de la hauteur immaculée où trône
En sa sérénité votre génie altier,
Vous ne leur accordez même pas cette aumône
Que le riche prodigue au pauvre : la pitié.

Pourtant, si nous rampons loin de vos blanches cimes,
Notre âme, où tous les maux se sont précipités,
N'en recèle pas moins, dans ses sombres abîmes,
Des trésors qu'un rayon pourrait faire éclater !

Mais dans votre impassible et pur orgueil de cygne
De nos amers tourments vous détournez les yeux,
Pendant que notre cœur, plus douloureux qu'indigne,
Cherche, en se désolant, la lumière de Dieu.

EDMÉE DELEBECQUE

L'homme des Nombres

Il s'agit de Georges Polti, prêtre des 36 filles d'Iacchos et de Melpomène, Guelfe, chercheur de lois et de nombres, qui vient de faire paraître dans la collection, d'*Isis* une brochure : *Le Génie du Paganisme.*

Je dis, après la lecture de ces vingt-cinq pages : « l'homme des Nombres » parce que Lacuria, au haut des 700 pages des *Harmonies de l'Etre*, c'est « le génial saint des Nombres ». Mais un parallèle ne serait pas soutenable ; Lacuria écoute la Musique des Mondes et reconstruit l'Univers et le ciel par ses inductions ; Polti étudie l'histoire, les livres, les hommes, la terre. Cette étude lui révèle des périodicités, des systèmes d'aspects. Ces systèmes se réduisent à des nombres qui se trouvent être déterminés, qui se trouvent revenir constamment dans les ordres les plus différents. Observateur à l'esprit mathématicien et précis, Polti constate ; théoricien ingénieux, il généralise et cherche à vérifier. Sans doute a-t-il des déductions métaphysiques ou philosophiques ; à ma connaissance il ne les a pas encore dites ; je ne sais d'« opinions » de lui que celles qui sont exprimées ; dans le prologue de ce « miracle » qui ne fut jamais représenté : *les Cuirs de Bœuf.*

Ces opinions surtout politiques et sociales, ces motifs d'amour et de haine, sonnaient dans la bouche d'un héraut vêtu de fer, allégorie du Siècle XIII. Le héraut parlait au nom de « Christ, cet avenir ». O lâches, disait-il aux spectateurs de 1899 qu'avez-vous fait de notre héritage ? de nos libertés ? Et pour répondre au héraut guelfe, au héraut des « libres Francs » il faudrait savoir vraiment l'histoire. Quel labeur pour un jeune homme que de savoir l'histoire, de se purger des manuels de fausse et intéressée

ignorance dont on l'a bourré et d'aller se nourrir aux sources vraies !

Donc je pense que les idées de Polti ne nous sont pas connues. Mais nous connaissons ses « lois ».

—

Jamais ses lois n'ont varié. Avant même d'écrire cet *Notation des gestes* qui nous permettrait de conserver les admirables attitudes d'une Isadora Duncan, il trouvait 36 situations dramatiques, pas une de plus, pas une de moins et les défendait avec un joli succès contre Pierre Louys.

Trente-six, pour lui, cela faisait déjà trois fois *douze.*

Puis il publiait avec E. Gary une *Théorie des Tempéraments* dont je parlerai plus à mon aise quand j'essaierai d'indiquer « ce qu'il faut retenir de la physiognomonie ». Ayant repoussé les systèmes existants et parmi eux le planétarisme, il donnait une physiognomonie claire et pratique sur laquelle le planétarisme n'avait qu'un avantage (Polti lui en faisait un reproche) c'est d'offrir des types *mélangés* et non *combinés.* Or, dans la vie, les différents éléments de nos *Moi* n'agissent-ils pas *successivement* plutôt que dans leur ensemble combiné ?

Les *quatre* tempéraments de Polti formaient six types (la moitié de *douze*) qui formaient à leur tour vingt-quatre classes générales (deux fois *douze*). Là encore Polti refusait des explications sur la valeur métaphysique de la théorie et des éléments, mais là encore il posait des lois : loi *quaternaire* d'évolution. loi quaternaire d'écho, loi de variété ; il ouvrait ainsi aux chercheurs d'horoscopes probables, aux médecins de l'âme et du corps et aux psychologues des routes sûres qui n'ont pas été suivies.

Polti est comme le Janus d'Axel, il n'instruit pas, il éveille ; ou plutôt, car il instruit pratiquement, il est un peu comme la mère guenon de la fable qui livre une noix savoureuse, non épluchée. Et il laisse dire ceux qui penseraient que lui-même n'a pas ouvert la noix.

Le Génie du Paganisme procède de la même méthode. On n'y expose point la philosophie païenne, on en cherche l'essence dans les nombres, vérifiés par les faits.

Le Polythéisme, dit l'auteur, nous menace, nous monistes occidentaux, sous forme de péril jaune. Pratiquement, il mérite donc un regard sérieux, comme toute grande théologie, parce que toutes les révolutions sont théologiques et car une révolution polythéiste est possible.

Polti ramèse à quatre toutes les explications qui ont été données des mythologies et il soutient que, isolée, chacune de ces explications est insuffisante. Il les nomme théories

étymologique, psychologique, astronomique et évhémérisme ou divinisation, post mortem, des héros humains.

Pour Polti, douze « divinités » réelles, douze forces *vivantes* existent, tous les paganismes le constatent seulement ; Grèce, Inde, Egypte, Scandinavie, Japon, Perse, Pérou, Taïti, Etrurie ont douze dieux et tout partout peut se réduire en douzaines. Ce que l'auteur veut montrer.

De ce nombre douze, Lacuria écrivait : « Le nombre 12 caractérisera l'harmonie ou la lumière dans sa plus grande perfection... » etc. Ailleurs, il écrivait : « C'est l'harmonie de tous les nombres ».

Polti écrit : « Les *Dieux* ce sont les douze lois où se contraint, repoussée par la rencontre d'une explosion étrangère, celle de notre énergie partie à travers les six directions de l'espace ; et cette explosion résulte de toute combinaison entre deux de ces quatre *tempéraments* que Kant jugeait incompatibles ».

Voici l'Homme des Nombres devant le 12. Il s'est étonné de voir les caractères des rois se répéter de 12 en 12 générations, les périodes de l'histoire revenir de 4 en 4 siècles. Il voit quatre engendrer 12 et partout il voit 12 comme le rythme même de la vitalité.

La vision est grande. Où conduit-elle ? Quelle est cette « explosion étrangère » qui contraint notre explosion selon les 12 arêtes d'un cube idéal ? Et quelle est ce cube ? Vite, vite, que nous comprenions.

Mais attendez. En ces vingt-cinq pages, l'Homme des Nombres ne veut encore que vous faire admirer l'Energie des Douze. Il laisse espérer une suite.

Cette suite est nécessaire. Polti est arrivé plus loin sans doute que le Paganisme. Où ? Peut-être devant les 4 animaux de la Cabale et les 12 portes de la Jérusalem céleste qui contient les 12 fruits de l'arbre de vie.

Il doit continuer sa route, car il est arrivé au point où l'on doit saisir le sublime ou se contenter de l'épithète favorite et si commode des critiques devant tout effort qui les surpasse ou les surprend : « C'est très curieux ».

Vous terminez un livre par ces mots : « Amis, brisez l'écorce, elle n'est pas vide ». A votre tour. Un trésor est caché dedans. Cassez la noix M. Polti.

FERNAND DIVOIRE.

La Foi jurée et le Symbolisme chevaleresque

Si l'on considère la chevalerie, non comme une institution, mais plutôt, comme un sentiment, on peut dire qu'elle a été l'ornement de tous les peuples.

Accomplir, avec le zèle le plus désintéressé, un devoir, fut sa fonction, sa raison d'existence, aussi ses origines remontent-elles au jour où quelque guerrier délivra la faiblesse de l'oppression, secourut la veuve et l'orphelin. On n'ignore pas toutefois le développement de l'esprit chevaleresque apporté par les nations germaniques, et, d'autre part, que les Germains attribuèrent toujours à la Femme le don prophétique ; pour ces hommes rudes elle était entourée d'une céleste auréole. Et comme, peu à peu, au contact de la civilisation grandissante, c'est-à-dire du Christianisme, la femme secouant plus encore l'antique anathème, fut regardée comme le type de toutes les vertus, l'amour devint alors une religion et cette religion un des termes de la fonction chevaleresque.

Le législateur de la Chevalerie est resté ignoré, cependant nous connaissons le code que les chevaliers devaient strictement respecter sous peine de punitions les plus rigoureuses.

Les Chevaliers devaient :

Craindre, révérer, servir, aimer Dieu religieusement ; combattre pour la foi, mourir plutôt que de renoncer au christianisme.

Servir fidèlement leur prince souverain et la patrie, sous foi requise.

Ne jamais quitter les armes, après avoir fait le veu d'en-

treprendre une aventure, avant de l'avoir terminée, si ce n'est pour le repos de la nuit.

Ne jamais accepter de titres ou récompenses d'un prince étranger.

Ne jamais offenser personne, craindre surtout de blesser, malicieusement, l'amitié, la pudeur, les absents, les personnes affligées et les pauvres.

Se tenir et obéir aux ordres des généraux et des capitaines qui auraient le droit de les commander.

Vivre en bons frères, s'aimer et honorer les uns les autres ; ne jamais combattre l'un contre l'autre.

Ne jamais combattre plusieurs contre un seul ; fuir toute fraude et supercherie.

Ne porter qu'une épée, à moins d'être obligé au combat contre deux ou plusieurs ; d'accorder le droit de merci.

Ne jamais suivre, dans un tournoi, de point en point les conditions de l'emprise.

Observer toujours fidèlement leur parole, ne jamais souiller, par le plus petit mensonge, leur foi vierge et pure ; garder cette foi inviolablement à tout le monde, particulièrement à leurs compagnons, soutenant leur honneur et leurs biens en leur absence.

Ne jamais se détourner du droit chemin, même s'ils apprenaient qu'en suivant leur chemin, ils rencontreraient repaires de brigands, bêtes étranges ; néanmoins que leur entreprise serve à leurs concitoyens.

Maintenir les troupes de gens d'armeries en bon ordre et discipline, et veiller à ce qu'on ne dévaste pas les moissons et vignobles ; punir sévèrement le soldat qui tuera la poule de la veuve et le chien du berger.

Servir et protéger, même au péril de leur vie, les dames ; ne point leur parler d'amour quelle qu'en soit la beauté, ni en exiger faveurs ou promesses.

Observer fidèlement leur foi et parole envers leurs vainqueurs ; mis en rançon de bonne guerre, payer exactement ou se remettre en prison au jour et temps convenus, selon leur promesse, à peine d'être déclarés infâmes et parjures.

De retour à la cour de leurs souverains, rendre un compte fidèle de leurs aventures, même de celle à leurs désavantage, au roi et aux officiers d'armes, à peine de privation dans l'ordre de la Chevalerie.

Ne refuser de se rendre au combat que pour cause de blessures seulement.

Telle était la *Foi jurée*. Afin de rendre toujours présent à l'esprit du Chevalier, cette règle de ses devoirs envers *Dieu, l'honneur, et les dames*, le costume et l'armement des preux étaient symboliques.

Les réceptions dans l'ordre, faites à la suite d'épreuves

initiatrices,étaient aussi liturgiques, car l'Eglise s'entremit bientôt pour transformer, au sein d'une société brutale, la Chevalerie, en sainte milice. L'ordre chevaleresque fut alors, comme on l'a dit, une sorte de sacrement social.

Les réceptions se faisaient en général la veille des grandes fêtes de l'Eglise ou le jour de quelque solennité telle que la publication des trêves.

Le *novice* se préparait à son initiation chevaleresque par les pratiques de la vie religieuse : jeûnes austères, prières, enfin réception des Sacrement de Pénitence et d'Eucharistie. Il se revêtait de *lin blanc comme neige*, symbole de candeur (1).

D'anciens chevaliers, qui devaient être ses parrains, venaient chercher le candidat à l'Eglise où il avait accompli sa *veille d'armes* et le conduisaient au bain ; au sortir du bain, on le mettait au lit recouvert d'un drap noir, en symbole de l'adieu que le futur chevalier allait faire au monde impur pour commencer une vie nouvelle.

Après diverses cérémonies religieuses, le prétendant était conduit, en grande pompe, au milieu des officiers et des dames de la cour. La célébration de la messe du Saint-Esprit achevée, la lecture de la *Foi jurée* lui était faite ; après quoi, le candidat se prosternait à genoux devant le prince qui lui disait : « En l'honneur et au nom de Dieu tout puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te fais chevalier ; or ça qu'il te souvienne d'entretenir toutes règles et bonnes ordonnances de la chevalerie, qui est une vraie claire fontaine de courtoisie. Sois fidèle à ton Dieu, à ton roi, à ta mie ; sois lent à te venger ainsi qu'à punir, mais prompt à pardonner et à secourir les veuves et les orphelins ; assiste à la messe et fais l'aumône : aie soin en outre d'honorer les dames, ne souffre d'en ouïr médire, car d'elles, après Dieu, vient l'honneur que les hommes reçoivent ».

Le candidat répondait : « Je promets et fais serment, en présence de mon Dieu et de mon prince, par l'imposition de mes mains sur les saints évangiles, de garder soigneusement toutes les lois de notre bonne chevalerie.

Le prince tirait son épée, en frappait l'épaule du candidat, lui donnait l'accolade, alors le parrain chaussait le nouveau chevalier des éperons d'or et chaque ancien chevalier lui remettait une pièce de son harnais en lui en indiquant la signification ésotérique, car toute la vêture et l'armement chevaleresques étaient symboliques.

Les *éperons* étaient le symbole de leur diligence dans

---

(1) Le mot *candidat* tient son origine de cette circonstance.

leurs entreprises et de l'aiguillon de l'honneur qui devait les pousser dans toutes leurs actions ;

L'*écu* ou *bouclier* sur lequel étaient peintes les armes de la maison du jeune chevalier, symbolisaient l'entremise du chevalier entre la justice du prince et les besoins du peuple ;

Les *armes* étaient les signes et la récompense de la vertu ancestrale de la famille à laquelle appartenait le Chevalier ;

Le *heaume* ou *casque* était le symbole de la pudeur et de l'humilité ; le casque empêchait le chevalier de regarder haut où l'orgueil veut atteindre, comme la pudeur et l'humilité font baisser les yeux ;

L'*épée* en forme de croix symbolisait la justice que le Chevalier devait maintenir ; s'ils devaient vaincre les ennemis, ils devaient se vaincre eux-mêmes comme Jésus-Christ avait vaincu le péché et la mort ;

Le *haubert* signifiait qu'il devait être comme une forteresse inaccessible à la félonie ;

Les *gantelets* symbolisaient le soin que les chevaliers devaient prendre afin d'éviter tout contact impur, tout faux-serment ;

La *masse d'arme*, symbole de la force et du courage contre les vices ;

La *visière* signifiait que le chevalier devait toujours marcher tête levée, abaisser sa visière devant la gloire et la relever devant le revers ;

La *lance* symbole de la vérité qui devait être l'armure des chevaliers, le *fer* dont elle était armée, symbolisait le pouvoir et l'avantage de la vérité sur le mensonge, le *pennon* ou *banderolle* signifiait que la vérité ne doit jamais se cacher et parler au contraire haut au monde.

La *miséricorde*, qu'on remettait au chevalier victorieux pour contraindre son adversaire à demander miséricorde, signifiait que le chevalier ne devait point se fier ni à sa force, ni à ses armes, mais placer son espérance dans la miséricorde divine.

Les *cuissards* et les *chausses de fer* rappelaient les brigands de grand chemin que le chevalier, en toute circonstance devait exterminer.

Le *cheval* y était le symbole de la noblesse, de l'ardeur et de la magnanimité.

Le *frein* du cheval signifiait que tout cœur de chevalier doit refréner sa bouche et fuir toute médisance.

Les *rênes* symbolisaient la modération que le chevalier devait avoir après le combat.

La chevalerie resta longtemps fidèle au sens moral que révélaient à son nouvel adhérent les Parrains. Possédant

plus de devoirs que de droits, elle fut incontestablement la civilisatrice d'une époque de brutalité.

Mais le germe de décadence caché dans toute institution humaine se développa au contact de l'Orient.

Cependant devrions-nous retenir pour notre temps où la brutalité a ses philosophes, la pureté de cet esprit chevaleresque pour instituer, s'il se pouvait, une chevalerie intellectuelle et sociale, car les peuples ne grandissent et prospèrent que lorsque leur bannière flotte, libre et fière, au souffle de l'Idéal. Tout au moins, il était bon de rappeler, une fois de plus, à une époque industrielle et positive, qu'il se trouva des jours généreux où certains héros, par leur sacrifice, permirent aux générations actuelles de ne point vivre esclaves sous le Cimeterre.

ABEL SOD.

CHRONIQUES

RELIGION ESOTÉRISME

LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

André Mater : *La Politique religieuse de la République française ;* suivi de *: Les Textes de la Politique française en matière ecclésiastique*. 2 vol. in 12. Paris, Em. Nourry éd.

Ces deux ouvrages sont publiés par le *Comité pour défendre à l'étranger la politique religieuse de la France*. Donnons-en de suite la conclusion qu'on cherche à propager : dans l'affaire de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, le Pape a agi avec mauvaise foi. A tout prendre, le livre de M. Mater n'est pas une œuvre de froide discussion où la question des rapports entre les puissances ecclésiastique et laïque soit présentée objectivement, et de ce fait nous pourrions le récuser, — simplement. Sans même pénétrer au sein du débat, nous le réprouvons sous le rapport de termes à ce point hardis, — comme ceux de mauvaise foi, — qu'ils désignent M. Mater comme un publiciste passionné et non comme un historien. Que dirait cet auteur si nous le traitions avec une semblable intempérance de langage ; en effet, « quand on dénonce, écrit-il, la séparation comme le reniement d'une dette publique, sous prétexte qu'en 1789 l'Assemblée nationale ne mit les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation qu'à charge de pourvoir convenablement « aux frais du culte et à l'entretien de ses ministres », on oublie que pas un mot des décrets de l'Assemblée ne déclarait cette charge perpétuelle... », or M. Emile Ollivier, à propos de ce fait, assure que « pour un jurisconsulte, pour un homme de bon sens et de bonne foi : ces mots *à la charge* ne laissent subsister aucun doute » sur le droit contesté au clergé. (1)

Irons-nous à notre tour affirmer que M. Mater n'est ni jurisconsulte, ni homme de bon sens, ni de bonne foi ? Nous dirons au moins que cet écrivain, malgré son vernis d'érudition ecclésiastique, est lié par une somme de préjugés telle qu'il n'a pu juger l'attitude récente de la Papauté avec clairvoyance.

Sur toute la longueur de son ouvrage, M. Mater se dévoile non seulement comme anti-clérical, — de cet anti-cléricalisme que j'appellerai gouvernemental, car il y a plusieurs sortes d'anti-cléricalisme, — mais en adversaire de la religion catholique et en humble avocat de l'Etat. Et là, encore une fois, nous pourrions refuser nettement de prêter quelque attention à de prétendues justifications sur la conduite du gouvervement fran-

(1) Cf. Em. Ollivier *Le 19 Janvier.*

çais vis-à-vis de l'Eglise,car nous resterions dans la logique en ne voulant point discuter avec un auteur partisan d'une collection de sectaires — le gouvernement — qui ne s'occupe de Religion que pour la détruire.

On peut être favorable à des réformes, jugées utiles dans l'état actuel des choses, on peut faire des vœux dans un sens libéral, mais il y a aussi l'esprit directeur de la pensée.Déclarer qu'on souhaite le retour à d'anciennes disciplines,ne point souscrire à toutes les affirmations de théologiens dont les intelligences vivent avec le regret improductif des âges passés sont choses louables si l'on cherche la paix entre toutes les Eglises et les divers gouvernements, en un mot si la poursuite des améliorations est la motrice du zèle ; mais au rebours, toute œuvre qui se signale par son idée de destruction ne mérite que le dédain.

Dans les pages de M. Mater, je n'ai constaté qu'une plaidoirie en faveur d'un Etat, contre les décisions pontificales, jugées avec partialité, et cet Etat, on veut nous l'imposer comme dénué desectarisme et plutôt doué de bienveillance au mépris des faits les plus tristement contemporains. Cependant, nous publierons quelques réflexions suscitées par la lecture del'ouvrage de M. Mater, car sa thèse est celle du Gouvernement lui-même.

Il est certain qu'il existe un « parti catholique », c'est-à-dire un parti où le mot catholique n'a pas un sens religieux, mais politique. Nous ne cessons de dire par amour de la vérité que les gens qui le composent encourent le blâme le plus sévère et nous ne saurions reprocher avec assez de vigueur les actions, désignées sous le nom de cléricales, où la cause de l'Eglise est défendue pour des motifs humains, et notre opinion trouve sa confirmation dans l'enseignement d'un Grégoire XVI (Sollicitudo Ecclesiarum). Mais d'autre part, nous ne savons quel chaos règne dans l'intelligence des hommes lorsqu'il s'agit de l'histoire après tout, et quelle étrange synthèse s'établit lorsque les points culminants de l'évolution historique sont en vue, on désavoue ceux qui méprisent les « principes de 89 » ; on flétrit leur attitude factieuse, avec raison sans doute ; néanmoins pourquoi chercher à imposer à la Révolution une fabuleuse filiation avec la Réforme. Or, si l'histoire qu'on veut nous imposer était vraie, de quel droit s'indigne-t-on d'une attitude belligérante tenue par des hommes devant qui l'on se présente en ennemis irréductibles.

N'est-il donc pas compréhensible que l'attitude des partis cléricauxest justifiée lorsqu'on identifie, Humanisme et Réforme avec République et Révolution.

Avant de rétablir les faits, notons au surplus que les Protestants ayant été rappelés en 1787 par Louis XVI à la suite des mémoires présentés par le bon et loyal Malesherbes, il aurait été de la dernière malhonnêteté de mettre à profit un édit bienveillant pour venir révolutionner,et conquérir tout un pays qui a réparé ce qui à nos yeux était des torts par un accueil déterminé par une raison de tolérance chrétienne.

Notre histoire n'est point celle d'un écrivain qui en cet instant tient un langage assez semblable à celui tenu par les réactionnaires dont il publie la critique. Nous aussi, nous nous

indignons contre une conduite où le zèle pour des appétits temporels sont recherchés sous couleur de religion et la haine du mouvement révolutionnaire de 1789, mouvement *national* pourtant, sont intimement confondus. Pourquoi ? Parce que loin d'être une application protestante, les idées qui sont à la base de la Révolution ne sont pas contraires aux doctrines du Catholicisme, aussi pensons-nous que les hommes politiquement catholiques ne sont point les hérauts d'une Religion de paix et d'amour, mais en sont les plus stupides fléaux. C'est avec un grand nombre de publicistes, qu'on cite des discours et des faits où, évidemment l'esprit chrétien n'a aucune part, mais enfin, heureusement du reste, les R. P. Coubé ne représentent pas seuls le Catholicisme. Nous nous étonnons entre parenthèses qu'un confrère du R. P. Coubé ne lui mette pas en mains un Catéchisme du Concile de Trente pour remplacer son fameux « glaive électoral »... qui doit être un sabre de bois depuis le non moins célèbre 16 Mai.

Evidemment encore M. Bourget déclare qu'il faut abolir les « faux dogmes de 89 ». Ce romancier ignore qu'il suffit de les bien entendre pour les justifier devant ce Catholicisme qu'il me semble avoir négligemment étudié. Et, dans son dilettantisme réactionnaire, M. Bourget oublie que si la société vivait sous le joug de l'Autorité absolue qu'il réclame, on l'aurait depuis longtemps mis dans l'incapacité de nuire par l'immoralité de ses romans ; qu'il ait donc quelque reconnaissance pour les abus de cette liberté dont ses intérêts profitent !

Et de même nous ne saurions trop protester contre M. de Mun lorsqu'il dit que « la Révolution est une doctrine qui prétend fonder la société sur la volonté de l'homme » car les principes de 89 ont été *déclarés* et *reconnus* (et non *créés*) « en présence et sous les auspices de l'Etre suprême. » (1). Dans cette citation qui nous est faite s'agit-il de l'article III, de l'article VI de la *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* ; quoi qu'il en soit nous dirons plutôt que c'est la monarchie, en la personne de Louis XIV, qui a voulu fonder la Société sur la volonté de l'homme. « Votre volonté sera la seule règle de votre pouvoir » disait Colbert à son Sire, et l'on peut dire que de l'attentat d'Anagni à l'apothéose de l'Augustus gallican, la Monarchie s'est élevée sur les ruines de l'idée religieuse chrétienne.

Les colères des anti-républicains sont tout de même un peu saugrenues, surtout lorsqu'on lit dans le *Moniteur* et l'*Histoire parlementaire* les décrets de l'Assemblée nationale pour affirmer « son attachement au culte catholique, apostolique et romain ». Quelle stupéfaction lorsqu'on a appris par de doctes professeurs que le mouvement de 1789 s'était donné la mission de supprimer le catholicisme. L'étonnement redouble lorsqu'on se

---

(1) Nous n'ignorons pas qu'on pourrait nous objecter que cette expression « l'Etre suprême » désigne une conception purement déiste. Nous répondrons que le nom de Jésus-Christ n'était plus prononcé, même par les évêques, depuis longtemps. Nous prions le lecteur de continuer sa lecture.

rappelle que depuis 1682, le peuple français vivait dans l'hérésie ou plutôt l'apostasie canonique. Les doctrines gallicanes étaient même passées dans les mœurs. Rappelez-vous ce que dénonçait un écrivain du « Grand Siècle » La Bruyère: «Les grands de la nation, disait-il, s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un temple qu'ils nomment église. Il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables. Les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel et paraissent debout, le dos tourné directement aux prêtres et aux saints mystères et les faces élevées vers le roi, que l'on voit à genoux sur une tribune et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination : car ce peuple paraît adorer le prince et le prince adorer Dieu. »

D'où pouvait donc venir l'explosion, en 1789, des sentiments *obscurément* chrétiens qui étaient l'expression de cette CONTRE-RÉVOLUTION opposée à l'absolutisme, c'est-à-dire au paganisme de la Royauté ? Les adversaires du catholicisme oseront-ils répondre du protestantisme, maintenant que les décrets d'attachement au centre romain leur sont connus ; les réactionnaires croiront-ils que 1789 n'est qu'un vomissement de l'Enfer ? Ah ! redisons-le encore avec ce courageux et savant moine qui illustra l'ordre des Théatins, le R. P. Ventura : « la révolution française de 1789, considérée dans sa cause la plus générale, ne fut donc que l'effort aveugle et désespéré d'une nation chrétienne pour faire rentrer le Pouvoir dans les limites que le christianisme lui avait posées, et, de païen qu'il était devenu, le faire redevenir chrétien. »

Telle est bien l'expression de la vérité historique, immuable malgré les dénégations intéressées et les mensonges inspirés par des cœurs despotiques.

Et cependant, il y avait un vice dans le mouvement initial de la Révolution, au point de vue religieux. Nous venons de nommer la déclaration de 1682, or les esprits, en grande majorité, étaient subjugués par cette doctrine ESSENTIELLEMENT ANARCHIQUE ; à tel point que nous ne sommes que faiblement surpris que des écrivains insuffisamment instruits attribuent une part de protestantisme à l'élaboration de la constitution civile du clergé. A quel événement assistons-nous en effet, au moment où se decrète cette constitution ? A la répétition de l'Assemblée de 1682, pas autre chose et du reste les auteurs de la constitution civile du clergé invoquèrent pour légitimer leur œuvre celle de 1682, comme en 1905, nous avons assisté à une nouvelle séance de l'Assemblée nationale. (1) Et c'est le principe gallican qui a dirigé ici et là les Législateurs, or le gallicanisme n'est qu'une forme de protestantisme : « l'infaillibilité pontificale est une courtisannerie de prostituée » voilà sa formule. Qui dit cela ? Luther ! non, Bossuet, et c'est tout un. Aussi, l'Assemblée statue SEULE sur des matières ecclésiastiques et

(1) Lamartine prétend que l'Assemblée constituante alla moins loin que Bossuet. C'est possible et même vrai.

par conséquent, en dehors de sa compétence, comme les chambres de la 3e République prétendent régler, SEULES, les affaires de l'Eglise en méconnaissant l'autorité compétente : le Pape. Louis XIV se fit appeler « le chef visible de l'Eglise de France » ; sans le titre, le gouvernement français ne prétendait à rien moins puisqu'il imposait à l'Eglise un *modus vivendi* organisé en dehors de son indispensable assentiment. Et tout concorde parfaitement, le Conseil d'Etat était reconnu par la loi comme juge suprême des conflits ; en 1790, éclosion de 1682, c'était le tribunal du district.

On nous assure, il est vrai, que dans sa bienveillance le Conseil d'Etat aurait tenu compte de l'avis de l'évêque diocésain et de l'opinion des canonistes reconnus par l'autorité ecclésiastique. Qui nous le prouve ? La bonne foi de l'Etat ? L'avocat du gouvernement plaisante. J'ignore s'il en connaît les décisions intimes, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Eglise ne les connaît pas et que le gouvernement s'est obstiné à ne pas les lui faire connaître, pas plus qu'il n'a voulu lui donner les preuves de cette bonne foi, de cette bienveillance que les apologistes de la 3e République attribuent à leur déesse, leur Déesse-Raison. La République ne s'est-elle pas constamment refusée à publier explicitement, *légalement*, que l'avis de l'évêque serait demandé. Ainsi fait, l'Etat admettait la hiérarchie ecclésiastique et l'Etat ne voulait pas même en savoir l'existence.

Et l'on vient parler des excellents sentiments des auteurs de la séparation, et de la mauvaise foi du Pape !

Le pouvoir temporel ayant donc arrangé les affaires ecclésiastiques à sa convenance, le Pape se détermina à répudier l'œuvre consommée par les Révolutionnaires et condamna la Constitution Civile du Clergé ; l'Eglise ne s'était point préoccupée jusqu'ici des décisions politiques prises au sein des assemblées, soucieuse de ne point opérer une incursion hors de son domaine.

Nous savons bien qu'une certaine école, appelée, jadis l'école ultra-catholique, prétend que Pie VI avait déjà censuré les principes de 1789, mais nous ferons remarquer que la voix pontificale ne s'adressait qu'à ses *propres sujets* du Comtat-Venaissin et que par conséquent la situation respective du Comtat-Venaissin et de la France n'étant pas la même vis-à-vis du Souverain Pontife, on ne peut tirer parti de cette condamnation. Nous serions à même d'en dire plus long s'il le fallait. Affirmons simplement que nous connaissons la valeur des principes de 1789 sous le rapport de l'orthodoxie.

La Constitution civile du Clergé fut donc condamnée, disons-nous. Il faut en indiquer une des raisons, celle qui intéresse au plus haut point les avocats de la 3me République : l'introduction du laïcisme dans le gouvernement de l'Eglise.

Cette réforme fut désirée par de saints personnages modernes, comme l'abbé Rosmini pour l'élection des évêques, elle le fut par des révolutionnaires de génie comme Lamennais, elle est désirée par des catholiques d'un libéralisme le plus respectable, par les adversaires de l'Eglise enfin. Etre favorable à la question du laïcisme dans les affaires ecclésiastiques reste parfaitement soutenable, et il faut être bien peu *clerc*

pour en ressentir quelque effroi, sous prétexte encore que les mœurs démocratiques s'introduiraient au sein de la Société ecclésiastique. Inutile d'étaler une vaine érudition à ce sujet, nous publierons néanmoins une ou deux réflexions. L'action laïque en matières cléricales appartient au domaine de la discipline et la discipline peut changer, or les protestants s'accordent avec tous les ennemis de l'Eglise pour répéter qu'il importe de revenir aux formes de l'Eglise primitive mais nous penserons que ce retour à l'ancienne discipline ne constitue pas le retour à la pureté spirituelle de l'Eglise. Le laïcisme dans la sphère ecclésiastique ne doit donc pas être étudié en rapport avec d'antiques coutumes, et seulement s'il convient en l'état actuel de la Société.

Le débat ainsi posé, nous serions d'une singulière témérité à vouloir le régler. A titre d'opinion nous dirons simplement que si l'on mettait déjà à exécution le programme proposé par l'abbé Rosmini, — l'élection des évêques par le clergé et le peuple, — il en résulterait peut-être un bénéfice enviable pour l'activité de la vie religieuse. Réclamer l'ingérence laïque demande quelque prudence, souvenons-nous en effet que dès le IXe siècle il s'était glissé de nombreux abus à ce propos. Enfin, rappelons-nous aussi que la Papauté sut elle-même, selon la nécessité, attribuer à la puissance laïque le droit d'élection, — en 1517 par exemple, — ce qui en outre ne fit plaisir ni aux chanoines, ni aux moines, car le Pape leur retirait l'occasion de bénéfices extraordinaires et de trafics honteux.

Une dernière réflexion me vient et je ne saurais la cacher. Ce n'est pas aux partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat à demander une telle réforme. Cette affaire est à traiter entre Catholiques, me semble-t-il, quand ce ne serait que pour le respect de la logique.

En définitive, pour répondre aux justificateurs des gouvernants, nous dirons qu'il est en fait de la dernière inconvenance, — nous ne voulons point nous occuper de l'inconvenance morale, mais seulement du fait — de supposer au Pape à propos de la séparation des actes de mauvaise foi. Le Pape ignoré par le gouvernement français il n'y eut aucune « impertinence », dans la décision compréhensible de réprouver une Loi qui forçait l'Eglise à souscrire au *modus vivendi* qu'il plaisait à l'Etat de lui imposer, en dehors de son conseil. Et quels que soient les tempéraments successifs apportés par le Ministère, — tempéraments apportés par suite de l'attitude courageuse de Pie X, ce à quoi le sectarisme maçonnique ne s'attendait pas, ne croyant pas l'Eglise aussi forte, aussi UNE, le Pontife ne pouvait pas davantage accepter les règlements établis toujours en dehors de son conseil, il ne le pouvait malgré les conséquences qui devaient suivre ses refus. Voyons, gouvernementaux ! vous vous étonnez que le Pape ne soit pas entré dans les vues de la 3e République, mais M. Combes, dans un article célèbre de la *Dépêche de Toulouse*, avait bien prévu la détermination papale et M. Combes s'y connaît en Droit Canon !

Cette explication donnée sur la décision de Pie X, nous sommes dispensés de pénétrer plus avant dans les multiples

dépendances de ce grave sujet : la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La Papauté a préféré garder une attitude où sa dignité s'est conservée, on peut le dire, dans toute sa grandeur ; il n'a point reculé devant le sacrifice des biens du clergé ; pouvez-vous, adversaires, lui refuser votre admiration, vous qui avez tant reproché à l'Eglise son amour des satisfactions terrestres ?

A considérer les événements actuels, s'il nous est permis de tirer quelque philosophie, oserons-nous croire qu'il n'y a cependant rien à regretter de la situation faite à l'Eglise par le gouvernement français,rien à regretter malgré des lois iniques, *ceci dit en prévision de l'avenir*. On n'a pas assez remarqué la politique générale de la Papauté moderne dans sa hauteur, on ne l'a que trop étudié dans les papiers Montagnini. Ainsi, Léon XIII, puisque les Etats de l'Eglise étaient tombés entre les mains des princes de Savoie, n'abandonna pas complètement sans doute la politique du Pontife-Roi, mais donna plus de soins à cette politique plus apostolique : le retour des communions dissidentes au sein de l'Unité. Pour inaperçu, ce rôle de pasteur universel que Léon XIII s'était assigné n'en a pas moins été tenu ; et les jours ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'on le suppose où la supériorité de cette mission générera ses fruits.

Hier, le Sacerdoce était en quelque sorte réduit à un certain fonctionnarisme ou tout au moins on s'en plaignait,des lois odieuses au regard des honnêtes gens — même sans religion positive — l'ont rendu aujourd'hui à son destin de conquérir des âmes. Les catholiques n'ont pas à désespérer, ils n'ont qu'à prouver les vertus sociales dont ils ont la prétention. Ces vertus ne se prouvent point par l'intolérance, mais par l'application des principes de Justice. « L'épée surmontée de la croix, voilà le vrai symbole de la civilisation chrétienne », écrivait un jour Mgr Freppel ; à notre avis la Croix suffit.

Puisque nous parlons de la politique pontificale, nous aurons en dégoût les insinuations perfides dirigées contre elle. Comment jeter encore après tant d'autres le discrédit sur cette grande pensée qui inspira le Ralliement. Le Ralliement eut ses ennemis de gauche et naturellement ses ennemis de droite. Nous n'en sommes pas étonnés car nous nous souvenons la si juste parole que Saint Thomas d'Aquin prononça dans son opuscule *Coutra Græcos* (ch. IX) : Entre des erreurs opposées la vérité s'avance au milieu avec lenteur ; ce que le Père Ventura devait confirmer en disant : « tel est et sera toujours la condition de la Vérité pendant son passage sur cette terre, jusqu'au jour où elle retournera au Ciel d'où elle est descendue ; telle est sa condition, dis-je, d'être combattue par les systèmes erronnés de deux écoles opposées, semblable en cela à son divin Auteur, crucifié entre deux larrons et recevant des deux côtés l'insulte et le blasphème. » Les larrons de droite, partisans des régimes de coercition, rénovateurs des politiques païennes n'occuperont pas aujourd'hui notre pensée, mais tournés vers les larrons de gauche, nous dirons : que toute haine s'abolisse donc en vous et cessez d'invectiver l'Eglise. Vous parlez de liberté ; n'est-ce pas l'Eglise elle-même qui

s'est mise à la tête de la civilisation, Pie IX, le Pape du *Syllabus*! n'a-t-il pas aussi mérité d'être un jour appelé le Pontife libérateur. Consultez l'histoire, fils des hommes de 1793, et vous verrez que la politique de l'Eglise s'est inspirée des maximes de l'Internationale, de cette Internationale qui est dans chacun de nous tandis que vous ne vous inspirez que des maximes des sociétés secrètes ; alors par suite de votre constante action criminelle, ne l'avez-vous pas contrainte d'écouter les conseils secrètement donnés par les partis rétrogrades qui rendirent momentanément inutiles les efforts de l'école harmonieuse qui avait prouvé la possibilité d'un accord entre la Société moderne et la doctrine catholique.

Le Cardinal Castracane racontait un jour qu'il avait trouvé Pie IX en train de lire avec satisfaction les *Cinq plaies de l'Eglise* de son glorieux ami, l'abbé Rosmini ; il voulait nommer Cardinal le réformateur qui était son intime confident... A quelque temps de là Pie IX adressait à Louis Veuillot le questionnaire latin en 28 chapitres sur les erreurs contemporaines, préludant ainsi à cet acte qu'il devait accomplir par l'Encyclique *Quantâ-Curâ* et le *Syllabus*... Ces deux faits sont des symboles, ils écrivent la Philosophie de l'histoire contemporaine. Mais, je change de sujet...

Une conclusion s'impose. Bossuet était gallican et autoritariste, Fénelon était ultramontain et libertaire ; l'orthodoxie nimbe l'archevêque de Cambrai, la gloire de Bossuet est tachée d'une monstrueuse souillure. Si nous n'avons pas une âme d'esclave, si nous détestons le despotisme, restons ultramontains, comme Fénelon. Ultramontains, disons-nous, et ne tremblons pas devant les mots.

PAUL VULLIAUD.

Post-Scriptum. — En corrigeant nos épreuves, nous ne saurions omettre de relater un fait qui infirme singulièrement les prétentions gouvernementales et celles de ses avocats. Mais voici une preuve de la *bienveillance* de M. Briand : Le décret ministériel du 5 juin attribue « le bien de la fabrique de Sains-les-Fressin (Pas-de-Calais) à l'association cultuelle catholique des communes de Sains-les-Fressin et de Torcy. »

Or cette cultuelle est schismatique ; M. le ministre donne ainsi un témoignage de cette « bonne foi » à laquelle certains croient, nous voulons bien supposer ingénuement.

—

PARADOXES CONTEMPORAINS. La conférence M. Fr. Masson, de l'Académie française : *Le Pape et l'Empereur*.

Nous venons de soumettre à l'attention de nos lecteurs la thèse du gouvernement actuel au sujet de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; il importe de signaler, ne serait-ce que par curiosité, la connexion des étranges prétentions de nos politiciens avec une non moins paradoxale théorie de M. Fr. Masson.

Je l'avoue : M. Fr. Masson est un historien de la plus haute compétence lorsqu'il s'agit de nombrer les maîtresses de Napoléon ou les bâtards qu'il a semés de par l'Europe, lorsqu'il nous donne le prix des « petits chapeaux » du « Grand Napo-

léon », et la quantité qu'il en porta etc. Mais lorsqu'il s'agit des rapports entre le Pape et l'Empereur, M. Fr. Masson, de l'Académie française, choit lourdement. Voici la thèse ou plutôt, comme s'exprime cet historiographe : « Voici le point d'histoire qui fut le plus souvent exploité par la mauvaise foi des partis. » L'Empereur Napoléon Ier a été le persécuteur de l'Eglise romaine, dit-on ; erreur, erreur, vous crie M Masson. D'autre part « jamais il n'agita, ne proposa, ne tenta d'imposer au Pape quoi que ce fût de dogme, de doctrine ou de discipline » ajoute M. Masson qui ruine d'un cœur léger la mauvaise foi des partis, enfin le centre de la thèse est « que, durant toute la durée du gouvernement de Bonaparte à chaque fois que le Pape et l'Empereur agissant en leur liberté, dans la plénitude de leur droit et de leur conviction, ont traité tête à tête, ils se sont entendus ; ils ont résolu de bonne foi les problèmes les plus graves, ils ont écarté les difficultés oiseuses et les prétentions importunes, mais dès que le Pape est rentré à Rome tout change ; les cardinaux tournent le Pape contre Napoléon. » Donc Napoléon et Pie VII furent compères et compagnons et tout aurait bien marché si les cardinaux n'avaient pas mis des bâtons dans les roues.

Ce paradoxe est aussi fameux que celui de M. Briand ; M. Fr. Masson a des textes plein les mains, paraît-il, nous aussi. Quoi qu'il en soit, il fallait noter cette manière actuelle d'écrire l'histoire, et l'on me permettra cette réflexion : Il n'y a pas de plus sûrs démolisseurs que certains partisans de l'ordre, d'un certain ordre. Du reste pour ne pas faire attendre longtemps mon lecteur, voici des documents propres, à détruire les historiettes de M. Fr. Masson.

« Ecrivez au préfet de Montenotte, c'est le bienveillant Napoléon qui parle à son ministre des cultes, pour lui faire connaître la lettre que le Pape a écrite au grand vicaire de Paris, afin d'éclairer ce fonctionnaire sur la mauvaise foi du Pape qui, sous des apparences de conciliation et de charité, excite en secret la discorde et la rébellion. Donnez-lui l'ordre d'empêcher qu'aucun courrier ne soit reçu ni expédié avec des lettres pour le Pape ou sa suite, et pour que la poste ne fasse porter ni ne lui remette aucune lettre. Il faudra pour cela qu'il soit sûr du directeur des postes. Vous lui ferez connaître que je fais venir l'évêque de Savone à Paris, afin d'ôter au Pape un canal de communication. Vous donnerez effectivement l'ordre au prélat de venir à Paris, où je désire le voir. Vous écrirez au sieur Chabrol (M. de Chabrol, préfet de Savone) d'avoir dans ses conversations un ton plus ferme, de représenter au Pape qu'il fait du tort à la religion, qu'il cherche à semer le trouble et la division ; qu'il néglige la douceur et les bonnes manières qui auraient pu réussir auprès de moi ; qu'il n'obtiendra rien par les moyens qu'il emploie et que l'Eglise finira par perdre le reste de son temporel ; que ceux qui sont assez fols et assez ignorants de leurs devoirs pour l'écouter perdront leur place et que ce sera par leur faute. »

Il faut que cela soit dit avec vigueur. Il doit voir également ceux qui entourent le Pape et les éclairer sur les fâcheuses conséquences que cela aura pour eux... » etc. ; pour un homme

qui ne s'occupait ni de dogme, ni de doctrine, ni de discipline, Napoléon ne s'en occupait pas, évidemment; il s'agit de s'entendre. Nos lecteurs ont certainement remarqué que les arguments, les expressions sont toujours les mêmes chez ceux qui ont eu pour politique d' « humilier Rome » comme on disait à Versailles. Tout s'enchaîne parfaitement dans cette histoire qui s'appelle la lutte entre César et Jésus-Christ.

Continuons à citer quelques autres documents reproduisant textuellement la pensée de l'Empereur sur les questions religieuses, soit au point de vue dogmatique, soit au point de vue disciplinaire. Cotons déjà la valeur morale de cet homme qu'on pose en croyant catholique et qui en réalité ne fut qu'une brute orgueilleuse.

En effet, comment Napoléon Ier jugea-t-il l'excommunication lancée contre lui ? Comme « une pièce si ridicule qu'elle ne méritait pas qu'on y fît attention. » Nous savons aussi quelle liberté cet autocrate laissait à la vérité ; toutes communications officielles étaient soumises à la censure impériale pour travestir les faits et donner le change à l'opinion publique. De même pour ses rapports avec le Saint-Siège ; aussi dirigeait-il la publication de factums contre les Papes, tels que l'*Histoire des guerres que les Papes ont faites à la puissance qui avait la prépondérance en Italie et spécialement à la France*, ouvrage où l'on tentait de prouver que « les Papes n'ont jamais été engagés dans des guerres que dans des vues Mondaines et pour donner des souverainetés à leurs neveux, telles sont ses expressions dans une lettre publiée dans sa correspondance.

Il est indubitable pour un historien et non pour un conteur d'historiettes que Napoléon Ier voulait déposséder le Pape à son profit, même au domaine spirituel. Et ce qu'il importe de retenir, c'est que l'Empereur agissait au nom des principes de la déclaration de 1682 ; témoin l'acte de suppression de la fête en l'honneur de Saint Grégoire VII par décision du 18 janvier 1810, fête, disait-il, que l'Eglise gallicane ne peut reconnaître. La politique religieuse de Bonaparte fut bien la Déclaration de 1682 qu'il décréta loi générale de l'Empire et nous révèlerons aussi que la rétractation que Louis XIV signa sur la fin de ses jours fut brûlée par les mains impériales. Et pour marquer ses intentions de suivre la politique gallicane, il voulut nommer les évêques de son choix et étendre son autorité jusque dans les Etats de l'Eglise.

Pour ce qui est d'avoir voulu brûler la rétractation de Louis XIV voici le fait. « Lorque les archives de Rome furent transportées à Paris, Napoléon se rendit un jour à l'hôtel de Soubise, dans lequel elles étaient déposées. Il se fit représenter la lettre de Louis XIV. Il la prit avec lui, et la jetant au feu à sa rentrée aux Tuileries : « On ne viendra plus nous troubler avec des cendres », dit le César.

« On établira les choses comme elles devraient être et d'une manière absolue, comme s'il n'y avait pas de pape et sans avoir égard aux circonstances du moment, ni à des considérations quelconques. » Tel était le langage de cet homme que déguise M. Fr. Masson.

« Donnez ordre que conformément à nos lois, il ne soit plus

consacré aucun prêtre dans les deux départements de Rome et du Transimène sans ma permission ».

Ainsi Napoléon voulait-il bouleverser la juridiction ecclésiastique, par la création et la limitation à son gré, des paroisses et des évêchés. Et comment M. Fr. Masson ose-t-il une justification, en affirmant sans prouver, en ne tenant pas seulement compte au moins de l'Instruction envoyée par ordre de Pie VII aux évêques des provinces italiennes annexées. Serait-il possible que M. Fr. Masson n'ait écouté que les propos tenus par son idole césarienne ?

Voici d'autre part un échantillon des discours adressés par Napoléon au Clergé : « J'aurai tous les égards, disait-il, pour le Pape ; je le reconnaîtrai comme chef spirituel de l'Eglise, comme successeur de saint Pierre, comme vicaire de Jésus-Christ, en tout ce qui concerne la foi et la doctrine ; mais il ne doit pas s'immiscer dans mon temporel. Ces deux puissances sont indépendantes. Je veux la religion de saint Louis, qui a eu aussi des discussions avec le Pape. Je veux la religion de saint Bernard, de Bossuet, de l'Eglise gallicane, je la protégerai de toutes mes forces, mais je ne veux pas la religion ni les opinions des Grégoire VII, des Boniface, des Jules, qui ont voulu assujettir les royaumes et les rois à leur domination, qui ont excommunié les empereurs pour bouleverser la tranquillité des peuples. Quoi qu'on dise, je crois qu'ils brûlent aux enfers pour toutes les discordes qu'ils ont excitées par leur prétentions extravagantes. Les Papes ont fait trop de sottises pour les croire infaillibles. Qui est-ce qui a fait le schisme de l'Angleterre, de la moitié de l'Allemagne ? N'est-ce pas la prétention des papes, les opinions de Rome ? Je ne souffrirai pas ces prétentions, le siècle où nous sommes ne les souffrira plus...

Je ne suis pas de cette religion de Grégoire VII qui n'est pas celle de Jésus-Christ. Je serais plutôt protestant... Le Pape est un bon homme, un homme doux, mais ignorant. Je l'ai connu évêque d'Imola, un homme saint, un anachorète, doux comme un agneau. Ce n'est pas lui qui agit, mais il suit de mauvais conseils. Monsieur l'archevêque, messieurs les vicaires généraux, surveillez vos ecclésiastiques, inculquez bien ces principes à vos élèves dans les séminaires, et vous, messieurs, écrivez-les profondément dans votre mémoire et faites-en part à vos correspondants.

Ils ne pourront se plaindre de la persécution que s'ils s'obstinent. Ils ne seront pas des martyrs, car c'est la cause qui fait les martyrs et non la mort. Si je suis mon bon droit et que le Pape en suive un mauvais, c'est lui qui en est responsable. C'est un homme, il peut manquer... Quiconque connaît l'histoire ecclésiastique saura en quoi consistent nos différends avec le Pape. Le Pape n'est pas le grand lama ; le gouvernement de l'Eglise n'est pas arbitraire ; elle a des règles et des canons que le Pape doit suivre. Si le Pape veut être le grand lama, dans ce cas je ne suis pas de sa religion. »

Citons encore : « Mon intention est que vous écriviez au préfet que le Pape ne doit se mêler de rien, et comme il a lui-même proposé de ne se mêler de rien si on le lui signifiait, je vous autorise à lui faire faire cette signification. Le préfet doit

lui faire connaître que tous les chanoines et théologiens de France et d'Italie sont indignés des lettres qu'il a écrites aux chapitres, que par cette conduite il a été cause de l'arrestation de trois chanoines de Florence et de la confiscation de leurs prébendes, de la même sévérité exercée envers le chapitre d'Asti et de l'arrestation du cardinal Di Pietro, du chanoine d'Astros, de l'abbé Fontana, de l'abbé Grégori, qui tous sont éloignés de manière qu'ils ne puissent jamais faire de mal, que ces pratiques ténébreuses sont indignes d'un Pape ; qu'il sera cause des malheurs de tous ceux avec lesquels il correspondra ; que, déclaré ennemi de l'Empire, il doit désormais rester tranquille, et puisqu'il se dit lui-même *arrêté*, se conduire comme tel et cesser de correspondre, soit avec ses agents, soit avec ceux qui auraient noué quelques relations avec lui ; qu'il est fâcheux pour la chrétienté et pour l'Eglise d'avoir un tel Pape, aussi ignorant de ce que l'on doit aux souverains ; mais que du reste l'Etat ne sera pas troublé et que le bien s'opérera sans lui. Vous écrivez en outre au préfet de Montenotte qu'il ait à prendre toutes les mesures nécessaires pour que le Pape ne puisse communiquer avec personne, pour que les auberges de Savone et les voyageurs soient surveillés, et enfin pour ne rien laisser passer. Vous lui ferez connaître que le ministre de la police lui écrira pour les personnes qui doivent être arrêtées, renvoyées ou conservées auprès du Pape... »

« Le Pape demande la communication avec les fidèles ; mais cette communication, comment l'a-t-il perdue ? Il l'a perdue par la violation de tous les devoirs de son ministère de paix et de charité. Il a maudit l'Empereur et l'autorité civile par une bulle d'excommunication dont l'original a été saisi à Rome. Est-ce pour maudire les souverains que Jésus-Christ s'est mis en croix ? Est-ce là le principe du souverain Rédempteur ? Cependant la condescendance de l'Empereur a été au point de se borner au dédain d'une excommunication ridicule par son impuissance, quoique criminelle par son intention. Il a laissé le Pape, à Savone, maître absolu de communiquer avec les fidèles.

« Quel usage a-t-il fait de son ministère ? Il a envoyé des brefs pour soulever les chapitres, brefs aussi remarquables par l'ignorance des canons et des principes que par le caractère de bienveillance... »

Et ainsi de suite, nous apprenons de Napoléon que le Pape faisait de son ministère « un mauvais usage » ; que « la religion marchera sans son secours, et l'on s'aperçoit chaque jour davantage que son intervention n'est pas nécessaire » ; que « Sa Majesté plaint son ignorance, et elle a pitié de voir un Pontife, qui pouvait remplir un si grand et si beau rôle, devenir la calamité de l'Eglise » ; que Sa Majesté connaît mieux que le Pape les matières ecclésiatiques que « moins le Pape fera de besogne et mieux cela vaudra ».

Bref, en voilà assez, quant aux documents, sur l'ignominieuse conduite du butor impérial qui, après avoir volé les archives du Vatican, les fit transférer à Paris, capitale de l'Occident, où il voulait qu'on traitât toutes affaires ecclésiastiques sous son commandement de caporal insensé.

Nous ne comprenons pas l'attitude de M. Fr. Masson. Depuis quand les crimininels, pour avoir été empereurs, sont-ils excusables et motifs à glorification ? La thèse de M. Masson est absclument contraire à l'histoire et je conclurai par le témoignage de l'Eglise catholique elle-même. En effet, que chacun lise la VIe leçon de l'office célébré à Rome, le 24 mai, *in festo B. Mariæ Virginis, titulo auxilium christianorum*, tirée d'un rescrit du Souverain Pontife et où l'on traite la persécution de Napoléon contre la Papauté d'exemple inouï dans les Annales de l'Histoire.

Et si nous citons la bulle d'excommunication du Pape où Sa Sainteté proteste contre les agissements du César, M. Masson oserait-il soutenir encore sa thèse ; pourrait-il le faire sans accuser le souverain Pontife de mauvaise foi ? Osera-t-il ce jugement si opposé à l'histoire pour justifier son héros scandaleux qui s'était promis de caporaliser la Religion.

Nous avons donné croyons-nous, suffisamment de documents pour contredire M. Masson, quoiqu'ils soient réunis sans ordre, mais peut-être reviendrons-nous un jour plus amplement pour traiter cette question du rêve impérial de celui qui voulait commander à l'Occident temporellement et spirituellement et qui fut un audacieux persécuteur.

P. V.

JOSEPH SERRE : *La Lumière du Cœur*.

Le nouvel ouvrage de notre collaborateur et ami J. Serre se divise en trois parties : *La Lumière du cœur, les Trois moments de la Vie* et *les Trois morales*. Dans la *Préface,* l'auteur se demande s'il n'existe pas pour arriver à la certitude un moyen plus rapide que la métaphysique telle qu'on la comprend aujourd'hui ou la science dans les limites que nos contemporains lui assignent. J Serre conclut par l'affirmative et pour démontrer que l'âme en sait plus long sur la destinée humaine que les « savants », il interroge successivement « trois sphinx » : *la physionomie, la femme, le troisième sens*. Et c'est ainsi que notre collaborateur élève un beau monument pour célébrer le Cœur, cette faculté de l'Amour.

Nous retiendrons particulièrement ces pages où de la distinction des trois physionomies (matérialiste, spiritualiste, mystique) l'auteur tire un très beau chapitre sur l'Art païen et l'Art chrétien.

Remarquable encore l'*Essai de la Philosophie vitale* que J. Serre appelle *les Trois moments de la Vie* qui sont : *l'Enchantement, le Désenchantement et le Surenchantement*. L'Echantement, c'est l'âge où tout « objet n'est qu'un prétexte »,où tout homme est un peu poëte par le besoin d'idéalisation qui le hante ; mais bientôt l'âge philosophique succède à l'âge poétique : c'est le désenchantement, « sensation de la limite et du néant succédant à l'impression de l'être et de la plénitude ».

Toutefois la vie nous montre bientôt que deux choses existent : l'Idéal et le Réel ; c'est la conciliation de l'Optimisme et du Pessimisme, c'est le « surenchantement ». Et de nouveau J. Serre nous montre que « la grande hérésie c'est la limite » et avec sa sûreté ordinaire il découvre la liaison entre l'Idéal et le

Réel ; c'est l'esprit chrétien. « Accomplissant le moindre détail avec l'intention la plus haute il est à la fois profondément idéaliste et rigoureusement positif ».

De l'examen attentif de la morale moderne et de la morale chrétienne, l'Auteur conclut qu'elles ne s'opposent pas ; et il nous découvre les trois degrés de la morale : « Empire et domination sur la nature, esprit et dignité devant l'homme, humilité et abnégation devant Dieu. « L'Homme complet, le Surhomme ne peut naître que de la fusion des trois morales.

Enfin Joseph Serre réfute dans un Appendice une thèse de M. Séailles et de M. C. Flammarion tendant à lier le dogme chrétien au système de Ptolémée et n'a pas de peine à montrer que cette objection provient d'une confusion du dogme avec la science, du Christianisme avec le Moyen-Age.

La Lumière du Cœur est un ouvrage où jamais l'intérêt ne faiblit, riche qu'il est d'aperçus nouveaux. Il éveille, il suggère, il initie ; plein de charmes et de profondes théories il est çà et là parsemé, sur le solide terrain d'une prose lucide, de poèmes brillants et c'était bien l'expression convenable à l'œuvre où la philosophie, la science et la poésie se confondent, comme le voulaient Claude Bernard et Novalio, pour trouver l'Unité et la chanter.

—

JOHANNES JOERGENSEN : *Saint François d'Assise. Sa vie et son œuvre.* Traduits du danois par TEODOR DE WYZEWA. (Perrin et Cie éd.)

On ne se lasse de lire et de relire la Vie de ce saint extraordinaire : Saint François d'Assise. Sa légende est une suite de poëmes délicieusement enchanteurs. L'Ange d'Assise est le héros cher à tous ; aux artistes plus particulièrement peut-être puisqu'il inspira tout un art incomparable. Que de conversions à la Vérité, l'étude de la Vie et de la Doctrine franciscaines n'a-t-elle pas faite ? les catholiques n'attendaient-ils pas, encore récemment, avec anxiété celle de M. Sabatier ? Ils n'ont plus à attendre celle de M. J. Joergensen ; cette nouvelle biographie de saint François est en effet l'ouvrage d'un esprit remarquable, d'un homme célèbre que l'amour du « Poverrello » a ramené de la dissidence protestante. Toute l'étape franchie de l'erreur au repentir, M. Téodor de Wyzewa la raconte dans un avant-propos instructif.

Si tout lecteur est invité à lire cette histoire de saint François, j'invite ceux qui poursuivent des travaux franciscains à étudier l'œuvre de M. Joergensen. Dans une introduction fort savante l'auteur met au courant de toute l'érudition concernant l'ange d'Assise et redresse quelques erreurs que le savant P. Sabatier avait laissées dans son fameux ouvrage paru il y a quelques années.

Une légère critique, M. Joergensen a omis de profiter du bel article qu'écrivit le célèbre Gœrres sur saint François troubadour et d'autre part il n'a pas signalé les anciennes légendes françaises comme par exemple *la Sainte Franciade* par Jacques Corbin parue à Paris en 1632, puis surtout *La vie et légende de Monsieur Saint François* que le prince Augustin Galitzin réédita en 1865.

Nous recommandons singulièrement le chapitre important : *Le Droit de prêcher*, où il est parlé des Albigeois. Les historiens trouveront de nouveaux documents sur cette secte qui a encore, par suite de quelle ignorance ? ses défenseurs. Au demeurant, le Saint François de M. Joergensen est une fort belle œuvre.

P. V.

Dr Ely Star : *Les Mystères du Verbe* (Chacornac, éd.)

Ouvrage curieux de métaphysique établie sur les principes du symbolisme ; l'auteur s'y montre quelquefois disciple de Lacuria, mais il est aussi lecteur de Fabre d'Olivet et d'Eliphas Lévi. Nous attirons l'attention sur le cabalisme du nom de Jésus obtenu par le Schin intercalé au milieu du tétragramme ; nous attirons l'attention par ce fait que toute une école d'occultistes admettent une telle formation de ce nom comme admise à la vérité. Or, rien n'est moins sûr, qu'on lise, par exemple à ce sujet chez Drusius la dissertation : *Nomen Jesu non esse ductum ex nomine Tetragrammato.* Je livre cette indication à la réflexion des symbolistes d'autant plus que l'introduction du Schin change le sens du nom sacré et je signale plutôt Drusius parce qu'il eut, croirais-je ? quelque importance aux yeux de Drach qui fut à son tour un auteur compétent.

D'autre part la forme où les raisonnements sont enchaînés les uns aux autres serait-elle préférable à celle qu'a choisie le Dr Ely Star dont la pensée s'est fixée en formules en quelque sorte sentencieuses, aphoristiques.

Etienne Giran : *Le Christianisme progressif.* (Em. Nourry, éd.)

Il y a irréductible antagonisme du catholicisme romain et de la conscience moderne, nous dit M. Giran. Il pense encore : « l'Eglise romaine échoue devant la conscience moderne et cet échec la laisse désemparée, amoindrie et chancelante », puis il ajoute une critique du protestantisme, toutefois avec de louangeuses restrictions Réquisitoire contre l'autorité catholique. L'auteur y substitue celle de M. Séailles. M. Giran oppose le *Syllabus* et la conscience moderne ; mais depuis cinq cents ans il y a bien dix-huit *Syllabus* opposés à ce que cet écrivain nous dépeint comme étant la « conscience moderne », Nous nous figurons que Dieu est accessible aux injures et aux blasphèmes ; » écrit ce libre-penseur qui ajoute plus loin : « Dieu n'a pas besoin qu'on l'exalte ni qu'on le loue : il est au-dessus de ces glorifications. » Il reste encore, on le voit, à M. Giran quelques lueurs de la *transcendance* de l'Etre suprême. Nous apprenons aussi que « Jésus avait des croyances religieuses, mais (que) jamais rénovateur religieux ou moral ne se montra plus discret et moins dogmatique » ; puis : les paroles sur lesquelles l'église catholique a édifié ses prétentions (Math. XVI : 17, 18, 19, sont une interpolation évidente » ; encore : « Jésus ignora les sacrements ». Le lecteur, par ces quelques aperçus, est au courant des idées de M. Giran. Son christianisme progressif consiste non pas à édifier sur des interpolations, mais sur des démolitions et le terme de ce christianisme est une religion laïque, sans culte, ni clergé... Certes nous sommes loin de nier l'idée de progrès dans la religion

chrétienne, au contraire elle a toutes nos faveurs, mais nous sommes loin de penser que le progrès du Christianisme consiste dans sa destruction. Du reste, M. Giran n'a pas su se garantir des illogismes ; d'une part il dit que les églises se vident sans discuter la valeur d'une affirmation qui montre qu'il n'y va guère, elle prouverait que le nombre des chrétiens spirituels augmente, or d'autre part, M. Giran avoue que ses théories de progrès ne conviennent pas encore aux foules.

Laissons cet auteur, mais qu'il nous soit permis à son sujet de regretter que l'étude des Pères de l'Eglise soit complètement négligée. Ce n'est point le dogme qui étouffe le Christianisme, comme le croit notre libre-penseur, mais c'est l'enseignement religieux qui reste critiquable. Que d'esprits élevés seraient amenés à une foi solide, large et belle, s'ils recevaient la substantielle instruction des plus illustres Docteurs ! Je ne parle pas pour M. Giran, car lorsqu'on s'estime supérieur à son prochain, on le précède pour lui ouvrir des horizons nouveaux et, avec moi, tout homme sensé jugera que faire consister la Religion de l'Esprit dans la négation d'un culte positif, c'est augmenter seulement, après tant d'autres, le nombre des partisans de la plus commode de toutes les religions sans doute puisque dans celle qui nous est proposée, toute doctrine s'évanouit.

Une réflexion. On vocifère contre le théologisme ; et quand on pense que la scholastique a été considérée comme un effort de libre pensée.

P. V.

POEMES.

AMÉLIE MURAT : *D'un cœur fervent* (Sansot éd).

Le ton général de ce livre est le signe d'une âme rêveuse exprimant en rythmes simples des thèmes de sensibilité. L'auteur manie facilement le vers, nous nous laissons séduire par leur charme lorsqu'ils évoquent toute l'*Ame des Jardins* ou qu'ils nous dévoilent les *Secrets du soir* :

J'aime le soir qui naît parmi les cendres roses

Cette suite de poèmes est remarquable par la vie qui circule dans les descriptions. L'*In Memoriam* est aussi une belle page en l'honneur des grands poètes morts.

JACQUES NAYRAL : A l'*Ombre des marbres* (Gastein-Serge, éd.).

Je puis reprocher à l'auteur de publier des vers comme ceux, par exemple, du poème : *Dioclétien.*

Sévère va périr, et le peuple romain
A salué Maxime Auguste. Maximin
Est horrible en Arménie, et Galère est pire
Déjà contre son fils Maximin conspire
Il meurt. Galère et Maxence mourront demain.

Et il y en a beaucoup de ce genre, mais je ne veux pas accabler M. Raynal de mes critiques et je reconnais que dans certains poèmes, *Fleur céleste* entre autres, l'auteur montre quelque délicatesse de sentiment.

HENRI DELISLE : L'*Ecclésiaste* (adaptation en vers. (Ed. du Beffroi).

Il existe nombre de traductions de l'*Ecclésiaste* d'après le texte hébreu. Nous regrettons dès lors que M. Delisle n'ait pas pris le soin de s'immiscer dans le génie de la langue orientale au moyen d'une bonne version ; ce qui, je le souhaite, l'aurait empêché de nous donner une mauvaise adaptation versifiée qui n'ajoute rien à une traduction vulgaire.

JACQUES NOIR : *L'âme inquiète* (Ed. du Beffroi).

M. J. Noir se présente, dans une courte préface, non pas comme un modeste, mais comme un sincère et un timide. Dans le courant du volume, il est vrai, l'auteur se reconnaît du génie. C'est une ambition assez coutumière aux écrivains de notre temps, mais l'important n'est pas dans les prétentions et plutôt dans la réalisation de l'œuvre. *L'Ame inquiète* n'est pas génial, non, cependant ces poèmes méritent une lecture ; on y trouvera quelques vers qui rappellent le meilleur Verlaine.

Ce soir, il pleut de la tristesse
Et les nuages sont si bas
Que le ciel pleure sa détresse
Sur mon cœur las.

ALFRED MACHARD : *Frimousses* (Falque, éd.).

Ce sont là de fort mauvais vers. Un seul poète jusqu'à présent a su trouver des mots poignants pour nous dépeindre les misères des pauvres petits enfants de Paris, c'est le poète Jehan Rictus. Il ne s'est point borné à décrire leurs mines souffreteuses, mais ayant vécu de leur vie, souffert de leur souffrance, ri de leur joie, il a exprimé leur âme en des termes tels que nul n'a mieux chanté l'Epopée des Déshérités. Que M. A. Machard prenne exemple !

ANNIE O'SULLIVAN.

LES REVUES

Revue de synthèse historique. — « Nietzsche et Jacob Burckhardt, leur philosophie de l'histoire (II) » par M. Ch. Andler. Cette étude va très profondément dans la pensée des deux « hellénisants ». Il montre, par exemple, leur embarras devant ce fait brutalement et nettement exprimé par Plutarque : la mé-

sestime qui chez les Grecs ravalait les artistes au rang de manœuvres.

Nietzsche, dit M. Andler, a adopté dans les grandes lignes la description de Burckhardt, mais ses aperçus sont fragmentaires. M. Andler montre enfin quelle influence les deux hommes de *Kultur* exercèrent l'un sur l'autre.

—

Revue du Clergé Français. — Sont-ils encore chrétiens? se demande M. J. Bricout à propos des protestants libéraux. Il répond « non » et il le prouve par des textes, ce qui est aujourd'hui la meilleure façon de prouver. Leur religion sous révélation, livrée *totalement* au libre examen n'est que la « religion naturelle », elle peut garder quelque chose du christianisme, elle n'est plus le christianisme.

Entre eux tous, selon le mot de M. Paul Stapfer : « il n'y a pas de différence réelle..., il n'y a qu'une différence du moins au plus, une simple inégalité d'allure ».

—

M. Célestin Demblon revient dans *la Grande Revue* sur « Rutland, véritable auteur des pièces de Shakespeare ». Il donne de nouvelles preuves. Après avoir réfuté les objections qui lui furent opposées, il critique l'hypothèse Bacon et cite de nouvelles coïncidences.

Moi, je commence à être convaincu que M. Célestin Demblon a raison.

—

De M. Maurice Croiset, dans *le Journal des Savants*, sur Euripide : « Euripide a loué très sincèrement la religion de Dionysos. Il a critiqué seulement la cruauté qu'une partie de la légende attribuait au dieu... Mais en elle-même, cette religion, en tant qu'adoration des forces mystérieuses qui contribuent à la vie universelle, lui a paru raisonnable et belle. Il ne s'en est même pas tenu sans doute à cette formule abstraite. Il savait que l'homme a besoin de se prendre à des choses sensibles, capables de parler à son imagination. Il était en présence d'un culte qui passionnait la foule,... qui avait produit de grandes choses. Il avait trouvé mauvais qu'on opposât des raisons d'école à des sentiments et il a eu des mots assez durs pour les « esprits supérieurs » qui en affectaient le mépris.

—

Lu par hasard « *les Archives Israëlites*, recueil politique et religieux heddomadaire, 26, rue Baudin ». Lecture très intéressante pour ceux qui aiment ou combattent le nationalisme international juif.

Ce qui *pourrait* paraître étrange, c'est que ce journal, très

précis dans ses amours et ses haines,est contre le beau mouvement sioniste.

Mais pourquoi le rédacteur du journal israëlite abaisse-t-il l'idéal de sa nation à de petites questions ? Pourquoi, pour célébrer l'idéal juif, chante-t-il la gloire du cheval Juif de M. Henry de Rothschild sur les chevaux chrétiens ?

—

Luce et Ombra : *L'Hypothèse du professeur Bottazzi sur les phénomènes médianimiques*, par M. F. Zingaropoli. L'auteur conclut : l'hypothèse spirite devient nécessaire dès que les phénomènes dépassent la puissance humaine. Les positivistes n'envisagent les phénomènes que sous un seul aspect, et leur divergence avec nous se réduit à une vision incomplète des faits. Nous pouvons affirmer avec sécurité qu'ils ne sont pas contre nous,mais, simplement, non encore avec nous.

—

Avec un article émouvant de Roland Dorgelès à la mémoire de Charles Doury, *Isis* publie la fin d'une intéressante étude de M. Léon Duplessis sur Homère et le Kalevala :

Le Kalevala est bien l'œuvre du peuple et d'innombrables runoïa et Elias Lönnrot a fixé cette œuvre. Comme pour l'*Odyssée* et l'*Iliade* il a employé plusieurs dialectes. M. Duplessis en conclut par analogie qu'il n'a pas existé un Homère, mais simplement des diascevastes intelligents.Il se rallie à l'étymologie de Wolf : Omon (ensemble) et Arein (joindre). Pour lui les homère étaient des assembleurs.

—

La Poétique s'efforce de répandre la gloire d'Humilis. Pauvre Humilis !

Ses œuvres, qui sont véritablement belles, sont devenues un gisement aurifère. Les femmes du monde trouvent des occasions d'exalter leur vanité, et certains écumeurs de salons en profitent pour appeler les souscriptions, aidés par quelques hommes de talent généreux qui se sont laissé compromettre en cette affaire. Depuis que l'on peut dire partout qu'Humilis est un fou qui n'a besoin de rien, c'est étonnant le nombre d'admirateurs qu'il trouve. Enfin, puisque personne n'en parlait...

—

Le Mercure de France continue à être sali par les dessins informes de M. Jean-Paul Laffitte. Que, pour conserver les attitudes d'Isadora Duncan M. J. P. Laffitte ait crayonné quelques ébauches sur son carnet, rien de mieux. mais qu'il les publie, cela n'est digne ni d'un dessinateur ni d'une revue sérieuse.

— M. Marcel Coulon étudie dans le numéro du 1er juin *la complexité de Rémy de Gourmont*. Il remarque comment en lui l'artiste, le savant, le linguiste sont constamment mêlés.

— M. Albert Gayet expose les résultats de l'année de fouilles des Egyptologues. Le manque de ressources du savant français a permis aux américains commandités par M. Pierpont-Morgan de s'assurer les plus intéressantes découvertes.

— Dans le numéro du 16 juin, *le maquillage social*, par Mme de Benoist ; des vers de Georges Périn.

—

Dans *l'Initiation*, M. Jacques Brieu se donne beaucoup de mal pour parler des trois aspects de la pensée créatrice sans employer le mot trinité ou les mots père, fils et esprit M. Brieu dit : la force, le nom et la forme. De peur de prononcer le mot Dieu, il va chercher dans le commentaire du tétragramme chinois de Wenwang les expressions : existence uniformelle, existences multiformes et existence informelle.

Si, ce qui n'est pas à craindre car il est savant, M. Jacques Brieu manquait d'auteurs à citer, il irait chercher le Kama-Soutra plutôt que de parler des Evangiles.

—

La Société Nouvelle : Sous la signature Constance Smedley des pages profondes sur la psychologie de l'Hedda Gabler d'aujourd'hui.

« Quand les besoins croissants de la société retirèrent du foyer la fabrication des provisions de ménage et qu'on les produisit mécaniquement dans des proportions gigantesques, quand, en un mot, l'homme s'appropria le terrain des travaux domestiques et prit sur lui de faire les conserves et les confitures, de filer et de teindre, une énorme force de vitalité féminine, désormais inemployée, se trouva disponible dans les classes prospères de la société ».

C'est cette force inemployée qui a peuplé l'âme d'Hedda de vagues aspirations au nom desquelles elle prend en mépris tous les hommes et tous les devoirs. Mais aujourd'hui l'Hedda Gabler est entrée dans la vie active. Echappée à l'atmosphère parfumée de son salon elle perd son aspect de supériorité :

« Peu lui importe maintenant si l'homme ne la comprend pas. Il travaille à l'avancement de leur but commun. Elle travaille à ses côtés et commence à comprendre sa nature simple, volontairement simplifiée, alors que la sienne devint complexe par des siècles de culture, dont le fléau moderne de l'introspection marque le point culminant. Par cette meilleure compréhension de ses semblables, la vie devient plus facile à l'Hedda Gabler d'aujourd'hui ».

— L'étude de M. Jules Noël sur le philosophe social Colins corrige l'impression que donne la lecture d'une nouvelle de M. Touny-Lerys.

—

Ultra. A propos de Spinoza et la pensée théosophique, M. Luigi Merlini écrit qu'il a pris pour base de son traité théologico-politique la constitution hébraïque telle que la révèle

la Bible. M. Augusto Agabili résume l'occultisme Chaldaïque. Le Panthéon babylonien, dit-il, fut constitué par deux triades supérieurs et par beaucoup d'autres dieux secondaires. La première triade est formée par Ann Bel et Ea, la seconde triade est composée de Sin Samas et Ramman.

—

A SIGNALER : *Akademos* : Maxime Gorki, *les Soldats* ; Péladan, *théorie amoureuse de l'Androgyne* ; F. M. de Faramond, *la dame qui n'est plus au Camélia.* — *l'Occident* : Paul Claudel, *Hymne de la Pentecôte.* — *Poésia* : des vers de Théo Varlet, Louis Naudin, Robert Scheffer, F. T. Marinetti. — *le Voile d'Isis : Statha Yoga et Râja Yoga* par Anna Firmin. — *Revue du Spiritualisme moderne : l'Apocalypse de St Jean*, par L. Revel. — *La Revue des Lettres et des Arts : Walt Witman*, par Henri Guilbeau. — *Le Penseur : l'Idéal*, par Emile Blémont. — *La Revue des Poètes :* Rien, naturellement.

—

REÇU : *Il divenire artistico, La Revue du Temps présent, le Spectateur, la Chimère, le Nain rouge, l'Hexagramme, Vers et Prose, Les Chimères, Le Divan, la Raison Catholique, l'Echo du Merveilleux.*

FERNAND DIVOIRE.

Bibliographie

Un oublié du XIXe siècle : AUGUSTE CALLET par CHARLES CALLET (Daragon, éd.).

Quelques bibliophiles connaissent le curieux poème : *l'Enfer*, un petit in-12 paru en 1861, mais, en général, on ignore quel fut son auteur et si même il publia d'autres œuvres, bref Auguste Callet est bien *Un oublié*, comme l'appelle si justement son fils.

En de simples et émouvantes pages M. Ch. Callet répare l'injustice. Et il s'agit bien ici d'une véritable injustice, car la valeur de l'oublié ne trouve pas sa réalité dans la seule piété filiale : plusieurs ouvrages de M. de Genoude ont été en partie ou tout entiers d'Auguste Callet, celui-ci fut l'auteur d'une vie d'*Anne-Paule Dominique de Noailles, marquise de Montagne* dont le duc de Noailles se prétendit l'auteur. Attaché par Buloz à la *Revue des Deux-Mondes* il remplit les fonctions de directeur.

A. Callet collabora plusieurs années à *l'Encyclopédie du XIXe siècle* et publia un choix de ses articles sous le titre d'*Etudes de Morale*, et quelques livres ou brochures. Mais il faut lire la biographie que vient de lui consacrer son fils, le récit est poignant. Soit comme écrivain, soit comme homme politique, l'auteur de l'*Enfer* offre en exemple et à l'admiration la dignité d'une vie courageusement et douloureusement remplie.

ED. L. DE KERDANIEL : *André de la Vigne* (Daragon, éd.).

Courte étude sur un oublié qui, poète et historien, suivit Charles VIII en Italie. Cet écrivain est surtout curieux, à notre avis, par *La Louange des Rois de France* qui, fait partie du *Vergier d'honneur*. En effet, de La Vigne y est un témoin des querelles religieuses de l'époque ; il fait l'éloge de Louis XII qui envoya une mission spéciale au pape en rétractant la Pragmatique sanction.

BOISSY D'ANGLAS : *Louis XVII et ses descendants* (H. Daragon, éd.).

M. Boissy d'Anglas, sénateur de l'Ardèche, est un partisan convaincu et zélé du Louis XVII connu sous le nom de Naündorff. Son ouvrage est un exposé précis et clair de la question qu'il pose à nouveau pour réclamer cette fois au gouvernement de la République la reconnaissance de la qualité de français pour les descendants de celui qui est enterré à Delft. Il apporte quelques documents inédits et curieux, il soumet à l'attention du lecteur des pièces officielles émanant de l'Angleterre et de la Hollande, en particulier l'acte de décès du « fils de sa Majesté Louis XVI » approuvé par le gouvernement Hollandais.

HENRI MARTINEAU : *Francis Eon* (Ed. du Divan).

Etude sur un jeune poète. Glorification peut-être trop hâtive d'un ami ; mais enfin l'artiste, objet des louanges, n'est pas sans quelque mérite.

JEAN DE BONNEFON : *La noblesse de France et les anoblis de la République* (L. Michaud, éd).

L'œuvre de M. de Bonnefon s'ouvre par une singulière dédicace à Mara dit Marat, il finit par une apologie de la noblesse française, — de la vraie. Nous pouvons ranger la documentation si rare de cet auteur dans la série des documents humains. Il y a une philosophie à en tirer.

Oserions-nous le faire ? Ce serait long dans le courant de la vie, chaque jour nous serrons la main de gens fiers d'imaginaires ancêtres, nous le savons et notre indulgence sourit non sans ironie intérieure. Dans l'action politique notre attitude change, et nous affirmons notre dégoût pour des hommes, assez vaniteux mais assez lâches pour solliciter d'une République qu'ils détestent la parure de leur nom.

L'introduction du « Gotha » publié par M. de Bonnefon, mérite d'être signalée. L'auteur y parle de sa « Maison ». Il est assez méchant à l'égard de ses accusés pour être légitimement de haute lignée.

Comme à l'habitude, le style de l'auteur est séduisant, même lorsque son style est un stylet de méchancetés.

HENRI MAZEL : *Pour causer de Tout.* (Bern. Grasset, éd.).

Petit dictionnaire de la Conversation qui permettra à beaucoup de personnes d'avoir au moins une opinion sur les plus différentes questions et qui donnera aussi l'occasion de redresser plusieurs erreurs au gré des causeries. Un petit exemple : « Au fond, protestants,Catholiques et positivistes ne sont pas si éloignés que ça les uns des autres ; dans les trois camps les gens intelligents le savent bien, et comme les positivistes ne sont qu'une élite, ils le savent mieux encore que les autres. Le positivisme est une affaire de cœur, disait Auguste Comte. Mais est-ce que saint Paul disait autre chose du Christianisme ? Au fond l'abîme entre catholiques et protestants,c'est que les uns disent saint Paul, les autres disent Paul de Tarse. Les positivistes, eux, peuvent dire les deux ; qu'ils servent de trait d'union, et embrassons-nous tous ! »... En effet, la vérité a d'incroyables mépris vis à vis de l'erreur depuis trop de siècles !

Informations

Nous signalons à nos abonnés et à nos lecteurs l'édition que les ENTRETIENS IDÉALISTES viennent de faire de la VILLE DES EXPIATIONS, ouvrage posthume du grand philosophe lyonnais : BALLANCHE.

Le Gérant : P. VULLIAUD Imp DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Saint François d'Assise, Troubadour

(*suite et fin*)

L'ordre est fondé, la règle est établie, une foule d'hommes de tous les peuples, de toutes les langues et de tous les pays se meut autour du saint, comme il l'a vu en esprit quelque temps auparavant. De même que les poussins autour de leur mère, tous se pressent autour de lui, et la foule ne trouve plus d'espace sous ses ailes, tous veulent leur part au trésor de la pauvreté et de l'abnégation qui était perdu, et que François a retrouvé : mais il s'assied, humble et modeste, au milieu de la foule, et tandis qu'elle le regarde comme un envoyé de l'autre monde, lui, l'esprit et la face tournés vers le ciel, s'efforce d'élever aussi de ce côté les regards de ceux qui l'entourent, s'estime le moins digne de tous, et croit que le plus mauvais aurait fait davantage si Dieu lui avait accordé les mêmes grâces. Aussi cherche-t-il sans relâche à se rendre plus digne des faveurs célestes, et nourrit il avec soin le feu qui embrase son cœur. Cette flamme de la vie, qui d'ordinaire dans le monde jaillit et se perd en étincelles, il la concentre sur son petit troupeau, la dirige incessamment vers le ciel, et elle s'élève incessamment à mesure qu'il lui donne pour aliment la dépouille de son moi terrestre. « Quelle bouche exprimera, dit saint Bonaventure (c. 9. 1.), l'amour qui transportait cet ami du fiancé céleste, qui, semblable à un charbon ardent, consumait son âme ! Aussitôt qu'il entendait seulement prononcer le mot d'amour du Seigneur, il tressaillait, se sentait ému et enflammé jusqu'au fond des entrailles, comme si la corde la plus intime de son cœur avait vibré sous les sons du dehors, et toujours il pensait que celui qui nous avait tant aimés ne pouvait être assez aimé. Arrivait-il, comme cela ici-bas est malheureusement inévitable, que la flamme jetât une lueur plus sombre ou que, obscurcie par la fumée, elle cessât d'éclairer cette beauté céleste qui ne peut être aperçue de nous que par le milieu qu'elle lui présente, de même que la beauté de la nature à travers la lumière corporelle, alors il était inconsolable ; une profonde tristesse se saisissait de lui, son cœur op-

pressé s'épanchait en gémissant sur tous les tons de la douleur, et il cherchait par tous les chemins, dans tous les lieux cachés, l'objet perdu de son amour. « Mais un doute est entré dans son âme : il se demande si un amour séparé de l'activité extérieure serait agréable au bien aimé, ou si plutôt il ne préférerait pas en lui et dans son ordre la vie active à la vie contemplative. Ce doute pesa longtemps sur l'âme de François, raconte saint Bonaventure (c. XIII, 1.), et il délibéra souvent avec ses frères pour savoir s'il devait se borner à prier, ou bien s'il devait parcourir le pays en prêchant. Puis il ajoutait : Faible, simple, ignorant que je suis, j'ai de plus grandes choses à attendre dans la prière que dans la prédication. Un riche profit et une plus abondante distribution de grâces semblent être attachés à la prière, tandis qu'il n'est réservé à la prédication qu'une partie des faveurs célestes ; et si celle-là a pour effet de purifier nos affections intérieures, de nous unir au seul vrai et suprême bien, en même temps qu'elle nous fortifie dans la vertu, la prédication soulève la poussière du monde, entraîne à sa suite beaucoup de distractions et un assoupissement dans la discipline. Dans la première, nous conversons avec Dieu, nous entendons sa parole et vivons comme au milieu des anges ; tandis qu'au contraire, en instruisant on est trop souvent forcé de descendre parmi les hommes, de penser, de voir, de parler et d'entendre comme eux. Cependant une raison dit le contraire, et semble devant Dieu l'emporter sur toutes les autres, la raison pour laquelle son fils unique, la souveraine sagesse, est descendu du sein de son père pour le salut des âmes, pour enseigner le monde par son exemple, pour annoncer la parole de vie aux hommes qu'il a rachetés de son sang, ne se réservant rien qu'il ne fût prêt à sacrifier. Le saint, cherchant à exprimer ces perplexités de son âme, réalise dans son cinquième chant, d'une ravissante beauté, ce que sainte Thérèse dit d'elle même : « Je connais une personne « qui sans être poète improvise quelquefois des morceaux « d'une poésie véritable, où elle peint avec une étonnante « vérité les douceurs inexprimables q'uelle goûte dans ses « heureux transports. » (*Vie des Pères*, XIV, V. p. 148).

Ligata è la mente con dolcezza
Tutta se destende ad abbrazzare,
E quando più risguarda à la bellezza
Tanto fuor' di se più se gettare.
In Cristo tutta posta con richezza,
Di se memoria nulla po servare :
Or mai a se più dare
Altra cosa non cura,
Ne po perder' valura
Di se ogne sentore.

In Cristo trasformata quasi è Christo,
Con Dio unita tutta stà divina;
Sopra ogn' altura è si gran' acquisto :
Di Cristo è tutto 'l suo, sta Regina.
Or' donca io potesse star' più tristo,
Di colpa domandando medicina?
Nulla c' è più sentina
Dove trovi peccato;
Lo vecchio si è mozato,
Purgato ogni fetore.

In Cristo è nata nova creatura,
Spogliato uomo vecchio, e fatto novello;
Mà tanto l'amore monta con ardura,
Lo cuor' par'che se fenda con coltello,
Mente con senno tolle tal'calura :
Cristo si m'è tra tanto tutto bello,
Abrazzo me con ello,
E per amor si chiamo :
Amor, che tanto bramo,
Fà me morir d'amore.

Pe te amor' me consomo languendo,
E vo stridendo per ti abrazzare,
Quando te perdi : si moro vivendo,
Sospiro, et piango per te ritrovare :
E ritornando l' cor' si va stendendo
Che in te se possa tutto trasformare.
Donca più non tardare,
Amor'or'mi soveni,
Ligato si mi tieni,
Cunsuma me lo core.

Risguarda, dolce amore, la pena mia,
Tanto calor' non posso soffrire;
L'amor' m'hà preso non o so io me sia;
Che facia o dica, non posso sentire;
Come smarrito, si vo per la via,
Spesso strangosso per forte languire;
Non so com' sostenire
Possa tal' tormento,
Lo qual' cum passimento
Da me fura lo cuore.

Cor'm'è furato; non posso vedere
Che dibbia fare, e che spesso facia;
E chi me vede, dic' e vol' sapere
Se amor'senza atto à ti, Cristo, piacia :
Se non ti piace, che posso valere?
Di tal' mesura la mente m'abaccia
L'amor', che si m'abraccia,
Tol' mi l'operare,
Voler' e operare;
Perdo tutto sentore.

« Mon âme doucement enchaînée se précipite dans les
« embrassemens du bien-aimé : plus elle contemple sa
« beauté, plus elle est hors d'elle-même : riche du Christ,
« elle met tout en lui et n'a plus aucun souvenir d'elle-
« même. Transformée en lui, elle est presque le Christ lui-
« même! Unie à Dieu, elle devient toute divine : ses ri-
« chesses sont au-dessus de toute grandeur ; tout ce qui est
« au Christ est à elle ; elle est reine. Puis-je encore être
« triste en demandant la guérison de mes fautes : il n'y
« a plus en moi de sentine où se trouve le péché : le
« vieil homme est mort et dépouillé de toutes ses souil-
« lures.

« Une nouvelle créature est née dans le Christ : je suis
« dépouillé du vieil homme et devenu un homme nouveau ;
« mais l'amour est si ardent que mon cœur est fendu
« comme par un glaive , et que les flammes le consument.
» Je me jette dans les bras du Christ, et je lui crie : O
« amour, faites-moi mourir d'amour.

« Je languis et brûle pour vous : je soupire après vos em-
« brassemens ; quand vous vous retirez je me meurs : je
« gémis et pleure pour vous retrouver, et mon cœur se con-
« sume en efforts pour se transformer en vous ; ne tardez-
« donc plus, venez à mon aide, tenez-moi attaché à
« vous.

« Voyez ma peine, ô mon amour : je ne puis résister à de
« tels feux ; l'amour m'a pris, et je ne sais où je suis : je
« marche comme un homme égaré dans sa route ; souvent
« la défaillance me prend ; je ne sais comment supporter
« un tel tourment.

« Vous m'avez dérobé mon cœur : je ne puis voir ce que
« je dois faire ; ceux qui me voient demandent si un amour
« qui n'agit pas plaît au Christ : mais s'il ne vous plaît pas,
« que puis-je faire? L'amour qui me domine m'ôte l'action,
« la volonté : je ne puis plus ni sentir ni agir. ».

Le temps marche et cette lutte qui s'est établie dans l'âme de Saint François sur l'emploi qu'il doit faire de sa vie va trouver un terme. Un pieux frère de son ordre et une pieuse vierge du couvent de Sainte-Claire ont sur sa demande consulté le Seigneur dans la prière, et tous deux poussés en même temps par le même esprit lui ont prescrit la vie active. Aussitôt il a ceint ses reins et le voilà qui erre à travers les villes, les bourgs, les villages, les châteaux, enseignant partout et répandant les semences de la vie dans une terre où son zèle a creusé de profonds sillons. Sa parole, dit saint Bonaventure, était comme un feu ardent qui pénétrait dans la plus intime profondeur des cœurs : tous ceux qui l'entendaient, admiraient dans ses discours, dépouillés de tous les artifices de l'éloquence humaine, la

brûlante inspiration de l'esprit d'en haut. Comme l'esprit de Dieu parlait par sa bouche dans toute sa force, sa science et sa vérité, il n'avait besoin d'aucune préparation. Dans cette grande affluence qui se pressait autour de lui, une multitude était pour lui comme un seul homme et d'un autre côté un seul homme avait autant de prix pour son zèle qu'une multitude : tous croyaient à sa parole parce qu'ils le voyaient pratiquer ce qu'il enseignait aux autres. C'est alors qu'il reçut le don des miracles et de même que sa parole inspirée guérissait les maladies spirituelles, sa prière chassait les maladies corporelles. Quoique pauvre et ne possédant rien, quoique pourvoyant lui même à sa subsistance à l'aide des aumônes, il pratiquait la miséricorde envers tous ceux qui, plus nécessiteux encore que lui, avaient besoin de son secours, et lorsqu'il ne pouvait les soulager autrement, il les soulageait au moins par sa compassion, car son âme se fondait à la vue de la douleur et de l'indigence.

Comme sa vie errante le mettait sans cesse en contact avec les hommes et le monde, la nature animée et inanimée lui parlait continuellement : il avait arraché presque entièrement ses racines du monde des créatures pour les jeter toutes en Dieu : mais l'amour céleste qui le transperçait en quelque sorte établit de nouveaux rapports entre lui et la créature. Or, ces rapports étaient d'une nature merveilleuse : en tuant le péché dans son âme, il s'était affranchi des suites de la chûte originelle : la nature se rapprochait de lui avec cette amitié qui la liait à l'homme avant cette catastrophe et les bêtes sauvages avaient repris avec lui cette manière d'être pleine de confiance qu'elles avaient dans le Paradis suivant la parole antique. Il y a quelque chose de touchant et de singulièrement gracieux dans ce que rapportent à ce sujet comme témoins oculaires, les plus anciens biographes de François, gens simples et véridiques, abhorrant le mensonge comme la mort : voici le récit plein de charme qu'en fait d'après eux saint Bonaventure (XII. 4.) « Lors de sa première sortie, dit-il, le saint passa auprès de Bevagno dans un lieu où s'étaient assemblés beaucoup d'oiseaux de différentes espèces. Lorsqu'il les aperçut, il se détourna de son chemin et les salua comme s'il eût eu affaire à des êtres raisonnables.

Mais eux, loin de se disperser, se tournèrent vers lui et des buissons où ils étaient perchés, ils tendirent vers lui la tête d'une manière extraordinaire, attendant qu'il se fût approché d'eux. Alors il leur parla ainsi : « mes frères ailés, vous devez toujours louer votre Créateur et l'aimer du fond de votre cœur, lui qui vous a revêtus de plumes, qui vous a donné des ailes pour voler et qui pourvoit à tous

vos besoins. Il vous a faits avant toutes ses créatures et vous a assigné pour séjour les pures régions de l'air : sans que vous ayez besoin de vous en occuper, sans que vous deviez semer et moissonner, il vous conduit et vous nourrit. » Comme il leur tenait ces discours et d'autres semblables, les oiseaux s'agitaient d'une manière merveilleuse : ils allongeaient le cou, battaient des ailes, ouvraient le bec et le regardaient attentivement. Etonné lui-même, il alla au milieu d'eux, en toucha quelques-uns avec sa robe : mais aucun ne bougea jusqu'à ce qu'il eût fait sur eux le signe de la croix et qu'il leur eût donné, avec sa bénédiction, la permission de s'envoler Alors seulement tous prirent leur essor. Les frères qui l'avaient accompagné regardaient de loin avec surprise, et lorsque l'homme simple et au cœur pur fut revenu près d'eux, il commença à se faire des reproches de n'avoir jusque là jamais parlé aux oiseaux. Il se rendit de là à Alviano, où il se mit à prêcher le peuple dans la rue. Mais les hirondelles gazouillaient si fort sur les toits qu'on pouvait à peine l'entendre. Alors le saint leur dit : Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé : il est temps que j'aie la parole : écoutez donc en silence la parole du Seigneur. Toutes, comme si elles l'avaient compris, se turent à l'instant et ne bougèrent plus.

Le saint avait surtout une grande prédilection pour les agneaux : plusieurs fois il en acheta quelqu'un au prix d'une pièce de son vêtement, et souvent, quand il passait au milieu d'un troupeau, jeunes et vieux se pressaient autour de lui, relevaient la tête et le regardaient fixément, à la grande surprise des bergers et des frères. Près de Greccia, un frère lui apporta un levreau vivant qui venait d'être pris dans un piège. Le saint, touché de compassion à sa vue lui dit : Levreau, mon frère, viens à moi ! Comment t'es-tu laissé prendre au piège ? Le frère ayant mis l'animal à terre pour qu'il pût s'enfuir, il sauta vers François comme attiré par un charme secret et se cacha dans son sein. Celui-ci le serra tendrement contre son cœur, le caressa comme eût pu faire une mère, et après l'avoir exhorté à ne plus se laisser prendre, il le mit à terre pour qu'il pût s'en aller où il lui plairait. Mais le levreau chaque fois qu'il lui parlait sautait toujours vers son sein à tel point qu'il fut obligé de le faire porter par les frères assez loin dans la forêt. Pareille chose lui arriva avec un oiseau aquatique qu'on avait pris dans un lac près de Riati : un brochet qu'on lui apporta en ce même endroit et qu'il rejeta à l'eau, nagea autour de sa barque jusqu'à ce qu'il lui eût donné sa bénédiction. Près de sa cellule à Portiuncula, une cigale perchée sur un figuier l'excitait

souvent à prier par son chant. Un jour qu'il l'appela, elle vola sur sa main et comme il lui dit : « Cigale, ma chère sœur, loue par ton chant notre Seigneur, ton Créateur, » elle se mit à gazouiller et ne cessa pas qu'il ne l'eût renvoyée à sa place où elle resta huit jours et où elle allait, venait et chantait à sa volonté. Il dit alors à ses compagnons : « donnons à présent congé à notre sœur la cigale, car elle nous a assez longtemps réjouis depuis huit jours qu'elle nous excite à louer Dieu. » Elle s'éloigna aussitôt et ne se montra plus, comme si elle eût craint de manquer en quoi que ce fût à son ordre.

Comme à son retour d'Espagne, il visitait pour la première fois le mont Alverna, un grand nombre d'oiseaux volèrent autour de la cellule que les frères y avaient bâtie pour lui, chantant et battant joyeusement des ailes, comme s'ils se fussent réjouis de son arrivée et qu'ils eussent voulu l'engager à rester plus longtemps en ce lieu. « Je vois, mon frère, dit-il à son compagnon de voyage, que la volonté de Dieu est que nous demeurions ici quelque temps, car nos frères les oiseaux semblent se réjouir de notre venue. » Comme en effet il s'y arrêta un peu, un faucon qui avait son aire dans ce lieu le prit surtout en grande amitié : il lui annonçait par son cri l'heure à laquelle il avait coutume de faire sa prière ; lorsque le saint était malade, il chantait à une heure plus avancée pour le ménager et si, vers le point du jour, il faisait entendre sa voix comme la cloche du matin, il en modérait et en affaiblissait le son. Ainsi la charité qui habitait en cet homme extraordinaire enveloppait comme dans des filets indestructibles toute créature vivante qui s'approchait de sa sphère d'activité, et aucun instinct naturel ne pouvait résister au charme d'amour qui sortait de lui.

Comme l'homme comprend en lui l'unité du Règne animal, il avait été à l'origine des choses marqué d'un caractère qui lui attachait toutes les races d'animaux par les liens d'une sujétion confiante : mais lorsque le mal vint porter la perturbation et la dissonance dans cette harmonie, la plupart d'entre eux l'abandonnèrent effarouchés pour s'enfuir dans la solitude. les animaux domestiques seuls demeurèrent près de lui et, avant tous, le chien lui resta dévoué par une admirable fidélité instinctive. Cet empire que chacun peut exercer sur cet animal sociable et que possèdent dans l'orient certaines races à l'égard des serpents les plus venimeux, le saint l'exerçait par un magnétisme d'ordre supérieur sur tout ce qui se trouvait en *rapport* avec lui : mais il était en rapport avec toute la nature, parce que la sainteté et l'amour avaient fait disparaître et apaisé en lui la dissonance perturbatrice.

Mais cet amour intarissable et surabondant qui le portait à mettre les vermisseaux hors de la portée des pieds du passant, parce que le sauveur a dit une fois : « je suis un ver et non un homme », et qui lui faisait donner du vin aux abeilles pendant l'hiver afin que la froidure ne les tuât point, s'épanchait jusque sur la nature inanimée, comme on l'appelle pour réveiller en elle un battement de cœur assoupi. « C'était avec des effusions infinies, dit Th. Celano (c. XI, 81), qu'il admirait la beauté des fleurs, parce qu'il y voyait un reflet de celle qui était sortie de la racine de Jessé, et, lorsqu'il en trouvait beaucoup ensemble, il se laissait aller avec elles à un pieux et simple entretien. De même il invitait à aimer Dieu, les moissons, les vignes, les pierres, les forêts, la beauté des plaines, la fraîcheur des fontaines, la verdure des jardins, et enfin tous les élémens. Il regardait le ciel étoilé avec les mêmes désirs et la même joie inexprimable, parce qu'il croyait y voir, comme dans un miroir, la face du créateur. Et comme il s'était donné à lui pour serviteur avec un dévoûment sans bornes, les élémens, de leur côté, semblaient être devenus ses serviteurs dévoués. Un jour que les médecins jugeaient nécessaire de lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : « feu, toi qui es mon frère, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, il t'a fait beau, utile et puissant, sois-moi donc favorable aujourd'hui, et Dieu puisse adoucir ton ardeur de telle sorte que je puisse la supporter. » Le fer fut appliqué et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut, le feu ne me brûle pas et je ne sens aucune douleur. » Au rapport des mêmes témoins oculaires, l'eau se changea pour lui en vin lorsqu'il l'eut bénie; dans une violente maladie, et un jour qu'il désirait de la musique qui pût élever son cœur à Dieu, l'air s'ébranla de lui-même et fit entendre des vibrations harmonieuses au point qu'il se croyait transporté dans un autre monde.

C'est ainsi que cet homme pieux parcourait le cercle entier de la nature, et là où il portait ses pas, la malédiction antique semblait se retirer de la terre ; la lumière qui l'environnait éclairait ce point ténébreux comme les rayons de l'aurore illuminent un sombre nuage ; les bêtes se jouaient autour de lui avec confiance, les fleurs le regardaient avec amour, les élémens assoupis soulevaient leur tête hors de leur monde obscur et peuplé de songes, et ouvraient à demi les yeux à la lueur inaccoutumée qui les réveillait. Enchaînés par la magie divine qui sortait de lui, ils accomplissaient ses ordres avec soumission ; mais, lorsqu'il était passé et que le dernier rayon s'était évanoui, l'anathème reprenait ses droits, le paradis disparaissait, la

vie se cachait de nouveau sous une rude écorce, et le chérubin, avec son glaive flamboyant, revenait en garder l'entrée. Ce furent ces rapports mystérieux avec les puissances de la nature qui lui inspirèrent les premières strophes du chant du soleil. Un jour, en revenant à lui après une joyeuse extase, une naïve intuition de la nature, qui se retrouve chez quelques poètes de son époque, lui inspira ces paroles où éclate l'allégresse dont il était plein : « Sei-
« gneur très-haut, très-puissant et très-bon, à vous ap-
« partiennent la louange, la gloire, l'honneur et toute bé-
« nédiction. A vous seul elles sont dues, et nul homme
« n'est digne de prononcer votre nom. Loué soit Dieu
« mon seigneur, ainsi que toutes les créatures, spéciale-
« ment notre frère le soleil qui nous donne le jour et la
« lumière ; il est beau et rayonne avec une grande splen-
« deur : il est votre image, ô seigneur. Loué soit mon
« seigneur pour notre sœur la lune et pour les étoiles ; il
« les a formées dans le ciel, brillantes et belles. Loué soit
« mon seigneur pour notre frère le vent, pour l'air, soit
« nuageux, soit serein, pour tous les temps par lesquels il
« donne leur subsistance à toutes les créatures. Loué soit
« mon seigneur pour notre sœur l'eau qui est utile, humble,
« précieuse et chaste. Loué soit mon seigneur pour notre
« frère le feu, par lequel il illumine les ténèbres et qui
« est beau, agréable, fort et puissant. Loué soit mon sei-
« gneur pour notre mère la terre, qui nous nourrit et
« nous soutient, qui produit les fleurs diaprées et les
« herbes. »

Peu de temps après il s'éleva de graves discussions à Assise, entre l'évêque et les magistrats de la ville ; le prélat lança l'interdit sur eux tandis que, de leur côté, ils le mirent hors la loi et empêchèrent toute communication avec lui et les siens. Alors saint François ajouta la strophe suivante à son chant : « Loué soit mon seigneur dans ceux
« qui pardonnent pour son amour et supportent la souf-
« france et la tribulation. Heureux ceux qui persévéreront
« dans la paix ; car ils seront couronnés par le Très-Haut. »
Il ordonna aux siens d'aller en toute confiance trouver le magistrat de la ville pour le prier, en son nom, de se rendre avec eux devant l'évêque, et là, de chanter en chœur, comme d'intrépides héraults du seigneur, le chant du soleil avec la strophe qu'il y avait ajoutée. Ils firent ce qui leur était ordonné, et, lorsque les adversaires, n'osant pas se refuser à la demande du saint homme, se trouvèrent en présence, ils entonnèrent ce chant simple et touchant auquel Dieu donna une vertu secrète ; car leur âme s'attendrit comme par un miracle ; ils s'embrassèrent et se demandèrent mutuellement pardon. (Acta sanctor. octobr. t. II, 1002).

Dans ces contacts continuels avec le monde, le saint épanchait, dans une perpétuelle activité, la vie qui l'animait intérieurement, et il répandait autour de lui la bénédiction sous toutes ses formes : mais cet écoulement non interrompu de chaleur, de lumière et de vie, n'amoindrissait en rien l'ardeur qui consumait son âme.

Enflammé de l'amour divin, il voulait s'élever plus haut ; et, après avoir soumis le corps à l'esprit, il s'efforçait de mettre l'esprit lui-même plus complètement en harmonie avec Dieu, et par là de s'approcher toujours davantage de la source de tout bien. Comme tout lui servait d'échelle pour monter vers le Très-Haut, comme il ne retrouvait dans toutes les créatures que des ruisseaux provenant tous de la source divine, sa soif augmentait à mesure qu'il buvait. Cette vie, dont il s'abreuvait, trop forte pour le vase où elle était renfermée, devait, semblable à l'électricité, éclater et jaillir au travers, et, tout ce qui ne se consumait pas dans l'exercice des vertus, devait rayonner à l'extérieur. Aussi vit-on souvent, pendant la prière, son visage briller d'une lumière pure : l'état d'extase lui était habituel lorsqu'il approchait de la sainte table, et maintes fois aussi, lorsqu'il méditait dans la solitude. Léon, son compagnon, le trouva une fois tout environné d'une nuée lumineuse, les bras étendus en croix et ravi à une telle hauteur que le frère, étonné, ne pouvait atteindre qu'à ses pieds.

Le principe immatériel était en lui tellement délivré des liens terrestres, son poids corporel tellement diminué par les jeûnes, les veilles et l'abstinence, la tendance ascendante tellement fortifiée par son union continuelle avec Dieu que, lorsque son âme prenait l'essor dans la prière, le corps se trouvait entraîné comme par force dans ce mouvement d'ascension. Mais, plus il s'approchait de la lumière divine vers laquelle il s'élançait, plus son ardeur intérieure augmentait ; il languissait consumé, et son cœur cherchait dans l'action un soulagement et comme un rafraîchissement. C'est ainsi qu'il s'éleva en lui un violent désir du martyre qui le poussa trois fois vers l'Orient de 1212 à 1219 : mais les vents le jetèrent une fois sur les côtes de l'Esclavonie ; une autre fois, comme il partait pour Maroc, une maladie l'empêcha d'aller plus loin que Compostelle ; la troisième fois, il put parvenir jusqu'au sultan qui assiégeait Damiette, mais, le respect qu'il lui inspira s'opposa à l'accomplissement de ses désirs. Un autre martyre lui était réservé à la fin de sa vie si riche en œuvres, et ce fut dans sa 43e année.

Dans cette partie de l'Appennin, où jaillissaient les sources voisines du Tibre et de l'Arno, se trouve le mont

Alverna que le comte de Casentina donna au saint pour son ordre. Séparé du reste de la chaîne, et en dominant toutes les sommités, il s'élève à pic de trois côtés ; de sombres forêts de hêtres couronnent son sommet aplati, et protègent de leur ombre les prairies fertiles qui s'étendent sur le penchant de la montagne. Dans la partie la plus sauvage, au milieu des cavernes profondes, des masses de rochers entassés et des précipices, le saint s'était bâti une cabane, et il passa les trois grands jeûnes de quarante jours qu'il s'imposait tous les ans, dans la plus profonde solitude, mais dans l'intimité de son Dieu. Le matin du jour de l'exaltation de la sainte croix, comme il se rendait de sa cabane à son oratoire qu'il s'était fait sous un hêtre, il vit descendre du ciel une figure semblable à un séraphin, il vola rapidement jusqu'auprès du saint et celui-ci aperçut entre ses ailes l'image d'un homme crucifié, ayant les mains et les pieds attachés comme sur une croix. Deux de ses ailes brillantes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux étaient étendues pour voler, deux autres voilaient tout le corps. A la vue de cette apparition, l'étonnement le saisit, et aussi une joie mêlée de douleur.

Il se réjouissait de ce que le Christ le visitait sous la forme d'un séraphin, et en même temps la vue du crucifiement perçait son âme avec le glaive d'une douleur compatissante. Mais, ce qui le frappait d'étonnement, c'était la contradiction entre l'immortalité d'un esprit céleste et cet état de souffrance où il le voyait. Bientôt une lumière supérieure lui révéla que cette image ne lui était présentée que pour lui faire entendre que ce n'était pas par le martyre corporel, mais par l'embrasement intérieur de l'âme, qu'il devait devenir semblable au crucifié. Lorsque l'apparition s'évanouit, son cœur resta tout brûlant, et, en outre, des signes merveilleux étaient imprimés sur son corps. Ainsi ses pieds et ses mains semblaient être percés de clous comme ceux du crucifié qu'il avait vu ; on y voyait les têtes de ces clous, rondes et noires, tandis qu'à l'opposé leurs pointes saillantes étaient comme tordues et repliées sur la chair. Son côté droit était aussi comme percé d'un coup de lance : on y voyait une cicatrice rouge d'où le sang coulait souvent et se répandait sur ses vêtemens.

Ce ne fut que plus tard, après un long combat avec lui-même et après en avoir délibéré plusieurs fois avec ses frères, que le saint raconta cette apparition avec une grande terreur, et qu'il ajouta que celui qui s'était ainsi montré à lui, lui avait dit plusieurs choses qu'il ne révèlerait à aucun homme tant qu'il vivrait. Quoique depuis lors il eût les pieds et les mains toujours couverts, plusieurs frères virent et touchèrent ses plaies de son vivant. Plusieurs cardinaux

voulurent se convaincre par leurs yeux de la vérité de ce que la rénommée racontait à ce sujet. Ils célébrèrent ce miracle par des hymnes et des antiennes, et rendirent témoignage de ce qu'ils avaient vu dans leurs discours et leurs écrits. Le pape Alexandre lui-même attesta devant plusieurs frères, et devant saint Bonaventure, qu'il avait vu les plaies de ses yeux du vivant du saint. Après sa mort, son corps fut exposé et vu par plus de cinquante frères, puis par saint Bonaventure et toutes ses sœurs, puis enfin par toute la ville d'Assise qui accourut en foule pour contempler ce prodige inoui. Une multitude de personnes baisèrent les stigmates et les touchèrent avec leurs mains, jugeant ce témoignage plus sûr que celui de leurs yeux. » Voilà le fait tel que le raconte trente ans après saint Bonaventure, et tel que Thomas de Célano et les auteurs de *l'histor. trium socior* l'attestent comme témoins oculaires.

C'est ainsi qu'au rapport des contemporains s'est passé ce merveilleux événement sur un sommet solitaire ; or le saint revenu à lui entonne un chant d'allégresse.

« L'amour m'a mis dans un foyer, l'amour m'a mis dans « un foyer, dans un foyer d'amour.

« Mon nouvel époux, l'amoureux petit agneau m'a mis « un anneau au doigt, puis il m'a mis en prison et m'a « frappé d'un couteau qui m'a partagé le cœur en deux. « L'amour m'a mis dans un foyer, etc.

« Il m'a partagé le cœur et mon corps est tombé par « terre. Le carquois de l'amour décoche des flèches dont le « coup est terrible : il a changé ma paix en guerre : je me « meurs de délices. L'amour m'a mis, etc.

« Je me meurs de délices : ne vous en étonnez pas ; ces « coups sont frappés par une lance amoureuse ; le fer est « long et large, apprenez qu'il m'a traversé de cent brasses. « L'amour m'a mis, etc.

« Les traits sont tombés si épais que j'en étais tout ago- « nisant. J'ai pris un bouclier, ils ont redoublé et m'ont « brisé les membres tant leur force est grande. L'amour « m'a mis, etc.

» Il les a lancés si serrés que j'ai voulu fuir pour échap- » per à la mort. Comme je lui criais : Tu abuses de ta » force, il s'est mis à m'accabler de nouveau. L'amour m'a » mis, etc.

» Les traits qu'il lançait étaient de lourdes pierres dont » chacune pesait mille livres : il les jetait en tel nombre » que je ne pouvais les compter et aucune ne me manquait. » L'amour m'a mis, etc.

» Il ne me manquait jamais, tant il savait viser juste : » J'étais renversé à terre, n'en pouvant plus : j'étais tout

» fracassé et n'avais pas plus de sentiment qu'un homme
» trépassé. L'amour m'a mis, etc

» J'étais terrassé, non par la mort, mais par la joie :
» Puis retourné dans mon corps, je me suis senti si fort
» que j'ai pu suivre ses traces qui m'ont guidé vers la cour
» céleste. L'amour m'a mis, etc.

» Après être revenu à moi, je me suis armé et j'ai fait la
» guerre au Christ : j'ai chevauché sur son terrain et me
» rencontrant avec lui, je l'ai attaqué aussitôt pour me
» venger. L'amour m'a mis, etc.

» Après m'être vengé, j'ai fait un pacte avec lui, parce
» que le Christ m'a aimé d'un amour sincère : Je suis
» devenu capable de contenir cet amour et mon cœur re-
» nouvelé est consolé par le Christ. L'amour m'a mis dans
» un foyer : il m'a mis dans un foyer, dans un foyer
» d'amour. »

Saint Bernard a déjà émis l'opinion que cet admirable et mystérieux chant du combat doit avoir été composé dans la circonstance rapportée précédemment; et en effet, il suffit d'en examiner le contenu avec attention pour reconnaître que le saint y exprime sa manière d'envisager ce grand et singulier événement de sa vie. Le séraphin aux plumes étincelantes qui descend des hauteurs de l'empyrée est pour lui le céleste amour aux ailes d'or, le fils de cette divine Uranie dont la tête est couronnée d'étoiles et qui a sous ses pieds le croissant de la lune. Il ne cherche pas, semblable à l'antique dieu des payens, à allumer chez les hommes les flammes folâtres de l'amour terrestre ; mais, comme le pélican, il tourne d'abord le trait contre son propre sein afin que tous ceux qu'il aura désaltérés avec son sang y puisent un ardent amour pour la source de toute beauté qui réside en lui. Le combat s'établit entre Eros et Antéros. La flèche part du cœur du séraphin, elle traverse sa propre blessure pour atteindre le cœur de l'homme mortel fait du limon terrestre, elle lui perce la poitrine, fait couler le sang de son cœur, et reste longue de cent pieds dans la blessure pour qu'elle ne se cicatrise jamais.

E'l ferro è lungo e lato
Cento braccia sappiate
Che m'a tutto passato.

Il pleut une grêle de traits : le combattant effrayé cherche à les parer avec son bouclier, mais ni volonté, ni résolution, ni raison ne peuvent le garantir de ces éclairs qui renversent tout et s'attachent à ses membres comme le carreau de la foudre à la terre suivant une antique tradition. Le Titan lance sur lui de telles masses de rochers que ses membres brisés ne peuvent résister à l'étreinte de

l'amour et que bientôt jeté à la renverse, il gît sur la terre, pâle et épuisé de sang. Mais comme la vie a passé par la mort pour conquérir l'amour, elle sort de la mort pour renouveler l'amour dans un autre amour. Aussi le vaincu retrouve-t-il promptement ses forces et suit-il son vainqueur à la cour céleste (*nella superna corte*) ; il le poursuit dans ses propres domaines pour recommencer la guerre et il ne se repose pas qu'il n'ait enlacé son ennemi dans ses bras où il le retient comme dans des liens indissolubles. Alors la paix se fait parce que les deux combattants se confondent dans l'unité par une transfiguration qui n'est pourtant pas une transsubstantiation.

Mais ce traité de paix n'éteint pas la flamme : elle s'élève seulement plus haut parce que les obstacles les plus voisins se contractent et se décomposent à son ardeur. Aussi de nouveaux gémissemens s'élèvent-ils bientôt et avec eux le septième chant.

« Amour de charité, pourquoi m'as tu ainsi blessé ? Mon
« cœur arraché de mon sein brûle et se consume : il ne
« trouve point d'asyle : il ne peut fuir parce qu'il est en-
« chaîné : il se consume comme la cire dans le feu : il meurt
« tout vivant, il languit sans relâche : il veut fuir et se
« trouve au milieu d'une fournaise. Hélas ! où me conduira
« cette terrible défaillance ; c'est mourir que de vivre ainsi,
« tant l'ardeur de ce feu est grande. »

« Avant d'avoir fait cette épreuve, je demandais au
« Christ son amour, pensant n'y trouver que délices, je
« croyais m'y complaire dans une douce paix, à une hau-
« teur où aucune peine ne m'atteindrait ; mais j'éprouve
« un tourment que je ne pouvais m'imaginer : la chaleur
« fait fendre mon cœur : je ne puis exprimer tout ce que
« je souffre : je meurs d'amour et je vis privé de mon
« cœur. »

La flamme un moment apaisée jette de nouvelles ardeurs dans le huitième chant.

« Je savais parler ; mais je suis devenu muet : je voyais
« et me voilà aveugle ; jamais il n'y eut plus mystérieux
« abîme. Je parle en me taisant ; je fuis et je suis enchaîné ;
« je tombe et je monte, je tiens et je suis tenu ; je suis à la
« fois dedans et dehors ; je poursuis et je suis poursuivi.
« O amour sans mesure, pourquoi me rends-tu fou et me
« fais-tu mourir dans une ardente fournaise ? »

Ici le Christ lui même apparait à l'impétueux poète et des paroles pleines de dignité et d'autorité s'échappent de sa bouche dans le plus noble rhythme.

« Règle cet amour, toi qui m'aimes : il y a pas de vertus
« sans règle ; puisque tu désires tant me trouver, renou-
« velle ton âme par la vertu ; je veux que tu m'apportes

« un amour qui soit réglé ; l'arbre se juge par ses fruits ;
« c'est ainsi que se montre la valeur de toutes choses. »

« Tout ce que j'ai créé est fait avec nombre et mesure ;
« tout est ordonné pour sa fin. C'est par l'ordre que tou-
« tes choses se conservent et la charité par sa nature est
« encore plus ordonnée que le reste ! Si l'ardeur de ton
« âme va jusqu'à la folie, c'est qu'elle est sortie de
« l'ordre. »

Mais l'âme pleine d'angoisses répond :

« O Christ, tu m'as dérobé mon cœur et tu me dis de
» régler mon âme pour aimer ; mais depuis que je suis
» transformé en toi, comment puis-je être resté maître
» de moi ? Comme le fer rougi au feu, comme l'air pé-
» nétré des rayons du soleil perdent leur forme et leur
» premier aspect, ainsi mon âme est revêtue de toi par le
» pur amour. C'est donc à toi, non à moi qu'il faut impu-
» ter l'état où je suis. »

Tel est le dixième chant et la réponse continue dans le suivant, empreinte d'un sentiment toujours plus passionné.

« Pourquoi me mettais-tu dans un tel foyer, si tu vou-
» lais que je gardasse quelque modération ? Quand tu te
» donnais à moi sans mesure tu m'ôtais toute mesure à
» moi-même. Petit, tu me suffisais ; mais je n'ai pas le
» pouvoir de contenir ta grandeur. S'il y a faute, ô amour,
» elle est tienne et non mienne, parce que tu m'as fait
» cette voie. »

« Tu n'as pas su te défendre de l'amour ; il t'a fait
» venir du ciel en terre. Par amour tu es descendu à cet
» abaissement ; tu as cheminé par le monde comme un
» homme méprisé ; tu n'as voulu posséder ni maison, ni
» champs ; mais tu as choisi la pauvreté pour nous en-
» richir. Dans ta vie et ta mort, tu as montré certainement
» un amour sans mesure. »

« L'amour était maître de toi comme d'un esclave ; tu
» montrais toujours ton amour en toutes choses, toi qui
» criais dans le temple : Venez à moi vous qui avez soif
» d'amour, je vous donnerai l'amour sans mesure qui ras-
» sasie avec délices. »

Il suit toujours la même idée dans le douzième chant.

« Tu ne t'es point retenu avec sagesse lorsque tu as
» épanché ton amour avec tant d'abondance : tu es né de
» l'amour, non de la chair, amour fait homme pour nous
» sauver ; c'est pour nous embrasser que tu as désiré la
» croix. Je crois que tu n'as pas parlé et que tu ne t'es
» pas défendu devant Pilate pour accomplir cet échange
» sur ta croix élevée par l'amour. »

« La sagesse alors se cachait et l'amour seul se laissait

» voir : la puissance ne se montrait plus ; la vertu était
» opprimée ; il était grand cet amour qui se répandait
» ainsi ne cherchant que l'amour et du haut de la croix
» embrassant l'homme avec tant de tendresse. »

« Donc, Jésus, si je suis enivré d'amour, qui peut me
» reprocher d'être devenu fou, d'avoir perdu la raison et
» la force, puisque l'amour t'a enchaîné, t'a privé de toute
» ta grandeur. Comment aurais-je la force de lui ré-
» sister ?

« Cet amour qui me rend insensé t'a ôté la sagesse :
» cet amour qui me fait languir t'a ravi pour moi ta puis-
» sance. Je ne veux plus ni ne puis plus faire résistance.
» Ma sentence est rendue, je dois mourir d'amour et je ne
» veux d'autre consolation que cette mort. »

L'amour divin sachant combien lui-même est immodéré doit se taire devant de pareils reproches de la créature et il la laisse désormais jouir de toute la plénitude de ses sentimens ; avec cette bouche de feu qui, si l'on en croit le biographe du saint, un jour au pied de l'autel, exhala comme des flammes sur un des frères, François entonne l'admirable cantique de l'amour de Dieu

Amor, amore, che si m'hai ferito.

Dans son ardeur toujours croissante, il peint le brûlant désir de son cœur où l'amour déborde : il s'est donné au bien aimé jusqu'à la mort et il persévèrera uni avec lui dans la charité et la vérité. Et comme la passion hâte les battemens du cœur, fait haleter la poitrine et ne permet plus d'autre langage que quelques exclamations rapides, son désire s'exhale à la fin en sons semblables à ceux d'une harpe éolienne animée par un souffle céleste et dont les accords pressés croissent, décroissent, s'éteignent, renaissent, meurent et se prolongent encore longtemps.

Amor, amor, tanto amo di te,
Amor, amor, ben credo morire,
Amor, tanto preso m'hai,
Amor, amor, fami in te transire,
Amor, dolze languire,
Amor, mio desi oso,
Morir si dilettoso,
Amor, mio dilettoso,
Abnega mi in amor.
Amor, amor, lo cor mio se spezza,
Amor, amor, tal sente ferita ;
Amor, Jesu, tramme a la tua belezza,
Amor, amor, per te sonto rapito :
Amor, amor viva, non me despreggia,
Amcr, amor, l'anima teco unita,

Amor, tu sei la sua vita ;
Jam non se po partire,
Perchè la fai languire ;
Tanto strugendo amor
Amor, amor, de Jesu desideroso
Amor voglio morire,
Te abrasando ;
Amor, amor, dolce Jesu meo sposo ;
Amor, amor, la morte te domando,
Amor, amor, Jesu si pietoso ;
Tu me te dai in te transformato
Pensa che eo vo spasemando.
Non so o io me sia ;
Jesu, speranza mia,
Ormai và, dormi in amore (1).

Le grand cantique de la nouvelle époque est-composé ; mais, comme ici la poésie est devenue la vie, et comme la vie est passée dans la poésie, la vie doit finir avec le chant. Une tradition postérieure, mais gracieuse, raconte que le saint passa une fois tout un jour à chanter les louanges de Dieu alternativement avec un rossignol. Ce rossignol, nous l'avons assez dit, était dans sa poitrine, et c'était le même qui, peu après, fit sortir du gosier de sainte Elisabeth de Thuringe mourante, des accens d'une douceur ineffable qui, selon le témoignage de ses biographes, ravirent tous les assistants d'admiration. Une poésie populaire parle d'une chanteuse qui, dans sa dernière et sa plus belle roulade rendit l'âme avec le chant. Il en devait être de même ici ; car le plus beau et le meilleur tendent à s'affranchir de la terre pour chercher la patrie céleste. Depuis l'apparition de l'Alverna, la vie du saint alla toujours en déclinant, au point que, dans les deux années qui s'écoulèrent encore jusqu'à sa mort, il resta à peine un jour sans souffrance ; le mal qui s'étendait successivement à tous ses membres, devint si violent, que François dit à ceux qui l'interrogeaient que le martyre le plus cruel était préférable à trois jours de plus d'une pareille vie.

(1) Nous n'essayerons pas de traduire ces cris entrecoupés, ces brûlantes aspirations, ni de rendre l'harmonie désordonnée de ces petits vers dont chacun semble une palpitation de cœur du poète. Le jésuite Lampugnano qui a mis en vers saphiques, alcaiques, glyconiques, etc., les cantiques de saint François et qui a étouffé sous toutes les fleurs poétiques du siècle d'Auguste, l'énergie inculte du saint troubadour, a traduit aussi ce dernier morceau en *iambiques trimètres* où l'on trouve un sens suivi et de fort agréables métaphores. Nous n'imiterons pas cette ingénieuse entreprise.

(*Note du traducteur français.*)

Aucune plainte ne sortit de sa bouche pendant tout ce temps, et, lorsqu'un des frères lui parlait de ses souffrances, il se jetait sur la terre nue, tout malade qu'il était, pour demander pardon à Dieu de ce péché. Quand il fut près de mourir (Wadding ann. min. V. II, p. 137), il composa sur son lit de douleur la dernière strophe du chant du soleil.

« Loué soit monseigneur pour notre sœur la mort cor-
« porelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper.
« Malheur à qui meurt dans le péché mortel ! bienheu-
« reux ceux qui se reposent dans vos très-saintes volontés ;
« la seconde mort ne pourra leur nuire. Louez et bénissez
« mon seigneur : rendez-lui grâces et servez-le avec une
« grande humilité. »

Comme il savait bien *trouver* et bien *chanter*, ainsi que l'on dit de lui les vieux troubadours (sabia ben trobar et cantava ben), il éleva la voix pour chanter le cantique de réjouissance qu'il venait de composer ; et le frère Elie, son successeur, dans lequel dormait l'esprit mondain qui se développa plus tard, lui ayant représenté que la foule, assemblée au dehors, pouvait être scandalisée d'une joie exprimée si haut, le saint lui répondit : Pourquoi ne me réjouirais-je pas dans le seigneur qui me fait miséricorde ; pourquoi ne serais-je point dans l'allégresse quand je me sens délivré en lui ? Quelques momens après il mourut sur la terre nue ; le blanc cygne s'envola vers le ciel après avoir chanté : un frère crut voir son âme monter sur une nuée lumineuse sous la forme d'une étoile brillante ; les alouettes, ses amies, se rassemblèrent en grande quantité sur la maison, au coucher du soleil, et exprimèrent leur amour pour lui dans leurs chants joyeux. (Bonaventure, XIV, 1-7.)

Thomas de Célano, frère de son ordre, qui avait vécu avec lui dans un commerce journalier, nous le dépeint avec une éloquence qui vient du cœur. « Avec quelle beauté, quel éclat et quelle majesté, dit-il, il nous apparut dans l'innocence de sa vie, dans sa simplicité, dans son obéissance calme, dans son aimable complaisance, dans son aspect tout angélique ! aimable dans sa manière, doux de caractère, amical dans ses propos, modéré dans ses remontrances, dépositaire fidèle, conseiller prévoyant, actif dans les affaires, plein de charme en tout, son cœur était chaud, son âme douce, son esprit juste ; il était persévérant dans ses vues, patient dans la vie spirituelle, toujours le même en tout ; prompt à l'indulgence, lent à la colère, usant bien de toutes ses facultés intellectuelles, doué d'une heureuse mémoire, d'un jugement sagace et d'une grande prudence, avec cela simple en tout ; dur vis-à-vis lui-même, aimant vis-à-vis des autres, modeste en toutes choses, le plus élo-

quent des hommes. son visage était serein, sa physionomie douce ; la mollesse et l'arrogance lui étaient également inconnues. Quant au physique, il était de moyenne taille, plutôt petit que grand, sa tête était ronde, son visage allongé et expressif, son front était petit et uni, ses yeux noirs et doux, sa chevelure brune, ses sourcils droits, son nez droit et d'une belle forme, ses oreilles détachées et petites, ses tempes aplaties. Sa parole était douce quoiqu'enflammée et pénétrante, sa voix forte, mais agréable, claire et harmonieuse, ses dents serrées, blanches et égales, ses lèvres moyennes, mais délicates, sa barbe noire et peu fournie, son cou beau, ses épaules plates, ses bras courts, ses mains petites, ses doigts effilés, ses ongles longs, sa jambe belle, ses pieds petits, sa peau délicate, son corps maigre. Ses habits étaient grossiers, son sommeil court, sa main libérale ; comme il était le plus humble des hommes, il était envers tous la douceur même, s'accommodant à la manière d'être de chacun, le plus pieux parmi les pieux, parmi les pécheurs comme l'un d'entre eux. »

Ainsi vécut cet homme, ainsi chanta et combattit cette belle âme, ainsi cette noble intelligence erra sur la terre avant de remonter au ciel. Si, depuis le temps des apôtres, le sauveur a trouvé un homme qui ait suivi toutes les traces de ses pas, qui ait rempli tous ses préceptes, et se soit attaché à lui de toute les forces de son âme, c'est sans doute celui-ci. Il s'est élevé plus haut qu'aucun mortel sur cette mer qui s'étend sous la voûte des cieux ; semblable à la jungfrau, il a élevé sa tête blanche au-dessus de tous les nuages ; mais ce n'était point une froide neige qui voilait son front, c'étaient les plus belles fleurs de la poésie sacrée qui le couronnaient, et dont le pur miroir brisait et renvoyait avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel les rayons du soleil divin. Qu'il soit donc surnommé à l'avenir *François de l'amour céleste*.

J. Goerres.

SONNET

Vous-mêmes, mes amis, n'êtes-vous plus vous-mêmes,
Que je ne ressens plus vos noms en leur douceur
De halte dans la vie et de calme berceur
Comme un automne pur, crépusculaire et blême ?

Que presque une ironie et que presque un blasphème
Naissent dans la mémoire amère du penseur
Où l'envahissement des doutes obsesseurs
A choisi cet amour pour victime suprême ?

Mes amis, quelque chose en nous s'est-il fané ?
— C'est comme un son de cor sur un étang damné
Pleurant la solitude et le songe éphémère ;

Dans le vide horizon des bonheurs résolus
Je cherche, angoisse lente et fatale chimère,
A saisir un écho que je n'entendrai plus.

MARCEL MARTINET

Quand je ne serai plus...

Je sais sur la colline un pauvre cimetière
Où l'on respire un air tout parfumé d'oubli :
A l'ombre de son if aucune tombe altière :
Humble est le laboureur, humble est son dernier lit !

Entre les croix de bois poussent des herbes folles ;
A quoi bon les couper, puisque le vent parfois
Les couche indolemment, telles des vagues molles,
Et dans la nuit leur prête une indicible voix.

Et cette voix soupire une chanson très tendre,
Très suave ; et pourtant, quand je ne serai plus,
Je ne souhaite pas d'être là pour attendre
La réponse au Pourquoi des Ages révolus.

Car en foulant ma tombe, à la fin de la messe,
Les beaux garçons feraient, ivres de leurs vingt ans
A quelque villageoise, une douce promesse
Qui n'aurait pas duré plus qu'un jour de printemps.

*
* *

O l'ultime douleur !.. Sur ma face livide,
Dans le froid du tombeau, d'âpres larmes de sang
Couleraient lentement de mon orbite vide,
Attestant malgré moi mon désir angoissant.

Oh oui, je le pressens, de ma couche funèbre
Je clamerais : Seigneur, pourquoi devant mes yeux
N'ai-je pas vu l'Amour, divin éclair qui zèbre
Un instant la tristesse immense de vos cieux ?

*
* *

Si je mourais demain, loin de la verte combe,
Retraite des heureux, au sommet d'un grand mont,
Sous d'austères sapins, amis, creusez ma tombe,
Et priez pour que j'aie un calme bien profond.

Cela m'évoquera les cimes helvétiques,
Où si j'avais vécu, j'aurais un jour été
Entendre murmurer ces haleines mystiques
A qui Dieu fait redire un chant d'Éternité.

*
* *

Sur la pierre scellant mon refuge suprême
Vous graverez ces vers : « Amants ne riez pas
« Ici, votre gaîté me semble un vil blasphême,
« Amants, je veux dormir, rendez plus doux vos pas.

« Ne ceignez plus vos fronts de couronnes de roses :
« Je vous jalouserais sous mon pâle linceul.
« Passez, songeant à moi, poète aux yeux moroses
« Qui vers l'Inconnaissable, un soir est parti seul ! »

février 1907.

ALBERT DESVOYES.

IVe Mystagogique

Palingénésie

On ne saurait douter en ramassant les débris qui nous restent, que les sciences n'aient été très anciennement cultivées et perfectionnées au-delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui : on a su avant nous que les êtres animés contenaient des molécules toujours vivantes et qui passaient de corps en corps.

BUFFON.

L'être succède à l'être et la mort est féconde.

LAMARTINE.

Schopenhauer prétendait que l'Idée palingénésique se retrouvait au fond de toutes les religions ; il en exceptait le Judaïsme et les religions issues de la foi sémitique : le Christianisme et le Mahométisme. Le théosophe de Francfort avait vu juste et cependant son érudition était restreinte aux trois quarts de la Vérité, car l'Idée palingénésique se retrouve au fond des croyances de tous les peuples sans distinction, dans le Christianisme comme dans le Mysticisme Musulman. A vrai dire, la notion de la palingénésie se trouve même plus directement dans la pensée juive et mahométane que dans l'Inde brahmanique, puisque le mot *transmigration* ne se lit pas dans les Védas. Mais le regard de Schopenhauer perçait encore droit lorsqu'il voyait que cette doctrine remonte à l'origine des temps et qu'elle ne fut jamais complètement méconnue. On le sait, l'auteur de *Parerga et Paralipomena* la rencontrait à l'état le plus subtil dans la philosophie bouddhique.

Il faut l'avouer, l'esprit isolé de l'enseignement traditionnel, nous reconnaissons que, placés dans la chaîne des âges, nous ne saisissons bien que l'anneau du temps actuel

par la dureté avec laquelle il nous enveloppe et nous pouvons dire avec Origène ou avec le Bhagâvat-Gitâ tenant le même langage, que seul nous reste connue le milieu des choses dont le principe et la fin nous échappent le plus souvent. Si nous cédons encore aux apparences, avec Héraclite, la nature entière semble plutôt comme un fleuve aux ondes ininterrompues ; et mieux enfin, le passé comme l'avenir, à l'obscurité de notre raison, semblent sortir du mystère pour y rentrer. La Tradition vient alors nous informer que la transmigration des âmes est, comme Lessing l'a constaté, le plus ancien de tous les systèmes philosophiques. Ce système est en effet contenu dans la Sagesse des peuples, mais dans leur sagesse primitive. Jamais doctrine ne fut plus générale que la métempsycose, déclare à son tour Beausobre, et le savant Thomas Burnet, frappé de son universalité s'écriait : Cette doctrine est sans père, sans mère, sans généalogie, elle est descendue du ciel.

Nous avons jusqu'ici employé indifféremment les mots de métempsycose, de palingénésie, de transmigration pour exprimer un même ensemble de Théorie. Ils indiquent cependant des idées particulières. La métempsycose était une des formes sous lesquelles on conservait autrefois le dogme de l'immortalité de l'âme et de ses transmigrations ; le nom de métensomatose conviendrait mieux à cette doctrine ; ce mot traduit en effet, le passage successif de l'âme dans plusieurs corps. La palingénésie ou régénération, ou reviviscence, est une déduction du même concept, applicable aux sphères du monde, au monde lui-même. Ceci dit en général sans tenir compte des notions distinctives.

Approfondissons le système de la transmigration trop à l'étroit dans ces définitions qui ne dissipent pas les obscurités.

Réduite à son expression synthétique, elle devait être représentée aux Mystères, par la fable connue sous le nom de l'Amour et Psyché.

Les anciens figuraient l'âme par Psyché, ψυχη voulant dire âme qui a pour symbole le papillon. Le drame que l'art nous a fait connaître sous les plus séduisantes apparences, avait pour objet d'enseigner la création des âmes par l'Amour, leur descente dans la matière et leur palingénésie, enfin le retour au sein du Souverain Bien, leur première origine. Et le papillon était un symbole très approprié à la doctrine de la nouvelle naissance. Car cet insecte est l'animal palingénésique par excellence, lui qui sans doute fit concevoir à l'imagination fantastique de l'Orient l'oiseau qui exprime en un sens plus synthétique encore la palingénésie : le phénix. Le papillon a pour tom-

beau ce qui en même temps lui sert de berceau, affirmant ainsi par la réalité ce que dit le Bhagavad-Gîta : la mort se tient toujours auprès du berceau et la renaissance auprès de la tombe. Et la chrysalide comme une momie d'Egypte, garde les promesses d'une vie renouvelée ; l'observateur constate en effet que la matière inerte conserve le principe d'un organisme complet. L'analogie est parfaite dans l'état transitoire, image de notre palingénésie : nous entrons chenille dans le tombeau, emblème de la vie humaine fertile en misères, et nous renaisssons pour former l'angélique papillon, comme parle Dante.

Tous les peuples ont eu la conception de la seconde mort ; il n'est pas jusqu'à cette idée que nous ne remarquons, exprimée par le symbolisme de la chrysalide. Si quelque insecte impur l'a piquée elle ne génère pas le divin insecte dont l'amour est la vie ; atteinte par la corruption, elle enfante des mouches qui, par leur répugnante incommodité, deviennent les emblèmes des mauvais esprits.

L'Art antique a souvent choisi ce thème pour ses représentations ; sur plusieurs sarcophages, on voit un oiseau tenir en son bec, le papillon ; certains antiquaires ont pensé que cette image figurait l'allégorie des transmigrations ; sur d'autres monuments, on voit deux papillons, faut-il les signaler comme le Symbole de cette pluralité des âmes, supposée par des philosophes de l'Antiquité ?

Quoi qu'il en soit, telle est la destinée humaine. Se dégageant d'une matière impure, symbolisée par les draperies qui enveloppent la partie inférieure de Psyché, l'âme se réunit à Eros, l'Amour, père de tous les êtres, pour réaliser cet hymne chanté par Salomon, car le Cantique des Cantiques est le plus magnifique commentaire de la sculpture ésotérique que la Grèce admira.

Si nous consultons le symbolisme primitif, que nous retrouverons à ce propos conservé dans le Gnosticisme, les vêtements figuraient le corps, considéré comme l'enveloppe de l'âme. Mais il faut dire, contrairement à ce qu'une érudition vulgaire enseigne, que les sectes envisagées sous le jour d'un mysticisme plus exalté pour sa pureté, déduit d'une exégèse allégorique, comprirent plutôt les doctrines dans leur lettre et tournèrent les cérémonies du culte en actes qui leur furent avec raison reprochés. C'est ainsi que les Gnostiques se mettaient nus pour prier.

On a cherché à prouver que cette nudité était en usage dans les Mystères Grecs ; quoiqu'il soit possible de donner une explication mystique du complet dévêtement, en conformité avec le symbolisme antique, il n'en reste pas moins vrai que les Initiés n'étaient pas sans habits. Pour masquer

la qualité spirituelle d'un être, les anciens l'exprimaient sans doute par la nudité. Dieu est nu, disaient-ils. Au contraire le Diable n'est pas nu déclare un très curieux ouvrage sur les Anges (1). Mais Proclus, en parlant des célébrations mystériales écrit : Les initiés dépouillés de leurs vêtements *pour ainsi dire*, participent à la nature divine ; et nous savons en effet que les mystes étaient recouverts d'une peau de faon tachetée, qu'on les couvrait de terre, ensuite essuyée, pour symboliser la délivrance de la matière qui enveloppe l'homme ; ils disaient alors : J'ai fait le bien et j'ai trouvé le mieux. Rolle qui donne le sens social de ce rite s'exprime ainsi : Les récipiendaires se couvraient d'une peau d'animal sauvage qu'ils quittaient pour prendre la robe olympique, cette cérémonie symbolisait le passage de l'état brutal des premières civilisations à l'état amélioré par la religion et l'agriculture. Mon opinion est donc corroborée. J'aurais du reste pu citer des auteurs, tel Prosper Leblanc, qui ont prétendu qu'on couvrait les initiés de douze robes en symbole de la révolution duodénaire du soleil à travers les signes du Zodiaque.

Les vêtements symbolisaient donc le corps, et nous entendons allégoriquement, à l'exemple des Cabalistes, ce verset biblique où Dieu couvre l'homme sous une tunique de peau. La Cabale nous enseigne qu'à l'origine de ses jours, l'homme était nu, que son vêtement était un tissu de lumière supérieure, symbolisant, la splendeur de l'image divine empreinte en lui-même ; de son côté le psaume hébraïque chante que la lumière révèle la splendeur divine et le Zohar nous dit qu'elle est la figure de l'Unité. Nous avons affirmé qu'un grand nombre de sectes retint ces notions ésotériques, témoignages de concepts primitifs, sur lequel nous aurons à nous faire de plus justes idées, tout en respectant l'acception mystique.

L'âme s'étant détournée de la comtemplation pure quitta sa forme sphérique, comme le dit Macrobe, en son commentaire de la page grandiose de Cicéron. Ceci veut dire qu'elle perdit la forme divine, car, pour les Anciens, la sphère était représentative du monde divin. On connaît la fameuse définition répétée par les plus illustres penseurs : Dieu est une sphère intelligible dont le centre est partout et la circonférence nulle part : la sphère était aussi un des objets allégoriques qui appartenaient au culte bacchique et nous savons par Synésius que les prêtres en avaient disposé à l'intérieur des temples.

Ayant donc quitté cette forme sphérique, le périple de

(1) Jacobi. Ode. *Commentarius de Angelis*. Trajecti ad Rhenum. 1739.

l'âme commença, éprouvant aussitôt le désordre qui règne dans la nature, à en subir les effets déplorables. Les Platoniciens, les Egyptiens, d'autres peuples encore, la voient descendre par le Cancer, nommé la porte des hommes puis remonter, son voyage accompli, vers le lieu de son immortalité, par le Capricorne ou porte des Dieux. Dans sa descente, l'âme prenait peu à peu la forme conique et la pomme de pin qui termine les thyrses la symbolisait si la pointe se dresse vers le ciel, remontant à son principe.

Pendant sa chute elle reçoit les différentes influences ou facultés à exercer lorsqu'elle séjournera au sein du corps épaissi, car ce n'est pas avec violence que l'âme s'unit au principe matériel, il lui faut s'arrêter dans toutes les sphères astrales pour revêtir les voiles de matière sidérale et ce n'est qu'arrêtée dans la sphère de la Lune qu'elle deviendra cette âme correspondante à ce que nous appelons ψυχη, c'est-à-dire l'âme passionnelle d'Aristote et de Platon, et qui, elle finalement tombe dans le monde d'action sur lequel nous vivons et que la Cabale a si bien nommé le monde de la Séparation.

Cette montée et cette descente s'appellent l'*anabase* et la *catabase* des âmes. L'exégèse allégorique des Cabalistes appliquait ces mouvements à la Providence divine elle-même. J'ai lu à ce sujet dans un ouvrage rempli de curieuses notes cabalistiques, cette conception tirée d'un vieux livre de Rabbi Mekir : à chaque péché de l'Humanité, jusqu'à la septième génération, Dieu se retira successivement dans un des sept cieux ; il en redescendit ensuite depuis la naissance d'Abraham jusqu'à celle de Moïse (1).

Ce voyage des âmes, les Chaldéens et les disciples des Mages se le figuraient pareillement. Disons au surplus que la chute de l'âme et sa montée à travers les astres jusqu'à l'Empyrée éthéréen furent mieux figurativement conservées, à notre connaissance, dans les mystères de Mithra. L'échelle de Jacob est pour la pensée judaïque le type de cette *catabase* et de cette *anabase* qui aboutit à une huitième porte, celle de la voie lactée que les Rabbins appellent, d'après le savant Obry, *Via Jacobi* et qui est le séjour des âmes.

Les doctrines retrouvées dans le *Poimandrès* confirment les données de l'ancienne Théosophie.

L'homme créé, nous enseigne-t-il, à l'image de Dieu fut situé dans la sphère de la Contemplation, mais ayant médité sur la Puissance créatrice, il voulut créer à son tour. Par sa séparation du Père, il fut projeté de la sphère

(1) G. Gaulnyn. *De vita et morte Mosis*. Paris, 1629.

contemplative dans la sphère de la Création. Doué de plein pouvoir, il étudia les créations des sept esprits, alors ils s'éprirent de lui et lui communiquèrent chacun le don de leurs attributs. Mais connaissant leur essence et participant à leur nature, l'homme voulut franchir la limite des cercles et surmonter la puissance qui siège sur le feu, c'est-à-dire, l'intelligence créatrice.

Les analogies avec le mythe de Prométhée sont frappantes et contrarient singulièrement le jugement de Casaubon qui affirmait que le *Pimandre* ne contenait pas de doctrine antérieure à celle des Platoniciens et celui de Saumaise qui déclarait aussi que ce qui n'était pas emprunté à la doctrine de Platon n'était qu'un recueil de choses vulgaires. Un savant moderne, l'abbé Jallabert, a été plus lucide en considérant les *Livres Hermétiques* comme le *scénario*, pour ainsi dire, d'un drame initiatique. Mais par ces analogies avec le mythe prométhéen, nous pouvons fixer l'authenticité des ouvrages d'Hermès, sous le rapport de leur esprit et constater en même temps la haute antiquité de leurs fabulations, qui, toutes, s'identifient du plus au moins, avec la tradition primitive.

D'après la doctrine hermétique, Prométhée voulut donc élever sa capacité au-dessus de ses facultés. Il voulut ravir le feu que le Dieu suprême lui refusa ; or, si nous étudions l'ancien Droit, *interdire le feu* symbolisait le retranchement de la cité, c'était condamner au banissement (1).

L'histoire des origines humaines s'élucide et toutes les traditions corroborent cette doctrine universelle qui s'exprime par Chute, Expiation, Réhabilitation.

Eschyle a montré Prométhée se réhabilitant par la Douleur ; les Initiés aux Mystères de Bacchus disaient : J'ai bu le Cycéon, c'est-à-dire la coupe d'amertume ; et pour eux, mourir, c'était renaître.

Telle est donc la pensée antique : celle de la régénération, du retour à la vie par la Douleur et la Mort ; cette conception conditionne la doctrine palingénésique.

Le monde où s'opère la première palingénésie, est la terre que l'Antiquité a souvent considérée, à ce titre comme un enfer. Ainsi, l'école Pythagoricienne a retenu la parole traditionnelle. L'âme descend, dit-elle, des régions supérieures pour s'unir au corps, ce changement, cette métensomatose constitue l'enfer ; c'est pourquoi le philosophe de Samos conseillait par sa célèbre sentence : *Abstiens-toi de fèves*, de ne pas engendrer. On se le rappelle, Pythagore recommandait la chasteté. Pour lui, en effet, la naissance en

---

(1) V. Enault : *Eschyle* in-8°. Caen 1851.

ce monde était une descente en enfer (1). Abstiens-toi de fèves ! car la vie actuelle est un exil, selon son jugement, une mort, et d'après cette théorie, prolonger le monde serait l'éternité de l'enfer. Ce système ne rappelle-t-il pas, à certains égards, celui plus moderne de Schopenhauer. Ce théosophe recommandait également la chasteté ; le mal est l'essence du monde, pensait-il, engendrer, c'est fortifier la puissance du mal tandis que le rôle de l'homme est de s'évader.

Il faut remarquer ici que Pythagore se sépare de la Cabale, car pour elle, la vie n'est pas un mal, puisqu'elle est un don divin ; mais notre condition terrestre est devenue une épreuve, un moyen d'éducation.

Que la terre soit un enfer, nous trouvons là une conception plus habituelle à l'Antiquité qu'on ne le croit vulgairement. Néanmoins, tous les esprits n'en ont pas déduit un enseignement pareil à celui que nous a donné Pythagore. Et cependant pour Philon, le monde d'ici bas est une sphère infernale. Platon l'appelle le Tartare, de même Salomon, lorsqu'en parlant de l'origine de toute chose, il dit : le règne des enfers n'était pas sur la Terre (2). Nous savons d'autre part que le brahmanisme avait admis qu'il y a sept mondes inférieurs dont la terre ellemême fait partie. Pour nous, la terre, après avoir été la demeure d'une épreuve, est le lieu des opérations mystérieuses de la palingénésie ; séjour de la mort, elle constitue bien un enfer, mais sa qualité génératrice lui enlève aussitôt ce caractère ou plutôt le qualifie de purification.

Si nous retournons à l'école brahmanique nous apprenons qu'opposés aux sept mondes inférieurs, se comptent sept mondes supérieurs, envisagés comme régions où les justes s'élèvent de planète en planète. Cette septaine de sphères s'appelle le séjour de la purification sublime ; de même nous pouvons croire, intelligences occidentales, que les sphères supérieures conditionnent des demeures où la purification des âmes s'achèvera, tandis que les mondes inférieurs auront pour but de servir aux nouvelles épreuves, méritées par les coupables actions des méchants.

On a souvent répété que Phérécyde de Syros fut le premier qui importa en Grèce le dogme de l'immortalité de l'âme ; Suidas nous dit aussi qu'il fut le premier à parler de Métempsychose. Mais d'où tenait-il cette croyance ? Suidas et Hésychius nous répondent qu'il était disciple des Phéniciens. D'autre part Hérodote parle des Phéni-

(1) Cf. Windeth. *De Statu defunct.*
(2) *Sag.* I. 14.

ciens comme d'un peuple de Palestine ; il en est de même pour Pline et Strabon. Les Phéniciens auraient-ils été pour les vagues connaissances géographiques des Anciens, ce que nous appelons les Hébreux comme Selden le pensait, et l'érudition nous forcerait-elle à toujours retrouver la tradition primitive ? Cette affirmation demanderait un examen plus approfondi d'autant plus que les mêmes Suidas et Hésychius nous révèlent que Phérécyde de Syros connaissait les livres ésotériques de ses éducateurs. Et le maître de Pythagore fut à son tour un philosophe ésotérique, puisque dans sa lettre à Thalès, conservée par Diogène Laërce, il nous prévient que son langage est volontairement obscur : quant aux points que touchent la Théologie, écrit-il, il faut les comprendre, parce que je les traite très obscurément. Nous n'avons certes ! à ce propos nul compte à tenir de l'opinion de Clément d'Alexandrie, répété dans la suite par Origène, qui déclarait que Phérécyde avait emprunté sa Doctrine aux livres prophétiques de Cham. L'écrivain d'Alexandrie tenait cette tradition d'Isidore, fils de Basilide, mais il semble plus juste de croire que le théosophe de Syros fut initié par les Cabalistes et c'est ainsi qu'instruisant Pythagore, lui-même d'origine sémitique par son père, il peut être considéré comme l'anneau intellectuel qui relie la chaîne des traditions grecques aux traditions primitives.

Je n'insiste pas davantage sur la vieille thèse de l'Instruction des peuples par la pensée hébraïque, héritière des traditions universelles du peuple primitif, car elle est tombée en défaveur par suite de l'abus que l'école traditionaliste en a fait. Mais elle sera reprise, le jour où la période synthétique succèdera à la période critique que nous traversons.

Déjà toutefois, nous pouvons déclarer que fausse est l'observation bien souvent énoncée de l'impossibilité des Hébreux éducateurs par suite du mépris où les Nations tinrent ce peuple. Car d'après le savant Brunati, les Chananéens, les Phérézéens, les Géburéens, les Ammonites, les Moabites, les Ammorréhens, les Egyptiens voulurent contribuer par leurs dons à la reconstruction du temple aide que les juifs refusèrent. D'autre part, de tous pays des prosélytes venaient se faire initier aux Mystères des juifs. Du temps de Salomon on en comptait plus de 150 mille (1). Que les Grecs aient connu la pensée moïsiaque rien de moins douteux, car Galien cite Moïse, en le comprenant fort mal du reste, comme on peut le voir par ses critiques mal fondées.

---

(1) *II Paralip* ch. II. v, 17.

Rationnellement, la croyance à la pluralité des vies qui s'appuie sur le dogme de la réminiscence a été réfutée au nom même d'une ignorance telle que nous semblons avoir passé par quelque fleuve Léthé avant de tomber dans la sphère ou nous agissons actuellement. La doctrine de la réminiscence à laquelle le nom de Platon est resté attaché pouvait remonter à des âges antérieurs. Pindare l'émit de son côté, mais pour le chef couronné de l'Académie la réminiscence se bornait à la science des idées, à l'ensemble des idées générales, et non aux actes de la vie antérieure. L'expérience, ni l'observation ne nous offrent une adéquation à l'Idée, c'est-à-dire à ce qui est semblable à soi-même, et, quoique nous en ayons la conscience, nous ne saisissons que du dissemblance par les sens. La conscience de l'Idée nous est donc parvenue antérieurement à toute expérience ; rien ne s'oppose alors à quelque préexistence. Les contradicteurs de cette hypothèse disent sans doute : Nous n'avons pas la conscience d'une vie préexistante ; mais avons non seulement celle de notre vie intra-utérine et cependant n'étions-nous pas déjà en possession de l'âme, en aurions-nous été au contraire privés, surtout si, comme le pense Tertullien, l'adversaire le plus résolu de la préexistence, la conscience des actes ne peut se perdre.

Ainsi le problème de la réminiscence et par conséquent de la transmigration des âmes se rattacherait à la redoutable question de l'origine des âmes.

Déjà dans l'ancienne Synagogue, la pensée humaine en avait cherché la résolution. A quel âge l'enfant devient-il capable d'hériter du royaume de Dieu, se demandèrent les Rabbins, c'est-à-dire à quel âge est-il animé par l'âme immortelle, appelée à jouir de la félicité divine ? C'est à l'heure de sa naissance répondait l'un ; ce n'est que depuis le jour où il est capable de parler, ajoutait un autre, depuis le jour de la conception repartait un troisième ; à partir de l'heure où il a été circoncis, tel était l'avis de R. Machman, fils d'Isaac ; enfin R. Meir concluait : du jour où il peut dire Amen aux prières de l'assemblée. Bref, ils n'en savaient rien.

On le voit : les théories que nous connaissons sous le nom de Traducianisme et de Créatianisme agitaient déjà le cerveau de ces vieux penseurs juifs. En outre, certains cabalistes reconnaissaient que dans le sein de la mère, l'âme possède les privilèges de son être primitif. Nous retrouvons ainsi dans cettre doctrine les idées préexistantes de Platon, l'ignorance succède à l'omniscience dès que l'âme paraît sur la terre. Et n'avons-nous pas la surprise de rencontrer dans l'exégèse du mot Schéol, qui a tant intrigué les commentateurs, tel qu'il est exprimé dans les Psaumes, l'ac-

ception de *pays de l'oubli*, qui rappelle si parfaitement le Léthé des Grecs. C'est que sans doute, les Hébreux, comme Pythahore avaient assimilé le Schéol, caverne où les âmes sont enfantées pour les mondes d'ascension vers le Ciel, à ce tombeau maternel d'où l'âme surgit pour continuer le cours de son évolution.

Pour l'instant, ne nous égarons pas, et disons que la préexistence, à titre d'hypothèse admise, ne peut être infirmée par aucune décision que nous appellerons « dogmatique », en gardant à ce mot toute sa rigueur, rationnelle ou religieuse. Elle se rattache à la théorie de l'origine des âmes, déclarons-nous; or, qui pourra jamais révéler le mystère où s'enveloppe leur naissance ? Ajoutons que l'enseignement doctrinal de l'Eglise catholique est resté dans l'indécision.

Au sujet de l'obscurité de la conscience jusqu'à l'oubli qui a permis jusqu'ici de réfuter la préexistence, répondons que d'après la doctrine de Platon, les âmes se souviennent du plus au moins puisqu'elles sont tombées ici-bas par une attraction proportionnellement vive de la matière ; il est donc logique d'induire que les unes ont succombé tout en subissant moins le désordre où ce monde est plongé et que d'autres, chancelantes d'ivresse, ont été davantage enténébrées sous l'empire de la contradiction matérielle. Le même Platon, du reste, ne parle-t-il pas des âmes, les meilleures, qui cherchèrent à se retenir par le vol de leurs ailes pour ne pas tomber lourdement dans la sphère des sens ?

Ceci nous expliquerait la diversité des capacités intuitives dans les intelligences, la différence des aptitudes morales et des instincts, ainsi que des conditions sociales.

Il ressort des lignes précédentes que la préexistence des âmes n'est pas une hypothèse qu'on puisse éluder avec dédain. Un Père de l'Eglise qu'on a souvent montré sous un jour défavorable, ce qui est facile, puisque maintes fois on peut prendre pour un jugement définitif, ce qui n'est pour lui, St Augustin, qu'une conjecture, une réflexion à voix haute, pour ainsi dire, penchait à se déterminer pour la préexistence.

Interrogeons maintenant la pensée juive sous ses deux faces : éxotérique et ésotérique.

Nous ne trouverons aucune information dans les « divines comédies » des rabbins Immanuel ben Schlomoh et Abraham Zacut, le premier ami de Dante, l'autre condisciple de Baruch Espinosa à l'école Talmudique ; car Immanuel ben Schlomoh met Platon, Aristote dans son Enfer, l'arabe Alfarabi également pour sa croyance à la métempsycose et Zacut est muet sur la question qui nous intéresse en ce moment. Disons que ni l'un ni l'autre ne croyaient à l'éternité des peines.

Cependant que les Juifs aient affirmé la préexistence des âmes, c'est indubitable. Les Talmudistes disent même en leurs rêveries que Dieu tint conseil avec les âmes vertueuses pour savoir s'il devait créer le monde.

Toutes les âmes préexistantes étaient dans un lieu nommé Guf ; c'est l'endroit qui s'étend, d'après le commentateur Raschi, entre la Scheckinah et la résidence des anges. Là se trouvèrent toutes ces âmes destinées à habiter des corps humains. Le Talmud place le Guf au septième ciel. Le Zohar, de son côté, enseigne que Dieu créa d'abord toutes les âmes qui devaient s'incarner durant toutes les générations et cependant il admet que certaines âmes nouvelles sont successivement crées pour suranimer quelques âmes privilégiées. Cette suranimation s'appelle l'*Ibbur* (Imprégnation).

L'ancienne Synagogue était aussi partisan de la transmigration des âmes. Seulement les divergences éclatent par suite des opinions particulières à chaque Secte sur la conception de la métempsycose. En étudiant les dogmes des Pharisiens, Drusius (1) pense, d'après Josèphe l'historien sans doute, que la métempsycose était uniquement applicable aux bons et que les méchants encouraient l'éternelle damnation.

D'autres auteurs, tel Sigonius (2) interprétant encore la doctrine pharisaïque croient que les âmes des méchants animeraient des corps de brutes et que celles des bons auraient le privilgèe de transmigrer dans des corps humains Ainsi il n'y avait déjà pas unanimité de croyance sur cette matière parmi les membres d'une même école. Là, rien d'étonnant du reste, puisqu'il y avait plusieurs espèces de Pharisiens, je ne parle pas des neuf catégories morales, citées par le Talmud.

Au surplus, comme nous l'apprend le Docteur Edersheim, le Pharisaïsme était moins à proprement parler une secte qu'une *Chebura*, une confraternité, un ordre où l'on entrait sous condition de vœux, ainsi qu'un parti politique. Quoiqu'ils eussent en main le gouvernement de la Religion, ils correspondaient à ce que nous appellerions des Casuistes, ce qui nous explique suffisamment que l'idée de la transmigration admise, ils la considéraient sous divers aspects.

De son côté Philon nous dit que les êtres ayant mal agi suivant les lois de la raison, transmigreraient dans certaines natures brutales, quoiqu'ils conservassent les apparences de l'homme. Ce philosophe croyait non seulement

(1) *De Sectis Judæorum.*
(2) *De republ. judæorum.*

à la transmigration des âmes, mais à leur réincarnation proprement dite. Il prétendait que les esprits avaient pour séjour les régions supérieures de l'air, l'attrait de la matière agissait sur plusieurs qui, leur vie terrestre achevée, retournaient à leurs demeures primitives ; mais d'autres se laissaient de nouveau séduire par la matière, et reprenaient alors contact avec la chair, tandis que les âmes restées fidèles à leur état virginal constituaient l'ordre des génies. Cette conception a été attribuée à Origène.

En des temps plus modernes, la transmigration que les Juifs appellent *Gilgul* ou révolution des âmes, était encore un dogme vivant. Luria pensait qu'elle avait lieu, même dans les plantes et les animaux, l'implacable adversaire du christianisme Recanati la croyait possible dans un corps d'animal, mais l'âme perdait conscience.

Constituer en corps de doctrine les particularités de la croyance ésotérique des Hébreux, à la préexistence et à la métempsycose serait un travail difficile. La cabale juive est pleine de profondeurs, elle est également hérissée d'obscurités et quelquefois, il faut bien le dire, de contradictions, puisque l'œuvre du temps l'a altérée.

Pour la cabale, non seulement l'âme de tous les hommes, des univers ont préexisté. Après avoir reculé l'origine de la création jusque dans le secret de la Pensée infinie, cette tradition nous confirme aussi dans l'idée où nous sommes que le monde sur lequel nous agissons n'est pas le premier des mondes, réalisé par la puissance suprême. Quant à la transmigration, toute âme qui s'est rendue coupable à l'époque de son passage en ce bas monde, est punie de transmigrer tant de fois jusqu'à ce qu'elle ait atteint par sa perfection le sixième degré d'où elle émane. Il y a cependant des âmes qui ne sont pas assujetties à la loi de transmigration ; nous avons déjà vu cette opinion chez Philon le Juif. Néanmoins certains justes transmigrent, mais toujours dans un corps pur et jamais dans un corps inférieur comme celui de l'esclave ou de l'animal.

Un savant colossal, Jean de Pauly, dont l'érudition rappelle l'érudition d'un Pic de la Mirandole, à résumé la théorie si complexe de la transmigration des âmes chez les Hébreux. Je ne saurais mieux faire que de la citer textuellement. L'émérite traducteur français du Zohar prétendait que chez les Juifs le système différait de celui enseigné dans l'Inde, en Egypte et plus tard en Grèce. La doctrine de la métempsycose professée par Pythagore n'était qu'une ébauche grossière de la théorie zoharique sur le « Ghilgoul » (transmigration des âmes) déclarait-il. Sans doute le docte hébraïsant se trompait, arrêté aux apparences, car dans l'Inde comme en Grèce, nous le ver-

rons, l'enseignement de la métempsycose était ésotérique comme dans la cabale. Toutefois, dans la tradition juive, la doctrine était-elle plus rigoureusement théosophique.

En voici l'exposé par l'illustre Jean de Pauly :

« Dans le Zohar l'âme proprement dite (Nesamah) ne revient jamais plus animer un autre corps quand elle en a déjà une fois animé un. Mais voici ce qui arrive : Quand une âme n'a pas accompli sa mission ici-bas, mission qui consiste à sanctifier son esprit intellectuel (Rouah) au point de le rendre propre à s'élever jusqu'à la région d'où il émane ; c'est-à-dire jusqu'au « petit arbre », elle se sépare de son esprit au moment où elle quitte cette terre. Arrivée à la région du Paradis, région inférieure, l'âme y reste en quelque sorte en quarantaine, ne pouvant s'élever plus haut, attendu qu'elle est séparée de son esprit, qui est à l'âme ce que la femelle est au mâle. L'âme reste donc dans l'expectative que son esprit soit assez purifié pour pouvoir s'élever jusqu'à elle. Quant à l'esprit, dès que l'âme le quitte il erre dans l'espace et ne trouve point de repos. Pour être purifié, l'esprit doit nécessairement entrer dans un autre corps, non pas comme esprit « occasionnel », mais comme « esprit original ». Or pour que l'esprit occupe dans un corps la place « d'esprit originel », il faut qu'il soit uni à son âme, à laquelle il était dès le commencement des choses, ce qui n'est pas possible pour l'esprit errant, attendu que son âme, à lui, se trouve dans la région de l'Eden, où elle attend le retour de l'Esprit. Il est vrai que parfois les âmes qui descendent pour la première fois sur la terre, accrochent, en passant par la région de l'Eden, les âmes inférieures qui y attendent la purification et le retour de leurs esprits respectifs. L'âme ainsi accrochée entre, à titre d'âme supplémentaire ou occasionnelle, dans le corps que va animer l'âme qui l'a entraînée. En traversant l'espace pour arriver sur la terre, l'âme nouvelle accroche également l'esprit errant dont elle a déjà entraîné l'âme. Mais, dans ce cas, l'esprit errant ne serait dans le corps nouveau qu'un « esprit occasionnel », puisque l'âme nouvelle est déjà accompagnée de son « esprit originel ». Or, cette place dans le corps ne suffit pas à l'esprit pour lui prouver le Salut, puisque pour cela il faut qu'il occupe dans un corps nouveau la place d'« esprit originel. » Aussi, se refuse-t-il d'entrer dans le corps où son âme occupe la place d'âme supplémentaire, et préfère-t-il errer dans l'espace jusqu'à l'heure de la rédemption. Celle-ci s'opère de la façon suivante : Si le conjoint auquel l'esprit errant était uni durant la vie antérieure, est encore vivant, l'esprit entre dans ce corps. Là, il n'est plus « esprit occasionnel » mais « esprit originel » puisqu'il y

est identifié avec l'esprit qui y séjourne depuis la naissance du corps, attendu que de même que les âmes des conjoints sont sœurs et ne formaient qu'une avant leur descente sur la terre, de même les esprits des conjoints sont frères et ne formaient qu'un seul avant leur descente ici-bas. (Voir Z. I. f. 85[b]). Si le conjoint est mort également son esprit accourt du ciel à l'aide de son frère en détresse, et dans ce cas l'esprit arrivant du ciel s'unit à l'esprit errant, et ils entrent dans le corps d'un enfant nouveau-né. Le premier sanctifié par son séjour au ciel occupe dans ce corps la place de l'âme, le second, celui « d'esprit originel ». Si l'homme animé de ces deux esprits fusionnés mène une vie sainte, il est jugé digne d'être animé par une autre âme supérieure, au lieu d'un esprit sanctifié tenant lieu d'âme. A la mort de cet homme, les deux esprits des conjoints s'unissent à l'âme dans l'expectative, soit dans la région de l'Eden, soit dans un corps quelconque où elle demeure comme âme supplémentaire, et l'accompagnent à la région supérieure, lieu de son origine, et la rédemption de l'âme et de l'esprit se trouve accomplie. »

Chaque astre était un monde pour l'Orphisme, nous le savons par Plutarque. Proclus à ce sujet rapporte quelques vers d'Orphée qui attestent l'authenticité de cette opinion. « Une autre terre errante est établie, chante le poète, les Dieux l'appellent Séléné, nous la connaissons sous le nom de Lune ; elle possède des monts, des villes, des édifices superbes. » Chaque astre est un monde et combien de mondes ne nous sont pas connus. Or, d'après Denne-Baron, les astres seraient des univers palingénésiques, car suivant l'hypothèse scientifique, les astres, épuisés de leurs feux, se régénèrent pour ainsi dire, dans leur matière ignée. Cette opinion admise, les sphères sidérales ne nous apparaissent-elles pas immédiatement comme de gigantesques purgatoires, appuyés que nous sommes sur la croyance à la pluralité des mondes habités, croyances que partagèrent les plus grandes intelligences de tous les âges.

Suivant un certain nombre de traditions, les Justes allaient directement dans le Soleil, ce que l'on peut entendre ésotériquement ; pour les Manichéens, le Soleil se déchargeait des âmes purifiées dans la *colonne de Gloire*, l'air parfait.

L'ensemble de ces arguments que nous aurions pu aisément multiplier, favorise singulièrement la doctrine de la métempsycose, c'est-à-dire, de la transmigration des âmes en des vies antérieures et postérieures à celles que nous connaissons.

Mais un tel ensemble de croyances est-il admissible aux yeux de la raison ? Répondons hardiment en ce qui

concerne la préexistence, qu'elle est surtout une hypothèse commode. Quant à la réincarnation, le fameux occultiste Carl du Prel, cherche à en démontrer la possibilité, mais il en reconnaissait indémontrable la réalité. Ce n'est pas une raison de mépriser de semblables théories, elles reposent sur des considérations morales. Ses partisans ont toujours expliqué par leur croyance à une ou plusieurs vies antérieures toutes les inégalités qui font l'objet de la plainte humaine,et,les dissentiments des classes cesseraient, disent-ils, si tous les hommes se décidaient à l'admettre. On connaît ce texte souvent cité de Jamblique : les dieux peuvent quelquefois nous paraître injustes, alors qu'ils punissent justement. Ils ne regardent pas seulement une petite partie de cette vie, mais toute la vie qu'une âme a menée de siècle en siècle. Il leur arrive souvent de punir dans une vie suivante les fautes d'une vie précédente ; nous qui ne voyons jamais que le présent, nous nous figurons qu'il nous arrive des malheurs que nous n'avons pas mérités, tandis que nous sommes punis dans cette vie pour des fautes que nous avons commises dans une autre et nous subirons dans une autre les fautes que nous commettons dans celles-ci.

Nous ne l'ignorons pas du reste, certains esprits n'ont pas admis cependant cette explication, comme susceptible d'engendrer une sorte de fatalité au sein des organisations sociales, apparemment basées sur la justice, puisque notre état social est mérité par les vertus ou les péchés des existences passées. Il est vrai, la métempsycose, si elle n'a pas généré le régime des castes, a pu tout au moins le perpétuer : les hommes d'une caste en font légitimement partie, comme la récompense de leurs actes vertueux, les autres subissent le châtiment qu'ils se sont attiré.

Dans l'Inde où l'idée de métempsycose a pris sa source dans celle d'expiation, l'ordre constitutionnel des castes a revêtu un caractère farouche, ce caractère que Bouddha est venu lui enlever, apportant cette sublime doctrine de la délivrance et de la fraternité, si contraire à l'immobilité de la vie sociale. Toutefois, il est juste de remarquer au point de vue de l'idée générale, avec le marquis de la Mazelière, que si la métempsycose perpétue une civilisation de castes, au point de vue individuel cette rigueur n'existe plus puisqu'un çudra peut devenir brahmane et réciproquement après la mort.

Les mérites ou les péchés qui prolongent la vie des hommes en joie ou en châtiment relèvent du Karma, c'est-à-dire, comme tous les hommes le savent, de la Loi qui rattache les effets aux causes; or si ce Karma est une virtualité en dehors de nous, ne rencontrons-nouspas, semble-t-il, l'aveu-

gle et implacable divinité ancienne, le Destin. Alors considérons les conséquences d'une telle doctrine : ce serait faire injure à la puissance suprême si l'on empêchait que le sort de l'homme ne soit livré au cours de la Justice. Et de fait, la base de la civilisation ne devient-elle pas chancelante puisque certains aspects sous lesquels se révèle l'amour tels que la réversibilité et la solidarité sont absents. Puis enfin en voyant le spectacle du monde, bien involontairement certaines paroles de Lucien ne reviendraient-elles pas en mémoire ? Que peuvent penser des dieux, raillait-il, des hommes qui voient l'immense désordre des choses de cette vie ; les âmes vertueuses méprisées ou accablées par les maladies, l'indigence où l'esclavage, tandis que les scélérats et les fripons sont comblés d'honneurs et de richesses, les misérables sont laisés en paix ou se dérobent à la justice, mais les innocents sont mis en croix. Comment s'étonner qu'en voyant de telles choses les hommes puissent s'empêcher de croire que nous n'existons pas ? (1)

La négation serait en effet logique ; car le monde manifesterait par trop d'ironie. Comment les hommes chargés d'honneurs et de richesses par suite d'une vie antérieure passée dans la vertu continueraient-ils subitement leur évolution dans une voie contraire et deviendraient-ils si méchants, c'est-à-dire si attachés aux biens misérables de cette terre et s'obligeraient-ils à renaître dans une autre condition, plus malheureuse ?

S'il en était ainsi, nous ne saurions trop repousser la théorie du Karma, à ce point sans miséricorde dans les conséquences, si implacable dans sa conception de justice. Mais la Théosophie ne comprend pas une telle acception de la Loi de Causalité et je pourrais citer mainte page qui la réfute, celle de Mme Annie Besant, par exemple, qui en a excellemment donné un résumé :

« Dans la chaîne infinie des causes, chaque effet, dit-elle, à mesure qu'il se produit, devient lui-même une cause nouvelle, et le total est changé par l'addition de cette unité Supposons que, à un moment donné, la position malheureuse qu'occupe un homme soit le résultat inévitable de son Karma ; dans cette position il continue cependant à engendrer un Karma. Y a-t-il une loi qui le force de continuer à engendrer un mauvais Karma et de se créer une nouvelle source de misères pour un avenir triste et sans espoir. Je n'ai vu nulle part une pareille affirmation, et le fait même du progrès suppose le contraire. Mais en outre, puisque les hommes sont membres d'une même fraternité et sont unis entre eux par une unité fondamentale,

(1) *Jupiter trag.*

ils doivent nécessairement avoir une influence les uns sur les autres, et toute aide que je puis donner à mon frère pendant qu'il subit la rude montée de la vie sera une force introduite dans sa vie qui améliorera notre avenir à tous deux. Fût-il dépravé, misérable, désespéré, mon amour pour lui, ma foi en lui, mon espoir pour lui n'en sont pas moins de nouvelles forces dans sa vie, qui, si elles ne peuvent pas changer son passé ni le présent qui en résulte, modifieront cependant son avenir et tout ce qui se trouve en avant de l'heure actuelle... »

« Chacun de nous est dans un sens, un agent Karmique dit-elle encore,et si nous pouvons diminuer la pauvreté et la misère humaine, c'est parce que, au cours de la révolution des siècles, le temps est arrivé où le progrès social doit s'accomplir. Si nous refusons égoïstement de prendre notre part aux semailles du bon grain, ce refus engendre un nouveau Karma mauvais... En améliorant le présent nous devons créer, par les efforts d'aujourd'hui, l'embryon d'un avenir plus noble. »

Telles sont quelques idées plus justes émises au cours de belles pages, dictées par l'esprit de charité.

On a bien souvent assuré que le dogme de la préexistence des âmes se trouvait dans l'Evangile. Il est bien exact qu'on en retrouve les traces. L'exemple classique que l'on donne est celui de l'aveugle-né :

« Maître, qui a péché, cet homme ou ses parents ? » telle est la question posée. Or il est important de se souvenir que pour les Juifs, les parents expiaient dans leurs enfants leurs péchés. Les enfants souffrent ou sont récompensés selon l'état spirituel de leurs parents, voici qu'elle était la doctrine généralement admise parmi les Israëlites, d'après le Dr Elsheimer qui ajoute : la maladie était considérée comme une punition et une expiation du péché. Evidemment, si les parents de l'infirme, dont l'histoire est narrée dans l'Evangile, n'étaient pas la cause de son état, on doit conclure que le pauvre homme avait commis une faute dans une vie antérieure.

On cite également, en preuve de la pluralité des existences, ce texte évangélique : Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes.

Ce texte à vrai dire n'a pas trait à cette question. Elie, Jérémie étaient morts, et comme le marquent saint Luc et Saint Marc la parole fait allusion à leur résurrection personnelle. Il est vrai que Jésus-Christ était né avant la mort de saint Jean-Baptiste, on pourrait alors supposer une réincarnation,cependant ce texte ne peut être rigoureusement invoqué comme témoignage. Et son sens est réelle-

ment plus profond. Il peut s'agir de l'*Ibbur* ou suranimation, puisque les Juifs croyaient que certains hommes pouvaient avoir deux âmes, c'est pourquoi Hérode s'écrie : Jean-Baptiste est ressucité après sa mort ; les *puissances* (virtutes) opèrent en lui. Les âmes de suranimation étaient pour les Hébreux celles des trépassés.

S'il est indubitable que l'exégèse trouve dans l'Evangile les vestiges de la transmigration des âmes, nous savons aussi par saint Jérôme que cette croyance fit partie de l'enseignement secret chez les premiers chrétiens.

Mais revenons à nos considérations précédentes sur la Loi de causalité. Que fit Jésus pour l'aveugle né ? Un acte de charité: il lui rendit la vue. La leçon qui se dégage d'une telle attitude montre bien que, nonobstant les effets d'une vie antérieure, notre devoir est de modifier l'infortune alors même qu'elle serait justifiée par l'antériorité d'une existence fautive.

Nous pouvons donc apporter une conclusion. Basée sur l'idée d'expiation, les sociétés antiques pouvaient croire légitime leur division en castes, mais des Législateurs ont apporté aux nations cette loi vraiment nouvelle, qu'elle soit d'amour comme celle de Jésus, ou de compassion comme celle de Bouddha, loi qui, en brisant les cadres où sont incorporés hiérarchiquement les rangs de la Société, donna cette impulsion propre à accélérer l'évolution des âmes vers le moment où toutes choses seront consommées dans l'Unité.

Afin de prouver que l'idée de pluralité des existences, trouvée dans l'Evangile ne l'est point par une exégèse arbitraire, appuyons-nous sur Origène qui déclarait que la métempsycose appartenait à la science secrète des Juifs, ce qui rectifie déjà surabondamment l'opinion de Schopenhauer qui resta ébloui par les systèmes bouddhiques et méprisant à l'égard des Conceptions Chrétiennes. Il n'avait pas appris que dans certaines contrées des Indes, les Chrétiens étaient assimilés aux disciples de Bouddha ; il n'avait pas lu le *Systéma Brahmanicum* du P. Paulin de St Barthélemy qui nous apprend que Jésus-Christ lui-même était considéré comme une forme de Bouddha, tout au moins par les sectateurs du Brahmanisme.

L'érudit qui s'est le plus occupé du problème de la métempsycose est Guillaume Irhovius. Ce savant a recueilli tout ce que les peuples ont cru à ce propos ; il concluait, après Servius, que Pythagore, par son enseignement de la Métabole des âmes en des corps brutes ou animaux, n'entendait parler qu'allégoriquement. Saint Augustin nous dit que les successeurs des Pythagoriciens protestèrent tou-

jours avec énergie contre les opinions qui tendaient à attribuer à leur maître une doctrine fabuleuse.

La théorie de la métempsycose fut en effet, chez Anciens, ésotérique.

D'après Philippe d'Aquin, en son *Lexique*, l'enseignement pharisien était aussi allégorique, il prétend qu'on ne devait point envisager, sous un jour littéral, la transmigration de l'âme passant du corps humain dans celui d'une bête. Maïmonides d'autre part confirme ce jugement. Aussi, croyons nous que l'exégèse rabbinique correspondait en somme à la leçon pythagoricienne, puisque les descriptions matérielles des rabbins, affirme le grand aigle de la Synagogue, étaient de pures allégories.

Sommes-nous en droit de supposer qu'il en était de même de tous les philosophes ?

Platon, dans ses Lois, dit bien qu'Orphée fut à sa mort un cygne, Ajax, un lion, Agamemnon, un aigle. Mais ne devons-nous pas entendre la leçon avec l'esprit métaphorique de St Ambroise, lui qui déclarait que le plus beau prix auquel pût prétendre l'âme du plus grand philosophe était d'aller habiter le corps d'une abeille et d'un rossignol, afin que celui dont les discours avaient instruits les hommes, vînt plus tard adoucir les mœurs par la suavité du miel ou l'harmonie des chants.

Au surplus, la doctrine des transmigrations grossières se rattache au système des récompenses et des châtiments qui attendent dans la vie future l'homme religieux ou l'homme corrompu et les textes abonderaient en preuve pour se bien figurer que la description matérielle des jouissances célestes et des punitions infernales faisait partie de l'enseignement exotérique.

Citons Timée de Locres le pythagoricien : Comme on guérit quelquefois le corps par des poisons, dit-il, quand le mal ne cède pas à des remèdes plus sains, on retient les esprits par des mensonges. Qu'on y joigne, s'il est nécessaire, la teneur de ces dogmes étrangers, — remarquons ce terme, — qui font passer les âmes des hommes lâches dans des corps de femmes, celles des meurtrièrs, dans des corps de bêtes sauvages, celles des hommes lascifs dans des sangliers ou des pourceaux, celles des hommes vains et inconstants dans des oiseaux, celles des paresseux et des ignorants dans des poissons.

En un mot, on maintenait le système de la métempsycose animale ou brutale, au nom de l'utilité morale pour maintenir, par la peur, dans une voie meilleure ceux qu'une doctrine d'amour n'eût pas dirigé dans le chemin de la perfection.

Socrate et Platon ne croyaient pas plus qu'Empédocle

aux supplices des Enfers, reconnus par la loi populaire. Pythagore pensait que les peintures qu'on en retraçait étaient des contes pour effrayer les simples. Nous ne devons point toutefois exagérer leur sentiment, mais ces penseurs n'ajoutaient aucune créance aux horribles leçons de la doctrine exotérique. Il faut bannir, déclarait un jour Platon, de nos discours, ces noms terribles et sinistres de Styx, de Cocyte, d'Enfer, Mânes et autres semblables dont le son en frappant l'oreille imprime la terreur dans l'âme. Le précepte pythagoricien de ne pas mêler le vin au lait sur les lèvres du nourrisson, cache le sens d'éloigner des esprits tendres toute croyance des enfers, car c'était principalement ces deux substances qui figuraient sur les autels des dieux souterrains (1). Si Platon s'est contredit, comme on pourrait le remarquer, il faut se souvenir que les philosophes avaient, à cette époque, comme les Mystères, leurs enseignements vulgaires et acroamatiques ; puis il n'en reste pas moins vrai qu'il chassa Homère de sa République pour le tableau qu'il avait fait d'un enfer sans espérance et que Pythagore garda sa rigueur au chantre de l'Iliade.

D'autre part, Plutarque ajoutait que la crainte des tourments infernaux était une crainte puérile, une superstition, Quant à la métabole des âmes en d'autres corps, disait-il, si elle n'est pas digne de foi comme indiscutable, elle n'en est pas moins, par le doute et l'incertitude, propre à inspirer beaucoup de respect et de crainte.

La conclusion s'impose donc en définitive ; il n'est pas douteux que les hommes les plus élevés dans la hiérarchie des grands penseurs aient été autrefois partisans de doctrines aptes à maintenir les sociétés sous l'esclavage d'un principe coercitif. Ce fut la pensée d'Origène.

Ce grand homme qui repousse la métempsycose bestiale, et Plotin, de son côté, n'employèrent jamais que le mot métensomatose. Enfin ce qui prouve surabondamment que déjà pour Pythagore, la métempsycose animale était allégorique, c'est que l'abstinence de la chair n'était pas complète pour les disciples de son Institut. Le Dr Cocchi dit à ce propos qu'il était permis de manger de la chair animale mais jeune, tendre, dans les parties musculeuses plutôt que les entrailles.

La philosophie platonicienne conservatrice des traditions orphiques, envisage la destinée des âmes sous le rapport de leur préexistence, de leur descente en ce bas monde et de leurs existences successives, soit pour se purifier complètement, soit pour développer les vertus divines qu'elles

(1) Fossati, note manuscrite.

possèdent en elles-mêmes. Et c'est ainsi qu'une des premières phases de la Métempsycose est la résurrection ou plus exactement la palingénésie, c'est-à-dire l'enfantement de l'être à une sphère supérieure par la mort.

La mort, on peut dire, n'existait pas en elle-même pour les Anciens, ou, en un mot, elle n'était pas une destruction ; ils la considéraient comme un passage à une autre forme de la vie, ce phénomène leur apparaissait comme une transformation. Toute chose dans l'Univers dirige la course de son évolution suivant cette loi. Les saisons ont leurs époques de mort et de renaissance ainsi que l'homme individuel et collectif, de même la création entière. Et tous les peuples ont constaté les effets de retour, de palingénésie dans les phénomènes terrestres ou célestes. Puis ils avaient pour les guider la durée successive des âges cosmogoniques sur laquelle ils réglèrent le temps, ce qui fit adopter la semaine pour compter l'année, idée si précieusement conservée dans la pensée étrusque. Tout meurt pour renaître, telle est la pensée cyclique de l'antiquité, particulièrement conservée dans le monde occidental par l'école platonicienne, quant à l'âme ; par les Stoïciens, quant au monde ; par les Chrétiens, quant à l'homme et à l'Univers.

L'apôtre saint Pierre a laissé un témoignage de la croyance chétienne à ce sujet ; mais son historien, saint Jean a dévoilé les phases de la cosmogonie spirituelle. Je dis bien « dévoilé ». En effet, on a le tort de prendre le mot Apocalypse strictement dans le sens de mystère caché. Αποκαλυψις veut dire *révélation*, *explication* ; il porte en lui l'acception de Mystère dévoilé. Si ce poème est un livre qui s'adresse aux temps successifs déroulés depuis l'ère du Christ jusqu'à la fin de temps, il est à la fois une Genèse, la Genèse du monde spirituel, établi après la disparition des sept phases qui l'auront amené. Les lecteurs de cette révélation sont restés effrayés et ne parlent que de « terreurs apocalyptiques » ; ils n'ont point vu qu'elle finissait par une palingénésie qui est une apothéose. S'il fallait suivre cette idée exprimée tout le long de la Bible et surtout montrer le parallélisme de la pensée dans certains livres de l'ancien Testament (1) je serais infini. Qu'il me suffise d'un seul exemple pour montrer que l'Antiquité a conçu la Mort, non pas comme une destruction, mais au contraire comme principe de fécondité. A Eleusis le cinquième grade de l'Initiation, ce fameux grade qui a laissé libre cours aux suppositions des mythographes, la Béatitude était considérée comme une déesse infernale, mais une déesse associée à la déesse de la Renaissance, Υγιεια, la

(1) En particulier : *Genèse*, *Psaumes*, *Cantique des Cantiques*.

Santé. C'est ainsi que chez les anciens, la Mort est souvent comparée à une matrice. Et l'enfantement et la mort sont des mystères qui s'identifient, c'est pourquoi les vierges qui mourraient se nommaient des épouses : de la matrice où le germe est déposé naît un monde, de la mort surgit également un monde. Aussi, dans les Mystères, quoiqu'on y enseignât la brièveté et la douleur de la vie, la doctrine y était encore une doctrine de consolation ; la mort y était une cause de félicité par la délivrance qu'elle procurait et parce qu'elle menait par la résurrection au séjour des dieux. C'est pourquoi les Pythagoriciens, les Juifs et les premiers chrétiens mettaient les cadavres dans des vêtements blancs pour signifier que l'esprit avait retrouvé sa nature primitive. Il en est de même pour des peuples orientaux, ainsi les Chinois et les Japonais.

Tous les écrivains qui ont parlé de l'optimisme et du pessimisme des peuples, faute de ces notions ont erré. Et Schopenhauer, qui a révélé à l'Allemagne la philosophie de la Palingénésie, aurait été obligé de conclure autrement s'il avait approfondi la théosophie antique ; il aurait conclu comme Ballanche qui révéla, à la même époque, la philosophie de la Palingénésie à la France. Les auteurs qui ont écrit sur le Bouddhisme n'auraient pas écrit des volumes inutiles sur le mot *Nirvâna*, s'ils avaient réfléchi à l'identité des contradictoires, s'ils avaient seulement lu le Bhagavad-Gîta.

Une langue illustre une autre langue ; dans le japonais le mot correspondant à *Nirvâna* veut dire *transformation* et le Dr Leitner (de Lahore) affirme qu'il traduit la Béatitude. N'y a-t-il point affinité avec ce que la secte des Moslem appelle la *métempsycose de la résolution ?*

Quoi qu'il en soit, la fin et le commencement sont une même chose : Cahos renferme l'idée de tombe et de berceau, comme l'a remarqué F. de Rougemont, de même le tombeau, en même temps qu'il est la demeure infernale, reçoit des prophètes hébreux le titre de *Gloire*.

Lorsque saint Paul vint prêcher aux Athéniens la résurrection des corps, on se moqua de lui et l'Aéropage ne voulut pas écouter. Ces Grecs avaient-ils donc oublié l'enseignement des mystères ? Le fait est probable puisque les Saducéens qui appartenaient de plus près à la tradition ésotérique n'admettaient cette doctrine qu'avec difficulté. Que fait alors l'apôtre des Gentils ? Il se conforme, dit Clément d'Alexandrie, aux mystères secrets, prophétiques et antiques qui sont la source des beaux dogmes de la Grèce. En effet saint Paul a fait valoir ce que j'appellerai l'argument du grain de blé, le même que Jésus-Christ avait déjà employé contre les sophismes des anciens

Rabbins. Insensé, dit l'apôtre, ce que tu sèmes, n'est pas vivifié s'il ne meurt. La palingénésie, c'est-à-dire la revivification par la mort est là bien enseignée et l'on peu-assurer que toute théosophie chrétienne repose sur l'idée fondamentale de la palingénésie. C'est pourquoi Clément d'Alexandrie s'écrie : Hâtons-nous de nous sauver par la palingénésie. Cette doctrine fut à ce point pénétrante au sein de la doctrine chrétienne que le baptême fut nommé une palingénésie.

L'enseignement de St Paul est en tout conforme aux analogies de la nature. L'analogie entre la Nature et l'Homme est, on peut le dire, la méthode de toute théorie sacrée. Les Mystiques, les Pères de l'Eglise, n'ont fait en l'exposant que suivre leurs modèles inspirés : la Bible et l'Evangile qui s'accordent ici avec tout système initiatique.

La Bible marque souvent le rapport entre les plantes et l'être humain. Et lorsque Rabbi Meïr prouve ainsi que St-Paul, le Thesmophore des Nations, la résurrection, la palingénésie du blé, il redit ce que disait les vieux Brahmanes : l'homme mûrit comme le grain de blé, il renaît aussi comme le blé. Cette leçon se retrouve aussi chez les Alchimistes.

Si l'on brûle du plomb, disent-ils, il perd son éclat et finit par se résoudre en cendres, symbole de ce que les adeptes appellent *la mort du métal*. Mais si l'on calcine ses cendres, mélangées avec des grains de blé, le plomb renaît pour revenir à sa forme primitive.

Les Egyptiens mettaient aussi du blé dans leurs momies, en signe d'immortalité, parce qu'ils se figuraient que l'action de cette plante était cause de la palingénésie.

Ne nous étonnons plus qu'aux Mystères d'Eleusis, on présentât un épi aux mystes ; la raison nous en est dévoilée : la palingénésie humaine figurée par le symbole agricultural y était enseignée. Rappelons-nous enfin que Numénius comparait le Premier principe au Laboureur, comparaison qui se retrouve dans les livres hermétiques.

D'après le christianisme comme d'après les Livres égyptiens de *La Manifestation à la Lumière*, l'âme vient reprendre au jour de la résurrection son propre corps. Le corps ayant été mis en terre comme une semence ressuscite, mais en corps spirituel, c'est à-dire soumis au πνευμα.

La Nature est le grand laboratoire palingénésique. Toutes choses sont en de perpétuels changements qui sont des rénovations. Il en est de même pour tous les éléments qui forment le composé matériel de l'être humain. Butler, qui avait étudié les analogies de la Religion naturelle et révélée, voyait dans ces transformations l'indice d'un état de conti-

nuité après la mort. « Les états de vie, écrivait-il, dans lesquels nous nous sommes trouvés précédemment dans le sein maternel ou dans l'enfance, sont presque aussi différents de notre état présent, maintenant que nous sommes parvenus à l'âge mûr, qu'il est possible de concevoir que peuvent l'être deux états au degré de la vie. Donc que nous devions exister plus tard dans un état différent, je le suppose, de notre état actuel aussi différent que celui-ci l'est de notre état antérieur, il n'y a rien en cela que de conforme à l'analogie de la nature. » Tout se transforme et l'on sait qu'une multiplicité de transformations s'opère dans le composé humain, quoique la substance garde sous l'apparence des formes extérieures passagères, son identité et son intégralité. Le monde est soumis aux mêmes lois que nous constatons dans la nature. L'attraction est le principe de cohésion sociale ; on peut la nommer : loi d'Unité ; la répulsion est le principe de limitation par lequel s'individualise l'homme, les sociétés et les civilisations, on peut le nommer : loi d'Individualité. L'accord de ces principes est le dynamisme universel ou le mouvement.

La transformation continuelle de la matière est une disparition, une mort en même temps qu'une apparition une naissance des éléments qui composent le Grand Tout, c'est une palingénésie ; mais en même temps, l'âme agit sur la matière, aussi tous les atomes qui viennent composer le corps et l'abandonnent gardent la spécification communiquée par le contact des corps avec l'âme pour se répandre dans l'Univers, constitué dans la nouveauté de leur état, et comme la vie intime des éléments matériels et pneumatiques est une spiritualisation, il s'en suit que, par les spiritualisations successives, le monde entier de la matière redeviendra ce que le célèbre rabbin Abarbanel appelait le sanctuaire de Dieu.

La matière celle que nous appelons une illusion, un phénomène d'un jour, est en réalité la matière condensée, par suite des révolutions spirituelles dont les traditions nous ont gardé le témoignage. Par l'esprit, elle doit retrouver son état primitif. Ce n'est donc pas ce corps, tel qu'il est, avec ses éléments actuels que nous reprendrons à la résurrection mais ce sera le corps spiritualisé au contact de l'âme pendant cette vie, et devenu spirituel, que nous réanimerons, que les éléments soient devenus des plantes ou des animaux.

Le corps spiritualisé sera cette forme identique à la nature originelle de l'homme. Et c'est pourquoi lorsqu'il est demandé au Christ s'il y aura des mariages dans le ciel il répond : Vous serez comme des anges. Qu'est-ce qui nous différencie des anges en effet, c'est la condensation de la

matière, car il y a identité et communauté de substance pour les anges et les corps.

Sublime destinée d'une nature supérieure dont il reste des vestiges dans ces phénomènes somnambuliques, de seconde vue et dans tous ces cas étranges où s'accuse cette supériorité d'action comme aux jours où l'âme était en relation avec le monde spirituel.

La Création est une manifestation divine, la création est le vêtement du Verbe, par elle nous connaissons les perfections de l'Etre ; l'âme à son tour doit rendre sensibles les perfections qu'elle aura acquises, c'est-à-dire que l'âme doit révéler par la beauté diaphane de son corps, le degré de lumière que le Verbe lui a communiqué ; et de même que le Christ, après sa résurrection montra, en acte, l'apogée de sa doctrine, de même notre idéal est de soumettre le corps aux volontés de l'esprit.

En somme nous avons ramené la métempsycose au concept de Métabole ou de Métamorphose. Cette métamorphose s'applique à l'homme tout entier et d'après les enseignements d'Eleusis et de l'Evangile, nous avons appris comment elle s'accomplissait. L'homme est donc soumis à la palingénésie. Cette notion s'applique à son tour à tous les êtres animés ou inanimés, au monde lui-même.

La palingénésie concerne d'abord les individus, elle s'accomplira pour l'univers à la fin des temps, à la fin de ce qui a été nommé « la grande année ».

La palingénésie individuelle est en même temps une dernière expiation et une dernière purification ainsi qu'une forme de l'idée de résurrection.

F. Lenormand qui a tant étudié les doctrines éleusiniennes et qui a publié sur cette matière un ouvrage et des mémoires si remarquables à de si multiples égards, concluait au Panthéisme des mystères orphiques. Il est surprenant qu'il n'ait pas vu que ses observations pouvaient s'appliquer aussi bien au Christianisme. Mais quoi ! que les Grecs aient saisi les rapports entre l'amour et la mort, entre la destruction et la régénération, entre l'anéantissement et le renouvellement, n'est-ce point la preuve qu'ils avaient compris cette grande loi énoncée par l'éminent Claude Bernard : La mort c'est la vie. Rien qui puisse nous choquer dès lors si « la pensée mère des mythes du paganisme a constamment associé à la reproduction des êtres les phénomènes de leur destruction. Elle a fait dépendre ces deux ordres de faits l'un de l'autre, elle n'a pu comprendre la mort sans la vie, ni la vie sans la mort. » Avec raison, ajouterons-nous. Car n'est-ce pas là, dans toute la brutalité du fait, constater la loi à laquelle est soumise la nature tout entière ; n'est-ce point le fait de la vie mysti-

que que les anciens formulaient en disant d'après Plutarque : Mourir, c'est être initié aux grands mystères, vérité que le Christ par sa doctrine et par sa vie, lui, le Rédempteur non seulement de l'homme, mais de Kosmos, a rendu dans toute la force de la réalité en générant la source de la vie divine par sa mort. Le sens mystique des dogmes Grecs a été entièrement éclairci par les lumières que les Ecritures nous ont transmises. Ainsi parlait justement Clément d'Alexandrie.

De nos jours Ch. Nodier conçut une nouvelle explication de la Palingénésie. Il supposait que la Création n'était pas finie, disant que l'homme n'était pas l'*être compréhensif*. Nous ne pensons pas comme lui ; nous retiendrons cependant de sa thèse une belle formule qu'il exprime, capable qu'elle était selon nous de le mettre sur la voie. L'intervalle qui sépare l'être pensant de l'être compréhensif n'est presque rien : ce n'est que la mort. Ch. Nodier ne resta qu'en deça de la vérité, car il ne voulut réfléchir que sur la loi du monde actuel qu'il prit pour une loi originelle.

L'homme est bien l'être compréhensif qu'il cherchait et si la création est inachevée, c'est parce que l'homme était destiné à l'achever à titre de coopération de l'Etre suprême. Et la voie du retour au sein de la Divinité, se termine à l'infini ; la reconstruction de notre être se poursuit de sphère en sphère. Saint Paul le dit et il est ici l'écho de la tradition rabbinique. Les différentes classes que parcouraient les enfants pour s'initier à la science divine s'appelaient : *Les maisons de Dieu*. On disait qu'ils allaient de force en force. Déclarons que cette maxime possède une acception mystique et que dans le Plérôme même les élus iront de force en force.

PAUL VULLIAUD.

Nichts, prophète

On éprouve trop souvent une tentation d'injurier les gens qui sont d'un avis opposé au sien, ceux dont les idées sont si inattendues qu'on croit d'abord à une psychose simulée ou non. J'ai le regret d'avouer qu'un article de M. Georges Batault a failli me faire succomber à cette tentation.

L'article est intitulé *Nietzsche prophète* (*Mercure de France*, 1er août). En voici quelques extraits :

« C'est (la doctrine de Nietzsche, que quelques penseurs seront toujours là pour redresser) l'affirmation de la vie, la volonté d'être heureux et d'être fort, la liberté qu'a l'être de s'épanouir, le paradis transporté sur la terre non pas comme un lieu élu de repos, mais constitué par la tourmente même de l'existence, c'est le monde formé à l'image de l'homme, c'est la conscience de la volonté toute puissante, c'est l'expression totale, libre éperdument belle de l'individu, et c'est enfin, tant la vie apparaît désirable, la mort considérée comme un repos, en attendant le retour d'une existence toujours semblablement aimée. Qu'il y ait là matière à une religion, nul ne le contestera impartialement... »

« La religion n'est plus qu'une vaine planche de salut à laquelle s'accrochent désespérément certains êtres avides de certitudes. Nietzsche nous apparaît dès lors comme prophète en nous apportant une solution, la seule qui soit à l'heure actuelle, du problème religieux... »

« A tout bien considérer, les idéologies ne naissent pas divines, elles le deviennent ; l'épreuve du temps est pour elles la suprême épreuve. Que les idéologies présentent une matière assez adaptable pour satisfaire à la fois aux aspirations vagues et mystiques du peuple et au scepticisme latent des intellectuels, elles portent en elles cette chance rare de devenir une religion. Car on n'impose pas une religion, c'est elle qui s'impose... »

« Il y a dans toutes les religions deux disciplines, une pour la masse, une pour l'élite, les exemples ne manquent pas et l'histoire est là pour nous le prouver. Tandis que, dans sa vitalité, dans sa forte joie presque mystique, dans son dionysisme qui illumine la vie, la doctrine de Nietzsche pourrait pénétrer jusqu'à la foule, au contraire la partie plus hautement philosophique prendrait un caractère ésotérique et deviendrait l'apanage de l'élite. Zarathoustra, prophète du Dieu nouveau, fondateur de religion, resterait pour les initiés, c'est-à-dire pour les intellectuels, un philosophe génial. La nouvelle doctrine prêterait à une nouvelle *théocratie* (c'est moi qui souligne) et supposant que la question sociale si pressante à l'heure actuelle trouve enfin une solution comme il est nécessaire qu'il se fasse, dans la paix retrouvée après un bouleversement profond, la foi nouvelle s'établira fortement. Tant il est vrai que jamais un peuple ne peut se passer d'une religion ; l'histoire est là, et l'archéologie même, qui nous prouvent cette impossibilité. Les notions les plus diverses sont susceptibles d'être faites religieuses, et Nietzsche, avec son surhomme et son retour éternel, transformés comme ils le seront par l'interprétation populaire, offriront une voie nouvelle et suffisamment large au mysticisme latent dans les âmes des plus simples. »

J'ai bien peur de me rendre ridicule en discutant cela. S'il ne s'agissait que d'une plaisanterie destinée à troubler les naïfs ! Enfin, tant pis... Et c'est plutôt Nietzsche qui a l'air de s'amuser de M. Batault.

Que l'esprit du nietzschéisme se répande, traduit en force, en désir de jouir et de dominer, c'est peu niable, et je l'ai dit dans « Faut-il devenir mage ? » qu'il y ait la matière à une religion, c'est autre chose.

Une religion doit relier les hommes entre eux ou les relier à Dieu et une religion doit avoir un dogme et une morale, et même aussi un culte.

La façon de Nietzsche de relier les hommes, c'est de les inviter à se dévorer et à se mépriser les uns les autres. Avant de les relier à Dionysos, il faudrait peut-être nous dire quelle est la nature de ce Dieu. Il ne suffit pas de crier : « Dionysos seul est Dieu et Nietzsche est son prophète. » Je conçois qu'on adore Jéhovah et Allah, le Christ et Bouddah, qu'on soit chrétien, israélite et brahmaniste ; ce sont là des religions qui se tiennent, dont le Dieu, étudié dans son essence ou ses manifestations a, un ou triple, un rôle de Créateur. Reste à chacun à choisir celui qui entre les autres lui semble vrai ; si l'on peut, que l'on soit athée. Mais le Dionysos de Nietzsche n'est né que du caprice d'un artiste qui choisit un nom commode pour exprimer une

tendance d'esprit. Du moins, c'est Nietzsche qui le dit... et j'ai des raisons, que j'ai développées, de croire qu'il ment.

A une religion, il faut un dogme. M. Batault compte sur les conciles œcuméniques à venir pour que les « quelques penseurs » qui « seront toujours là » redressent et au besoin transforment le nietzschéisme. M. Batault pense sans doute que c'est ainsi que furent faits le christianisme et la religion de Moïse. Les conciles nietzschéens nous diront si du retour à l'existence résulte logiquement l'immortalité de l'âme et la nécessité d'un Esprit Tout-Puissant dont les plans éternels ont nécessairement réglé tous les retours des hommes — lesquels, d'autre part, sont des dieux libres, forts et joyeux, et, de par leur volonté, tout puissants. Les évêques du nietzschéisme auront bien du mal à faire comprendre cela aux gens simples. Il y a aussi la question de la morale. La religion nouvelle que M. Batault nous propose timidement et parce que « peut-être n'était-il pas complètement inutile d'en indiquer une qui n'a tout au moins contre elle que d'être possible » (*sic*) cette religion a bien une morale. Personnellement, je préfère la morale bouddhiste, mais enfin, elle en a une. Seulement, M. Batault qui est, en politique, partisan de l'ordre et de la discipline, me semble singulièrement imprudent d'offrir cette morale au peuple. Puisque M. Batault découvre (après Voltaire et d'autres) qu'il faut une religion au peuple, il ferait sagement, et dans l'intérêt de « l'élite », de lui en laisser une qui ne lui donne pas des goûts sanguinaires. Quand le peuple sera nietzschéen, M. Batault, permettez-moi de croire que vos amis les partisans de l'ordre, ne pèseront pas lourd dans sa main.

A une religion, il faut au moins un semblant de culte. Et si je me divertis, à penser au culte de la religion de Nietzsche, c'est uniquement pour chasser les images prophétiques que je viens d'évoquer.

Donc voici *Zarathoustra* accepté pour « le plus beau présent qui fut jamais fait à l'humanité » et Nietzsche installé sur l'autel de « demi-dieu » que lui offre M. Batault (demi ? voyons pourquoi s'arrêter à moitié chemin ?) Sans doute singera-t-on en les accomplissant à l'envers, quelques cérémonies catholiques. M. Jules de Gaultier serait pape, M. Batault, enfant de chœur. M. Henri Albert serait, pour quelque temps, envoyé à Pathmos en attendant qu'il devienne à son retour sur terre, tout à-fait Chrysostôme. Quant au Démiurge Nietzsche qui n'a jamais été fou (1) on

(1) M. Batault écrit : « La personne d'un fondateur de religion, pour peu que sa doctrine ait du succès, ne tarde pas à

s'apercevra peut-être qu'il est ressuscité le troisième jour pour devenir après Rama, le Christ et Mahomet, la 114e incarnation de Vishnou... Ou alors, M. Batault, il ne faut pas vous mêler de nous proposer une religion. Et puisque « la religion n'est plus qu'une vaine planche de salut à laquelle s'accrochent désespérément certains êtres avides de certitudes », il ne faut pas façonner en forme de bateau de sauvetage une planche plus vaine encore.

Vous savez par l'histoire, M. Batault, et je me permets de vous en féliciter, qu'il y a dans toute religion deux disciplines (pourquoi dites-vous *disciplines*, ô partisan de l'ordre matériel et du désordre religieux ?) une pour la masse, une pour l'élite. Je vois bien ce que sera le nietzschéisme pour les intellectuels et pour « leur scepticisme latent » mais pous la masse ? Je serais curieux de voir le nouveau catéchisme. D'autant plus que, délibérément, vous comptez sur la légende, c'est-à-dire sur *le mensonge*, pour forme l'auréole de « Zarathoustra, prophète du Dieu nouveau ». De quels mensonges, de quelles bourdes, permettrez-vous au peuple, qui a droit cependant à tout votre respect, de se faire une religion ? Quels mensonges laisserez-vous filtrer jusqu'à lui ? Quelle religion lui donnerez-vous, dont vous et les intellectuels pourrez rire à votre aise ?

Vous lui direz sans doute « Dieu est baptisé Dionysos, ce qui pour nous veut dire : Anti-Dieu — Nietzsche commence à être dieu — Tout vous est permis à condition de respecter l'Ordre — Il n'y a pas, pour l'homme libre, d'obligations morales — mais vous n'êtes pas des hommes libres — Au nom de Nietzsche, qui vous considérait comme un peu moins que des singes, « l'élite » vous ordonne de respecter les Forts, la Propriété, le Capital, la Famille et le

---

s'enrichir de nombreux traits étrangers, de traits impersonnels qu'on lui attribue, et de toutes les fables, de tous les contes dont est imprégnée l'âme du peuple, et dans lesquels le nom du héros seul varie. Je sais, quant à moi, une touchante légende, — déjà — au sujet de Nietzsche ; je l'ai entendu raconter à plusieurs reprises par des Allemands, et je ne puis l'affirmer, mais je ne crois pas beaucoup trop m'avancer en ajoutant qu'elle a même été publiée. On m'a assuré qu'elle émanait de Mme Lou Andréas Salomé ; néanmoins je ne puis donner aucune précision à ce sujet. Nietzsche, au dire de ce récit, n'aurait pas naufragé dans la folie ; ce que l'on rapporte de sa crise et de son internement ne serait qu'une histoire mensongère ; considérant son œuvre comme terminée, il se serait retiré dans la solitude pour voir, sans plus se mêler à la fièvre des luttes, ses idées les plus chères fructifier et conquérir le monde. »

Roi — car « le problème religieux » est une chose et le problème politique et social en est une autre... »

Mais je ne crois pas le peuple assez bête pour accepter la nouvelle *théocratie*, fut-elle imposée par de nouveaux jésuites, plus forts que ceux du Paraguay.

M. Batault affirme que « les notions les plus diverses sont susceptibles d'être faites religieuses. » Même la notion que la religion n'existe pas ? Même la notion anti-religieuse ? Oh ! qu'il est vicieux, ce cercle !

Car Niétzsche n'a jamais été qu'un anti-religieux, qu'un négateur. Et sa négation n'a pas la valeur d'une affirmation. Mais M. Batault accepte avec sérieux tout ce qui vient de son Prophète. Il suffit que dans *Ecce Homo*, Nietzsche avoue sa pathologique intention d'être, sans crucifiement, mis à la place de Jésus-Christ, pour que M. Batault acquiesce.

« Ce livre de confession hautaine nous est un précieux renseignement sur la manière dont Nietzsche lui-même voulait que l'on considère son œuvre ; et le point de vue d'orgueil auquel il se place est tellement différent de ceux auxquels nous sommes habitués qu'on est dès l'abord saisi par la frénésie de ce style prophétique et messianique. Ce n'est pas un homme qui propose et défend des idées que nous trouvons, c'est un demi-dieu qui proclame la religion nouvelle. » *Nietzsche voulait*. Magister dixit. Nietzsche voulait être considéré comme un demi-dieu. Obéissons ! Il traînait Wagner dans la boue. Accordons-lui que *Parsifal* est « automnal » et réjouissons-nous du calembour allemand Gotterdammerung — gotzerdammerung.

Mais restons-en là. Il suffirait que M. Batault, qui est vraiment par trop mystique, renonçât à vouloir convertir le peuple à la nouvelle religion qu'il propose — comme un chartiste proposerait en toute modestie, une nouvelle explication d'un vieux papier.

Il faudrait seulement qu'il comprît tout ce qu'il y a de vain à vouloir faire une religion anti-religieuse et,puisqu'il aime les calembours allemands, à prêcher le culte de Nichts-prophète. *Rien*, prophète.

FERNAND DIVOIRE.

REVUES.

Joseph de Maistre franc-maçon ! C'est le titre d'une étude de M. François Vermale publiée dans les *Annales Révolutionnaires*.

L'auteur montre que Saint-Beuve avait raison de voir en de Maistre des contrastes Il rappelle qu'à 24 ans, « substitut de l'avocat fiscal général surnuméraire au Sénat de Savoie », de Maistre était disciple de Jean-Jacques.

Alors il était aussi franc-maçon, comme il le reconnaît presque dans les *Soirées* (11e entretien).

Les documents de M. Vermale établissent que de Maistre était en 1774 grand orateur de la L.·. maîtresse de tous les Etats du roi de Sardaigne, la G.·. L.·. *des Trois-Mortiers*. En 1778, le Maître symbolique de Maistre passe avec son ami Salteur à la loge dite *la Réforme*, qui appartenait au *Directoire Ecossais* ou *Réforme du Nord* et de Maistre fut un des grands dignitaires de la « Réforme écossaise » dont le centre principal était Lyon.

En 1787, 88 et 89 on le trouve comme visiteur dans les registres de la L.·. *les Sept-Amis*. Il avait 35 ans et 15 ans d'activité maçonnique.

M. Vermale conclut que les ateliers maçonniques de de Maistre n'étaient point de simples et insignifiantes loges blanches et que le passage de l'auteur du *Pape* dans la maçonnerie ne fut pas un fugitif épisode de jeunesse.

—

Le Muséon : *Etudes sur l'Esotérisme musulman*, par E. Blochet. Dans cet article nous apprenons les 20 conditions exigées des novices pour qu'ils puissent profiter de la vie en commun avec le sheïkh. Ils doivent avoir pour lui un respect illimité car, étant parvenu aux dernières limites de la connaissance et au Nirvana il participe en somme de la divinité.

Suivent les 7 devoirs ésotériques du Soufi envers le sheïkh. Quant au sheïkh, il ne doit apprendre à chaque Mystique que la partie de la doctrine qu'il est capable de comprendre.

Cette étude est à suivre. Espérons qu'elle nous révèlera toutes les doctrines ésotériques musulmanes...

—

Mercure de France (1er août). Il faut lire dans ce numéro la traduction par M. La Chesnais du *Brand* épique d'Ibsen, qui est à suivre.

—

Une nouvelle revue : *La Flamme*. M. Louis Roubaud y porte un jugement sévère sur Francis de Croisset : « S'il a de la fa-

cilité, de l'habileté, il manque de tact et ne parvient à provoquer le rire que par des plaisanteries souvent lourdes, toujours grivoises. Il doit ses succès au triomphe d'un théâtre de genre qu'il a su rendre plus médiocre, plus insignifiant et rapprocher le plus possible du café-concert. »

Il y a de l'inspiration dans un poème de M. Louis Nazzi à Paris. Je prierai humblement l'auteur de ne pas se considérer comme cambriolé s'il trouve dans un poème encore inédit de son serviteur (sur le même sujet) deux expressions communes.

Isis publie un article de Georges Polti : « Affaire Duplessis contre Homère ». Nous avons donné les arguments de M. Duplessis contre l'existence d'Homère.

Il n'y a pas de comparaison possible entre le Kalévala et les poèmes d'Homère, répond M. Polti. On ne trouve pas dans le Kalévala de plan précis comme dans les hexades de l'*Iliade* et les tétrades de l'*Odyssée* et M. Polti montre comment les deux poèmes sont construits chacun sur les différents multiplicateurs du chiffre six.

La niçoise *Revue des Lettres et des Arts* s'internationalise. Elle n'a pas tort. Avec un article de M. Jacques Reboul sur la *Crise du Journalisme*, article dans lequel il y a à prendre, le sommaire d'août annonce :

Henri Guilbeaux : *Du Nord au Midi* (où l'on apprend que le grand duc de Hesse a fait éditer l'*Hélène de Sparte* de Verhaeren, encore inédite en français) ; Stefan Zweig : *Le Séducteur ;* André Fontainas : *Les débuts et les tendances du mouvement symboliste, à Bruxelles ;* Louis Piérard : *L'Ami du Peuple ;* Hippolyte Scheffer : *L'Errant ;* Henri Vandeputte. *Poème.*

L'Initiation : D'un article de Saint-Yves d'Alveydre intitulé : *les Sexes et l'Amour :*

« Une fois l'an et à une époque déterminée, le Grand Prêtre, devant les prêtres assemblés, entr'ouvrait dans le sanctuaire le *Tétragramme*, et révélait le *Schêma* divin. Ainsi il disait : *Iod-Hé-Vau-Hé !* Les prêtres répondaient : *Schem-hamm-phoras.*

« Le Grand-Prêtre reprenait alors ; et c'est sur ce point que j'appelle toute l'attention des sages des trois cultes :

« *Iod-Hévah !* (Ioud Châvah). Assemblées ainsi les lettres du *Tétragramme* signifiaient : *Masculin-Féminin* Et les prêtres répétaient : *Schem-hamm-phoras.* En français : *Le nom est bien prononcé.*

« C'est dans ce sens que Jésus-Christ disait : *que votre Nom soit sanctifié !* »

Au Sommaire de la même *Initiation :*

Exposé des différentes méthodes pour l'obtention de photographies fluido-magnétiques et spirites (avec figures) : Commandant Darget ; *Une communication de M. Henri Mager sur la Baguette ; L'Action psychique à distance* : Papus ; *Orphée et les*

Orphiques (suite) (p. 58 à 66) : Combes Léon ; *Le magnétisme du Globe* (p. 67 à 81) : Capitaine Bruck.

Dans *le Penseur*, M. Théodore Maurer garde sa saveur à la charmante légende morvandelle du Rossignol.

Ultra (août) suite de l'excellente étude de M. Augusto Agabiti sur *l'Occultisme Chaldaïque :* l'auteur montre tour à tour les divinités babyloniennes et assyriennes, mais il montre que sous ce polythéisme apparent se cache un véritable monothéisme.

La Revue Bibliographique Belge donne chaque mois des notices sur les livres et revues qui paraissent. Ce service délicat est assuré par des spécialistes (il y a même un oculiste). Tous les comptes-rendus sont faits au point de vue catholique.

Une nouvelle revue vient s'ajouter aux déjà nombreuses revues italiennes d'occultisme. C'est la F*ilosofia della Scienza.* Au sommaire du deuxième numéro un article de M. Calderone sur la philosophie de la science.

Les Marches de l'Est sont une revue très abondante et illustrée avec luxe et bon goût. M. André Girodie y donne un article sur *les débuts de l'art gothique alsacien.*

Pan prend une des meilleures places parmi les revues de jeunes. Avec le discours de P. N. Roinard au banquet du 14 juin, le dernier numéro donne des vers de Louis Naudin, Guy Lavaud, Jean Metzinger, et un article de Charles Clarisse sur Théo Varlet.

A signaler parmi les revues reçues *Akadémos* (Maurice de Faramond : *la dame qui n'est plus aux camélias* ; Ary-René d'Yvermont : *poèmes arabes*, ; René Ghil : *deux légendes javanaises*... et la reproduction du fameux monument de Verlaine que M. Niederhausern Rodo aurait mieux fait de ne jamais montrer). — *La Société Nouvelle* (Aristide Pratelle, *une éducatrice des foules : Isadora Duncan*). — *La Revue du spiritualisme moderne* (Fabre d'Olivet : *le supplice d'Etienne Dolet ;* c'est plutôt un roman que de l'histoire), *l'Echo du Merveilleux, Epos, la Revue des Poètes*, l'*Hexagramme*, *il Divenire artistico, la Raison catholique.*

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant, P VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Les plans de la pensée

Lorsque, subitement guéri, un aveugle-né ouvre pour la première fois les yeux sur le spectacle inconnu de ce monde, on dit que sa vue malhabile et inexperte, ignorante des lois de la perspective et du jeu de l'optique humaine, des valeurs relatives et de la portée variable, élastique, du regard, plaque devant lui toutes choses, meubles de sa chambre, arbres du jardin, montagnes de l'horizon, sur un même écran vertical et rectiligne, qu'il s'apprête à toucher du doigt, comme un mur coloré mais sans profondeur, comme un tableau ou un paysage photographique dont l'œil n'aurait pas encore démêlé les plans divers.

Car il y a des plans divers pour le regard, même physique, qui s'allonge ou se raccourcit pour s'adapter à la vision proche ou lointaine, à l'insecte courant dans l'herbe ou à l'étoile perdue en d'inconcevables abîmes que la vertigineuse lumière met des siècles à franchir.

Si mon œil flotte à la surface d'un lac bleu ou d'un étang clair, il y perçoit d'abord des rides légères, le glissement du vent, la nuance et les moires de l'eau ; s'il pénètre un peu plus avant dans les transparences, il distingue le frétillement des poissons, le bercement des algues, l'éclat poli des cailloux ; enfin, s'il plonge plus profond encore, au-delà,pour ainsi dire,de l'étang lui-même, c'est le grand reflet de la nature, c'est l'immensité du ciel qui s'ouvre avec tous ses nuages et toutes ses constellations. Ainsi la réalité a des étages multiples : le spectacle diffère *selon le plan et la portée du regard*. C'est eux qui situent les choses dans leur vérité et leur valeur, qu'il est impossible de connaître en dehors d'eux. Car ce petit point noir ou brillant, qui flotte là, dans l'air, au-dessus de vos yeux, peut être un moucheron, un aigle ou un astre, une luciole ou un monde, selon le plan où il évolue et la projection de votre regard. Ne pas tenir compte des plans, dans l'appréciation de la valeur des choses, c'est se condamner à des erreurs

formidables et ridicules, c'est se vouer au système des apparences le plus enfantin, aux illusions les plus puériles.

Or, tout ceci n'est pas moins vrai dans le domaine mental. La grande découverte en astronomie est celle de la pluralité des mondes : la grande loi en philosophie est celle des *plans divers de la pensée.* Chaque vérité doit être vue dans le jour et la perspective qui lui convient, sous peine de n'être plus qu'une erreur ou un mensonge. Exemple : « L'homme est un mammifère bimane, caractérisé par la station droite et le poil rare. » Cette définition de l'homme, donnée par les naturalistes, est-elle fausse? Nullement ; elle est exacte ; mais il faut la voir dans son plan, qui est le plan physique et matériel. Si vous vous élevez plus haut dans le plan de la raison et de la philosophie, cette définition de l'homme devient odieusement incomplète. Si vous montez plus haut encore, dans le plan mystique et religieux, elle est franchement ridicule.

Il en est de même de Dieu, de l'âme, de la liberté, de la vie future. Pour le physiologiste l'âme existe-t-elle ? Nullement. L'âme, raison et liberté, n'existe que dans le monde de la raison et de la liberté, qui n'est point celui de la physiologie animale ; le physiologiste n'a point tort de la nier dans sa sphère. De ce point de vue, il nous est aisé de saisir comment tout est vrai et tout est faux, combien les disputes sont faciles, légitimes presque et de bonne foi, et comment la synthétique largeur d'esprit qui plane au-dessus d'elles peut aisément les transformer en accord et en dégager l'harmonie. Un physiologiste définira l'homme, sur le plan physique : « Un agrégat de fibres et de cellules absorbant et secrétant. » Un philosophe le définira, sur le plan rationnel : « Une intelligence servie par des organes. » Un poète, sur le plan mystique, l'appellera : « Un dieu tombé qui se souvient des cieux. » Et les spécialistes jugeront ces définitions contradictoires. (1) Le poète méprisera le physiologiste, lequel rira du philosophe. Pour l'esprit large, toutes ces définitions sont vraies, *chacune à sa place et dans son plan.* Il n'y a pas de contradictions pour lui, il n'y a que *des plans divers de la pensée,* et tout est vrai, vu dans l'esprit et le jour qui convient. Car la pensée a comme la terre, ses zônes et ses altitudes, ses terrains et ses climats, avec des flores de vérités correspondantes à chacun d'eux. L'édelweiss est fausse pour la plaine, mais elle est vraie pour la montagne ; le lion est faux pour le pâtu-

(1) Elles le sont en effet, comme thèses négatives, restrictives. Mais il n'y a de thèses négatives que pour les esprits étroits.

rage, mais il est vrai pour le désert ; l'aurore est vraie à son heure et le crépuscule à la sienne. Si vous jugez Moïse sous le jour astronomique ou géologique, il aura tort, mais par votre faute, car le point de vue de la Bible, qui est celui de l'homme et de l'âme, n'est pas le point de vue de la Science, qui est celui de la matière et du cosmos.

Le « point de vue » tout est là : ce qui est faux dans un plan peut être vrai dans un autre. « La pensée est un épiphénomène nerveux, la conscience un conflit neurodynamique », ces définitions données par les matérialistes sont-elles fausses ? point du tout ; elles sont exactes, mais, je le répète, il faut les voir dans leur plan, qui est très bas. L'athéisme, le matérialisme sont des zônes inférieures de la pensée, ou plutôt inférieures à la pensée. « Scientifiquement, Dieu n'existe pas, » a dit un savant, et il a raison, au sens spécial et actuel du mot « science ».(1) Pour le physicien, pour le *savant*, au sens étroit de ce mot, pour le manipulateur de la matière, il n'y a réellement pas d'Esprit, ou l'Esprit est inconnaissable, et c'est leur droit et leur devoir de le dire. L'Agnosticisme, est, du seul point de vue positiviste, évident ; Spencer et Comte ont raison d'être agnostiques, et quand Littré a dit : « L'Absolu est un Océan pour lequel nous n'avons ni barque ni voiles », il ne faisait que proclamer cette vérité certaine, qu'il ne voyait pas Dieu, du plan inférieur de sa vision, c'est-à-dire des rivages de la science pure.(2) Dieu commence à exister pour le penseur sur le plan psychologique ou métaphysique, et il s'épanouit dans les sommets de l'âme sur le plan religieux. Quand le matérialisme médical d'un Lombroso définit le génie « une variété épileptoïde de dégénérescence héréditaire », ou que M. Dastre définit l'être vivant : « un complexus protéique à noyau hexonique », ces définitions ont peut-être(3) une valeur physiologique et chimique, mais qui n'exclut nullement des définitions tout autres sur les plans supérieurs de la pensée. C'est le phénomène vu d'en bas, de très bas. Le monisme grossier d'Hœckel, qui traite

(1) Il ne faut pas oublier que la Science, telle qu'on l'interprète aujourd'hui, est l'exclusion même de la Pensée, c'est-à-dire des causes finales et des causes originelles.

(2) Non point qu'on ne puisse saisir les traces de la pensée de Dieu dans la création : ces traces sont non seulement perceptibles, mais évidentes et innombrables et je crois que l'Evangile de la nature serait un livre merveilleux. Mais pour le lire il faut penser (voir par l'esprit), et la pensée c'est déjà de l'âme, ce n'est plus de la science, ce n'est plus du positivisme, au sens matérialiste et actuel du mot.

(3) Je dis « peut-être », car ne voyons-nous pas la science se démentir fréquemment ?

Kant d'« effronté menteur », est le plus bel effort de la philosophie, réduite au plan inférieur des choses ; et ses conséquences, monstrueuses, *vues du plan moral*, que le médecin doit tuer les incurables, les faibles et les contrefaits, que les malheureux doivent se suicider, etc., sont excellentes sur le plan animal et physique, peut-être même (pour un païen) sur le plan social. Sparte ne l'ignorait point.

Dans ce plan inférieur et païen, le divorce est parfaitement légitime ; dans le plan supérieur et chrétien, il ne l'est plus. Il est aussi odieux, du point de vue individuel, de ne pas libérer deux conjoints qui se détestent, qu'il est odieux du point de vue familial de briser leur lien indissoluble. Ce que nous nommons dans le plan moral la débauche, dans le plan mystique le péché, n'est dans le plan physique que l'épanouissement de la vie, de la vie « tropicale » comme l'appelle Nietzsche. L'aumône est chose honteuse ou sublime, selon le regard ou le point de vue. Benoît Labre mangé de poux, Elisabeth buvant les croûtes du lépreux, la riche et belle jeune fille qui abandonne le monde pour devenir la servante des pauvres ou la victime volontaire du cloître, sont des fous ou des idiots sur le plan bourgeois de la vie. Le mépris de l'auteur de l'*Imitation* pour la science, pour la gloire ou la créature, n'est vrai et beau que du point de vue transcendant (qui d'ailleurs peut être celui du plus humble), il serait ridicule et sot d'un point de vue inférieur ou ordinaire ou même relativement élevé. Les merveilles de la civilisation sont admirables à notre regard humain ; vues de haut cependant, toutes nos découvertes et industries ne sont, comme l'a dit un spirituel philosophe, que les traits de génie d'un impuissant, d'un infirme ; les ailes de l'hirondelle rendraient ridicules et inutiles tous les ponts, chemins de fer et autres merveilles, y compris nos lourds aéroplanes, dont la beauté est purement relative à notre misère. Par rapport à l'ignorance, la science physique et moderne est une gloire ; vue du plan de la science supérieure, morale ou spirituelle, elle n'est qu'une splendide cornue (1). D'en bas, la sensation et la matière sont les seules réalités véritables, le reste est le rêve ; d'en haut, c'est la matière et la vie de ce monde qui sont le rêve, et c'est l'idéal qui est la réalité. Les souffrances d'un plan peuvent être des

---

(1) De ce point de vue, l'orgueil de plusieurs qui s'intitulent aujourd'hui les « savants » et qui ne sont que des physiciens, est risible. Je recommande à cet égard la première page du volume d'ailleurs si remarquable de M. Gustave le Bon, l'*Evolution de la matière* (préface de la 12me édition).

jouissances dans l'autre et réciproquement : les martyrs étaient heureux. La beauté d'en bas peut être la laideur d'en haut : Vénus est hideuse pour la Vierge. L'*art pour l'art* est vrai dans le plan moyen, par rapport au plan inférieur (l'art pour l'intérêt) ; il est faux dans le plan supérieur, par rapport à l'art pour l'âme, à l'art pour Dieu. Napoléon, César, Alexandre le Grand sont, du point de vue militaire et politique, des gloires éblouissantes ; du point de vue humanitaire, des ravageurs monstrueux ; d'un point de vue supérieur, « des imbéciles du plus foudroyant génie » selon le mot superbe de Léon Bloy. Une vie grossière de plaisirs et de jouissances physiques est enviable du point de vue sensible et païen ; du point de vue moral, méprisable ; du point de vue mystique, odieuse et même lugubre.

Nous nous plaignons souvent de la vie, parce que nous la prenons comme une occasion de plaisir et une suite de déceptions, mais si nous la considérons comme une école de volonté et une série d'exercices de formation morale, nous la jugerons meilleure, peut-être excellente. L'art d'être heureux est principalemant une question de point de vue et de perspective. Abaissez vos regards sur les plans inférieurs de la société, visitez les malheureux ou les hôpitaux : vous trouverez trop légers, peut-être, ces maux personnels dont le poids vous accablait quand vous viviez sur le plan des rêves. Un excellent moyen d'être toujours satisfait des hommes et des choses serait de les envisager du point de vue de leurs avantages et de leurs mérites et de ne voir dans les défauts eux-mêmes que les qualités, dont ils ne sont en somme que l'exagération et le revers naturel. (Telle est bien d'ailleurs la méthode que nous employons vis-à-vis de nous). Les automobilistes eux-mêmes se résigneraient aux petits ennuis de la panne, s'ils réfléchissaient à ses avantages Il importe en effet, et pour leur propre salut, « pour satisfaire, dit un spirituel écrivain, la soif de justice des foules simplistes, que les riches qui roulent dans d'orgueilleuses automobiles soient punis par des pannes, comme il importe que ceux qui se nourrissent de foie gras succulents soient punis par des maladies d'estomac ». Il y a toujours, et en toutes choses, un point de vue pour l'optimisme. « Nous ne sommes pas honnêtes envers l'ivrogne, me disait l'autre jour un paradoxal causeur : c'est lui qui paie l'impôt ; le fumeur et le buveur sont les deux grands pourvoyeurs du budget, les plus méritants des serviteurs de l'Etat ; c'est pourquoi les politiciens ne voudraient pas les voir disparaître ».

De même le matérialiste est estimable dans le plan infé-

rieur où se meut sa sagesse physiologique. Je ne vois pas pour quel motif Dieu existerait pour M. Binet-Sanglé. « L'existence de Dieu, dit Descartes, est plus certaine que le plus certain des théorèmes de la géométrie » ; mais il faut *monter au point de vue*. Beaucoup de gens, non plus, ne peuvent *voir* un chef d'œuvre, ne saisissent pas l'harmonie des vers, ou la logique des raisonnements, ou sont fermés au sublime.

> Hélas ! où pleure un brave, un lâche rit : la flamme
> Sèche la fange et fond l'airain.

Le dogme chrétien est du domaine du sublime ; le voir d'un œil bourgeois ou même froidement philosophique, c'est ne pas le voir, ou bien le travestir. Voilà pourquoi, où adorent les uns, les autres nient et d'autres plaisantent : (je ne parle pas, bien entendu, du pharisaïsme ni de la routine, pires que l'ironie et la négation). De beaucoup de grandes choses et de beaucoup d'appréciations humaines, on pourrait répéter le mot de Jules Vallès à un ami sur le christianisme et les hommes : « Que voulez-vous, il est trop grand et ils sont trop bêtes ». Ils ne sont pas toujours trop bêtes, mais ils sont souvent *trop bas* (au sens, si je puis dire, *topographique* du mot). L'un d'eux disait un jour : « Le Christ est le plus grand criminel de la terre, parce qu'il empêche l'homme de suivre sa loi naturelle ». Au point de vue animal il avait raison ; d'un point de vue moyen, ce ne serait déjà plus vrai ; d'un point de vue supérieur, c'est exactement le contraire qui est la vérité : question d'altitude.» Gott ist mir näher angehörig als der Leib », affirmait Leibnitz, « Dieu m'est plus directement intelligible que le corps ». Un physicien émettrait l'affirmation opposée. C'est que le physicien n'a pas à monter jusqu'à la pensée, il s'arrête à la science, comme c'est son droit et son devoir (1). D'en bas, la science et la matière sont seules solides ; plus haut, c'est l'esprit qui apparaît ; de très haut, la science matérielle semble porter sur des abstractions (les lois), et c'est la métaphysique et la poésie qui saisissent l'intime des choses, le réel. D'en bas, et en bas, le sens mystique n'est qu'un état morbide de l'âme ; d'en haut, et en haut, il est le sens le plus profond, celui qui se rapporte à Dieu-même. L'adoration, l'humilité, la prière sont des attitudes basses ou superbes, mesquines ou glorieuses, selon le plan et l'altitude ; elles sont le rampement de l'esclave, ou le sentiment sublime de l'infini.

C'est le plan qui donne aux choses leur signification

---

(1) En tant que physicien, non pas en tant qu'homme.

véritable. La pudeur, sur le plan animal, n'a aucun sens, et les hommes d'en bas ne sauraient que la mépriser ; sur le plan moral, elle est la défense naturelle de la vertu ; sur le plan mystique, elle est la modestie sacrée de la créature et, selon le mot d'un profond penseur catholique, Antoine Mollière, « le volontaire sacrifice de la beauté terrestre à la gloire d'une beauté plus haute ». Le suicide est-il courage ou lâcheté ? Les deux : courage physique, lâcheté morale ; droit et logique, sur le plan sensible, si la vie est malheureuse ; faute et faiblesse, dans la sphère de la raison et de la moralité ; péché mortel contre l'essentielle Espérance, dans la sphère religieuse. Du point de vue animal, qui est aujourd'hui le point de vue « scientifique », il est évident que l'homme meurt tout entier et qu'il n'y a nulle raison de croire au mythe de la survivance d'une âme ; du point de vue moral au contraire, cette survivance est certaine parce que l'idée même de justice, c'est-à-dire le monde moral tout entier, repose sur elle ; du point de vue religieux elle est l'A. B. C., la vérité élémentaire et surévidente que tous les dogmes supposent.

Il en est un peu de toute réalité et de toute question, comme de la franc-maçonnerie ou de l'enfer de Dante, composés de cercles ou de degrés successifs et concentriques. Tour à tour et de la surface au centre, réunion d'amis aux gestes bizarres, société d'aide mutuelle, comité politique anti-clérical, ligue secrète, vaste machine universelle aux mains d'un Pouvoir occulte, et enfin contre-Eglise du Christ, église de Satan : tels sont les plans divers de la pensée maçonnique, dont le fond ne transparaît qu'à peu de regards ; la mentalité vulgaire ne porte pas jusque-là et chacun s'arrête au degré que lui permet sa profondeur. On raconte qu'un avare mourant prenant le crucifix d'argent que lui présentait le prêtre, le soupesa un instant et dit : « Je crois qu'il pèse 10 onces ». Pour lui, le Christ et le christianisme n'avaient que ce genre de valeur ; et que de gens, de braves gens, pour qui l'Eglise catholique avec ses mystères et ses dogmes, ses cérémonies et ses sacrements, ses vingt siècles d'histoire, ses martyrs et ses vierges, le péché, la Rédemption, l'Enfer, le Ciel et les bras ouverts des crucifix, n'est qu'une question de gros sous. D'en bas la religion n'existe pas. Un héros de Balzac, débauché élégant, répond à la mère d'une de ses victimes qui lui demandait ce qu'il comptait faire : « Mais, madame, je ne suis ni chirurgien, ni sage-femme ». D'en bas, la morale n'a aucun sens : c'est la région de « l'indépendance des mœurs » selon la théorie de M. Jules de Gaultier. Au-dessus, dans la sphère moyenne où nous sommes, l'idée morale s'affirme et s'impose. Plus haut encore, elle se fond

dans l'amour : « Aime et fais ce que veux », dit saint Augustin. Pour les êtres vils, et certaines âmes très généreuses, le *devoir* n'existe pas, celles-ci d'ailleurs n'en oubliant que le nom. « Le devoir », dit Numa Boudet, est une chose moyenne,comme la loi ». Au fond il n'y a que la vie et l'amour,plus ou moins nobles, depuis la convoitise d'en bas jusqu'à la divine Charité d'en haut. Le *devoir conjugal* n'est que pour suppléer aux défaillances de l'amour conjugal, la *loi* civile à celles de l'honnêteté et de la justice individuelle, la loi religieuse à celles de l'amour divin. Si nous étions parfaits nous n'aurions pas de lois, parce qu'elles seraient *vitales* en nous, comme le sang ; nous serions libres : « Si vous êtes conduits par l'Esprit, dit St Paul, vous n'êtes point sous la loi... il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de cette sorte ». Mais la loi est déjà un grand progrès sur la barbarie et le despotisme des instincts,et l'humanité est très loin de pouvoir secouer « le joug du devoir » sans retomber bien plus bas. Qui voudrait faire l'aage ici ferait la bête, et le surhomme l'anarchiste. L'anarchie n'est en somme que la liberté qui se trompe de plan, qui se rêve où elle est encore impossible. Le pire des gouvernements vaut mieux que la liberté dans le plan inférieur, celui des instincts et des appétits. de même que la liberté dans le plan supérieur, la liberté de l'amour vrai et des enfants de l'Esprit, vaut mieux que le plus parfait des gouvernements.

La liberté est donc chose bonne ou mauvaise selon le plan, et il en est ainsi de tous les biens et même de tous les maux. La souffrance, qui, certes, est un mal sur le plan physique, peut être un bien sur le plan moral, et, sur le plan mystique, un bonheur, une bénédiction. On raconte qu'un saint, apercevant la maison d'un homme qui n'avait jamais souffert, s'écria : « fuyons ce maudit ! » Pour la foule, c'est le bien-être au contraire qui est la bénédiction suprême. « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations » disait St Paul ; bienheureux les pauvres,bienheureux ceux qui pleurent,dit l'Evangile. Cette béatitude des larmes est ridicule du point de vue bourgeois, paradoxale du point de vue humain ordinaire ; pour le chrétien seul, elle est sublime et vraie. Et ces trois points de vue sont exacts, chacun dans son plan ; car il est évident qu'un bourgeois ne saurait être heureux de souffrir, ou que ce bonheur ne serait chez lui qu'une aberration pathologique. Et ceci nous explique pourquoi les savants naturalistes,qui ont presque tous moralement une mentalité bourgeoise,donnent presque toujours des phénomènes mystiques une interprétation pathologique. Ne pouvant saisir de ces états que la partie extérieure et forcément bizarre,

puisqu'elle est anormale en effet dans le niveau moyen de l'humanité, ils rabaissent tout naturellement au-dessous même du plan physique de la santé du dernier des sybarites ce qui est l'élan suprême de la vie béatifiée, l'extase d'une sainte Thérèse ou la vision d'un saint Paul. C'est à peu près pour les mêmes motifs, que des aliénistes fameux ont déclaré le génie une névrose, le Christianisme une dégénérescence, et que M. Binet-Sanglé a écrit tout un volume pathologique sur la *Folie de Jésus*. Et certes du plan inférieur, infrarationnel, ces vétérinaires ont raison (1). De ce point de vue (puisque M. Binet-Sanglé n'admet que les sciences naturelles) un porc gras est certainement supérieur à un ascète, et même à Pascal. Car, diminutif du génie, la pensée ne serait-elle pas aussi une maladie du cerveau, tout au moins un « épiphénomène », comme M. Le Dantec l'a dit de la conscience, une sorte de parasitisme cérébral, de gui héréditaire et plutôt nuisible à la vigueur de l'arbre humain ? On l'a bien dit de la foi religieuse, et la conscience aussi est nuisible à la vigueur des instincts.En un sens, et pour qui vit dans un plan des choses, ce qui dépasse ce plan est un épiphénomène inutile et parasitaire. La vie est le parasite de la matière. La pensée est le parasite de la vie, la foi est le parasite de la pensée. La matière ne serait-elle pas le parasite du néant ? Et,en un sens, tout cela est vrai ; et de même que le gui nuit quelque peu au chêne qu'il suce,il est certain que la vie végétale qui s'y déploie, nuit quelque peu aux roches qu'elle désagrège, que la vache gonflée de lait entame un peu la prairie, que la pensée use un peu le cerveau, et que la foi, comme d'ailleurs déjà la conscience, mettent un mors au cheval débridé du libre examen et de l'indépendance absolue, c'est-à-dire au pouvoir de se tromper et de mal faire. Pour

(1) Non point du tout que Jésus ait la moindre trace de folie dans son âme ou son organisme ; jamais homme ne fut plus harmonieusement, plus divinement équilibré. Mais un équilibre de cette envergure exige, pour être embrassé, un peu d'ampleur et de profondeur de regard : le divin réclame le sens divin. Or qu'on se mette au point de vue de ces « pauvres d'esprit », je ne dis pas de chimie ni d'érudition, qui se trouvent, avec leur mentalité, en présence d'un fait tel que le christianisme. Comment pourraient-ils l'expliquer autrement que par la folie, l'hallucination ou les tares alcooliques. De l'échelon mental et moral où ils sont placés, ils ne peuvent voir et nous ne pourrions voir d'autre façon. — De même quand un matérialiste fameux définit la vision de St Paul à Damas « une décharge épileptiforme dans l'écorce occipitale », il ne fait qu'affirmer cette vérité que,du point de vue médical et physiologique, cette explication s'impose.

la plénitude, pour la virginité de sa force et de sa santé physique, peut-être vaudrait-il mieux pour l'homme d'être une bête, et, de fait, je ne vois guère d'animal qui ne soit supérieur à l'homme à quelque point de vue physique. La pensée a dû nuire à ce délicat et la cérébralité l'anémier. De même j'entends souvent dire que le christianisme nuit à la science et à la beauté, et que le paganisme les épanouit plus librement. C'est que le Christianisme a révélé une science et une beauté *d'un autre plan*, et que l'Apollon de Phidias et la Vénus de Milo, ces chefs-d'œuvre de l'impeccable plastique, sont un peu fades devant « la maigre image de ce supplicié tiraillé par quatre clous » dont Renan ne comprenait pas l'esthétique supérieure et transcendante. Car il y a divers plans de beauté, comme de vérité, comme de morale. La beauté mystique où s'entr'ouvre l'infini, où flotte un reflet céleste, n'est pas la beauté plastique ou animale, et diffère aussi de la beauté de l'intelligence ou de l'énergie humaine. La morale moderne n'est pas la morale chrétienne, ainsi que M. Gabriel Séailles l'a fort bien démontré dans un volume célèbre où il a seulement le tort de sacrifier l'une à l'autre, tandis que chacune a sa place, sa raison d'être et son emploi, toujours actuel et nécessaire, mais à des étages différents, à des profondeurs diverses de l'âme. Elles ne *s'opposent* pas, elles se *complètent*.

(*à suivre*).

JOSEPH SERRE.

VEILLÉE D'ARMES

O mon Seigneur, O mon unique Suzerain !
La pénitence avec ses morsures de crin
A zébré ma torpeur du treillis roux des plaies ;
Ce fut pour moi comme ceux qui vous flagellaient
Lorsqu'on vous travestit sous ces habits de fou :
Et voici que pour m'enrôler je viens vers vous,
Mais sanguinolent, tel qu'au gibet de ces monstres,
Sanguinolente, ô Chair de Dieu, je vous rencontre :
Faites-moi chevalier, je me suis fait martyr ;
Et je suis nu de tout baisers, de tout murmure,
De tout regret, pour que vous me puissiez vêtir
De votre volonté, libre et fidèle armure.
Abritez mes cheveux du heaume de la paix :
Qu'un raide gorgerin, vissé dans ses glissières,
M'induise à ne baisser aucun désir épais
Vers les choses qui retourneront en poussière :
Relevez pour la seule extase ma visière.
Et si vous prévoyiez que je dusse offenser,
La vertu de la croix dont mes brassards s'émaillent,
Rivez sur mes instincts une cotte de mailles
Telle que nul démon ne sache la fausser.
Cuirassez-moi de patience et de courage,
Mais laissez-moi la main lisse et sans gantelets,
De peur que je ne rende outrage pour outrage,
Bassesse pour bassesse et soufflet pour soufflet.
Ni haines, ni rigueurs ! Par contre, s'il vous plaît :
La voix qui persuade et les yeux qui émeuvent,
Pour que je rassérène avec vos espoirs saints

L'effroi des orphelins et l'angoisse des veuves.
O Modèle parfait ! soyez-moi si voisin
Qu'en voyant émaner de mon cœur en prière
Votre force autour de mes gestes, sarrazins
Ni tartares n'oseront m'attaquer par derrière.
Le combat que je veux combattre est le meilleur,
Puisque je pourfendrai la malice et la fraude,
Et que je guérirai en soignant leur malheur
Les lépreux qu'on expulse et les pécheurs qui rôdent.
Mais pour ce faire, j'ai besoin, grâce de Dieu,
De votre permanence et de vos accès brusques ;
Déjouez-le ce tentateur insidieux
Qui jusqu'au fond des bonnes volontés s'embusque :
Il s'affuble du rire et des clignements d'yeux,
De l'orgueil énergique et des langueurs malades :
Chassez toutes ses bouches avec votre accolade !
Et puis ramifiez mon âme, de façon
Qu'elle rayonne de mon torse, à droite, à gauche,
Eclaire les fornicateurs sur leur débauche,
L'artiste sur l'art, le savant sur sa raison ;
Attire, lumineuse à travers les buissons,
Les poètes qui rêvent et les vilains qui fauchent,
Pour qu'en leur dispensant la viande et la boisson,
Comme eux sans équipage et sans caparaçon,
Vers votre Règne, avec leur foule, je chevauche...
Car, s'il me faut brandir ton estoc ébréché,
C'est contre les rebellions de mes péchés ;
Et ce n'est qu'en mon sang que ta lame est trempée,
Amour ! Amour ! Amour ! O ma divine Epée !

RENÉ JACQUET.

Méditation à propos d'une Danse macabre

Sur les limites de la Hague qui semble par sa nature sauvage et romantique, ouatée de brume mystérieuse comme les montagnes d'Ecosse, une des extrémités du monde, à Cherbourg ville quelconque, mais sur une place que baigne la mer, qu'elle envahit même les jours de vent, s'élève l'Eglise de la Trinité, monument où chaque siècle a apporté sa pierre ; c'est une tour centrale et une nef anciennes, une voûte et un chœur de l'apogée gothique, des bas côtés flamboyants, restaurés récemment. Sur la paroi gauche de la haute nef, s'étend la danse macabre.

Elle fut restaurée vers 1870, mais si la finesse des traits, la subtilité des expressions ont disparu, la composition et la disposition, les gestes et les attitudes nous restent tout entiers, suffisant pour exprimer la pensée et le génie de l'auteur.

Ce sont de petits panneaux où la Mort — suivant le thème médiéval — entraîne un vif vers la porte sombre.

C'est toute la société qui sombre ainsi, du Pape, de l'Empereur au mendiant.

Inutile de nous arrêter à une longue et fastidieuse description, remarquons seulement qu'avec une forte sobriété — puisqu'il n'y a que deux personnages dans chaque panneau — l'auteur a su varier naturellement la synthèse admirable et intense qu'est chacune de ses scènes.

Agrandissant maintenant la question, du particulier au général, cherchons ce que le Moyen-âge a voulu enseigner par ce thème si beau de la danse macabre.

***

Il est évident devant un tel sujet que l'Artiste médiéval concevait son rôle de belle et grande façon ; il ne songeait pas à sa gloire personnelle, mais se considérait comme un prêtre du Beau et un fidèle du Christ.

C'était certes un art idéaliste et mystique que celui qui nous plante devant la Mort, face à face, et nous force de regarder le mystère de l'au-delà.

Brutalement, il nous arrache aux contingences, à l'enlisement de la matière, pose et résout tout à la fois le formidable problème de la survie, — de tous les grands problèmes métaphysiques, celui qui nous touche le plus directement.

Les Artistes du moyen-âge étaient des visionnaires et des prédicateurs ; leur art nous montre des âmes dégagées de la matière, éployant leurs ailes immenses et parcourant l'éther d'un vol soutenu.

De la Cathédrale, à la Miniature, une intensité profonde, une spiritualité idéale, logique et mystérieuse, subtile et simple tout à la fois, évoquent dans l'âme humaine des pensées ignorées, et font émerger du profond de son être comme des réminiscences d'une majesté céleste, tandis que les symboles précisent l'intention, détaillent l'enseignement des maîtres médiévaux.

L'idée de Dieu, mystérieux Absolu, jaillit et s'illumine à la vue des sévères splendeurs ; la Croix fait vibrer, prier la cathédrale immense, ou l'humble miniature.

Et voici l'enseignement premier que nous pouvons puiser dans ces œuvres spirituelles : c'est qu'être un artiste, c'est d'abord être grand, c'est être croyant, et enthousiaste, un visionnaire, *un illuminé*. On savait alors qu'une conviction profonde, une Foi vivante seule fécondait l'âme, et seule la rendait apte à recevoir les idéales inspirations.

Voilà, semble-t-il, ce que nous apprend la forme même de l'Art des Danses Macabres ; mais entrant plus avant dans le thème hiératique, voyons ce que nous dit l'Artiste-prêcheur.

⁂

« *Mors omnibus æqua* ». La Mort,— et l'Art avec elle — se rit, dans son mépris, de toute hiérarchie sociale. Cet Art qui prend la Mort pour thème, se situe par delà toutes les barrières des castes, dans les sphères de la Réalité Absolue.

De la hauteur où il juge, il peut rire de tous ces vains honneurs, comme de jouets d'enfants, il peut les considérer comme existant, nullement, comme du pur Néant.

Aussi le Verbe très chrétien des auteurs de Danses Macabres, hurle et clame l'égalité humaine ; il tonne et foudroye ces vaines distinctions qu'ont établies les hommes, qui fait le frère supérieur à son frère.

Devant les Tribulats, les Homais, les Prudhommes, qui hurlent haro sur l'Artiste qui parle d'Infini ; devant ceux qui, confiants dans la Force hiérarchique, n'acceptent de

devoirs que ceux qui ne gênent pas ; devant les arrivistes, les adroits et les habiles qui méprisent l'Artiste, parce qu'il n'arrive pas ; devant tous ceux de la terre, attachés au sol comme une plante rampante ; l'Art, vengeur admirable des opprimés et des faibles, dresse l'image de la Mort à côté de leur propre image.

Il semble que ce soit un miroir magique qui renvoie aux vivants leur image future, quand les vers de la tombe auront mis à nu le squelette difforme.

Il rappelle à tous les puissants — à quelque titre qu'ils le soient — qu'ils seront bientôt ramenés au niveau de ceux qu'ils méprisent aujourd'hui.

Tous nous paraîtrons nus devant la Mort ; alors plus d'habits brillants, ni de privilèges ; les archanges jugeront sur d'autres témoignages que la considération mondaine ; et l'humiliation dans l'au-delà attend tous les orgueilleux que le monde flatte, tandis que les humbles et les pauvres seront élevés aux suprêmes dignités. « Deposuit potentes « de sede et exaltavit humiles. »

Quoi de plus propre que la vue incessante de la Mort, devant qui l'égalité ne saurait être contestée, pour nous rappeler brutalement, quand nous l'oublions, que nous sommes tous de même nature, que Notre Seigneur est mort pour tous les hommes, qu'il nous faut nous humilier devant le mendiant qui frappe à notre porte, qui est notre frère en Jésus.

Quel rappel à la véritable humilité chrétienne qui se réjouit des humiliations supportées pour le Christ, qui a soif d'humiliations, celle que connut le petit frère François le serviteur de tous, ainsi que s'appelait le séraphin d'Assise celle dont N. S. nous donna lui-même l'exemple pendant toute sa vie et en particulier le Jeudi-Saint.

N'est-ce pas là aussi un rappel à la conscience de l'Individu pour lui rappeler qu'elle est supérieure à toute loi, puisqu'elle doit tout juger et n'obéir qu'après avoir donné son assentiment. L'homme a été créé par Dieu et reste toujours responsable de ses actes devant la Mort, quelle que soit l'autorité qui les lui commande.

En résumé, les auteurs de Danses Macabres nous disent : « Homme, souviens-toi que tous les hommes sont tes frères et tes égaux ; que tu n'as le droit d'en mépriser aucun, qu'ils sont tous rachetés par le sang de Jésus. Vois le niveau que la Mort promène sur tous les hommes, et n'oublie pas qu'au jugement où elle te conduira un jour, tu seras traité toi-même comme tu auras traité tes frères. Humilie toi donc aujourd'hui si tu veux être glorifié dans la gloire du Seigneur.

Souviens-toi aussi qu'alors tu devras répondre de tous

tes actes, et que tu seras jugé suivant la norme divine et non suivant les lois sociales, d'après le Bien réalisé individuellement en toi et autour de toi, non d'après l'intérêt de la société.

N'oublie pas que devant Dieu, il n'y a ni castes, ni hiérarchie, ni lois sociales, que tu n'es sur terre que pour faire ton salut, te préparer à paraître devant Dieu, et aider tes frères à s'y préparer. N'oublie pas que nul ne peut servir deux maîtres à la fois et que là où est ton trésor, là aussi est ton cœur.

Sache enfin que la Mort n'est que l'épreuve suprême, l'ultime porte à franchir : la purificatrice, l'illuminatrice, la perfectrice.

***

Voici donc le troisième point qu'il nous reste à traiter : quelle conception avaient de la Mort ces hommes qui, sans cesse, la présentent devant nos yeux, ces hommes dont elle était la pensée constante.

Sans doute leur regard voyait dans le sombre mystère, ce que la matière ne saurait révéler ; et quand ils représentaient la Mort par un squelette, ils n'entendaient donner que l'enveloppe matérielle, que le symbole de la profonde Réalité.

Comme l'Egypte et toutes les grandes époques qui ne tremblèrent point de regarder en face l'épouvante des mortels, le Moyen Age savait que la Mort, ce passage étroit, a deux faces opposées ; que s'il apparaît sombre et lugubre comme un départ et une séparation aux regards de la terre, il est, aux regards du ciel, lumineux et joyeux comme une belle aurore, brillant et doux comme une réunion longuement espérée.

Ils savaient quels sont les bienfaits de cet ange de la Justice et de la Bonté.

La Mort en effet est la Libératrice ; à nos âmes emmurées depuis notre naissance, aveuglées par l'enveloppe matérielle, limitées et blessées par l'espace et le temps ; elle rend l'Immensité, la Lumière infinie, la jouissance de sa liberté, de ses ailes planant dans l'Azur ; et cette libération entraîne d'autres bienfaits.

La Mort est la Purificatrice, c'est par elle que tous franchissent ce premier degré de la mystique de Saint Denys. Elle qui nous arrache définitivement à la matière, et à toutes ses souillures. Elle qui brûle en notre âme les habitudes terrestres pour la rendre limpide, transparente et pure comme le diamant.

La Mort est l'Illuminatrice, puisqu'elle nous mène au sein de l'éternelle lumière, et fait tomber le bandeau qui

offusquait nos yeux. Après nous avoir rendu pareils au diamant, aptes à supporter le feu qui purifie, le feu qui illumine, elle nous donne le vol vers le rayon divin qui remplira notre cœur de joie, dans un flamboiement de gemmes étincelantes, dans une pluie de feux multicolores et prismatiques.

La Mort est la Perfectrice, c'est la porte qui mène à la société bienheureuse et sainte des parfaits qui jouissent en Dieu d'une joie ineffable.

La Mort est aussi l'Unitive ; la matière nous sépare, la matière et le mal. La Mort nous unira comme nous devons l'être, deux êtres en un seul. Les barrières tombent, les âmes se reconnaissent et se précipitent l'une vers l'autre, s'unissant enfin, se confondant comme une flamme qui s'élève. L'Humanité tout entière se réunit, et comme une immense couronne de flammes ardentes et brillantes, unies deux à deux, elle monte vers Dieu. C'est ainsi que la Mort nous mène au bonheur. C'est elle l'épreuve suprême qui met le sceau définitif à tout ce que la terre a vu commencer, elle qui nous donne le bonheur en nous rendant parfaits.

O Mort, tu n'es pas l'ange sombre et noir que l'on imagine généralement.

O Mort, bel ange aux ailes blanches, à la robe de feu, toi qui unis ceux que la terre sépare et qui nous délivre de la matière, porte du ciel, aurore du bonheur, suprême espérance des désespérés, consolatrice des cœurs qui pleurent, purificatrice et illuminatrice suprême, Ange qui perfectionne et qui donne le bonheur, instrument des volontés divines, reçois le salut d'un cœur qui t'aime, parce qu'il ne te craint pas.

Les humains enlisés dans la matière, n'ont vu que le linceul qui cache le mystère ; mais sous ce voile resplendit l'ange très beau qui nous conduit à Dieu, c'est lui qui vient nous annoncer la délivrance finale, qui nous retire de la terre de douleur, qui nous unit ensemble ;

O Mort, tu es la porte lumineuse de la vie, de la joie, du bonheur infini, l'aurore sublime, bienheureuse et divine, les premiers rayons du Soleil éternel.

CARL DE CRISENOY.

LE DERNIER BAISER

Lorque je dormirai dans les bras de la Terre,
Je voudrais, par un soir d'octobre triste et beau,
Qu'une femme, aux grands yeux assombris de mystère,
Vienne incliner son front pensif sur mon tombeau.

Sa robe ondulerait sur ses pieds lents, parmi
Les feuilles que l'Automne arrache au front des arbres ;
Or, songeant au poète à jamais endormi
Elle viendrait s'asseoir et rêver sur le marbre ;

Sous l'herbe, sous la mousse et les rameaux du lierre,
Son doigt épelerait mon nom que, sur la pierre,
Les sables et la pluie auraient presque effacé...

Par le soleil mourant de pourpre couronnée,
Elle mettrait, jalouse un peu de mon Passé,
Un long baiser d'amour sur la pierre étonnée.

PIERRE VIERGE.

Ve MYSTAGOGIQUE

La Pensée Origéniste

Et l'esprit transparent sous l'enveloppe
[humaine,
Elevant la matière à sa sublimité,
L'empreint d'intelligence et l'orne de
[beauté.

LAMARTINE.

Dans les âges chrétiens, une Ville s'est élevée, célèbre entre toutes sur les rives du fleuve intellectuel qui coula, majestueux, pour fertiliser la pensée occidentale : Alexandrie. Un concours multiple de savants et de saints personnages transforma le sabre du Conquérant, son génial fondateur, en glaive de Vérité pour asservir désormais les doctrines des plus grands penseurs à son empire. Au sein de cet aéropage qui s'enorgueillissait d'un Ammonius Saccas, d'un Plotin, d'un Clément d'Alexandrie, brilla, pour les dominer, une intelligence si puissante, si féconde, si sublime en un mot que, malgré les injures et les calomnies, de formidables philosophes, illustres déjà par leurs propres travaux, des Jérôme, envièrent une destinée pourtant accablée de rigueurs poursuivie de persécutions.

Incomparable fut la réputation d'Origène. Il est en effet, après les Apôtres,le Maître de l'Église ; grand homme dès l'enfance, l'admiration de son temps surnomma ce prodigieux esprit « le divin et l'inspiré de Dieu ». Il a plus écrit que nous n'avons lu, disait de lui le solitaire de Béthléem. Et de quelle admiration enthousiaste n'est-on pas saisi à la lecture de ce discours, si pur de beauté attique où, disciple émerveillé, St Grégoire le Thaumaturge crie au monde sa gratitude pour le catéchiste alexandrin qui l'instruisit ; de quelle émotion n'est-on pas la proie lorsqu'on réfléchit que

ce Grégoire imposa à la modestie d'Origène, l'audition publique de ces louanges où sont vantées tour à tour la puissance intellectuelle, la simplicité du cœur, sa parole remplie de douceur persuasive et de force irrésistible, ou d'ineffable beauté. Ces éloges passionnés pour une âme « qui se rapproche tous les jours de la divinité » comme parle son admirateur trouvent partout de ces échos qui prolongent une voix qui, par sa sonorité, semble être une voix unanime ; témoignage le plus éclatant d'un zèle discipulaire, ce Thaumaturge avoue que son âme est collée à celle de son maître. La mère d'un empereur, Mamée, l'entoure d'une garde d'honneur pour qu'il vienne lui expliquer les mystères du Christianisme, et ce voyage est un triomphe ; Vincent de Lérins nous apprend que les Chrétiens l'honoraient à l'égal d'un prophète, clamant à son tour : N'est-on pas tenté de dire : J'aime mieux me tromper avec Origène que de rencontrer la vérité avec un autre. (1)

Cependant sa mémoire fut empoisonnée, comme déjà sa vie l'avait été ; des époques plus modernes, à l'exemple des sophistes qui empestèrent les jours de son existence, ont cherché à ternir l'éclat de ce génie radieux, sous le vain prétexte que sa pensée gigantesque s'était laissé guider avec abandon, par la folle chimère. Mais aussi quelques écrivains ont plus récemment abrité la grande figure d'Origène contre les atteintes des imposteurs et de ceux qui n'avaient pas éprouvé par eux-mêmes la valeur de ce diamant ; à tel point que brille maintenant le nimbe du Saint sur le front du Savant (2).

Nous ne sommes plus sous le règne où quelque Père Jésuite publiait une *Histoire de l'Origénisme*, d'une ignorance stupide, et c'est au contraire avec confiance que nous pouvons, à la suite des Vincenzi, étudier une doctrine, déjà captivée par les qualités morales de l'homme qui l'exprima. En effet, chez Origène, la doctrine et la vie ne forment qu'un tout inséparable ; l'homme qui a chanté le poème de la divine Charité était le même qui, pourchassé par l'envie et le mensonge, répondait : Nous sommes nés pour bénir et non pour maudire. Son nom nous est parvenu comme synonyme de rêveur et d'hétérodoxe, cepen-

---

(1) Je dois ajouter que le même St Vincent de Lérins a apporté quelques restrictions à son admiration. V. son *Mémoire contre les Hérétiques*.

(2) En 1753, l'abbé Dinouard fit paraître une justification d'Origène dans le *Supplément au journal ecclésiastique*... Tome III, partie Ire. Je la signale au cas où elle aurait passé inaperçue.

dant j'apporte peut-être une désillusion aux auteurs qui cherchent à protéger leurs systèmes d'aventure, sous l'autorité de cet illustre chrétien. Je dirai que l'élément qui nous le rend immédiatement sympathique, c'est au contraire le caractère particulier de ce théologien qu'on a montré utopique et qui fut, en telle manière, si respectueux de la tradition, si timide, si candide même à son égard, que les principes de sa vaste théorie sont en quelque sorte garantis du danger que ses hypothèses pouvaient offrir et qu'il nous est possible désormais, dirigé par la plus grande illustration du Didascalée, de raconter le poème théosophique du Christianisme, expression de ce sens spirituel des Ecritures auquel son maître, lui aussi fameux par le savoir et la sainteté, Clément d'Alexandrie, l'initia.

Mgr Freppel, dans une étude trop verbeuse sur Origène, rejette les prétendues audaces de sa pensée sur les influences platoniciennes ; on ne peut plus le nier aujourd'hui, après l'important travail de J. Denis, helléniste compétent, et celui, à la fois sobre et savant, du R. P. Prat, il faut rejeter ce lieu commun de la critique ; le catéchiste alexandrin ne doit à peu près rien au Platonisme. S'il est partisan de la préexistence des âmes, il n'emprunte aucun argument au philosophe antique ; s'il croit à la palingénésie du monde, il ne l'emprunte pas aux Stoïciens, mais au christianisme, et l'on peut dire en définitive, que, versé dans toutes les connaissances divines et humaines (1), il borna son rôle, ambition grandiose ! à mettre en corps de système une somme d'idées ambiantes qui, flottantes dans les cerveaux alexandrins, étaient restées sans coordination jusqu'à lui.

Il nous faut placer Origène dans son milieu. Si ce grand esprit reste l'exemple de l'alliance formée par l'envergure de l'intelligence et la beauté de la sagesse, la ville d'Alexandrie elle-même, se présente à notre souvenir comme le centre où le conflit des idées philosophiques et des opinions religieuses devait tourner à la glorification de la Vérité, grâce à la tolérance des esprits qui n'avaient pas encore montré les différences trop accusées de systèmes opposés. Il faut même qu'il y ait eu un secret amour de l'Unité dans cette cité où les sectes vivaient côte à côte, cherchant les unes et les autres, à s'instruire auprès des maîtres représentant chacun des écoles particulières : un disciple de Plotin, Amélius (2) trouvait, dans St-Jean,

(1) Eusèbe. Hist. eccl. t. VI, c. 1.

(2) Amélius, natif de Toscane, vivait au IIIe siècle, son nom était Gentilianus. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, on en trouve quelques fragments dans Eusèbe (Prœp.ev.) dans St Cyrille, (in Julianum) dans Théodoret (Græc. affect.)

l'appui de sa doctrine sur le Logos ; des païens adressaient leurs ouvrages à Origène pour qu'il en fît l'examen avant d'en recevoir la dédicace, des hérétiques se disaient, avec gloire, ses disciples.

Quelle leçon de tolérance ne recevons-nous pas, de cette tolérance que les hommes d'autorité peuvent bien politiquement mépriser, mais qui vaincra la perversité du monde, de cette tolérance qui inspira aux Leibnitz, aux Fénelon et aux Ballanche, ces belles pages qui défient les moqueries des tristes ambitieux qui voient le Règne de l'Esprit pur établi par la coercition.

Un indice de synthèse religieuse où tous les esprits cherchaient à se rencontrer. Vivant dans une atmosphère de recherche conciliatrice, des Chrétiens s'étaient imaginés que peu importait le nom qui désigne le vrai Dieu, si bien qu'Origène se trouva obligé d'enseigner, comme nous l'apprend son ouvrage *sur le Martyre*, qu'il n'est pas permis d'appeler Dieu autrement que lui-même s'était nommé et que les mots divins gardent les vertus secrètes.

Peut-être faut-il voir dans cet usage qu'il réprouva, avec raison, l'influence répandue par des leçons où le Dieu des Ethniques et le Dieu de la Révélation, étaient désignés comme identiques sous la diversité nominative et qu'aidé de la philosophie, l'homme devait, pour s'élever à la compréhension des Ecritures, se développer dans le mystère de la Gnose. La ville où déjà s'étaient opérées des tentatives de syncrétisme entre les religions juive et grecque devait voir le premier essai de systématisation logique du dogme chrétien.

La philosophie de Clément fut plus dispersée au sein d'un mélange érudit de doctrines approuvées ou contestées. Cependant il n'y a rien, quoi qu'on en ait dit, dans le système d'Origène, qui ne se trouve déjà dans la pensée de Clément. Mais ils gardent tous deux leurs qualités différentielles, et, si l'on voulait exposer la théorie chrétienne d'Alexandrie avec tous ses principes et les conséquences qui en découlent naturellement, le Maître et le Disciple deviennent inséparables.

Il y a peut-être plus d'ampleur chez Clément lorsqu'il envisage la Révélation, il en étend les rameaux dans toutes les nations ; le sens esthétique dont il est étonnemment doué lui permet d'envisager l'intelligence grecque avec une singulière tendresse, et persuadé que le Verbe avait été le Pédagogue de tous les Sages, à quelque peuple qu'ils appartinssent, il cherche à prouver que la Philosophie avait été pour les Ethniques ce que l'Ancien Testament avait été pour les Hébreux ; à son avis, rien de plus utile que les armes de la Raison hellénique, pour réfuter

les erreurs. Il pose les fondements d'une théorie gnostique qui reste comme un remarquable exemple de théosophie, c'est-à-dire d'une science de Dieu, de la vie au sein de l'essence divine et des manifestations en dehors de l'Absolu, enfin des rapports d'intellection, d'illumination et d'union élevant la Créature jusqu'à son Auteur. Bref, s'il fallait étudier le progrès du cœur et de l'intelligence que l'adepte peut faire dans la voie de la mysticité, nous nous adresserions plutôt à Clément et nous admirerions cette gnose qui aboutit à la doctrine du Pur Amour. Mais nous traitons surtout de la Destinée humaine. Les sciences vulgaires peuvent sonder les problèmes de la vie présente, pensait Origène, aussi, cherche-t-il à appréhender tout ce que les âmes curieuses du mystère cherchent à ravir à l'Inconnu.

Du reste se retrouvent chez son disciple les conseils que Clément d'Alexandrie donna sur l'usage des sciences profanes pour établir le système chrétien sur la base de la Raison. Il est vrai que l'auteur du *Peri Archon* ne se met à l'étude de la science proprement dite qu'avec cet esprit symbolique qui dirigea souvent les Collèges initiatiques de l'Antiquité et qui se propagea parmi les exégètes allégoriques jusqu'aux temps modernes.

De même s'il possède un chaud enthousiasme à l'égard de la philosophie grecque, Origène n'en ressent pas autant les charmes que l'auteur des *Stromates* et, une fois semble-t-il qu'il lui aura demandé quelques-unes de ses ressources pour rendre accessible le dogme à l'intelligence, il la laissera bien vite avec toute son insuffisance et toute son incertitude. Disons-le, Origène est avant tout d'une nature mystique ; sous le rapport de la Morale, il préfère Epictète à Platon. A certains égards, nous pouvons dire toutefois qu'au-dessus de son système exprimé, il y a sans doute, comme chez tous les hommes de génie, ce que j'appellerai un poème conçu. Ainsi qu'on entende cette réflexion à propos de l'évangile de St Jean : « Si l'évangéliste, pense-t-il, avait entonné plus haut, le monde n'aurait pas été capable de comprendre ». Quelle sublimité de vision ce cri ne révèle-t-il pas ? Origène appelait encore l'évangile johannique la fleur des évangiles.

Sa méthode exégétique est bien cette méthode de l'allégorie plus particulière à l'Orient, et que tous les philosophes avant et autour de lui, préfèrent ; J. Denis exagère cependant le défaut de méthode rationnelle dans la construction d'Origène ; on ne peut demander la perfection du genre à celui qui justement en exécuta les premiers dessins sur l'ensemble des textes sacrés. Origène est donc

allégoriste ; il sait que toute la Loi est spirituelle pensant que même un iota, un signe possède un sens caché.

Qu'il y ait eu une Initiation au collège chrétien d'Alexandrie, il ne faut pas avoir lu les *Stromates* pour en douter. Maintes fois Clément parle de son enseignement donné à l'exemple de collèges antiques divisé en petits et grands mystères. Il faut non seulement affirmer que dans ses œuvres, on trouve une méthode intellectuelle d'Initiation, mais que le mode d'enseignement pratique était lui-même gradué, suivant les classes de disciples plus ou moins avancés dans la Doctrine. Il en était de même à l'Ecole d'Origène. La leçon symbolique, était réservée aux Initiés. C'est probablement dans les cours strictement oraux qu'on révélait les arcanes que Jésus-Christ avait confiés, comme il est dit dans les fragments des *Hypotyposes*, aux trois apôtres qui avaient assisté à la transfiguration au Mont Thabor ; cette Gnose fut transmise et Clément se refère maintes fois à cette tradition communiquée par les anciens, successivement. « La gnose, dit-il exactement, ayant été laissée à un petit nombre, sans écriture, est parvenue jusqu'à nous. »

Le procédé dont se servit Clément pour instruire est le procédé symbolique, évocateur, il dit la vérité tout en se taisant, il révèle tout en cachant.... personne ne l'ignore ; cependant, il s'était proposé d'écrire un ouvrage sur les doctrines enseignées aux adeptes qui s'étaient le plus élevé dans la gnose. Cette idée ne reçut jamais d'exécution. De même on prétend qu'Origène avait composé, lui aussi, des *Stromates*, livre adressé aux parfaits et aux Initiés. Nul fragment de cet ouvrage ne nous est parvenu.

Le silence de Clément est parfaitement explicable. Nous savons que la masse parviendra tardivement à la connaissance des mystères en leur profondeur et dans Alexandrie, pour intellectuelle que fût cette ville célébre, tout le monde n'y était pas philosophe, les œuvres de Clément ou d'Origène sont là, comme d'irrécusables témoignages de l'infériorité du grand nombre. Ces fidèles de la foi simple étaient désignés sous le nom de *Simpliciores* ; en d'autres lieux, saint Paul lui-même, se plaignait de l'insuffisance des Mysticités.

Quoi qu'il en soit, ces *Simpliciores* contre lesquels Origène eut tant à lutter, pendant le cours de sa vie, furent la cause immédiate qui rendit quelques Pères, même l'auteur du *Peri Archon* en certains cas, pleins de réticences, quand ils ne furent pas contraints à un mutisme complet.

Qu'il y ait une religion supérieure, rien de moins douteux, Origène le dit formellement : il y a un Christianisme extérieur et un Christianisme ésotérique (*Christianismus*

in occulto existens). J'en dirai plus long aux Initiés,avance-t-il également.

Là encore, comme pour les Mystères, nous ne devons laisser aucune confusion s'établir. Le secret auquel s'astreignirent les docteurs d'Alexandrie ne va pas contre un enseignement qui trouvait dans la personne d'un chef l'unité de sa règle ; Origène en appelle constamment au principe d'autorité lorsque des ennemis se transforment en calomniateurs. Il ne s'agit donc pas pour l'Origénisme d'une doctrine différente de la foi commune. On a parlé à tort et à travers d'Origène, mais, étrange phénomène de l'Histoire, avouons-le sans détour, ce seront les disciples, les admirateurs enthousiastes, les apologistes d'Origène qui seront à Nicée, les fondateurs de la Dogmatique chrétienne. Saint Athanase invoquant le témoignage d'Origène contre Arius ! Il faut pouvoir compter sur la confiance ingénue de son lecteur, comme Mgr Duchesne, de savante renommée, pour oser révoquer le grand maître d'Alexandrie, qui gêne singulièrement ses théories sur le dogme de la Trinité à l'époque anté-nicéenne (1).

Si le dogme est intégral, il y a l'interprétation du dogme; pour le catéchiste Alexandrin, l'Ecriture est, comme l'homme, doué d'un corps, d'une âme et d'un esprit.

Quelle ardeur de langage, expression d'une âme passionnée, lorsqu'irrité, Origène s'indigne contre les notions qu'il cherche à déraciner de l'esprit des *Simpliciores !* On connaît des exemples maintes fois cités ; qui serait assez idiot, s'écrie-t-il, pour imaginer que Dieu a planté à la manière d'un agriculteur un jardin à Eden ?.,. Tout antropomorphisme était pour lui un motif de scandale, comme il réservera tout son dédain pour les partisans d'une résurrection charnelle.

Découvrir le sens spirituel des Ecritures pour s'élever de plus en plus dans la compréhension pure de la Doctrine était pour le Père Alexandrin un besoin de sa mysticité et je ne peux voir, dans une semblable attitude, comme l'un de ses biographes J. Denis et comme Franck qui le répète servilement, une des formes de la liberté de penser. Quelle liberté de pensée peut-il y avoir chez un homme qui présente ses hardiesses à titre d'hypothèses ? Le seul but que son zèle s'était proposé consistait à repousser l'esprit Judaïsant, de rejeter par conséquent tout un ensemble de cérémonies formelles, désormais désuètes ; et comme le Nouveau Testament lui-même est la prophétie d'un Evan-

(1) « Origène flétri, hélas ! de trop de condamnations » écrit Mgr Duchesne. Il ne reste plus à ce savant homme qu'à nous donner des dates.

gile éternel, de monter grade par grade, dans la lumière de la Pensée et de la Vie.

Cependant il fallait éviter le danger du Gnosticisme, qui mésestimait complètement l'ancien Testament, comme étant le témoignage d'un Dieu cruel qu'il nommait par opposition au Dieu bon de l'Evangile, le Dieu-Juste ; prouver ainsi, d'après le langage des Cabalistes, qu'Elohim et Jéhova sont un même Dieu. C'est pourquoi Origène s'acharne à entendre un grand nombre de passages de l'Ancien Testament par le procédé ésotérique et passe ses veilles à chercher la trame de l'Evangile dont l'Evangile actuel est une figure. A ce sujet je me permettrai de m'étonner de la fantaisie de certains écrivains qui voient une ressemblance entre la Cabale et le Gnosticisme. Il n'y a jamais eu deux systèmes plus contraires.

Laissons Origène et sa pensée sur Dieu ; il satisferait ici plus strictement un théologien de profession et ce n'est pas un des points que nous voulons mettre en valeur. Disons cependant que le premier, il posa rationnellement le grand problème de la Trinité ; mais sa théorie de la subordination des personnes divines trouverait mieux une place dans quelque étude où l'on traiterait des conceptions admises par la Théosophie universelle sur l'Absolu dans la triplicité de son Etre. Il est toutefois opportun de retenir que l'idée dominante de sa Théologie est celle du Bien ; pour Origène, Dieu s'appelle la Toute-Bonté.

La réserve d'Origène sur le Père divin est attribuable aux subtilités éperdues des Gnostiques, et nous en trouvons la preuve en ce que de même que pour le Fils, il se fâche, pour ainsi dire, faisant d'évidentes allusions au Gnosticisme, que Jésus Christ, qui possède un nombre infini de noms, dit-il, ne soit appelé que le Verbe.

Penchons-nous sur sa Cosmologie.

Origène démontre la création *ex nihilo*, il la dit cependant éternelle. Il est donc simultanément orthodoxe, comme un *Simplicior* et gnostique.

L'idée de l'éternité du monde a choqué un grand nombre d'esprits. N'est-elle pourtant pas enseignée dans la Bible, si on sait la comprendre ? Du reste, on a toujours enseigné que l'idée de l'éternité du monde ne répugnait pas à sa contingence : *Æternitati non officit contingentia.*

Mais considérant l'Etre absolu sous le rapport de la Bonté, Origène, comme Clément, affirme avec raison que l'activité divine consiste à être *bienfaisant*, c'est-à-dire à manifester sa bonté et comme cette activité est éternelle, nous devons conclure à la création *ab œterno* ; il est en même temps impie et absurde, écrit-il, de dire que Dieu était oisif et immobile, ou penser que sa bonté n'ait fait

quelque bien et sa toute-puissance soit restée sans agissement. Cependant Origène admettait que la période actuelle du monde est moderne, ainsi que le mesure la chronologie hébraïque, sans autorité plénière du reste ; mais alors, le père alexandrin peuple l'espace et le temps de mondes antérieurs, créations successives, peut-être détruites et renouvelées où les âmes ont déjà évolué.

Origène suppose que toutes les âmes ont été créées parfaites, et c'est là un point important de sa cosmologie, elles n'étaient point sans quelque matière. On sait toutes les discussions des Pères et des Philosophes au sujet de l'âme humaine ; l'école de Carthage, Tertullien en avait une conception matérialiste, Origène, au contraire, envisage la matière sous un aspect spirituel. Cependant pour lui, tous les êtres, Dieu excepté, possèdent ce corps qui est la limite de leur perfection. Or de telles idées se relient au problème de la Chute.

Clément s'était sans doute mieux expliqué, pensant que l'homme avait été créé dans un état susceptible de progrès et de perfection, tandis qu'Origène le suppose parfait, mais au fond la position théologique revient au même pour nos recherches. L'homme, même celui d'Origène, reste placé entre l'Indéfini de ses aspirations ou la fixité du libre arbitre dans le choix du Bien et la limite de son être, c'est-à-dire la matière, la matière telle qu'elle était à ses jours originels. Or, ayant mésusé de ce libre arbitre, les crétures sont tombées, c'est-à-dire que ce corps, cette matière qu'elles possédaient, s'est appesanti, devenant la chair grossière, et ce composé d'organes qui n'a jamais été asservi que par la volonté de M. de Bonald. Comme l'usage du libre arbitre a été plus ou moins mauvais, les différences se sont accusées par le plus ou moins de gravité dans les chutes, de dégradation, selon l'expression exacte du catéchiste alexandrin. C'est ainsi que se sont établies des hiérarchies d'intelligences plus ou moins lumineuses, plus ou moins épaisses selon le degré où elles sont restées pénétrées de l'action divine.

Le corps, enveloppe éthérée qui individualisait les esprits, était immatériel. Les traditions disent qu'il a été condamné à la mort, mais elles n'ont pas dit à son anéantissement et à sa disparition. Loin de là, comme la fin doit être semblable au commencement, d'après le grand principe d'Origène, les âmes qui étaient en communion avec le Bien retourneront à la source de sa toute Bonté et comme elles ont été revêtues d'un corps fin, subtil qui les différencie, la matière reprendra son état originel.

Le grand œuvre de transformation matérielle s'accomplit par la mort ; aussi le problème de la résurrection est-il

capital dans l'œuvre origéniste. Il est certes à ses yeux rationnels, plus important que la Rédemption de tous les mondes, qui n'est après tout qu'une conséquence. Au lieu de s'effaroucher de quelques phrases, ou de quelques fragments de théories qui ont entaché sa mémoire, alors que des pensées identiques se trouvent déjà chez son maître, Clément, il est plus utile d'aller au cœur de la doctrine d'Origène, si éminente par les aperçus nouveaux qu'elle fait entrevoir.

Quelques *simpliciores* ont pu croire qu'il avait nié la résurrection de la chair, il n'en est rien.

Examinons si l'influence platonicienne, comme on l'a dit, quoique les doctrines de l'antiquité aient eu peu d'empire sur Origène, l'avait amené à repousser la résurrection des corps, puisque le corps actuel est une conséquence de la chute. De là quelques auteurs ont pu croire à certaines inconséquences en relevant des affirmations qui ne laissent point de doutes possibles sur sa croyance formelle à ce sujet. Il n'y a pas davantage de contradiction qu'il n'y a de négation dans l'Origénisme. Expliquons-le. Et notons que ce qui a pu laisser croire à la négation, c'est le constant souci qu'Origène garda de ne point entendre les textes sacrés seulement dans leur sens littéral. Il est évident que des membres créés pour un usage temporel, deviennent inutiles dans l'Eternité et notre philosophe raille toujours avec autant de raison, les hommes de conception charnelle qu'il appelle *des amateurs de la chair* : pourquoi des dents, exprime-t-il, là où il n'y a plus d'aliments à broyer ; pourquoi une différence de sexes, s'il n'y a plus de mariages. Ici nous n'avons qu'à approfondir quelques idées émises déjà à la fin de notre quatrième Mystogogique.

S'il est vrai que le corps actuel, tel que nous le connaissons, tel que la physiologie peut l'étudier, est ce même corps possédé à l'origine et en qui les effets de la chute se sont manifestés par sa matérialisation ; à la résurrection, sorte de réincarnation, nous reprendrons bien un corps, d'après notre penseur, mais un corps qui, sous l'influence de l'âme, se sera spiritualisé, qui aura acquis les qualités subtiles et lumineuses du corps éthéré, premier vêtement de l'homme. C'est pourquoi l'alexandrin déclare que la chair ne périt pas après la mort ; la mort ne fait que la transformer, le vase d'iniquité est devenu vase d'honneur.

Il ne suffit pas de parler des témérités d'Origène ; il faut le comprendre. Le corps, à son avis, ressuscite donc ; à ce propos on ne peut même pas dire qu'il professait sur le principe d'individuation de la matière des idées hardies.

Car nous pourrions plutôt demander à la critique si elle connaît, à ne s'y pas tromper, le principe d'individuation matérielle ; l'Eglise a eu le soin de ne pas se prononcer.

Origène pensait que la *forme* était le principe d'identité, spécifique et indiduelle. Il est une forme spécifique disait-il qui, transfigurée, enveloppera de nouveau l'âme à la résurrection. Il ne se trompait pas. Si nous prenons la Cabale à titre de critérium : les âmes des justes énonce le *Zohar*, ont en haut des formes semblables à celles des corps qu'elles animaient ici-bas. Le système origéniste s'accorde parfaitement ici avec les principes cabalistiques. L'homme est tombé du monde des formes — Ietzira — où il vivait dans le monde Aziah, qui est le nôtre, monde des corps ou des écorces. Et de même si le *Zohar* n'admet qu'un univers avec quatre aspects de cet univers, il n'existe pour Origène qu'un seul Univers.

Rien de plus exactes, nous semble t-il, que les spéculations d'Origène. Lorsque nous parlons de la Matière, il faut soigneusement distinguer. La matière première est celle que Dieu créa et qui se conserve toujours identique même lorsqu'elle s'est développée par les forces occultes qui la vivifient, et qu'elle a été par conséquent assujettie aux transformations ; la matière développée est une illusion, dans le va et vient de ses mutations incessantes, elle ne se fixe jamais et n'est jamais identique à elle-même, c'est ce que disait Origéne : « Bien que le substratum matériel de tout corps vivant ne reste pas deux jours le même, Pierre et Paul par exemple n'en conservent pas moins leur identité non seulement quant à l'âme incapable d'accroissement et de diminution, mais aussi relativement au corps dont la forme caractéristique subsiste malgré ses transformations. C'est par ce type toujours le même que le corps de Pierre et celui de Paul manifestent leurs qualités corporelles... C'est la forme corporelle qui enveloppera de nouveau l'âme à la résurrection, mais changée en mieux et non pas absolument la matière qui en était le substratum dans sa première vie. Puisque la forme dure malgré les transformations, le corps futur aura la forme du corps actuel, malgré les changements en mieux qu'il aura subis... Ne vous scandalisez donc pas si l'on dit qu'alors la substance de nos corps ne sera plus la même, puisque la raison démontre à quiconque sait réfléchir que maintenant déjà cette substance n'est pas identique à elle-même deux jours de suite. »

A mon avis le problème de la résurrection est un de ceux qui a tant remué les esprits attachés aux différentes traditions et qui les a le plus divisés.

Ces principes étaient, d'après le Père alexandrin, applicables au monde lui-même. Et, en effet les éléments qui s'étaient assimilés dans le corps, en l'abandonnant se répandent dans le grand tout pour faire partie d'un autre corps, quel qu'il soit. soumis aux continuelles transformations. C'est ainsi qu'en un certain sens on peut déduire qu'il y a toujours eu en ce monde des incorporations. Et en effet, l'ensomatose est une croyance chez Origène.

Notre docteur comparait la forme corporelle à la raison séminale. De ce point de départ, il développait toute sa doctrine de la résurrection.

Analogiquement, il la démontre par la mort et la résurrection du grain de blé. « De même que du grain de blé, il surgit un épi, déclare-t-il, de même il faut supposer dans le corps une certaine raison, un certain principe qui ne se corrompt jamais et qui fait que le corps ressuscitera, incorruptible. »

Il écrit ailleurs, dans le *Peri Archon* : « nos corps tombent dans la terre comme le grain de blé, mais ils ont en eux la raison destinée à maintenir en un seul tout la substance corporelle, et quoique nous soyons morts, corrompus et dispersés, cependant à la parole de Dieu, cette raison qui subsiste toujours intacte dans le corps, le redressera du sein de la terre pour le rétablir et le réparer, comme la vertu intrinsèque du grain de blé survit à sa corruption et à sa mort pour lui refaire un corps dans la tige surmontée de l'épi. »

Nous voyons ainsi par cette théorie des « raisons séminales » qu'Origène se maintient au milieu des hommes grossiers qui admettaient la résurrection dans sa littéralité : membres, usages terrestres dans le ciel, tout ce qui pouvait séduire une imagination attachée à la grossièreté des sens, et des gnostiques qui pensaient à une dissolution, à un anéantissement des éléments corporels qui laissaient le principe spirituel accomplir seul sa courbe d'évolution.

Pour le catéchiste alexandrin la doctrine chétienne est plus intégrale, en ce sens que la Matière elle-même, considérée dans son germe, dans sa semence, principe du retour à la vie par la transformation des éléments matériels, la Matière, dis-je, suit également une voie évolutive réservée à l'esprit par la majorité des Théosophies.

Ce qui faisait accuser Origène de nier la résurrection, c'est qu'il niait la naissance proprement dite des corps possédés par les individus si nous envisageons les corps dans un état statique, de réalité impossible, puisque les molécules matérielles, nous l'avons vu, entrent pour mourir et sortent pour revivre dans cet être qui est unum — multiplex, comme dit la Sagesse. Mais, ainsi qu'il l'affirmait,

d'après Saint Jérôme : « Dans toute semence il y a un principe inséré par le Créateur qui contient toutes les matières futures sous une moelle primitive. » En somme, les atomes matériels doivent retourner dans le Gand Tout; à la mort le germe organisateur de la matière également et c'est ce germe confié à la terre comme une grande matrice qui appréhendera ou plutôt se laissera informé par l'âme. Et l'on conçoit qu'au jour de la Résurrection, il suffira à chaque âme de retrouver non pas son corps, ce qui serait impossible, puisque le corps se dissout encore une fois, qu'il passe en se renouvelant, mais le germe, la raison séminale des corps et, par conséquent, de même que ce germe en se développant a été le principe animateur de tout notre organisme, de même ce germe retrouvant l'âme, reformera un corps identique au premier ; il sera le démiurge du corps ressuscité. La résurrection est devenue en quelque sorte, dans un tel système, une seconde création, une palingénésie, cette création ne s'opérera plus suivant une progression fatale à tout être soumis à la loi du temps, mais s'opérera spontanément. Enfin, comme au contact de l'âme, toutes les molécules matérielles s'immatérialisent. Origène en déduit, conformément à la Révélation que nous posséderons un autre corps que le nôtre quand aux qualités, que ce sera un corps spirituel et éthéré.

Saint Jérôme ne comprit rien à cette doctrine, il resta tout désorienté des différences que les origénistes faisaient entre le corps et la chair. Il se groupa avec les *Pélusiotes*, c'est-à-dire les gens de boue pour invectiver cet Origène qu'il avait jadis tant vanté.

Qu'il s'agisse bien de spiritualisation des éléments pour Origène, c'est que notre âme se crée à elle-même son véritable corps et c'est celui qu'elle reprendra à la résurrection par suite du germe qu'elle y aura déposé.

S'il fallait résumer d'un mot l'immense théorie du Père alexandrin nous dirions : l'homme était primitivement esprit νοῦς, doué d'un corps éthéré, il redeviendra son premier état c'est-à-dire âme sanctifiée se confondant avec sa partie supérieure et douée de cette qualité de corps subtil.

D'après le catéchiste alexandrin, les principes du Christianisme qui se rapportent à l'homme se rapportaient aussi au monde. En effet, les perfections invisibles sont manifestées par les perfections visibles ; oui ! mais obscurément. Or si la Révélation scripturale assigne un but semblable à la Création d'être elle-même une Révélation, ne faut-il pas que la matière reprenne ses formes intégrales où s'exprimait l'Absolu ? Il en sera bien ainsi car l'espace sera pénétré du principe immatériel qui s'attache à la matière spiri-

tualisée, et, de même que nous ressusciterons pour être transformés, puis transfigurés, enfin béatifiés et divinisés ; la Matière, le corps ressucitera pour être soumis aux mêmes procédés de transformation, de transfiguration, de béatification et de divinisation.

Aussi, le monde suit le même processus de développement que l'homme. C'est un seul et même monde qui passe par des phases diverses où il se spiritualise de plus en plus et Origène rejetait par là l'*expurosis* qu'il déclarait indémontrable et que les Stoïciens concevaient dans un sens physique et fatalement continu dans une uniformité qui conditionnait l'identité des mondes soumis à l'action des palingénésies infinies. Les auteurs qui suivirent le mieux Origène, à ce propos, sont l'évêque Numésius et Enée de Gaza.

Tel est le point le plus important de l'Origénisme, je le répète ; au fond Saint Jérôme l'avait bien senti.

La destinée finale de l'homme et des mondes n'est plus qu'une conséquence. Résumons-nous et nous poursuivrons ensuite l'exposé de la doctrine origéniste.

Le corps qui était d'abord ce qui distinguait les esprits en limitant leur perception devient l'entrave à la dislocation du monde originel.

Et dans l'état de chute, tous les êtres se sont hiérarchisés selon ce degré où les enveloppes matérielles sont restées en rapport avec leur spiritualité. C'est en cela que le monde actuel est une modification d'un état antérieur. A part Dieu, intelligence pure, tous les esprits ont possédé une matière, (c'est un principe admis par les Ethniques,) indéterminée en soi, mais comme eux, éternelle. Cette matière subtile s'est ensuite épaissie, s'est bestialisée, par le fait de la chute pour employer une de ses expressions, et comme chez les Orphiques dans la descente des âmes à travers les astres, l'âme est passée par toutes les formes et a revêtu les qualités diverses. Je cite les Orphiques par analogie, mais ici Origène s'accorde absolument avec la Cabale.

Souvent on peut remarquer les ressemblances entre sa philosophie et le système cabalistique. Je note en passant son adhésion à ce que nous appellerions aujourd'hui la théorie des correspondances entre le ciel et la terre, pour lui, toutes choses d'ici-bas ont une sorte d'affinité et d'analogie avec les choses célestes.

Le monde actuel est identique au monde antérieur, il l'est au monde futur, il n'y a qu'un monde qui se succède à lui même, pour ainsi dire dans ses phases diverses où il se transforme. Et c'est bien là ce que tant de mystiques, de Pères de l'Eglise ont pensé implicitement lorsqu'ils ont

dit : Le ciel est un état et non un lieu, l'enfer est un état et non un lieu, ce qui engageait Origène à déclarer que l'enfer est engendré par l'âme elle-même. En définitive, la figure du monde passe, mais le monde n'est pas anéanti, devant toujours être en rapport avec la nature raisonnable.

Et nous pouvons admirer la grandeur de la prescience de Dieu et la bonté de ses desseins ; elles éclatent puisqu'il a mis prévoyant le mauvais usage de la liberté humaine, il a mis dans le monde actuel le germe du monde futur, faisant ainsi de la Mort et de la Vie une seule et même chose, *unum et idem*.

Origène ne croyait pas à la métempsycose, c'est-à-dire à la doctrine qui prétend que l'âme prend successivement des corps en se les appropriant. Il y avait pour lui métabole, mais alors métabole des éléments matériels qui passent dans l'être pour en sortir une fois spiritualisés ou non selon la qualité des âmes.

Ces éléments qui ont fait partie de notre corps, une fois retournés au Grand Tout peuvent constituer et constituent le règne végétal ou animal ou humain. Cette migration des molécules est à mon avis, ce qui a donné lieu à la croyance antique de la métempsycose.

Les Anciens primitivement connaissaient-ils la théorie scientifique sur laquelle nous pouvons établir le voyage de la matière, qui a pour but de la spiritualiser, n'en connaissons-nous alors que les explications corrompues, ou savaient-ils par tradition les conditions assignées à la vie de la matière. Je l'ignore.

Non ! Origène ne croyait pas à la métempsycose, il a toujours protesté de n'y pas croire. Plus enfin, il n'emploie même jamais ce mot, comme Plotin du reste le catéchiste emploie toujours celui de métensomatose (1) à laquelle il ne croyait pas davantage.

Mieux encore, il pensait que les animaux étaient des machines. Il croyait donc qu'il y a changement des corps quant à leur condition et leur qualité ; mais il ne disait pas, comme le Bhagavat-Gitâ, que comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte le corps pour revêtir de nouveaux corps.

Brucker avait-il vu juste dans sa conclusion sur le système ésotérique des Juifs à ce sujet ? Quoi qu'il en soit il jugeait que c'était la *Nephesch* qui évoluait dans le monde sensible.

Le fameux verset de l'Evangile de Saint Jean qui est

(1) Passage d'une âme d'un corps, dans un autre corps.

pour certains, favorable à la croyance de la métempsycose. Qui es-tu ? Jérémie ? etc, à propos duquel nous avons donné déjà un sens plus profond était pour Origène, une allusion non pas à l'âme, mais à la vertu phrophétique.

La philosophie d'Origène, quelque élevée qu'elle soit ne va point contre l'orthodoxie (1). Le R. P. Prat déclare qu'en soi, la multiplicité des mondes dans la durée n'est pas plus contraire à l'orthodoxie que la pluralité des mondes dans l'espace. Il dit également qu'elle devient erronée si l'on fait de la création matérielle la prison des âmes, destinée à disparaître dès que les esprits corporels auront achevé le cycle de leur purification graduelle et à reparaître lorsqu'une nouvelle chute l'exigera.

Il est évident, Origène est tellement respectueux du libre arbitre qu'il en exagère la vertu. Ce penseur prétendait que les esprits pouvaient monter dans la perfection ou déchoir. A chaque défection correspond un monde nouveau. Mais ici il convient de bien l'entendre et de tenir compte des interpolations dont ses œuvres ont été les victimes. Ceci dit, nous allons nous rendre compte qu'il penche singulièrement du côté de l'orthodoxie rigoureuse. Et d'abord, remarquons que sa conception contrarie toute l'opinion antique ; ce qui prouve avantageusement que Platon n'avait pas eu sur lui la prise qu'on est convenu de lui attribuer.

Pour l'Antiquité le corps est une prison, pour Origène le corps actuel est la limite épaissie de sa perfection, la chute n'est qu'une condensation de la matière qui, spiritualisée. pénètrera dans le monde des cieux. En outre, il faut évidemment qu'il y ait à ce propos de fortes interpolations, car, Origène qui professait la restauration finale des mondes et des êtres se serait contredit, s'il avait admis ces chutes et ces rechutes accompagnées de relèvements. Etant donnée la nature du libre-arbitre, la chute d'un monde était toujours possible et ce grand génie n'aurait plus été lui-même, dans cette opinion. Il n'en est pas ainsi. En conséquence de ces doctrines, nous pouvons dire que la transformation de la matière cessera le jour où elle sera transfigurée ; malgré la successivité des phases il y aura donc un état de stabilité et en effet Origène croit à la fermeture du cycle d'évolution. Par là même nous concluons que les épreuves successives ne sont pas, comme on l'a prétendu, incompatibles avec l'idée de restauration finale.

Il est nécessaire d'invoquer la raison des interpolations,

(1) Sous le rapport exégétique sur lequel je ne me suis pas étendu on peut consulter l'étude favorable à Origène de G. Contestin dans la *Revue des sciences ecclésiastiques* 1866, t. IV.

car les contradicteurs d'Origène deviendraient inexplicables. Ainsi malgré son exagération de la puissance du libre-arbitre, il enseignait un état de fixité dans son commentaire de l'Epître aux Romains. Ce qui retiendra dans les siècles futurs, le libre arbitre, pour l'empêcher de retomber dans le péché, l'apôtre nous le dit dans un rapide discours : l'amour ne tombera jamais. Tel était le sentiment du Père alexandrin.

De pareilles doctrines conduisaient ce grand esprit à concevoir la vie actuelle, et la pluralité des existences au delà du tombeau comme des épreuves ; les peines dont les âmes sont affligées sont donc correctives et médicinales. Déjà pour Clément les supplices de l'enfer étaient des instructions. Aussi le feu est-il intellectuel et purificateur. Origène et Clément étaient conduits à nier ce que nous appelons l'éternité des peines. Si Clément ne le fait d'une manière explicite, il nous autorise à cette conclusion par ses réticences, ses affirmations opposées l'une à l'autre qui montrent la gêne de sa pensée. De son côté Origène n'a pas un enseignement identique : tantôt il l'enseigne, tantôt la nie. A tout prendre il ne devait pas y croire davantage que son maître. En maints endroits, il se déclare pour le salut final de tous les hommes.

Un auteur, Samuel Picard, pasteur à Morat, qui vivait au XVIII[e] siècle écrit dans un ouvrage intitulé : *l'Eternité des peines à venir* : On attribue à Origène d'être le premier qui ait cru, quoiqu'il n'en parle qu'en hésitant, que les peines ne seraient pas éternelles. Il fut suivi dans la suite des siècles, par deux ou trois auteurs si obscurs, que leurs noms ne sauraient donner de crédit à cette ridicule imagination. Ce ministre du saint Evangile qui prétendait réfuter le Pasteur Petitpierre ne brille pas précisément par l'érudition (1).

En effet, parmi les deux ou trois auteurs obscurs, nous trouvons déjà saint Grégoire de Nysse. Voici ce que déclare Nil archevêque de Thessalonique : Comme la question de la peine éternelle n'avait pas encore été agitée ni discutée, on voit aussi que Grégoire de Nysse était de cette opinion qui pose le rétablissement des pécheurs, et la fin de la punition qui n'est rien autre qu'une certaine purification. Que les pécheurs passent par une fournaise, attirés vers Dieu par la douleur et les peines ; jusqu'à ce que

(1) Ce ministre Petitpierre fut déposé par ses collègues parce qu'il enseigna la doctrine du rétablissement général. Au XVIII[e] siècle, il coula quelques flots d'encre sur la question de l'Eternité des peines.

toutes les créatures, même les démons, soient rétablies, afin que Dieu soit tout en tous, selon la parole de l'Apôtre.

S. Grégoire de Nysse soutient encore cette doctrine dans son *Discours catéchétique*, dans son ouvrage sur la *Vie parfaite* ainsi que dans le *Dialogue de l'âme avec sa sœur Macrine.*

Mais nous comptons aussi St Jérôme. S. Jérôme, ce qui est peu connu, fit comme Origène, tantôt il enseigna l'éternité des peines, tantôt il y contredit. Dans son commentaire sur Isaïe il borne la clémence divine aux seuls chrétiens, réservant la rigueur pour les impies qui ont dit : Il n'est pas de Dieu. Puis St Augustin n'en appelle pas moins « catholiques », ceux qui pensent que les fidèles morts dans le péché seront sauvés de l'Enfer (1). Il jugeait que ce sentiment était contraire à l'Ecriture pourtant, l'évêque d'Hippone fait partie des « miséricordieux ».

Si plusieurs Pères ont suivi Clément, Alexandrie et Origène, extrayons quelque opinion sur les peines d'outre-tombe tirée de la Liturgie grecque. Les Rituels de cette Eglise contiennent les légendes de la délivrance des âmes de Trajan, de Falconille et de Macarius à la prière de saint Grégoire le grand et de saint Thècle. On pourrait augmenter cette documentation ; un patriarche de Philadelphie, pour réconcilier avec esprit sans doute les doctrines opposées, pensait que le feu de l'enfer était éternel mais ne tourmenterait les âmes que pendant un temps. Cela revient au sentiment de Clément et d'Origène disant que les peines éternelles tourneraient au salut des pécheurs. L'Eglise catholique romaine n'a pas jusqu'à présent formulé de décision à proprement parler dogmatique au sujet des peines éternelles de l'Enfer.

PAUL VULLIAUD.

---

(1) *Enchir*, C. 67.

Les Secrets de l'Eau

(*PETITS POÈMES CHINOIS*)

I. — LA BAIGNEUSE

Le flot tiède, dans la piscine de marbre, enveloppe son corps de molles étreintes. Le baiser liquide effleure sa lèvre, palpite contre ses flancs, s'enroule autour de ses bras, et lentement retombe en perles irisées, le long de sa chair.

Sur le pavement noir et blanc, le soleil, en un ruissellement de rayons, vient briser ses flèches. De sveltes iris, des tulipes pourpres s'alanguissent dans les vases au col allongé. Les branches des arbres, soulevées par la brise, viennent par instant heurter la fenêtre.

Une pivoine, en s'effeuillant, a répandu ses pétales comme une neige sanglante sur le pavé... Ainsi le corps s'abandonne à la tiède étreinte du flot, et l'être entier s'éparpille, comme la fleur, sous l'ondoyante caresse, dans la dissolvante douceur du rêve.

II. — L'ESCAPADE

Ecoute : par les sinueuses allées du jardin, dès que l'aube aura lui, nous nous en irons, à la dérobée, sous l'ombrage parfumé des lentisques.

Nous irons sans hâte vers l'étroit canal qui serpente sous les branches retombantes des arbres et va se perdre, plus loin, dans les eaux immenses du Fleuve Bleu.

Nos chaussures ornées de perles fouleront l'herbe mouillée.

La fraîcheur du matin nous pénétrera ; en vain, nous relèverons pour les préserver, nos longues robe de crêpe et de soie brodée.

La bise entrechoquera les feuilles des arbres ; la rosée nocturne roulera sur nous en pluie transparente et transpercera, comme des larmes, le tissu délicat de nos larges manches.

Mais, quand nous serons au bord du canal, nous détacherons nos ceintures de jade ; nous laisserons glisser nos vêtements à nos pieds et nous descendrons la berge monssue.

Parmi les joncs, à l'ombre des saules, nous détacherons nos vêtements parfumés et nous sentirons avec d'étranges délices, monter le long de nos corps le baiser glacé de l'eau matinale...

III. — LA PLUIE

Tout repose autour de moi, mais les désirs indécis veillent au fond de mon cœur.

Les heures très lentes que la clepsydre mesure s'écoulent sans hâte. Le Temps pour moi s'enfuit goutte à goutte.

Goutte à goutte aussi la pluie printanière frappe mes fenêtres, ruisselle sur l'écorce des bambous, roule en perle sur les feuilles des nénufars.

Les gouttes de pluie, comme les larmes du ciel, tombent doucement dans l'étang paisible.

Le bruit de l'eau qui rencontre l'eau parvient jusqu'à moi. A l'abri des murailles peintes, il berce mon corps et mon âme.

La pluie roule sur le toit ; elle courbe les herbes légères et remplit de larmes le calice des lotus blancs.

La pluie tombe sur l'étang ; les gouttes que la clepsydre pleure se confondent avec celles qui descendent du ciel... la pluie, goutte à goutte, même le Temps.

IV. — L'ETANG

L'étang des Nénufars comme un tissu de moire azurée et glacée d'argent, étincelle au couchant parmi les roseaux et les joncs. Le vent, sur les flots, chasse en tourbillons pâles la fleur floconneuse du saule.

Voici que les lys bleus s'inclinent sous le baiser de la nuit vers l'eau transparente. Voici que d'un cri plaintif l'oiseau Yeouen appelle au loin sa compagne. Voici qu'en neige printanière et parfumée les fleurs de pommier s'envolent dans l'air vespéral.

Des vagues légères, sur le miroir bleu de l'étang, se plissent comme des lèvres... La chevelure des saules, semblable à des masses de vapeur, ondoie mollement sous le ciel ; mon âme est en proie aux songes vagues et aux désirs...

Je descendrai les marches de marbre dont la fuite se perd au sein de l'étang moiré. J'abandonnerai mon corps au baiser multiple de l'eau. Les vagues, comme des lèvres, m'enivreront de leur mobile caresse, et jusqu'au matin l'étreinte du flot bercera mon rêve.

CAMILLE MARYX.

———

CHRONIQUES

RELIGION.

Rev. R.J Campbell. *Le Christianisme de l'Avenir* (Nourry éd.)

Cet ouvrage n'a pas la prétention de s'adresser aux esprits qui se contentent de croire aux dogmes sans assimilation personnelle c'est-à-dire sans réflexion. Il y a du bon et du mauvais à notre avis dans cette nouvelle conception de l'évolution religieuse, sujet qui est le motif à l'heure actuelle de constantes études. Si nous envisageons ce qu'il y a d'heureux dans le livre du Rev. Campbell, nous féliciterons l'auteur de ce qu'il rappelle que la religion ne consiste pas seulement dans le ritualisme ; « on en est ainsi arrivé à considérer la religion comme une chose séparée de la vie ordinaire de chaque jour, dit avec raison l'écrivain, comme une affaire d'Eglises, de *Credos* et de lectures bibliques, et à méconnaître ce qu'elle est véritablement : le principe coordinateur de toutes nos activités. » Aussi M. Campbell voit justement que la religion implique des conséquences sociales ; le grand mouvement ouvrier est à ses yeux une expression de l'esprit chrétien et n'a besoin que de se reconnaître comme tel. Je ne cacherai pas que dans sa pensée la formule idéale de la Société doit être accrochée à l'étoile de la foi religieuse. Pour faire connaître l'esprit qui dirige le Rev. Campbell je le citerai : L'industrialisme moderne, dit-il, est injuste et cruel et engage directement les hommes à être intéressés. Les faibles et les malheureux sont forcément écrasés. On ne témoigne qu'une mince pitié à celui qui n'est pas assez fort pour se faire son chemin en combattant, et pour ne pas perdre pied dans la lutte pour la vie. Nous passons notre temps à guerroyer les uns contre les autres, hommes contre hommes négoce, contre négoce, classe contre classe, nation contre nation. Nous parlons de notre liberté ; mais nul n'est réellement libre, et nous sommes esclaves, en grande majorité, d'une organisation quelconque, d'un capitaliste ou de l'état des affaires, ce qui met dans la plus grande partie de l'existence une angoisse continuelle pour le cas où la santé ou les moyens viendraient à manquer et où nous serions inférieurs à la tâche qu'on exige de nous. Qu'un homme soit à la côte, ses amis le plaindront cinq minutes puis l'oublieront tout à fait...

« Je n'entends pas, évidemment, avancer ici cette sottise que l'industrialisme du temps présent est d'un individualisme sans limites : il ne l'est pas, Dieu merci, mais le principe de la concurrence continue d'y exercer une autorité si puissante que toutes les organisations sociales modernes en reçoivent comme une estampille d'antichristianisme. Il vaut autant reconnaître le fait et le déclarer simplement. La propriété, manifestement

inégale, de la richessse matérielle est anti-sociale ; elle n'est ni de l'intérêt du riche ni de celui du pauvre, car l'intérêt de tout individu est que le corps politique soit heureux et sain... Pourquoi permettons-nous qu'il y ait des « cours des miracles », des ateliers malsains, des sans travail, des indigents ? La pauvreté, l'abrutissement cérébral, la grossièreté des mœurs sont souvent étroitement apparentés. Il faut une certaine somme d'avantages matériels même pour le développement de l'intelligence et l'éducation des facultés morales... S'il est un objet sur lequel le christianisme insiste par dessus tout, c'est le devoir de s'occuper des faibles et des pécheurs ; mais à présent on ne reconnaît ce devoir que dans une mesure très limitée. » Puis je citerai encore : « La charité n'est pas un remède à nos maux sociaux et à leur résultat moral ; le seul remède c'est une nouvelle organisation sociale sur une base chrétienne. » Nous devions répéter de telles vérités. En France, personne, parmi ceux qui ont autorité immédiate de le faire, ne font entendre un pareil langage ; nous restons à lutter sur le terrain étroit de la politique.

La mission de l'Eglise est donc de servir à ramener les hommes à une vivante foi en Dieu et au sens spirituel de la vie. « Les gens ne sont pas irréligieux, constate le Rev. Campbell. Au contraire, aucun sujet n'attire l'attention autant qu'un sujet religieux ; il a le pas sur tous les autres, précisément parce que tous les autres y sont implicitement compris. »

D'autre part, le Rev. Campbell écrit : le mot Théologie est presque une erreur de dénomination, c'est essentiellement un mouvement moral et spirituel. Ici nous le contredirons, soucieux de garder les droits de l'intellectualité. Encore une fois, rien ne peut être vécu qui ne soit auparavant connu. Sans doute il y a théologie et théologie, mais toute chose revient à être considéré dans son envergure et non dans la misérable application qu'on en fait ; il y a MM. les professeurs X. Y. Z. docteurs en théologie, mais il y a aussi Origène qui n'était « docteur » en rien du tout et qui s'est illustré dans la Théologie ; du reste M. Camphell ne s'en occupe-t-il pas en son ouvrage ? Telle de ses doctrines ne pourrait-elle pas être l'origine de nombreuses discussions théologiques où sans nul doute il n'aurait pas toujours l'avantage. Sa définition du mot religion issue de ses réflexions philosophiques est-elle même à l'abri de toute contestation ? « Toute religion, dit-il, a son point de départ dans l'émotion cosmique. » Si nous lui proposions cette définition : la religion est ce qui relie tout ce qui *est* à l'Etre ; celle qu'il a donnée ne paraîtra-t-elle pas insuffisante, puisqu'elle se restreint à la présence réelle de Dieu dans le monde. Il ne faut pas négliger cette religion qui pourrait s'appeler celle du Christ d'en haut, *Christus de supernis*.

Le Rev. Campbell fait donc bel et bien de la Théologie, il signale même une différence qui existerait entre l'orthodoxie traditionnelle et ce qu'il appelle la Théologie nouvelle. La différence serait en ce que celle-là « voudrait restreindre la formule *Dieu manifesté dans la chair* à Jésus seul ; la Théologie nouvelle voudrait l'étendre, à un moindre degré, à l'humanité entière et soutenir qu'à la fin elle sera tout aussi vraie de chaque

âme individuelle qu'elle a pu l'être de Jésus. » D'après le Rev. Campbell, la Théologie qu'il désigne sous le nom de courante ou populaire établirait cette différence,car, ajoute-t-il,la pensée chrétienne, dans son élite, y a toujours vu plus clair.

L'admission de ce point théologique amènera-t-elle quelque harmonie ? Alors donnons vite raison à notre auteur. Et là, avouons franchement que la Théologie nouvelle est bien ancienne ; les Pères de l'Eglise, les Docteurs scholastiques m'en sont témoins. C'est ce que disait saint Athanase aux Grecs, et c'est bien ce que saint Thomas entendait pour l'humanité du Christ par la communication *summo modo*. Il n'y aurait donc, à moins que nous ne nous trompions, contre la pensée du Rev. Campbell aucune objection à fournir, et bien au contraire,il serait à souhaiter qu'on étudiât un peu plus le Christianisme à la lueur des Pères.

Si notre auteur maintient la prééminence de Jésus, s'il montre maintes lumières encore, nous ne saurions être de son avis sur des questions où les erreurs sont manifestes, sur d'autres où ses affirmations révèlent une ignorance qui contraste singulièrement avec la vérité sous laquelle il dévoile plusieurs aperçus. Nous citerons deux exemples, un de philosophie, l'autre d'érudition scientifique.

« La doctrine de la Trinité résulte de la structure de notre esprit.» Une simple constatation suffit pour réfuter cette assertion. Comment se fait-il que les Juifs exotériques ne croient pas à la Trinité; ont-ils une autre structure de l'esprit que la nôtre ? La Trinité ne peut être trouvée par la raison,et cette vérité est de révélation, mais si je ne m'abuse, le rév. Campbell a tendance d'infirmer la Révélation.

Second exemple A propos de la naissance virginale,M.Campbell assure et plusieurs auteurs modernes avec lui, — cela devient une mode ! — qu'elle ne ressort pas de l'étude des Ecritures. Après un long discours, il écrit : « Je me suis étendu quelque peu sur ce passage (d'Isaie) parce qu'il offre un parfait exemple de la façon violente dont les textes de l'Ancien Testament ont été mis au service du dogme chrétien. Ce que j'avance ici, j'ai à peine besoin de l'indiquer n'est pas de moi ; la savante érudition biblique l'enseigne depuis longtemps. » Le Rév.Campbell s'aventure avec insouciance en d'audacieuses affirmations. Je lui citerais des centaines de noms, catholiques, juifs, protestants et de toute nation qui le contredisent sur ce point. Le Rév. Campbell étant anglais, je le renverrai à la *Critique sacrée* d'Edouard Leigh. Je ne suis pas de parti pris ; Leigh était antipapiste.

Somme toute, vérité côtoyant l'erreur, louable énergie d'expression à côté d'imprécision de langage, tel est l'ouvrage du Rev. Campbell dont l'intelligence nous a paru quelquefois supérieure, mais souvent perdue au sein d'erreurs souvent réfutées.

Victor-Emile-Michelet : *L'Amour et la Magie*. (Librairie hermétique).

Cet ouvrage écrit par un poète de talent incline trop à la tendance simplement littéraire. Formé à l'école d'Eliphas Lévi et de Stanislas de Guaita, M. Michelet reste l'écho fidèle de cette

tradition. L'auteur montre çà et là son mépris pour les savants, sans doute il y a savants et savants, mais aujourd'hui l'ensemble des théories occultistes est soumis à la critique et la nécessité s'impose d'apporter ses lumières personnelles pour dégager ce qu'il y a de rationnel dans les affirmations magistes. Nous ne sommes plus au temps où il suffisait d'employer quelques mots étranges pour être envisagé comme « bachelier en Kabbale ». Mais si les savants ont le tort de se spécialiser, avouons que les littérateurs ont l'esprit plein de pauvreté philosophique, ils pourront faire une lecture de *l'Amour et la Magie*. M. Michelet leur fournira quelque aperçu.

Jacques Brieu : *Essai critique sur la Forme* d'après la Théosophie *l'Occulisme et la Kabbale*. (Librairie du Magnétisme).

L'auteur ne publie qu'un nombre restreint de pages sur un sujet qui eût demandé de plus longs développements et nous devons regretter le parti que M. Brieu a cru devoir prendre. Ainsi composée, sa brochure s'adresse plutôt aux esprits déjà éclairés sur le thème de sa spéculation et il eût été utile d'approfondir le problème déjà ardu par lui-même. Il est fâcheux aussi que l'auteur n'ait point eu l'idée de comparer ses principes avec ceux de la théologie chrétienne, représentée par les Pères grecs ; ils ont donné leur pensée à ce sujet et peu de gens la connaissent.

Paul Vulliaud.

PHILOSOPHIE

Jacques Brieu : *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes* ? Edition de la Société nouvelle. Mons, 11 rue Chisaire.

Il est rare aujourd'hui de voir traiter de tels sujets par un esprit que l'habitude des sciences soi-disant exactes n'a pas rétréci. On eût pu s'attendre en voyant le titre, aux élucubrations de quelque spécialiste désireux d'envahir toute la pensée humaine.

Heureusement il n'en est rien, et c'est par l'affirmation de la vitalité de la Métaphysique que se termine le volume. Que M. Brieu reçoive nos félicitations sur ce point.

Il est étonnant que nous en soyons arrivés à tel point qu'il faille féliciter un auteur d'avoir respecté les règles principales de la raison et du bon sens. Il est étonnant que le positivisme qui croit résoudre toutes les questions de hiérarchies des sciences, dont l'homme n'a pas besoin absolument, et qui s'arrête au seuil des questions qu'il *faut* résoudre pour savoir comment vivre, — l'existence de Dieu et l'immortalité de l'Ame, — il est étonnant, dis-je, que cette philosophie d'esprit si matérialiste, cette philosophie d'indifférence ait trouvé tant d'adeptes ; mais le fait est là ; et c'est avec joie que nous avons trouvé en M. Brieu un esprit que cette contagion n'a pas atteint.

Après ces éloges, voyons quels sont les points à critiquer : M. Brieu constate d'abord avec MM. Boutroux et Beaunier que la philosophie se fragmente et que la psychologie, la morale, la logique — je ne sais pourquoi il ne nomme pas l'esthétique — deviennent sciences indépendantes et se détachent du tronc primitif.

Mais tandis que MM. Boutroux et Beaunier concluent à « l'évanouissement de la philosophie », notre auteur croit à la possibilité d'établir au-dessus de ces sciences autonomes une science générale, qui les unit : La Métaphysique.

Le point de départ de la Métaphysique, dit-il, doit-être simple. « Il doit être constitué, ainsi que nous venons de le dire, par un fait propre, irréductible, certain, observable et hétéronomique. »

Ce fait, « Strada le nomme les propriétés générales des antinomies. »

Ici nous nous séparons de M. Brieu ; le fait antinomique n'est ni l'état primitif de la pensée, ni un fait irréductible, il ne donnera jamais qu'une métaphysique du relatif, il oublie l'Ontologie, point de départ et partie capitale de la Métaphyque ; pour nous le fait métaphysique, c'est l'Etre, et son domaine l'étude de l'absolu et du relatif considérés au point de vue de réalité.

Pourquoi d'ailleurs M. Brieu ne tire-t-il pas les conséquences de cette phrase : « Strada a d'ailleurs démontré — par la loi de composition des antinomies, qu'il a trouvée et formulée — qu'avant et au-dessus de toute antinomie, il y a un état préantinomique ou superantinomique. Cet état n'est autre que l'être à l'état absolu, l'état antinomique étant l'être à l'état relatif. »

Pourquoi laisser de côté l'être à l'état absolu puisqu'il est antérieur et supérieur à l'état antinomique. Qu'on ne croie pas que nous discutons pour le plaisir de discuter, ce point a plus d'importance que ne pourrait le croire un esprit inhabitué à ces questions : en partant de l'état second, antinomique — et en laissant de côté l'état premier et primitif — préantinomique — M. Brieu aboutit simplement à retrancher la théodicée de la Métaphysique ; pour nous, catholiques, qui croyons avec le concile du Vatican, que l'existence de Dieu peut être démontrée par les lumières naturelles de la Raison, sachant que la démonstration de l'existence de Dieu suppose la connaissance de quelques-uns de ses attributs, connaissance et démonstration qui constituent précisément la théodicée, nous ne pouvons souffrir sans protester que l'on décapite ainsi la philosophie et que l'on décapite du même coup l'homme intellectuel en retranchant la plus haute connaissance à laquelle il puisse atteindre, — en dehors des lumières surnaturelles de la Foi.

Jules Noel : *Colins* (édit. de la *Société Nouvelle*).

Œuvre de disciple enthousiaste, mais incomplète à tous points de vue. M. Jules Noël ne signale pas les contradictions du philosophe belge, son maître.

Carl de Crisenoy.

CHRISTIAN CHERFILS : *L'Esthétique positiviste* (A Messein, éd.).

L'ouvrage de M. Cherfils porte comme épigraphe : *Non des idées autour d'Auguste Comte, mais ses idées mêmes.* Sans doute cet auteur s'est aperçu qu'un certain nombre d'écrivains se posaient en disciples du Positivisme sans avoir étudié les théories de son fondateur ou peut-être sans même avoir lu ses œuvres. Mais non seulement M. Cherfils s'est attaché à la pénétration objective de la doctrine comtiste, il se montre fidèle de cette philosophie que nous avons eu l'occasion de contredire maintes fois, et c'est avec admiration qu'il a tiré des lourds écrits d'Auguste Comte une Esthétique. Nous ne voulons pas le cacher plus longtemps, cet écart de pensée nous a étonné et choqué. M. Cherfils publia jadis un exposé remarquable de l'obscur système d'Hoëné Wronski et le voilà tombé dans la secte positiviste. Nous disons avec intention *tombé*, et le mot n'est pas trop fort car, en somme, qu'est-ce qu'Auguste Comte ? Un fils du XVIIIe siècle au point de vue de la pensée religieuse, et qu'on ne vienne pas nous objecter ses opinions laudatives sur le Moyen-Age, car de cette époque, même sous le rapport du Catholicisme, il n'en regarda que certains côtés. En effet, la Statique du Moyen-Age frappa son esprit aveugle à l'endroit de sa Dynamique. Une telle faute fut au surplus celle de plusieurs.

Au domaine religieux et philosophique, sous l'empire des préjugés qui obscurcirent le dernier siècle de l'ancienne société française, on voulut remercier l'Infini de ses services provisoires. On étendit cette prétention au domaine des mathématiques. Wronski redressant l'imposture démontra au commencement du XIXe siècle que l'idée de l'Infini était le fondement nécessaire des mathématiques ; il faut consulter à ce sujet sa *Philosophie de l'Infini* et sa *réfutation des fonctions analytiques de Lagrange*. Une relation existe entre les idées et les réalités, toute l'arithmétique pythagoricienne est basée sur cette notion, et c'est contre ce principe qu'Auguste Comte ne voulut pas admettre qu'il s'acharna pendant sa vie entière. Toutefois les principes mathématiques sont en contradiction chez Comte avec sa doctrine philosophique. Mais avec sa négation de Dieu, l'esthétique positiviste, puisqu'il y en a une, ne pouvait qu'être infirme et nous pouvons dire qu'elle l'est après la lecture du livre de M. Cherfils.

Ouvrons le volume. La première phrase est la suivante : « Seul le régime du polythéisme réunissait un ensemble de conditions nettement favorables à l'essor de l'art. » Voilà sans doute une affirmation ; les Comtistes, à l'instar de leur maître, affirment mais il ne s'agit pas de construire sur le nuage, il faut raisonner sur des faits scientifiquement contrôlés. Que le polythéisme ait favorisé l'art, oserons-nous encore le dire devant le Panthéon de l'Inde ou même celui d'Alexandrie ?

Aussi toute la philosophie d'Auguste Comte est bien une gageure. C'est le procédé favorable à l'essor du Positivisme, l'affirmation. Déjà le Pontife avait excellé dans cet art de formules axiomatiques. Sur quoi repose en effet, sa théorie sociologique ? Sur l'étude de toutes les sociétés, dites-vous, naïfs lecteurs. Ah ! que vous voilà donc encore embarrassés dans les

liens de la logique ! D'après Comte, l'Inde et la Chine n'ont pu exercer aucune influence sur notre passé, aussi néglige-t-il des éléments qui ne satisfont pas à l'équation. L'étude de certains peuples, ceux dont l'histoire vient infirmer sa thèse, n'est qu'un « puéril et inopportun étalage d'une érudition stérile ». Du reste, l'Orient abandonné, il n'en concevra pas moins de fixer, d'après la société occidentale seulement, la loi d'une évolution générale et de poser, singulier illogisme ! les bases d'une religion de l'Humanité qui aura cet étonnant rêveur pour Pontife. Que voilà donc un Occidental qui symbolise bien l'ambition méridionale !

Pauvre esprit ! comme si la marche évolutive des sociétés n'était point la même au Japon, comme à Florence, ce qu'elle fut pour le peuple romain et ce qu'elle est pour la France, pour tous les peuples.

Auguste Comte prétend que l'homme a partout commencé par le fétichisme le plus grossier, comme par l'anthropophagie la mieux caractérisée. Il en est de même pour les animaux, toutefois l'homme avait la faculté de sortir de cet état. Et voilà comme dans le Positivisme, c'est-à-dire, dans un système qui affirme ne tenir compte que des faits, voilà comme on étudie l'origine et la psychologie du genre humain Il est indubitable, avec un tel parti pris, que l'érudition semble gênante, « ténébreuse », comme le disait en propres termes Auguste Comte.

Il était nécessaire de replacer devant l'esprit du lecteur quelques principes essentiels du Comtisme pour montrer sur quels fondements peu solides était fatalement élevée une Esthétique. La philosophie comtiste est une suite d'hypothèses et d'affirmations. Il ne faut rien moins que toute la science de M. Faguet pour la juger, lui qui écrit que ce système est un des mieux appuyés sur des faits justes.

Les disciples d'Auguste Comte apprécient avec louange le Moyen Age, tels qu'ils le comprennent, il est vrai. Le Moyen Age est pour eux une sorte de point maximum quant au développement de l'esprit humain dans les âges passés. D'autre part la Renaissance est une période où s'inaugure la décadence. Nous objecterions bien que la Renaissance a toujours été plus ou moins considérée comme polythéïste, comment dès lors trouver une puissance de vie esthétique dans le polythéisme, mais ce n'est pas notre affaire que de démêler la vérité entre propositions contradictoires, je cède la place à M. Cherfils qui ne trouve chez son maître qu'une doctrine parfaitement harmonieuse.

Toutefois, révélons que la solution du problème apparaît avec simplicité pour le Comtisme où les faits n'ont de valeur qu'autant qu'ils consolident une théorie hypothétique et qu'on transforme au gré du caprice. C'est ainsi que pour conserver au Moyen Age sa valeur d'apogée artistique on suppose gratuitement une inconséquence entre sa pensée théologique et les croyances générales. Telle est l'explication de ce nouveau mystère, si j'ai bien compris.

Tout de même, voilà déjà bien longtemps que les écrivains qui ont étudié le Moyen Age se plaignent à la suite du comte de Montalembert des opinions capricieuses que beaucoup se

font de cette époque. L'admirable auteur des *Moines d'Occident* disait textuellement : « On s'est fait un moyen-âge de fantaisie, où l'on a placé l'idéal des théories aventureuses et des passions rétrogrades qui ont fait éclore les bouleversements et les palinodies de nos derniers temps. L'école littéraire qui a lancé un décret de proscription contre les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique est venue grossir les rangs de la politique qui s'est retournée, avec une confiance éperdue, vers la force comme vers la meilleure alliée de la foi, qui a placé sous cette garde humiliante, la religion et la société et qui se fait une joie perverse d'écraser sous d'étranges et insupportables prétentions la conscience et la dignité humaines ». Ces paroles énergiques étaient adressées à ce dom Guéranger qui fut de la bande des ultra-catholiques,elles s'adressent aussi bien aux comtistes qui voient à l'époque médiévale « l'admirable perfection du catholicisme considéré *socialement*, c'est-à-dire abstraction faite de la philosophie théologique qui lui servait de base ». Le tort du comtisme est de ne considérer avec enthousiasme que l'élément catholico-féodal du Moyen Age, — nous rappelons avec insistance que le Comtisme n'entend point par catholicisme la Religion catholique,mais le système social — ; heureusement le Moyen Age ne fut pas seulement qu'un organisme statiquement constitué et les cathédrales sont là, vivantes, pour en témoigner.

« L'évolution esthétique se manifesta, au Moyen Age, écrit M. Cherfils, dès l'instant où la situation sociale le lui permît, c'est-à-dire sitôt que l'organisme catholique et féodal fut suffisamment constitué. L'avènement universel de la chevalerie en marque l'époque initiale.» Est-il permis d'énoncer aussi dogmatiquement ? Nous ne le croyons pas. Un architecte qui avait bien sa petite valeur et qui avait même regardé les monuments du Moyen Age d'assez près, Viollet-le-Duc, pensait qu' « à la fin du XIIe siècle l'érection d'une cathédrale était une protestation éclatante contre la féodalité ». Ce jugement ne nous étonne pas. En effet, ce que les Comtistes ne regardent pas au cours de l'époque médiévale, c'est la manifestation de l'esprit chrétien, de cet esprit qu'ils méprisent avec tant de constance. Au Moyen Age, comme à toutes les époques s'est élaboré un ensemble de conditions de cette vie sociale qui d'avènement en avènement arrivera à se parfaire dans un âge qui sera celui du Christianisme intégral.

Le Moyen Age est une époque certainement complexe et qu'on ne peut pas caractériser en deux mots. Catholico-féodale, elle ne fut pas que cela à moins d'une ignorance historique qui est assez le fait des théoriciens comtistes. Je ne puis songer même rapidement à en tracer le tableau, cependant je ne puis passer outre sans rappeler l'agitation des communes. La commune portait aussi le nom de communion, de fraternité, de république, la bourgeoisie était pour les féodaux une « semence empoisonnée de troubles civils », et bourgeois signifiait à ce moment révolutionnaire. Le rythme de l'émancipation chrétienne pourrait donc être saisi par les historiens qui restent en dehors de leurs préoccupations intimes. Les races se compénétraient déjà suffisamment pour qu'un saint François

d'Assise formât rapidement une solide internationale qui est le tiers-ordre opposé à l'oppression des barons. Les théologiens de leur côté répandaient la grande idée de la souveraineté du peuple. Le Moyen Age ne fut donc pas qu'une société catholico-féodalement organisée. Ce moment, il est vrai, reste bien aux yeux du Comtisme une période de transition. Souvent il répète : « si le régime féodal et catholique avait pu comporter une stabilité suffisante... » D'abord je ferai remarquer que toutes les époques sont transitoires, puis le regret des Positivistes est vain, cette instabilité est le fait de la vie, aussi lorsqu'ils gémissent : si le régime avait été stable, cela revient à dire : si la vie avait pu s'arrêter. Elle ne s'arrête pas. Du reste analysons cette idée et recitons le Positivisme : « si la situation catholique et féodale avait comporté, dit-il, une stabilité comparable à celle de l'ordre grec ou romain, sa prépondérance spontanée eût triomphé de tout ». C'est bien cela, la pensée comtiste est le retour des organisations antiques,disons le mot, son rêve est le retour du paganisme. Ce qui n'empêche pas le Positivisme de juger que les catholiques sont des rétrogrades et des pertubateurs.

La loi historique étant déterminée *à priori* par la philosophie positiviste, il en ressort évidemment que les conséquences sont frappées de fausseté ; ses affirmations restent contredites par les faits. Ainsi lorsque M. Cherfils écrit sans hésiter : « La source de l'hésitation sociale qui caractérise l'art moderne doit donc être directement cherchée dans l'*instabilité de l'état social* correspondant », il oublie que l'art italien a prospéré au sein troublé des républiques italiennes.

Un chapitre important du Positivisme est celui de son culte ; ce culte comporte des fêtes publiques. « Depuis le catholicisme. plus de véritable fête » écrit M. Cherfils. On avouera que cette phrase est à tout le moins scandaleuse, écrite qu'elle est à une époque où n'importe quel tyranneau de village interdit le libre parcours des processions, et si elle se rapporte à des temps passés elle est notoirement contre la vérité. Quant au culte catholique,je noterai que sa caractéristique essentielle est d'être un festival continu. La religion qui seule a porté l'art à son point d'apogée est le catholicisme, ce sont les protestants qui ont inventé le paganisme de la Renaissance après avoir accompli une Saint-Barthélemy de cathédrales, le Positivisme continue malgré sa haine du Protestantisme et son apparente courtoisie à l'égard du catholicisme l'œuvre destructrice. Quels thèmes merveilleux le culte de la Femme offrirait aux fêtes positivistes, s'exclame M. Cherfils ; eh mais ! le catholicisme n'a-t-il pas son magnifique cycle de légendes et de fêtes mariales ? Encore une fois, le Positivisme est une parodie sacrilège et je ne vois pas la raison qui inciterait les peuples à chanter *Te Humanitatem laudamus* au lieu de *Te Deum laudamus*, comme le voulait naguère ce professeur italien, Balthasar Labanca, qui voyait une conformité de pensées entre Auguste Comte et Marcile de Padoue.

Du reste surprenons encore l'affirmation contradictoire du Positivisme : « Le culte esthétique de l'Humanité consiste à glorifier les meilleurs types des diverses phases de l'évolution

humaine ». Les meilleurs types de l'Humanité, dites-vous ? Mais j'ai vainement cherché le nom de Jésus-Christ dans le calendrier des fêtes comtistes. Aussi n'êtes-vous pas autorisé à dire : « Le positiviste, lui, est habitué à la *filiation de tous les états* antérieurs, » car le degré de l'évolution marquée par le Christ vous est antipathique. Mais il faut savoir gré de la franchise comtiste lorsque M. Cherfils avoue que la religion positiviste se relie au culte révolutionnaire de la déesse Raison, toutefois nous sommes édifiés sur le symbole du culte de la Femme dans cette étrange religion d'Auguste Comte.

Nous n'irons pas plus outre dans l'étude suggérée par l'*Esthétique positiviste*. Il faudrait encore critiquer cet axiome qui veut que le sentiment prime la raison ; pour nous le sentiment suit la connaissance.

Est-ce à dire que nul profit ne puisse être tiré de la lecture du livre de M. Cherfils? Non, évidemment. Il y a quelques opinions énoncées ça et là que notre époque devrait méditer. Citons-en à titre d'exemples : « Exprimer ce que l'on ne sent point, ce que l'on ne croit point, voilà le propre des talents modernes ; et voilà ce qui est l'antithèse de toute création esthétique aussi bien que de toute conception scientifique ». « Que dire de l'avidité pécuniaire s'ajoutant à l'ambition, comme par surcroît ». Le véritable essor de l'art exige au *moins autant la compression des médiocrités que l'encouragement des supériorités.* » « Est incapable de goût qui est incapable de dégoût. » Nous penserons aussi que l'*Esthétique positiviste* serait profitable aux âmes qui se traînent misérablement dans la bassesse des sentiments. Ce qu'il y a de vrai dans le Positivisme appartient au catholicisme ; ce serait déjà quelque chose que des esprits inférieurs s'élevassent un peu par le fait de cette doctrine ; mais l'Esthétique du Positivisme ne s'adresse bien qu'aux déshérités.

Au fond, ce qui lui manque, c'est le principe que Hoëné Wronski avait mis à la base des mathématiques : l'Infini, elle ne s'adresse donc pas aux esprits supérieurs qui peuvent suivre d'autres Maîtres, car lorsque M. Cherfils écrit : « jusqu'ici, il n'a guère existé, en fait de théorie *générale de l'art*, que des aperçus », il fait certainement tort à ses connaissances d'érudition.

Là-dessus, je vais lire une page de Plotin.

PAUL VULLIAUD.

LES POÈMES

HENRY CHARPENTIER : *La Mer fabuleuse*. A. Messein.

Mosaïque des grandes légendes maritimes, où s'encastrent les termes bizarres, les majuscules et les symboles ratés. A la

place du souffle, une raide solennité, pas toujours désagréable. Ceci :

« L'Amant file toujours la laine, à la quenouille
De l'Eternelle Omphale...
Dont les cheveux aux crins du grand lion s'embrouillent.

Louis Merlet : *L'Idole fragile* : Société de l'édition libre.

Celui qui dispute à la gueule fuyarde du travail ingrat, la croûte et l'ail dont il trompe sa faim... vous comprenez que sa pitié et sa sympathie vont ailleurs qu'à des propos d'oisif et au mal-blanc d'un petit cœur aristocrate...

Si, n'en souffrant pas d'autres, comme on le suppose, vous aviez au moins le souci de faire vos vers ! Ils n'ont certes ni cette « inspiration profonde », ni cette « grande pureté de vertu » que vante la prière d'insérer...

Ex. : «... Souffle puissant *qui fait claquer les portes*
... Donne-leur, souffle immense, au baiser du couchant,
L'appréhension vague où meurent les pensées ! »

Pourtant ça n'est pas mal, ceci :

« Et les clartés du soir sont telles...
... Que les fougères et les thyms
Frissonnent comme des dentelles ».

Hélas ! Combien de poètes, tes frères, ô châtelain, n'ont pour parure à leurs haillons que des dentelles de cette sorte !

A. R. Schneeberger : *La Cité intérieure.* L'Edition.

Je me souviens d'avoir lu un poème en prose de M. Schneeberger, acheté 0 fr. 25 sous les galeries de l'Odéon ; oui, acheté.

C'est une Etoile, attendue par un seul, tandis que les autres, dans la nuit, ne savent que dormir. L'égoïste Amour ne l'annonce, qu'une fois disparue, et les yeux ouverts,ne voyant rien, se rendorment, sans croire... puis l'Etoile se montre à nouveau et tous la contemplant, de s'écrier : Que ne nous le disiez-vous ? nous aurions cru... »

Ce livre-ci, c'est un traité lyrico-métaphysique. Emerson, Nietzsche, Schopenhauer, voilà les inspirateurs. La doctrine ! une métempsychose panthéistique.

Un charme indéniable est latent sous ces poèmes de tristesse que la sérénité ressaisit vite, à cause des espoirs de survie. Un poète y passe à travers ses naïvetés, et ses désillusions et sifflé, battu, stupéfait, il ferme « ses yeux clairs ».

« Et de ses doigts il fait le geste du silence »

Mais M. Schneeberger semble à l'étroit dans les vers, la langue et le bon goût français :

Ex : « 1° Parfums des chairs ! oh ! *Fleuve où ma barbe s'émousse !*
« 2° Ta bouche, *cerise* où j'ai cueilli des *soupirs*...

3° « Au fort d'un cataclysme sidéral, comment avoir le calme de distinguer, ô Nuance ! si
« l'horizon était blanc, lilial ou gris-noir ? »

4° Ces explications en prose, plus longue que les poèmes, quelle excellente ironie ! Etc.

FRANCIS EON : 3 Années. *Le Divan.*

Vous me plaisez, et à toute la musique de ci-dessus, je vous préfère, ô accords d'Eon ! Sensibilité sincère, sinon étrange ; presque pas de maniérisme et des phrases si délicieuses :

« Voici monter, dans mon bonheur, ta voix chantante !
« Il fait heureux dans notre amour. Ne pleure pas ».

Certainement qu'Ils te feront des reproches d'avoir fourni en 3 années tant d'amours et si peu de strophes ; mais il ne faut pas pleurer pour ça... Voyons, un peu d'énergie ! Pourquoi dis-tu à cette fillette :

« Et tu sangloteras sans doute, Anne-Marie,
Comme elle, notre aïeule morte, et comme moi ».

Il ne faut pas ; il y a des chagrins de plus haute taille. Va les trouver, ceux-là, et dis-leur :

« O poète, tu as souffert. Je te conjure
De me faire souffrlr, au moins de ta blessure.
Car dans le vide noir et froid de ce moment,
Je ne sais même plus si je souffre vraiment ».

ROGER DÉVIGNE : *Les bâtisseurs de villes*, Gastein Serge.

« Nous bâtissons, nous bâtissons...,
La Cité que nos mains n'achèveront jamais »,

la libre ville des rêves, des chansons, et de la joie intense... Mais, oh ! que de faux espoirs ! Que d'illusions cruellement effondrées ! Et, d'ailleurs, « c'est de tous ces maux que l'on bâtit les villes. Il faut beaucoup de sang pour dresser les maisons ».

Et puis il y en a déjà des villes, une ville méchante : celle « qui s'infuse le sang des chimères tuées, et qui garde à jamais ceux qu'elle a pu saisir »... C'est dedans que croupit la Maison aux étages souffrants, et dans les caves où les mansardes, veillent, sous leurs lampes, ceux qui « éploieront, d'un vol sûr la pensée explosive et le rêve terrible ».

« Dans la Seine le chœur des cadavres nocturnes
Passe en psalmodiant au fil des quais. Il pleut ».

Inconnu, « Tes poèmes divins dorment aux étagères ; Entre... » et sois bien-venu. A travers la croisée, vois le fleuve et les ponts, « où passent doucement les bateaux messagers... »

Ici fut prédite cette atroce procession qui imposa à « l'Impératrice ensanglantée » « l'immense baiser des innombrables jeux » ; alors que les « loups » haineux et maigres, traqués du fond des bois par « le nouveau Zarathoustra, furent balayés par le vent du large » sur le monde nocturne et les terres noyées ».

Ici s'écriront les *Contes* délectables dont voilà les prémices... et déjà près de la « Belle aux yeux verts » tu apparais, « petite Anna d'antan :

« et je ne sais plus bien si mon âme, penchée
Sur tes lèvres, cherchant ta pauvre âme aux abois,
Ou le reflet des ciels, des jardins et des bois ».

Oui. Oui. Je montai sur l'arbre ;

« Je vis .. Je ne vis point le Paradis »
« Et me suis trouvé tout sot... »

N'importe !

Tandis que ce brave bouquiniste rafistole ces vieux cuirs dépenaillés, ses reliures déteintes,

« Le soir voluptueux qui berce les vallées,
D'un grand geste éperdu, là-bas, a refermé,
Doucement, chastement, ses ailes étoilées... »
« Et vivre, est une chose, hélas, toujours pareille
Aimer un peu, sourire un peu, rêver un peu ».

... En attendant.

RENÉ JACQUET.

BEAUX-ARTS

LE SALON D'AUTOMNE

Ce n'est pas une plume qu'il faudrait pour faire la critique du Salon d'automne, un balai conviendrait autrement mieux, pour balayer ces ordures, qui infestent le temple sacré de l'art. Il faut le dire, c'est une honte pour la France, pour un pays civilisé, que d'avoir une exposition où s'étale de la peinture de sauvage ; et encore, celle-ci a du moins l'avantage, si elle est informe et laide, de ne pas être pornographique comme l'est souvent celle du Salon d'Automne. C'est avec un haut le cœur, que l'on passe devant ces chiffons d'une bestialité parfois immonde ; et l'on se demande, puisque l'on a bien interdit des affiches, pourquoi n'empêcherait-on pas d'exposer de pareilles toiles, qui dépravent le sens moral et le sens artistique du public. Que les *Indépendants* renferment des œuvres effroyablement laides, cela est encore compréhensible, mais qu'un jury accepte de pareilles œuvres, cela dépasse la mesure.

M. Octave Mirbeau, qui prête sa plume au Salon d'Automne, nous fait le tableau des inconvénients du manque de jury. « On ouvre la porte à tout ce que les esthétiques en délire, l'esprit de mystification, si fréquent chez nous, la vanité obnubilante des uns, la fureur de réclame des autres, peut suggérer d'œuvres démentes, d'extravagantes fumisteries, de pauvretés lamentables et de scandales idiots, à une nombreuse catégorie de malades, de farceurs, d'inconscients, qui auront vite fait de déconsidérer une société, statuairement contrainte de les accepter. » M. Mirbeau me semble un fameux mystificateur,

un fumiste de première qualité, ou bien alors c'est un bien pauvre esprit, car le passage cité est la plus exacte description du Salon d'Automne.

Mais ce n'est pas tout. Afin de justifier le manque absolu de dessin des peintres qui lui sont chers, M. Mirbeau déclare dogmatiquement : « Le dessin n'existe pas en soi. Il est strictement individuel, c'est-à-dire qu'il n'existe que par la personnalité, par la façon de sentir d'un individu » et comparant le style au dessin il continue, « Si le style est l'homme, comme on l'a proclamé, le dessin, qui est le style de l'artiste, est donc l'homme aussi. Ce n'est pas tous les hommes... Est-ce que Voltaire a le même style que Rousseau ?..... »

Ce que vous venez de dire là mon pauvre Monsieur Mirbeau est vraiment par trop enfantin. Que chaque écrivain ait son style personnel, c'est parfait, mais cela n'autorise personne à écrire charabia au lieu d'écrire français. Que chaque peintre ait son dessin personnel, c'est encore parfait, mais cela ne veut pas dire qu'on ait le droit de faire des bouteilles et des tables qui ne tiennent pas debout, de faire des figures qui ressemblent à des citrouilles sculptées et des académies qui soient des baudruches gonflées.

L'on aurait peut-être envie de rire de toutes ces fumisteries si l'on ne voyait pas la gravité de ce genre d'exhibitions et jusqu'où veulent aller les Mirbeau, Jourdain et compagnie. Jusqu'où ils veulent aller ? Mirbeau nous le dévoile par ces mots : « Et surtout nous ne pouvons pas supporter la vérité. La vérité nous choque, comme une impolitesse, une grossièreté et comme une indécence. Nous n'avons pas le cœur assez pur, ni la générosité d'esprit qu'il faut pour l'aimer. Nous voulons qu'on nous mente, qu'on nous mente en tout, qu'on nous mente sans cesse, par le livre, par le théâtre, par le discours, par le dessin, par le marbre et par le bronze. Et c'est ce mensonge universel que nous appelons l'idéal !

C'est en vertu de ce principe que les religions, les politiques, les morales ont érigé en vertu des crimes abominables, et en crimes, les plus fières et les plus nobles vertus. »

Ce n'est pas seulement la suppression du dessin que veut M. Mirbeau, c'est la suppression de la morale, c'est la matérialisation de l'art et cela sous pretexte de vérité. Le dessin n'existe pas en soi et la morale non plus, chacun aura donc son dessin, chacun aura donc sa morale. Et tandis que vous prêchez ces doctrines par les mots, vous M. Mirbeau, certains peintres du Salon d'Automne les prêchent par la peinture. Ce n'est plus enfantin, c'est tout simplement criminel.

Mais assez de coups de balai, reprenons notre plume et, sans nous attarder à l'exposition italienne, sans grand intérêt bien que plus sérieuse que la française, passons à Corot. Si le Salon d'Automne a fait cette exposition rétrospective de Corot, c'est afin de se donner un précurseur, et ma foi il y a là quelques tableaux qui sont loin d'être bons et rapellent un peu le style automnal. Mais par contre l'on peut contempler parmi les œuvres exposées trois tableaux qui sont de fameux soufflets pour les barbouilleurs.

Ce n'est pas le Corot bien connu, aux poétiques paysages

bleutés, que l'on voit au Salon d'Automne. Même dans son bain de Diane, où le paysage tient une grande place, on ne retrouve pas cette légère brume qui enveloppe généralement la campagne de Corot. Ce paysage est sec, la montagne qui en forme le fond est lourde et tout en admirant les nobles et gracieuses attitudes des personnages, la belle composition de cette toile, on peut y reprocher un manque d'atmosphère, chose rare chez Corot. En dehors de ce tableau cette exposition contient deux belles figures. C'est d'abord le portrait de l'*Italienne Agostina*, dont le masque empreint d'une douloureuse tristesse semble traduire une âme éprouvée par la vie. Plus admirable encore est *La femme à la toque*, très beau portrait d'un style hautement raphaélesque. Dans cette femme jouant de la mandoline, le poëte virgilien qu'était Corot a exprimé toute la pure poésie qu'il aimait à chanter dans ses paysages.

C'est sur cette belle impression que nous terminons notre critique, sans revenir sur les épouvantails du Salon d'Automne qui eussent fait fuir le bon Corot, dans le fin fond de ses bois de Ville d'Avray.

Pierre de Crisenoy.

LES REVUES.

Mercure de France (1er septembre) M. Jules de Gaultier fait l'éloge du cynisme qui,lorsqu'il n'est qu'une simple attitude de sensibilité, « remet sur les choses leurs noms véritables ». — Lafcadio Hearn, le savant évocateur du Japon, écrit sur la vie des fourmis. — M. Georges Palante charge « l'esprit prêtre laïque ». Il remarque que le mot « laïque », qu'emploient tant les politiciens du jour est une expression cléricale qui nous ramène au Moyen-Age. Cet esprit-prêtre laïque a horreur des sceptiques, des esprits précis qui ne sont pas dupes du style noble, il a tous les caractères que l'on reproche à l'esprit-prêtre.

(16 septembre) Péladan développe cette idée que le costume reflète les mœurs. — M. Henri Massis consacre quelques pages à Charles Demange, le jeune écrivain qui se tua dernièrement. — Emile Vuillermoz compare la Schola Cantorum et le Conservatoire. L'Ecole de la rue Saint-Jacques,dit-il, a l'âpre et noble idéal de Vincent d'Indy, dieu arrivé, mais elle n'a donné que des résultats décevants. Aussi s'en écarte-t-on. M. Pierre Lalo lui-même a accepté d'entrer au conseil supérieur du Conservatoire.

—

Vers et Prose publie les morceaux choisis de Macbeth qui furent offerts pour deux cents francs par tête par Mæterlinck et Georgette Leblanc aux spectateurs de Saint-Wandrille. Ainsi réduit à ses meurtres le drame ressemble un peu à la parodie de Paul Reboux dans *A la manière de...*

— Un poème plein d'art et délicatement pervers d'Henri de Régnier : *Elvire aux yeux baissés*. — La fin de l'*Elektra* très

dramatique de Hugo von Hoffmannsthal. — Un article de Paul Margueritte sur Marcel Lami. — Des ballades de Paul Fort.

—

Dans *Akadémos*, la fin de la *Dame qui n'est plus aux Camélias* de Maurice de Faramond et la 3e partie de la *Théorie amoureuse de l'Androgyne* de Péladan — et puis des choses de littérature raffinée et spéciale, *l'Extase* de Fersen, *Hadrien sur le Nil*, de Robert Scheffer, *les Fréquentations de Maurice*. Mais ce numéro contient un poëme signé Edmond Gojon qui est d'une grande noblesse.

—

La Revue des Lettres et des Arts : dans sa *logique du Soleil Central*, M. Johannes Schlaf exprime cette idée que la théorie d'un soleil central est incompatible avec celle d'un monde infini, et il renonce au monde infini. — Un *Conte* cauchemardant de Charles Vildrac. — Un poëme de Detliev von Liliencron, le lyrique allemand, mort en juillet. J'y trouve cette phrase : Les Érynnies sont la trinité de la mauvaise conscience. – Des fragments inédits du *Journal du voyage en Italie* de Gœthe.

—

Dans *le Penseur*, M. Jules de Marthold continue son étude contre les Jésuites : *les Mignons de Jésus-Christ*. Je ne sais pas pour quel parti ou pour quelle secte travaille M. de Marthold. Mais son étude, dont je n'ai pas vérifié les citations, semble fortement, terriblement documentée.

Quand nous lisons cette phrase :

« D'une lettre publiée par le *Courrier de l'Europe* du 15 août 1786, il appert que pour le P. Jones, d'Halifax (Nouvelle-Ecosse), « les protestants n'étant pas des chrétiens, il y a pas de foi à garder avec aucun de ces hérétiques et qu'il n'y a pas plus de péché à les tuer qu'à détruire un ours ou toute autre bête dans les bois, » nous perdons le droit de nous indigner contre les passages du *Talmud* ou du *Coran* qui délient les Sémites de toute foi envers les *goyim* et les *roumis*. Il s'est trouvé dans toutes les religions des hommes pour les tacher. Mais reste à savoir jusqu'à quel point les taches font partie de la religion.

Où M. de Marthold cesse d'avoir raison, c'est quand il cesse de citer. Il reprend sur la séparation du Christianisme et de Rome, sur la Confession, les Conciles, l'Intolérance et l'Inquisition, des arguments de table d'hôte et de L .·. de concierge qui sont indignes d'un travail aussi sérieux que le sien.

—

La Flamme est une féroce (et juste) revue de combat. On y loue Laforgue, on y publie de bonnes nouvelles littéraires, on y raille durement, en citant des noms d'auteurs les trop louangeuses « prières d'insérer ». — Un roman de mœurs foraines de Jacques Servy : *Hercule et le Lion*.

—

Le Divan : *l'Amoureux* par Edmond Jaloux. — *La Rénovation esthétique* : la réédition d'un article de Delacroix sur le Poussin ; la fin des *Plumitifs* de Louis Lormel. — *La Revue du Spiritualisme moderne* continue son *Supplice d'Etienne Dolet*, mais elle a renoncé à le signer Fabre d'Olivet. L'auteur de ce récit romanesque n'est plus que M. F... — M. Paul Nord entretient les lecteurs de la confédération Humanitaire internationole. — *Le Voile d'Isis* : M. Ernest Bosc y révèle les arcanes de *la Somnolence intermittente*. Il met en sous-titre à son articulet : Esotérisme. *Le Voile d'Isis* entreprend la réédition de *l'Etat Social* de Fabre d'Olivet qui n'était plus accessible aux lecteurs peu fortunés. — *Filosofia della Scienza* : Calderone *la Dottrina della Rincarnazione si puo scientificamente dedurre* ? — Reçus encore *Il Divenire Artistico*, *le Thyrse*, *la Chimère*, *l'Aube*, revue algérienne...

FERNAND DIVOIRE.

Le Gérant, P VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

De l'Unité d'amour dans le monde et dans l'homme

Sint unum sicut et nos (l'Evangile).

Si, considérant successivement les divers degrés de l'être qui sont en notre connaissance, après avoir baissé les yeux, sur la matière qui nous entoure, scruté les plantes et les animaux, nous élevons notre esprit vers la hiérarchie angélique et là que nous dirigions notre attention vers l'Idée de l'Absolu, clef de voûte de tout notre intellect, nous pourrons remarquer que l'Unité, introuvable dans la matière, brille davantage à mesure qu'elle monte et devient en Dieu un soleil éclatant ; tel qu'un rayon lumineux, qui sur un objet sombre et lointain est à peine perceptible, montre sa beauté et sa force à mesure qu'on se rapproche du foyer et qu'il se réfléchit sur une surface plus claire et plus pure.

L'Idée de l'Unité qui est en notre intelligence s'y conconfond avec l'idée divine ; c'est l'un des rayons qu'épand cette clef de voûte lumineuse et hors d'atteinte que Platon appelait l'Idée du Bien et comparait au soleil. C'est une idée que la sensation peut réveiller, mais jamais nous donner ; elle est innée ; elle est notre intelligence même, ce point où frappe la sensation qui sous ce choc produit la lumière et éclaire notre âme. Unité, Bien, Etre, Infini, Absolu, noms différents de la même idée, rayons du soleil divin.

L'Unité n'existe pas dans la matière inerte : une pierre, un lingot de métal ne la possèdent nullement d'une façon définitive et intrinsèque. Le végétal nous en donne les premiers caractères ; la vie entrant dans la matière lui apporte une certaine noblesse et lui permet de recevoir quelques signes d'une unité encore bien faible et plus apparente que réelle. En l'homme cette qualité divine augmente en proportion de sa bonté et de son bonheur. La paix de l'âme produite par la bonté et la justice est un signe de la présence de l'Unité ; tandis qu'en son absence,

l'âme dualisée luttant contre elle-même, connaît la division, le mal et la douleur. On peut dire de la société ce que l'on dit de l'homme ; la Justice et la Bonté apportent l'Unité, que suit le Bonheur. De même nous voyons en Dieu, la Bonté infinie unie à l'Unité parfaite et au Bonheur parfait.

L'Unité est donc le fruit du Bien et produit elle-même le Bonheur.

Attribut divin, sa présence marque la place qu'occupe chaque chose dans l'échelle des êtres ; source du bonheur et de la joie, de la paix et de l'enthousiasme, on peut dire que, ce qui ne la possède pas, n'est pas ; la matière, ce néant, n'existe que par la forme et dans la mesure où cette forme l'unifie. Notre Seigneur Jésus-Christ, quand, dans son amour infini, il prie pour ses disciples à la veille de sa mort, demande pour eux, comme don suprême, l'unité : « Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole : afin qu'ils soient tous *un* ; comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous ; et qu'ils soient de même *un* en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. » L'unité apparaît ici comme le signe du bonheur suprême, comme la grâce définitive ; et Notre Seigneur ne parle pas seulement de l'union entre les hommes, mais de l'union en Dieu. Quelle est donc l'Unité divine.

Tous les Théologiens sont d'accord sur ce point que la Tri-unité est l'unité d'amour. On peut en distinguer en effet deux genres : l'unité primitive ou exclusive, et l'unité d'union qui contient la diversité, et jusqu'à un certain point comme le disait Platon, le multiple. La première existe en Dieu le Père, dont cet immortel Lacuria, que notre siècle méconnaît parce qu'il est trop grand pour lui, a dit : « Le père est principe unique, unité radicale, vie et immensité. » Pour le second genre, il faut distinguer : l'union peut être : de nature, de coercition ou d'amour ; l'unité de l'homme est naturelle ; celle de l'empire Romain était coercitive, mais l'unité du Père et du Fils est le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'Amour. Quand Notre-Seigneur dit : « Sint unum sicut et nos. » il demande donc pour les hommes l'unité d'amour ; voilà pourquoi cet article a comme exergue le verset dont Blanc de Saint-Bonnet avait déjà titré « L'Unité spirituelle ». L'Eglise universelle, c'est-à-dire l'humanité doit ainsi s'unir en s'aimant dès cette terre, pour mériter l'union en Dieu : « qu'ils soient « un en nous. » « Il faut être amour, dit Lacuria, pour « entrer au ciel et prendre part à la grande harmonie, et « c'est en aimant héroïquement sur la terre que vous serez « dignes d'aimer béatifiquement dans le ciel. »

*
* *

Dans l'état actuel où nous voyons l'humanité, divisée par le temps et par l'espace, il semble que toute union universelle est impossible. Comment en trouver le terrain commun entre des hommes séparés par toute l'épaisseur de la terre, par plusieurs centaines de siècles, par de profondes différences de culture, dans un monde où tout coule comme l'eau d'un fleuve, où rien ne demeure semblable, et, pour employer le langage philosophique, où rien *n'est*, où tout *devient*.

Il faut évidemment faire tendre toutes les aspirations de l'humanité vers le point fixe également en dehors de l'espace et du temps vers l'Absolu, vers l'Immuable, vers Dieu. Les hommes peuvent aimer directement leurs amis, c'est-à-dire ceux que le temps et l'espace ont placés près d'eux, mais ils ne peuvent aimer l'humanité qu'en Dieu ; seul but fixe où leurs aspirations rejoignent certainement celles de leurs frères.

Représentez-vous une pyramide ; l'humanité est inégalement répartie sur la base inconsistante qui flue et se déforme sans cesse ; quelle unité, quel point central pourrons-nous proposer à ses efforts si ce n'est le sommet de la pyramide ; de telle sorte qu'en s'élevant, en tendant vers le but, les hommes se rapprocheront par là même les uns des autres, et diminueront les distances de toutes espèces qui les séparent.

Il y a du reste une seconde raison pour que l'humanité dans son ensemble ne puisse trouver qu'en Dieu son unité.

Depuis la chûte, l'humanité pervertie ne montre pas les perfections qui légitiment l'amour. Autant il est naturel à l'homme d'aimer l'Infini, la Vérité, la Bonté, la Beauté, autant il lui répugne d'aimer des êtres finis qui ne possèdent pas même la perfection dont leur espèce est capable, la perfection sérielle, et qui n'offrent à l'extérieur que les caractères du laid, du mal et du faux. De là la question que pose Lacuria : « Mais pourquoi aimer son prochain ? Il « faut aimer Dieu parce qu'il est infiniment aimable cela est « clair ; mais le prochain est-il aimable. Qu'on réponde « franchement. Sur la multitude innombrable des hommes, « un nombre imperceptible nous est sympathique ; presque « tous nous paraissent fâcheux, importuns, exigeants, fats, « déraisonnables, injustes et ridicules ».

Aussi est-il impossible à l'humanité de trouver en elle-même son unité. L'Amour seul peut l'unir, mais il faut des motifs à l'Amour : la Beauté, la Perfection, la Grandeur l'attirent, et l'humanité ne renferme rien de tout cela. Quel

motif peut-on donc invoquer pour obliger les hommes à s'aimer ?

C'est encore à ce continuateur des docteurs de l'Eglise qu'est l'Abbé Lacuria que nous emprunterons la réponse : il compare d'abord la terre à un piano neuf, dont les cordes qui représentent les hommes ne sont pas accordées entre elles :

Si ces cordes, dit-il, avaient la liberté et le sentiment, elles chercheraient, en vain celles qui sonnent harmoniquement avec elles ; mais le musicien qui a dans sa pensée le type de l'instrument accordé pourrait leur dire : ne vous haïssez, tout à l'heure vous sonnerez toutes harmoniquement ; et vous vous ferez mutuellement valoir.

« Jésus-Christ, continue Lacuria qu'il faut alors citer « textuellement, nous tient un langage semblable.

« Ne considérez pas nous dit-il vos antipathies présentes, « elles ne sont que passagères. Tous maintenant vous êtes « imparfaits, tous vous avez à vous pardonner mutuelle- « ment...

« Je vous vois tous dans une pensée, dans une harmonie « ineffable qui ne sera parfaite qu'au ciel. Si vous pouviez « vous voir dès maintenant tels que vous serez dans l'éter- « nité, vous seriez tous pris d'un amour incroyable les « uns pour les autres, mais ce que vous ne voyez pas croyez- « le sur ma parole infaillible.

« Aimez ces pauvres créatures disgraciées, à cause de la « foi que vous avez en moi, tout ce que vous faites pour « l'une d'elles correspond par une sympathie mystérieuse, « avec le type de cette créature qui est dans ma pensée, qui « est moi-même, c'est pourquoi je le regarde comme fait à « moi-même. Et cette divine harmonie du ciel qui sera la « réalisation de celle qui est dans ma pensée, n'est que « l'harmonie du Saint-Esprit, l'amour éternel du Père et « du Fils, tous les accords seront d'amour, c'est pourquoi « je vous dis d'aimer dès à présent, d'aimer malgré tout ».

Voilà certes de grosses raisons d'aimer son prochain en Dieu ; raisons qu'on ne saurait donner s'il s'agissait de l'aimer directement. En aimant Dieu, nous aimons le type de chaque être, qui est dans sa pensée, qu'il nous est naturel d'aimer, puisqu'il est beau et immuable ; et en cherchant à réaliser ce type sur terre, nous appelons vers l'Idéal celui qu'il représente.

Telle est donc l'humanité, qui semble tout d'abord divisée pour jamais, qu'elle s'unit naturellement en Dieu, but unique de ses aspirations, de sa marche vers le mieux. Voici qu'au milieu de ce mouvement, de ce devenir perpétuel qu'est le monde inconsistant où nous sommes, apparaît un point fixe, immuable, infini. Voici qu'au milieu

de l'obscurité qui règne sur nous, un rayon lumineux s'épand, qui bientôt se renforce. Voici qu'au dessus de la division et de l'éparpillement de l'humanité comparable à celui du sable soulevé par le vent, d'une flotte innombrable dispersée par la tempête, apparaît une unité bienfaisante, foyer de lumière et de chaleur, qui unit dans son amour et attire vers elle tous les êtres, comme le soleil attire le regard des fleurs.

Cependant tandis que les tourne-sols ne peuvent suivre le soleil qu'en se tournant vers lui ; les êtres, qu'attire la divine Bonté, capables de mouvement se lèvent et se mettent en route vers son immuable foyer ! La Grâce leur donne des ailes, la Charité les enflamme et ils s'élèvent dans le Surnaturel, dans la Lumière. Ainsi l'Unité d'Amour qui unit ce monde, que réalise l'Eglise, qui unit aussi ce monde à l'autre et les trois Eglises triomphante, souffrante et militante entre elles qui a pour conséquence la communion des saints, se resserre et prépare sans cesse l'Unité parfaite que nous ne connaîtrons qu'après la délivrance par la Mort.

Ce ne sera plus seulement par ses aspirations qui l'humanité sera unie en Dieu. ce sera sous tous les rapports, par toutes les énergies, par toutes les forces de l'Amour qui débordera des cœurs en bouillonnant comme l'eau deborde dans un vase chauffé par une flamme ardente. Celui qui est, que Malebranche a appelé le lieu des esprits, recevra en lui les hommes alors esprits.

Ce sera là la grande unité du genre humain, chaque homme avec sa personnalité complète, son unité, sera la base de l'union générale et consonnera harmoniquement avec toutes les autres. Tout sera Amour, l'unité du monde comme celle de l'homme ; car elle aussi est une unité d'amour, et c'est ce qui nous reste à étudier.

***

Nous avons dit en commençant que l'unité de l'homme était « de nature », ce qui peut sembler contradictoire et à notre titre, et à ce que nous venons d'écrire. Cette apparente contradiction se lèvera d'elle même.

Si nous considérons l'homme ou la femme séparément, ils sont bien *uns*, et c'est bien leur nature qui unit leurs facultés sensibles et intellectuelles, leurs puissances, comme dit saint Thomas ; mais chacune de ces moitiés de l'humanité est-elle complète ? Même en les supposant par la pensée resplendissants et parfaits, y trouvons-nous le type véritable de l'humanité ? Il y aurait alors non pas une humanité, mais bien deux, et quelles humanités ; d'un côté le cerveau domine et souvent dessèche le cœur, de l'autre le sentiment a la

grande place, et souvent obscurcit la pensée ; n'est-il pas visible, au contraire, que ces deux êtres sont faits pour se compléter mutuellement, unir en un seul la force et la grâce, la virilité éclatante de la pensée et la resplendissante douceur du sentiment. « De même que nous éprou« vons naturellement le désir d'avoir nos deux yeux pour « mieux voir la lumière, nos deux oreilles pour mieux « jouir de l'harmonie, nos deux jambes pour parcourir « l'espace, et nos deux bras pour mieux embrasser notre « ami, de même nous éprouvons invinciblement le besoin « d'être deux, c'est-à-dire un être complet pour aimer Dieu, « le louer et jouir de lui » (1).

C'est ainsi que l'unité de l'homme est l'unité d'amour. Qu'elle est douce, qu'elle apporte du bonheur même à qui la souhaite. Je ne parle point ici de cette passion brutale, égoïste, envahissante et basse, qui prend au lieu de donner. Le véritable amour s'offre à l'être aimé, il voit en lui la meilleure partie de lui-même, la plus près de Dieu et c'est ainsi qu'il souhaite son amélioration pour se rapprocher de son objet. Il reconnaît la légitimité de l'attraction physique, mais ne lui permet jamais de troubler par sa violence l'harmonie des âmes. Il sait que Dieu seul peut emplir le cœur de l'homme ; mais il sait aussi qu'il faut être deux pour supporter le feu de l'amour divin ; ainsi l'unité de l'homme et de la femme ne brise nullement l'unité générale de l'humanité.

Chez la plupart des artistes, même chez les plus grands, l'amour est une passion : (2) passion veut dire étymologiquement, chose supportée, il vient du latin *patere* qui veut dire souffrir, supporter et d'où dérive le français passif. De fait les héros combattent souvent leur amour qui semble en quelque sorte une force étrangère à leur âme et qui la subjugue. Oreste et Hermione dans Andromaque, Phèdre dans la tragédie qui porte son nom, sont caractéristiques. Le Romantisme a quelquefois renchéri sur l'Art classique sous ce rapport ; et le magnifique et génial Tristan de Wagner est peut-être l'expression la plus intense de la *passion*. Demandez à Tristan, demandez à Iseult, s'ils aiment autre chose qu'eux-mêmes, s'ils pensent à l'humanité, à Dieu ; ils vous répondront qu'ils sont Dieu l'un pour l'autre, qu'ils sont l'Absolu ; car alors la créature par un renversement des choses, prend la place du Créateur.

(1) Lacuria : *Harmonies de l'Etre*, Chap. XIV. *De la Fleur de l'Amour.*

(2) Le mot de passion ayant plusieurs sens en français, il faut dire ici que dans cet article il est sans cesse pris en mauvaise part.

Villiers de l'Isle Adam avait déjà remarqué que le nom divin n'est das une seule fois prononcé dans tout l'opéra. Wagner a, du reste, exprimé la passivité de la personnalité par l'enchantement d'un philtre ; aussitôt après l'avoir bu, ni Tristan, ni Iseult ne s'appartiennent, une force étrangère à eux est entrée dans leurs âmes et y règne despotiquement. Ils trahissent presqu'inconsciemment le vieux Marc, oublient tout ce qui n'est pas eux, et souhaitent une sorte d'obscur retour au néant originel, à la grande nuit. Compris ainsi, si nous écartons pour le juger tous les prestiges de l'art sublime de Wagner, l'Amour est vraiment ce sentiment impie qu'on a pu appeler l'égoïsme à deux.

Evoquons en parallèle l'amour chrétien fixé par l'Art : voici Dante et sa Vita Nuova, voici la Pauline de la fin de Polyeucte, les martyrs Eudore et Cymodocée, quelques pages de Lohengrin ; on le trouverait encore dans Balzac, dans Barbey, dans Villiers. Ici les héros au lieu d'aimer en quelque sorte malgré eux, éprouvent un sentiment qui a bien sa source dans leur cœur. Leur pensée, au lieu de s'obscurcir, s'épure, s'élève, devient plus vivante et plus lumineuse. Pour n'être pas désordonné l'amour chrétien n'en est pas moins fort, l'unité qu'il forme, est ausi intime, aussi resserrée, que celle de la passion,et de plus,seule elle est durable. S'il ne paraît pas en surface, c'est qu'il est trop profond, de même que c'est sa puissance et sa grandeur qui lui interdisent la brusquerie et la violence. La Passion est un torrent gonflé par les pluies qui, en un instant, bouleverse et saccage tout ce qui l'entoure, la vase est mêlée à ses eaux, avec les débris de toutes ses victimes ; après l'orage, le torrent rentre vite dans son lit, et ce n'est plus qu'un maigre filet de boue. L'Amour, dans le vrai sens du mot, est un fleuve immense et majestueux ; il féconde tout ce qui l'environne, ses eaux coulent pures et puissantes, le ciel s'y reflète, les oiseaux viennent s'y baigner, comme l'esprit fatigué se retrempe dans la fraîcheur d'un sentiment doux et pur ; ni les chaleurs de l'été, ni la froide sécheresse de l'hiver et de l'absence ne diminuent la profondeur de ses eaux ; toujours il coule puissant et serein, apportant à tout ce qui l'entoure une paix féconde.

On peut encore comparer l'Amour à la naissance d'un jour de Printemps. C'est d'abord une douce clarté qui s'irradie dans de légers brouillards ; des flocons blancs comme l'innocence qui ouatent les profondeurs ; la pourpre d'un soleil levant apparaît ensuite à l'horizon et colore vivement toute la nature ; l'astre enfin majestueusement s'élève dans le ciel immense et l'or peu à peu remplace la proupre dans ses rayons qui inondent de soleil et de joie le cœur tout entier.

Evoquez deux êtres qui s'aiment ; leurs yeux se reflètent mutuellement, mais ils n'en reflètent pas moins le ciel. Ils veulent s'unir en un seul être pour pouvoir supporter la Lumière et la Joie sans cesse grandissantes à mesure qu'ils s'élèvent ; ils veulent s'élever pour s'unir véritablement. Car sur terre règnent le mal et la division, l'unité se trouve sur la route idéale. Enfermés dans la prison du corps, ils savent tous deux qu'ils ne peuvent ici-bas que préparer par leur amour la véritable union, que les joies spirituelles qu'ils peuvent goûter avant la délivrance, sont au bonheur céleste ce qu'est un faible éclair à la lumière du midi. Ils n'attendent pas un bonheur parfait sur terre ; ils acceptent toutes les souffrances qui peuvent les préparer à l'union béatifique, et au bonheur surnaturel de la présence de Dieu ; leur amour leur donne une force et un courage incroyable, s'il s'agit de l'aimée tout semble jeux d'enfants, on souhaite une accumulation extraordinaire de difficultés et d'obstacles, pour qu'au moins on ait quelque mérite à triompher : « c'est d'abord, dit Lacuria, une espé-
« rance sans borne et la sérénité que donne l'assurance.

« Ensuite c'est une puissance et un courage invincible ;
« elle (l'âme) est toujours prête à entreprendre, tout lui
« paraît possible ».

Lacuria eût pu dire : tout lui est possible ; car celui qui sent dans son cœur une telle force, un tel enthousiasme, qui a une telle foi et une telle confiance triomphera toujours.

Tous deux trouvent un réconfort dans leur union et préparent par leur entente parfaite leur fusion dans l'au delà. L'Amour ne connaît ni les scènes, ni les violences, ni toutes les absurdités et les jalousies de la passion. Il met les âmes au même diapason pour l'autre monde, comme le musicien amène au même ton les deux cordes jumelles qui dans un piano donnent une seule note.

Il ne faut pas croire que les vœux monastiques soient motivés par la bassesse de l'amour ; ce que l'on appelle la vocation monastique est un besoin de sacrifice et de dévouement qui cherche à mériter plus que le strict nécessaire, à acquérir une surabondance de mérites qui puisse s'étendre au genre humain ; et rétablir ainsi l'équilibre moral que fausse le mal dominant dans tant de pécheurs.

Mais si l'Idéal monastique est plus méritoire, il est moins complet que cet Idéal qui contient l'amour ; il n'est naturellement question que de la vie terrestre, puisque, dans l'autre vie, les deux idéals se confondent.

J'ai parlé ici du moine, non pas du prêtre ; le prêtre renonce l'amour, non seulement parcequ'il renonce à tout soin spécial de sa personnalité, pour donner tout son temps,

tout son cœur et tout son esprit à l'avancement de ses frères, à l'appel de la grâce céleste, en général à son rôle d'intermédiaire, qui lance au ciel les prières et en transmet les bénédictions ; mais surtout l'homme qui consacre l'Eucharistie ne doit pas avoir à souffrir de l'unité imparfaite que nous connaissons seule sur terre, aussi y renonce-t-il jusqu'à ce qu'il puisse la trouver parfaite.

Il faut bien répéter que tous les reproches de bassesse que l'on a faits à la passion n'atteignent nullement l'amour. C'est un sentiment exempt de toute souillure, il est pur comme un lys, pur comme une belle aurore, comme deux cygnes blancs nageant sur un grand lac, comme le ciel du midi, comme un rayon de soleil. Dès ici-bas il est lumineux, mais c'est dans l'au-delà qu'il deviendra lui-même soleil et lumière.

Aussi l'amour chrétien ne voit-il dans la mort qu'une séparation passagère et une apothéose ; il se sait plus fort que cet épouvantail ordinaire des hommes, il est sûr de ne pas entrer dans la tombe : il se sent immortel.

On aimerait à citer en terminant quelques incomparables pages de Lacuria, sur, le bonheur et l'union paradisiaques; la difficulté de s'arrêter quand on cite un pareil théologien, un tel poète, l'impossibilité de couper ces pages où chaque mot est pesé et voulu, arrêtent malheureusement ce désir.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette vision, comme dans toutes celles qui essayent de raconter le paradis, c'est que le mot lumière revient sans cesse — on pourrait presque dire comme une obsession — comme le seul mot capable d'exprimer ces aspirations de bonheur qui sont au fond de l'âme humaine, si difficiles à couler dans la langue précise des mots, et que la musique semble rendre plus facilement. Dante, le sublime Dante, dans cette suite magnifique de fresques littéraires qu'est la Divine Comédie, n'a pas admis pour le paradis d'autres couleurs que celle d'or de la lumière la plus pure ; et Wagner, dont on peut voir la conception béatifique dans le prélude de Lohengrin et bien des pages de Parsifal, donne musicalement la même impression.

Certes, il y a de grandes différences, malgré ce fond commun, entre les inspirations, les visions dont nous invoquons le témoignage.

Dante, sur ce fond platonicien de lumière, édifie un paradis où la logique formelle d'Aristote et de St Thomas apporte sa précision et ses catégories. Qu'on ne voie pas ici un reproche au poète théologien, que nous admirons trop pour ne pas comprendre que le sublime et la logique pensent marcher de pair, pour ne pas savoir que la rectitude du vol de l'âme ne diminue pas sa hauteur.

Ce côté logique n'existe pas dans Lacuria ; le condisciple de Blanc de Saint-Bonnet, l'admirateur de Ballanche ne suppose le ciel qu'avec son cœur ; au lieu que Dante voyait la lumière de son regard d'aigle intellectuel, Lacuria s'y baigne, il la sent autour de lui.

La différence des points de vue contribue du reste beaucoup à la différence de l'impression ; tandisque le Toscan décrit le paradis vu par un vivant, le mystique lyonnais nous dit les sentiments qu'après sa mort, il espère ressentir. L'un voit le bonheur chez les saints, l'autre nous en parle comme l'ayant en lui-même.

Il serait intéressant de placer ici la conception wagnérienne ; mais, pour transposer en littérature, les sentiments mystérieux qu'exprime la musique du Graal, il faudrait être soi même un nouveau Wagner; aussi n'essayerons nous pas cette trop périlleuse transposition.

Pour nous en tenir à Dante et à Lacuria, nous allons essayer de donner une idée de la vision de ce dernier, et de ses rapports avec celle du grand épique chrétien.

Arrivé presque à la fin de son œuvre, pour clore un magnifique chapitre sur « la fleur de l'Amour », l'auteur des « Harmonies de l'Etre » demande la permission de dire, sous forme de rêve, sa conception du paradis ; il suppose alors son âme échappée de son corps se trouvant en présence de Dieu et c'est tout d'abord une joie immense, mais qu'il étouffe de ne pouvoir exprimer ; il se sent seul devant l'infini ; l'armée des vierges s'approche alors et l'une d'elles, qui lui semble briller d'un merveilleux éclat, se place à ses cotés. Aussitôt sa joie et son bonheur, s'exhalent en cantiques sublimes et actions de grâces Puis unis ainsi, la paix dans leurs cœurs, ils vont admirer les merveilles crées : ils volent au milieu des soleils et des étoiles; comme un ange, ils passent dans tous les mondes et en aiment la Beauté Revenus au pied du trône divin de nouvelles actions de grâces s'échappent de leurs âmes. Mais c'est alors seulement que commence véritablement pour eux le bonheur paradisiaque ; il semble au poète que lui et sa compagne sont enfermés dans un cercle brillant, et qu'ils y jouissent d'un bonheur inneffable ; mais voici que, peu à peu, ce cercle s'ouvre et s'agrandit ; des couples bienheureux, unis comme eux, y entrent les uns après les autres, les effleurant au passage d'un baiser parfumé. Quand le paradis est tout entier uni par ce cercle magnifique, une voix s'élève : « Attalite portas vestra et introïbit rex gloriæ ». Elevez vos portes et le roi de gloire entrera. C'est le Christ qui apporte à ses frères le bonheur surnaturel. Que dire de la révélation de la Trinité que déroule Lacuria pendant cette description. Rien n'avait été écrit

dans ce genre avant lui, et nul ne s'y est exercé depuis ; son cœur de saint voit d'avance le paradis, il en jouit, car Il aime déja comme s'il était bienheureux.

Avant l'entrée du Christ dans le cœur de ses bien-aimés, ils avaient déjà éprouvé une grande joie en ressentant profondément l'unité de la race humaine ; mais, avec le Christ et sa mère, entrent les anges et tous les esprits célestes : une nouvelle unité celle de l'Eglise universelle dans le cœur du Christ, mille fois plus belle que les précédentes apparaît. Puis, à une parole de St François, la pensée divine et créatrice se dévoile, contenant toute la création. « Et dans cette pensée où tout est un, tout est aussi vie et « amour. La création s'anime · les pierres elles-mêmes « aimaient, les fleurs étaient nos amies, les soleils nous « semblaient brûlants d'amour ». ...

« Alors une voix d'une beauté et d'une puissance inex- « primable sortit de la bouche de l'homme-Dieu : Père, « qu'ils soient tous uns ; comme vous mon Père êtes en « moi et moi en vous ; qu'ainsi ils soient un en nous. »

« A ces mots une lumière qui fit palir tontes les autres, « nous environna, c'était celle de l'Esprit-Saint qui nous « manifestait la Trinité.

« Nous étions éblouis à la fois par la lumière première et « insondable du Père, par la brillante et gracieuse variété « du Fils, par la splendeur béatifique de l'Esprit divin, de « cet esprit lumières des lumières qui, caché en nous de- « puis notre premier pas vers la sainteté, venait d'ôter ses « voiles, et de nous introduire dans le cercle d'amour « de la Trinité ».

« O merveille des merveilles...

« Eblouis, éperdus nous entendions à peine les ailes des « Séraphins qui frémissaient au dessus de nous, et la triple « adoration : saint, saint, saint qui volait d'un bout du « ciel à l'autre.

« La voix du disciple bien-aimé s'éleva alors et s'écria : « Dieu est amour. Toutes les créatures grandes et petites, « toutes depuis le haut du ciel jusqu'aux derniers confins « de la création répétèrent avec ivresse : Dieu est amour. « Et cette immense acclamation ébranla toute la voûte des « cieux. Les Anges chantèrent Alleluia, et tous les élus « répondirent Amen. Il en est ainsi. Et cet Amen résumait « et confirmait toutesles joies précédentes, toutes ces joies « devenaient unes dans cet Amen sublime, et à toutes ces « joies, cet Amen mettait le sceau de l'éternité.

« Ce que j'éprouvais alors ne peut se dire, je ne pus que « répéter une dernière fois Amen. »

A ces pages surhumaines, comparons celles du Dante non moins inspirées.

Tous deux, ne pouvant exprimer l'Absolu avec les langues humaines, se sont vus obligés de le diviser suivant un système relatif ; mais tandis que le paradis Dantesque est disposé suivant l'espace, l'autre se déroule dans le temps ; car il est impossible d'exprimer ici-bas l'éternité et l'immensité tout à la fois.

Ce choix différent des deux auteurs s'explique bien par leur caractère propre, leur philosophie, leur temps. L'espace devait séduire un disciple de St Thomas par sa netteté, la facilité avec laquelle il reçoit des catégories et des classements ; sous ce rapport il a quelque chose de plus intellectuel que la division par le temps. Celui-ci, en effet, en dehors de la matière, qui, seule, le mesure exactement, n'est plus que la suite de nos états de conscience ; or rien n'est plus fondu, rien ne se dégrade plus que nos sentiments et nos pensées ; à mesure qu'une accapare peu à peu notre attention, une autre descend vers la subconscience, sans qu'on puisse dire qu'à tel moment plutôt qu'à tel autre nous avons commencé à prendre conscience de telle pensée.

Il n'y a donc entre les conceptions de Dante et de Lacuria qu'une simple différence de modalité, due autant peut-être à l'époque qu'aux caractères. Le fond commun, cette idée de Lumière qui revient comme un leit-motif, les apparente, comme deux œuvres conçues par le même esprit et exécutées dans des arts différents. On pourrait presque dire que Dante peint à fresque son paradis, tandis que Lacuria l'écrit en symphonie ; autant du reste la peinture était particulièrement développée au XIII[e] siècle, autant le XIX[e] a tout spécialement cultivé la musique ; ce qui prouve encore que l'époque où ils vivaient a pesé fortement sur le choix des deux Génies.

Souhaitons dans tous les cas que notre époque se contente de cette influence et qu'elle ne tue pas l'œuvre dans le germe, en éteignant la foi et l'enthousiasme dans l'âme. Souhaitons encore qu'elle ne tue pas par le silence et l'indifférence, l'œuvre une fois produite, comme elle le fait pour cet homme extraordinaire qu'est Lacuria et pour son œuvre magnifique.

Souhaitons en un mot, et c'est là le but et la conclusion de cet article, que les hommes resserrent de plus en plus l'unité d'amour qui les unit entre eux, et qu'ils trouvent leur bonheur dans leur unité propre, dans l'union du mariage ; que de toute façon il y ait plus d'amour sur terre et que les hommes en s'aimànt s'approchent de l'Absolu de Dieu, à qui appartiennent la Bonté, l'Unité et le Bonheur dans l'Immensité et dans l'Eternité.

C. DE CRISENOY.

L'ultime Blasphème

A PAUL VULLIAUD.
de son admirateur,
JEAN DORSAL.

J'errais dans la Campagne en ces jours magnifiques :
L'Air était imprégné d'un repos solennel,
Et je sentais en moi, comme en les Temps Bibliques
Naître les grands Versets d'un chant à l'Eternel.

Le Ciel me paraîssait incliné sur la Terre
Pour répandre en son lit et le Lait et le Miel,
Et j'entendais des Voix dans mon cœur solitaire
Dire les Psaumes saints du Chantre d'Israël :

« Béni soit le Seigneur qui fleurit la Colline !
Qui creuse le Vallon et le remplit de Fruits,
Devant Sa Majesté la Montagne s'incline,
Et pour Lui le Silence étouffe tous les Bruits

« Il est le Créateur, Il fonda ce Royaume
Où tout s'épanouit aux Doigts de sa Bonté,
Il mûrit la Moisson ; et l'Homme, ce fantôme,
Sent descendre un Rayon de Sa Divinité.

« Tout sous Sa main puissante est produit en ce monde,
S'il la retire, hélas ! l'Homme laboure en vain ;
La Terre, s'Il le veut, redevient inféconde.
Et l'Athée en ses Flancs voit se pourrir son Grain.

« Seigneur, soyez, chanté par les Cieux et les Plaines,
La Lune et le Soleil, les Astres et les Monts,
Puisque de Votre amour tombent des Gerbes pleines,
Puisque Vous nous comblez lorsque nous Vous aimons

« Répandez les Rayons de Vos Munificences
Sur ce Sol où je vais, les Yeux au ciel d'Eté,
Comme pour contempler Votre Auguste Présence,
Et voir devant Vos Pieds, les astres palpiter ! »

***

Or tandis qu'en mon Sein j'entendais ces Louanges
Et que la blanche Nue, arrivant sur l'Azur,
Me paraissait un vol des secrètes Phalanges,
Dans le profond silence où tout était plus pur

Où la Nature en Fleurs était plus symbolique,
Un Blasphème, brisant la majesté des Lieux.
Roula dans le Vallon son Echo maléfique
Pour venir expirer aux coteaux montueux.

C'était un Paysan courbé sur sa Charrue ;
Il insultait la Bête à son soc attachée.
Et vomissait à Dieu le ruisseau de la Rue
Où son Enfance impie avait été lâchée.

***

Je priai le Seigneur qui dispense et qui crée
De ne pas mettre aux flancs du sol de ce maudit
La honteuse moisson des Pierres et des Craies
Et de lui pardonner cela qu'il avait dit.

Mais, comme je marchais plus avant sur ma Route,
J'entendis retentir des Malédictions
Où le Blasphème encor, se mariant au Doute,
Enfantait le Péché de la Négation.

Alors je m'écriai : Seigneur, l'Homme des Villes
Est venu jusqu'ici corrompre tes Enfants,
Et le Travail sacré, tombant à des mains viles,
Ne fera plus germer cette Terre qu'il fend ;

C'en est fait, le grand Crime est consommé. La Bouche
Qui devait célébrer, en bêchant l'Univers,
Le Dieu qui fait jaillir le Rameau de la Souche
Est un Sépulcre vain qui se remplit de Vers.

Nous sommes arrivés à cet Instant ultime
Où la Corruption n'a plus rien épargné,
Où parmi les plus près choisissant ses Victimes
Elle leur met au Cœur la force de nier.

O ces temps en allés de la Sainte Alliance,
Quand l'Arche précédait la Troupe des Hébreux,
Et répandant sur eux la chaste Confiance,
Les rendait plus puissants, plus purs et plus nombreux !

O les temps bienheureux des Ères primitives
Où Ton Peuple montait la Chamelle et l'Anon,
Et, gardant ses Troupeaux près des Tentes naïves,
Labourait en priant et n'avait pas dit : Non !

Alors Tu répandais partout Ton allégresse
Et la Terre Promise ouvrait ses Chanaans,
Le Ciel donnait ses Eaux et le Monde sa Graisse.
Et l'Athée impuissant s'endormait au Néant...

Puis Ton Fils est venu « c'était l'instant de Rome »
Fonder cette Union de la Terre et des Cieux ;
Il enseigna l'Amour et la Nature à l' Homme.
Puis mourut, en versant tout son sang précieux.

Alors l'on vit venir, nouveaux Hébreux, les Moines
Célébrant Ta grandeur et cultivant le Sol ;
Et la Robe Sacrée houla dans les Avoines,
Et le Travail divin reprit vers Toi son vol.

*
* *

Mais, Seigneur, c'en est fait ! le Néant se déchaîne !
Caïn aux mains d'Abel a ravi le Hoyau
Et le Vomissement de l'infernale Haîne
Monte vers ton Amour son détestable Flot.

*
* *

Aussi, quand je m'en vais, ô Nature que j'aime !
Par tes Chemins déserts et tes Champs désolés
Que déchire à son Soc le Rustre qui blasphème,
Je pleure sur ton sort et me sens exilé :

Car toi, fille du Ciel, tu n'es qu'une captive
Que malmène un vainqueur, et qui la viola ;
Et moi, je vais chantant avec mon âme active

Un Dieu, dans l'Univers que l'Homme lui vola.

JEAN DORSAL

Les plans de la pensée

(*Suite*)

Une des plus ordinaires faiblesses de l'œil humain est de tout voir sur le même plan, et, par là même, ou de tout heurter, ou de tout confondre. M. Séailles oppose les deux morales et les croit inconciliables ; elles le sont en effet sur le plan unique de son regard. Mais l'homme, même moderne, est-il tenu d'être *monoplane* ? On oppose aujourd'hui, comme inconciliables, presque tous les grands dualismes de la pensée, toutes les notes des grands accords : la Religion et la Science, la Raison et la Foi, la Tradition et le Progrès, l'Eglise et la République, l'Autorité et la Liberté, la Conservation et l'Evolution, le Devoir et le Droit, la Nature et le Surnaturel, l'Immanence et la Transcendance. La plupart de ces conflits naissent de la méconnaissance ou de la confusion des plans. La Science et la Foi, par exemple, ont deux domaines très distincts, deux points de vue très divers, évoluent sur deux plans aussi éloignés l'un de l'autre dans la perspective mentale que la physique et la spiritualité. Les déclarer incompatibles, supposer une guerre entre elles, comme entre deux puissances rivales, ou absorber l'une en l'autre, c'est confondre les deux plans, c'est commettre une erreur d'optique, résultat d'une vue superficielle et monoplane. Il en est de même de la Foi et de la Raison, dont les domaines sont pourtant plus rapprochés, mais néanmoins essentiellement distincts : c'est pourquoi le rêve d'une religion purement philosophique, telle que celle où M. Joseph Fabre, en un beau volume, résume la *Pensée Moderne*, est la négation partielle de la Religion même.

Un député radical s'écriait un jour à la Chambre : « On oppose à l'autel de la patrie un autre autel dont les desservants prennent à Rome leur mot d'ordre. Quant à nous, notre Credo est résumé dans la devise républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité. A la foi catholique nous opposons notre foi sociale. » L'orateur confondait ici deux

plans absolument différents de la pensée : le spirituel et le temporel, la Religion et la Politique, l'Etat et l'Eglise, comme ce maire de village qui, le 14 juillet dernier, faisait abattre une croix pour la remplacer par le buste de la République. C'est que son optique simpliste brouillait les deux plans et confondait deux points de vue aussi distants que la terre et le ciel. Les deux symboles n'avaient pas à se remplacer,mais à se compléter l'un par l'autre. (1)

De cette méconnaissance des plans multiples de la pensée, sont nées toutes les prétendues *faillites* de la Science, du Dogme, de la Raison, lesquels en réalité ne sont jamais en faillite dans leurs sphères respectives et tant qu'on ne demande pas à la science des solutions philosophiques, à la philosophie des solutions religieuses, à la religion des solutions scientifiques. Car Hæckel n'a pas plus le droit d'imposer un credo philosophique au nom de sa science, que l'Eglise un credo scientifique au nom de son dogme, et du reste elle ne cherche pas à le faire. Beaucoup d'esprits ne veulent aujourd'hui d'autre religion que la science, ou que la morale, ou que la philosophie : on a écrit des volumes sur chacun de ces trois points ; et c'est toujours la même confusion des plans, la suppression de l'un au profit de l'autre (2), *la monoplanie du regard*, que nous signalons comme la grande erreur humaine. Tel vieux philosophe grec ramenait tous les éléments à l'eau, tel autre au feu, Démocrite à l'atôme, Pythagore au nombre, Spencer à l'évolution, Hégel à l'idée pure, Nietzsche à la force, Schopenhauer à la volonté ; et certainement la philosophie est la recherche de l'unité profonde ; mais, par cela même qu'elle est profonde, elle contient tous les plans, elle est l'harmonie des dissemblables et non pas la monotonie universelle. S'il y a un monisme supérieur, il n'est pas la confusion panthéiste de toutes choses, de l'absolu et du relatif, de Dieu, du monde, de l'esprit et de la matière, mais la transcendance sublime de l'Etre qui renferme éminemment tout, dans son immanence infinie.

---

(1) On pourrait dire de la lutte de la Politique et de la Religion ce que Spencer dit de la lutte de la Religion et de la Science. Il la compare à celle de ces chevaliers qui luttaient pour la couleur d'un bouclier dont chacun ne voyait qu'une face. Ce qui manquait, dit-il, à chacun, c'était la franchise de passer du côté de son adversaire pour découvrir comment il se faisait qu'il vît le bouclier si différemment. Ainsi, ajoute Spencer, « la Science et la Religion expriment les côtés opposés du même fait : la première le côté prochain ou visible, la seconde le côté lointain et invisible ».

(2) « Le progrès de la raison est de substituer la démonstration scientifique aux révélations. » (Article de M. Emile Combes).

La vérité est assez grande pour tout contenir et tout est vrai, à sa place, même le matérialisme et l'athéisme, pourvu qu'on les voie dans leur plan qui est le plan inférieur. L'animal est matérialiste et athée, et le chimiste a le droit de l'être. Vu dans le plan qui convient, Hégel est vrai : le monde est bien « l'être-néant », la contradiction de toutes les qualités par tous les défauts,de tout le positif par tout le négatif. Dans le plan divin, Fichte est vrai : Dieu est bien le *moi* tout-puissant qui se crée lui-même et qui crée le monde. Renan dit que tout commence par l'inconscient : c'est exact sur le premier plan des choses. Les astronomes appellent l'homme une fourmi, un ciron perdu dans la poussière des nébuleuses, et ils ont raison sur le plan physique. Les théologiens au contraire font de l'homme un être immense, un titan qui peut lutter contre Dieu, et ils ont raison sur le plan spirituel et moral. Les uns nient la liberté, et ils ont raison sur le plan du déterminisme scientifique qui est le plan matériel ; les autres l'affirment, et ils ont raison sur le plan supérieur à la matière qui est celui de l'esprit. Le scepticisme, le nihilisme ont raison : si l'on pouvait analyser jusqu'au fond la matière et même l'esprit, on ne trouverait rien, leur substance propre est le néant, Kant l'a démontré pour la raison, et la physique moderne pour la nature ; la création entière n'est, dans la langue de l'absolu, qu'une apparence, et le monde n'est pas l'Etre. Mais cette apparence est le reflet de l'Etre, et en tant que reflet de Dieu, de celui qui Est, elle *existe* : la certitude est fondée (1). Ceux qui disent que la création est éternelle ont raison du côté de Dieu, car tout acte divin est éternel ; ceux qui disent qu'elle a commencé ont raison sur le plan du fini, car c'est *dans le temps* qu'elle est posée.

Bien des erreurs philosophiques (le panthéisme par exemple : un seul Etre, une seule Substance) proviennent de ce que nous lisons sur le plan vulgaire et en style courant ce que le philosophe a écrit ou aurait dû écrire sur le plan transcendant en style d'absolu. Tous nos malentendus sont des jeux de mots : « Suivre la nature » est bon, si on l'entend d'une façon élevée ; « Suivre la nature » est mauvais si on l'entend d'une façon basse. « Le progrès est-il un bien ? » Assurément, au sens complet du mot ; au sens restrictif et partiel, cela dépend du point de vue. « Notre siècle est-il en progrès ? » Oui certes, sur le plan scientifi-

(1) Ainsi le reflet d'un arbre dans l'eau n'est réel que par la présence de l'arbre même. — Ce reflet est toute une philosophie que les panthéistes et les dualistes feraient bien de méditer, les uns et les autres.

que. « Est-il en décadence » ? Oui certes, sur plus d'un plan supérieur. Presque toutes nos victoires scientifiques sont compensées par des défaites morales et l'esprit trop souvent n'a vaincu la matière que pour être vaincu à son tour. « Le moyen-âge est-il une ère ténébreuse ? » Oui sans doute, sur le terrain de la science. « Est-il une ère glorieuse ? » Oui sans doute, dans une sphère plus haute, celle des docteurs et des saints ; et tandis qu'ils ânonnent sur la nature, nous bafouillons sur Dieu devant les Thomas d'Aquin, les Duns Scot et les Suarèz. Dieu, nos origines, nos destinées, sont-ils « l'inconnaissable » comme le prétendent Comte et Spencer ? Oui, du point de vue inférieur et « scientifique » ; oui et non du point de vue moyen et rationnel ; non, du point de vue mystique et supérieur. Qui a raison ? le socialisme ou l'individualisme, en sociologie? l'intellectualisme ou le pragmatisme, en philosophie ? Les deux, pour une part à peu près égale. La matière est-elle inerte ? Oui, du point de vue extérieur ; vue du dedans, elle est le mouvement même. Tous les hommes sont-ils égaux ? Oui, devant la loi ; non, devant la nature. Le respect humain est excellent, s'il est l'estime de l'homme ; il est détestable, s'il est la honte de Dieu. Sur le plan théorique et à l'égard des principes, le libéralisme est une hérésie ; sur le plan pratique et à l'égard des personnes, le libéralisme est la première des convenances. « La guerre est hideuse », s'écrient les pacifistes : oui, comme école de massacre ; « La guerre est sublime, » répondent les bellicistes : oui, comme école d'héroïsme. « Elle est injuste et sauvage », continuent les premiers : et c'est vrai de la guerre offensive, de l'agression ; « elle est légitime et sainte, » reprennent les seconds, et c'est vrai de la défense de la patrie en danger. « Le soldat est une brute », dit l'antimilitarisme ; « il est un martyr », disent les patriotes ; — car il est « celui qui tue » et il est « celui qui sait mourir. » « Le patriotisme est sacré ; » oui, s'il est l'amour du pays ; « il est barbare », oui, s'il est la haine des peuples frères. « L'humanitarisme est beau et grand, » oui, en tant qu'amour de l'humanité ; « il est sottise et faiblesse », oui, s'il est l'exclusion des autres devoirs du cœur, des autres cercles de l'affection humaine. On a beaucoup discuté sur la peine de mort, et de même que les pacifistes et les bellicistes (M Emile Faguet l'a fort bien montré) semblent avoir également raison, ici encore les adversaires donnent des arguments d'égale valeur. Le point de vue ou le plan déterminera seul la préférence. La fameuse apothéose du bourreau et de la guerre par Joseph de Maistre n'a soulevé tant d'indignation, d'ailleurs parfaitement légitime, au sens où on l'entendait, que parce qu'on a lu sur le plan ordinaire

et humain, avec la mentalité moyenne d'un honnête homme ou l'état d'âme d'un philantrope,et comme contradiction au pacifisme par exemple, ou au respect de la vie humaine, ce qui était écrit sur le plan mystique et profond de la pensée supérieure par un voyant de l'absolu. N'y a-t-il pas des plans divers dans la volonté divine elle-même, qui peut détester la guerre, maudire le mal, et cependant les permettre, les vouloir peut-être (comme sainte Angèle, d'un point de vue très élevé,aimait le démon) dans leurs effets les plus hauts, comme éléments d'un bien supérieur, instruments de la justice, occasions de vertus sublimes, ou moyens de transformation du monde ?

Notre point de vue est presque toujours unique et simpliste (de là nos objections et aussi nos désaccords), tandis que la Vérité est la complexité infinie et n'est *une* précisément que par la puissance de sa vaste synthèse. Comme l'écrivait récemment un distingué professeur de théologie, M. Ligeard, « l'orthodoxie consiste à embrasser la totalité des points de vue ». Ce que l'orthodoxie appelle le ciel, est peut-être le point de vue suprême et central. Le mal et l'erreur sont des myopies, des manières de voir et d'aimer inférieures et grossières, étroites et insuffisantes. Se convertir c'est élargir son horizon, allonger la portée de son regard.

« L'œil, a dit un grand écrivain, est un don de Dieu, d'une beauté ravissante ; mais il n'introduit pas dans le monde de la raison. La raison est un don de Dieu, mille fois plus grand ; elle a des intuitions d'une clarté sublime ; mais elle n'introduit pas dans le monde de la grâce. La foi est un don de Dieu : elle perfectionne en nous la connaissance du monde de la nature et celle du monde de la raison, et,nous élevant plus haut, elle nous fait pénétrer dans le monde de la grâce. Heureux ceux qui ont ces trois dons à la fois ; qui ouvrent les yeux du corps et qui jouissent, peintres, poëtes, artistes, des beautés charmantes de la nature ; qui ouvrent les yeux de l'esprit et qui jouissent, philosophes, mathématiciens, géomètres, penseurs, des beautés supérieures du monde de la raison ; qui enfin ouvrent les yeux de la foi et qui jouissent, chrétiens, enfants de Dieu, fils soumis de l'Evangile,des ineffables splendeurs du monde de la grâce. Heureuses les âmes qui ne sont pas fragmentées... les âmes complètes qui ont ce triple regard ! » Le mal, pour chacun de ces trois regards, est de mépriser les autres. De même, le grand péril moral, plus actuel que jamais, est de se contenter de l'honnêteté, sans monter jusqu'à la religion, ou (péril plus grand encore) de prétendre à la religion, en méprisant l'honnêteté. Un chrétien ne doit pas se contenter d'être un honnête homme

mais il doit l'être d'abord ; de même un honnête homme ne l'est pas pleinement, sans rendre à Dieu ce qui lui est dû, par la foi et par l'amour.

Beaucoup d'injustices de notre esprit, ou d'injustesses de nos jugements, viennent de ce que nous mêlons les points de vue. L'objection ordinaire contre le catholicisme tirée de la vie privée de certains prêtres, est le résultat d'une confusion, très concevable mais un peu puérile, entre deux personnages très distants, qu'il faut voir sur deux plans divers : le prêtre et l'homme. Un prêtre est toujours bon qui accomplit ses fonctions sacerdotales, par lesquelles seules il nous importe ; et si nous n'avons pas à nous inquiéter de ses fonctions digestives, pas même de son embonpoint ou de sa laideur physique, ce me semble aussi un véritable enfantillage de le dépouiller de sa chasuble et de sa soutane pour le plaisir de faire cette découverte peu inattendue qu'il pourrait bien être sur le plan humain un homme comme les autres. Je ne demande au boulanger que son pain, et au prêtre que son ministère. La sainteté est de toutes les professions, le vice aussi, et je trouverais singulier et vraiment trop généreux, bien que peu indépendant, d'immoler à un homme, mes convictions les plus intimes, la foi de mon âme, mes espérances, *parce que* cet homme est un misérable. Et tout cela pour une illusion d'optique, une confusion de plans.

Une autre objection que j'entends souvent faire au christianisme est que l'homme ne paraît ni assez grand, ni assez bon, ni assez mauvais pour mériter une récompense infinie ou un châtiment éternel. L'homme est trop petit pour des solutions aussi radicales. Or, cette difficulté pourrait bien être aussi le résultat d'une erreur de plan. Car la question n'est pas de savoir si nous pouvons par nos actes personnels et sur le plan purement humain produire des fruits d'éternité, (ce qui est douteux, en effet, et peut-être absurde), mais de savoir si le Christ, l'Homme-Dieu, a pu en produire et si nous pouvons et devons nous unir à lui par cette sorte de greffe divine que les théologiens appellent *la grâce*. Le problème est donc tout différent, et s'ouvre sur une perspective plus haute Beaucoup rêvent de vies successives ; mais des milliers de vies ne sauraient *par elles-mêmes* nous unir à Dieu, parce que la distance est infinie, tandis qu'un seul acte de bonne volonté totale, dont le plus humble dès ici-bas est capable, peut, *par le Christ*, nous ouvrir à l'influence divine et nous infuser le ciel. « *Aujourd'hui* tu seras avec moi dans le Paradis », dit le Crucifié au Voleur. Tout un plan des choses, le plan de la vie humano-divine, échappe à l'optique libre-penseuse, qui rend ainsi insoluble le problème de l'union du fini à l'infini, le

passage de l'homme à Dieu, puisqu'elle supprime *le Pont.*

On reproche, il est vrai, au christianisme, au catholicisme surtout, de pouvoir se résumer dans ces deux mots : Anthropomorphisme et Miracle, si hostiles à la mentalité philosophique moderne. Mais l'anthropomorphisme chrétien, c'est-à dire l'humanisation du divin, ne supprime ni le plan divin pur, ni le plan humain ordinaire ; il constitue un plan nouveau, que toutes les religions ont rêvé comme un trait d'union entre les deux autres et dont le christianisme est la réalisation parfaite. Ce plan nouveau, ce trait d'union, c'est la Religion même. C'est pourquoi ceux qui le suppriment au nom d'un culte plus pur, se passent ordinairement de tout culte et même de tous rapports avec la divinité.

Quant à la notion du miracle et du surnaturel, *scientifiquement entendue* elle ne fait qu'élargir et approfondir, bien loin de la troubler par des caprices irrationnels et magiques, les horizons de la Nature même. La nature est une série de plans superposés dont chaque échelon est naturel en lui-même, sous-naturel pour les échelons d'en haut, sur-naturel pour ceux d'en bas. La raison est déjà un surnaturel. Dérogation aux lois d'une nature inférieure par un agent supérieur, le miracle, fait relatif, est une des grandes lois scientifiques du monde. L'enfant est un thaumaturge pour la balle que sa main fait voler, et la flenr est miraculeuse pour le fumier qu'elle transsubstantie en parfums. Mais pour l'être qui l'accomplit le miracle n'existe pas ; cet être agit selon sa nature. Le miracle est le point de vue de l'inférieur. Ainsi le miracle et le surnaturel sont des questions *de point de vue*, et cette conclusion ne mène pas au scepticisme, bien au contraire, car, dans le règne humain, placé sans doute au milieu de l'échelle vivante, entre les êtres inférieurs dont l'homme est le grand thaumaturge et les êtres supérieurs dont il peut subir l'invisible action, le miracle n'est pas plus impossible que l'action de ces êtres supérieurs. Et ainsi se trouvent conciliées la foi des uns et la raison des autres dans la largeur d'une conception de la nature où sont admis tous les plans, ceux d'en haut aussi bien que ceux d'en bas.

Il serait aisé de multiplier les exemples de cette conciliation possible des esprits dans la philosophie de l'esprit large. Ces quelques vues, jetées pêle-mêle, suffisent à faire entrevoir l'importance, pour cette conciliation, du principe des *plans de la pensée*.

JOSEPH SERRE.

CRÉPUSCULE

Le soleil disparaît derrière la colline
mystique que le feu du couchant illumine ;
Symbole triomphant de blanche vérité,
la calme basilique, avec solennité

s'élance dans le ciel d'or et l'astre enlumine
l'édifice imposant, par une main divine
auréolé du sceau de l'immortalité.
Vers l'Etre d'Amour et de suprême Beauté

l'âme prend son essor à cette heure angélique
avec le sanctuaire à la ligne extatique,
cherchant à fuir le lieu d'Exil et de Douleur

pour le divin Séjour des fleurs sans flétrissure,
où sans larmes sont les yeux, les corps sans souillure,
Royaume reconquis par la mort d'un Sauveur.

ABEL SOD.

Défense de l'Anti-Mage

A Georges Polti, son nom ici,
« en proue »
de ma barque de guerre.

Voici un homme qui croit encore aux niaiseries de l'occultisme, ont dit les uns. Voici un homme qui vient attaquer sans les connaître la Sainte Magie et les Maîtres (1) de l'hermétisme, ont dit les autres. Je dois me défendre et défendre l'Anti-Mage ; je le dois « *non nobis. non nobis*, *Domine*, comme disaient les affiliés à l'ordre laïque de la Rose + Croix, du Temple et du Graal, *sed nominis tui gloriæ soli.* » D'ailleurs un livre paru n'est-il pas, pour son auteur, un fruit exporté loin de l'arbre, une chose finie dont il peut parler comme d'un travail étranger ?

Des indifférents, des profanes, se sont étonnés de l'anachronisme qu'il y avait à parler de Magie au xxe siècle. La Magie, c'est une préoccupation des alchimistes médicaux et des fumistes de 1880. Et un mage ? Etais-je bien sûr que ce fût cela, un mage ? N'était-ce point plutôt un être surnaturel, avec une belle barbe tressée de perles, coiffé d'une tiare ou d'un chapeau pointu et qui passait sa vie immortelle à faire dire l'avenir aux étoiles et à regarder dans la main les chemins du destin ? ou qui venait apporter à Jésus enfant des présents précieux dans de petits coffrets en signe — mais cela est déjà plus profond — d'abdication ?

L'alchimie des sorciers est-ce autre chose que le conte de fées de la chimie, un conte qui a pour Vivianes et Mélusines, Agrippa, Lulle, Flamel, Van Helmont ? Et l'astrologie des Chaldéens, n'est-ce point ce que les nourrices savent de l'astronomie ?

Pourquoi alors vouloir se battre avec des morts, venir réveiller des légendes, bien inutiles à la conduite des aéroplanes et aux problèmes de la vie moderne ? Pourquoi demander : *Faut-il* devenir mage avant d'avoir résolu

(1) A propos de *Faut-il devenir Mage ?*

cette question primordiale, qui ne vaut même plus d'être posée, d'ailleurs : *Peut-on* devenir mage ?

Ce qu'est au juste un mage — à supposer qu'il en existe — je n'ai pas cherché à le savoir : j'ai pris à des hommes qui se disaient mages leurs définitions et j'en ai tiré des déductions, voilà tout.

Je ne suis pas parti en guerre contre l'alchimie et l'astrologie. Je n'ai pas attaqué les mages de Chaldée, mais ceux de quelques boutiques bien contemporaines. J'ai voulu faire œuvre d'éthique.

Voilà pourquoi l'efficacité des théories et des pratiques magiques n'a pas été en cause. Le problème était pour moi moral. Philosophique aussi, car peu importe si les pantacles et les talismans sont ou non efficaces, les idées philosophiques et religieuses existent. Il fallait les découvrir et les discuter sans donner à personne le prétexte d'une polémique sur le côté pratique sur l'envoûtement, le marc de café et la poudre de projection.

Les mathématiciens, hommes d'exactitude, font ainsi ; lorsqu'ils veulent, à travers quelques problèmes, arriver au cœur d'une vérité profonde et féconde en faits nouveaux, ils négligent les problèmes ou, plutôt, ils les supposent résolus. Ensuite, ils reprennent les opérations, sans difficulté. On le leur permet. Lorsque M. Poincaré écrit *la Science et l'Hypothèse* et commence tous ses raisonnements par : Si... Supposons que... Admettons que... il ne rencontre pas d'objections. Et l'on veut exiger que les écrivains du domaine intellectuel et philosophique emploient la méthode opposée : voici un fait, nous verrons après.

Je demande qu'on me laisse parler en mathématicien : il y a un cœur au milieu des faits et des trompe-l'œil de l'occultisme *tel que le comprennent* certains hommes qui se réfugient dans les expériences spirites qu'il dédaignaient il y a vingt ans. Qu'ils soient gravement occupés, en outre, des caquetages de la Poule Noire, cela n'entre pas dans la question. Il s'agit d'ouvrir le cœur de la doctrine, de savoir si la moëlle est substantifique ou creuse ou vénéneuse. Il s'agit de savoir s'il y a aujourd'hui, une magie blanche, ou bien si les plus avancés et les plus sincères de l'occultisme n'ont jamais dépassé ce Dragon du Seuil dont ils se prétendent les Maîtres. S'il existe un Dragon et un Seuil, c'est encore un problème que je veux laisser derrière ma première question. Il vaut mieux aller droit au Trésor et à l'Oiseau qui chante. Il sera temps ensuite de revenir voir s'il y a des monstres vaincus sur la route et un Dragon, pris à revers, sur le Seuil. Donc, que le Dragon existe ou non (admettons que... dirait M. Poincaré), je crois qu'*il* a abusé, vaincu et vicié ceux qui s'imaginent *le* dominer et commander le

monde par la force de leur Science Absolue. Je crois surtout que *ses* victimes veulent à leur tour vicier éthiquement et philosophiquement les jeunes enthousiastes, très nombreux encore, qui viennent se prendre à leurs symboles sans les comprendre. Mais si le Dragon n'existe pas ? Tant mieux, ce sera une raison de plus pour éloigner de ceux qui l'on inventé.

Voilà où il s'agit d'arriver. Voilà pourquoi, suivant la méthode mathématique, je néglige en les supposant pour l'instant résolus, les *faits* de la table et des statuettes de cire piquées. Et de suite ainsi, les Deux idées sont face à face, nues.

— L'Anti-Mage a rencontré des objections chez les catholiques les plus sagaces. L'Anti-Mage leur a paru être perdu dans la magie. La sage méfiance, la *peur* instinctive que l'occultisme inspire aux chrétiens les éloigne même des suspects qui combattent des occultistes pour le compte du christianisme.

A cette méfiance, il convient de n'opposer qu'une remarque : les catholiques savent pourquoi ils se battent mais ils ne savent pas, généralement contre qui et contre quoi ; les anti-chrétiens savent contre qui et contre quoi ils se battent, s'ils ne savent pas bien pourquoi. Dans une lutte qui dure depuis des siècles et qui n'est pas tout près d'être terminée, il est mauvais pour le plus gros adversaire de tirer à découvert, dans le vide.

— On peut, je crois, passer vite sur toute une classe d'objections interrogatives : alors, vraiment, ces mages-là sont aussi noirs que vous le dites ? Pourquoi votre jugement est-il si net ? Deux classes aussi tranchées, n'est-ce pas un peu artificiel ? Ce ne sont pas des objections, ce sont des étonnements. Sauf pourtant la question du fossé trop artificiel et trop tranché entre deux camps.

Artificiel, c'est possible, ici comme en toutes choses il y a entre les deux extrêmes quantité d'intermédiaires et l'on ne passe pas de l'un à l'autre par des marches mais par un plan incliné continu. Les deux extrêmes existent cependant et sont opposables. L'opposition sera peut-être trop schématique, mais point artificielle.

Trop schématique, on peut l'accorder si l'on se place au grand point de vue de la vérité. Mais si l'on se place au point de vue de la compréhension de la vérité — point de vue qui a son importance puisque c'est pour faire comprendre les vérités qu'on les écrit — c'est *pas assez* schématique qu'il faudrait dire.

Si je m'étais placé sur le terrain des élections et de la France, mettant à ma droite les royalistes, les nationalistes, les conservateurs, l'ombre de Louis XIV et à ma gauche,

les juifs, les protestants, les francs-maçons, les métèques, tout le monde aurait compris et qui, même aurait parlé de classification trop tranchée ? Mais j'étais sur le terrain philosophique et religieux. Les esprits y sont souvent sûrs d'eux-mêmes, on a moins de journaux pour opposer le bien au mal que pour dresser l'Ecole contre l'Eglise, Ferrer contre le pape ou Philippe VII contre Vadécart, les évêques contre le scrutin d'arrondissement.

— Passons aussi, voulez-vous, sur les objections de préférence : catholiques qui ont peur de la guerre, indépendants qui ont peur de la conclusion chrétienne, artistes qui dédaignant le bien au profit du beau (au lieu de les unir) voient sans déplaisir les ombres que le noir mêle au blanc — oh ! soyez tranquilles, le règne du blanc pur n'est pas arrivé... A d'autres qui préféreraient une autre méthode de persuasion, il est facile de répondre que, si l'on peut perfectionner les esprits, on peut aussi embraser les cœurs.

— Et voici les objections des intéressés, les occultistes des boutiques contemporaines.

Ils ont crié : « Mais c'est un livre de polémique ! « Parfaitement. Ils ont vu juste. Leur seul tort a été, à mon avis, d'ajouter, « et non de critique impartiale. » On peut faire de la polémique avec impartialité.

Il faut dire, à la louange de leur intelligence, que ceux dont les idées étaient profondément en opposition avec celle de l'Anti-Mage, *ont pris position*. Ils auraient pu s'esquiver, disant : « Aucun de ses reproches n'est fondé. Jamais nous n'avons eu de ces intentions. » Ils ont été francs. Bravo !

Quelques-uns, arrivant de suite aux extrémités politiques de la question, ont soutenu cependant que la maçonnerie n'avait rien de commun avec *leurs* histoires de magie et d'occultisme... 1° c'est de la mauvaise foi « consciente et organisée » ; 2° c'est contraire aux textes formels d'Eliphas Lévi que j'ai cités ; 3° renieront-ils Oswald Wirth, qui dans une conférence faite récemment à la mairie Drouot, déclarait que la franc-maçonnerie était l'héritière directe des traditions de l'occultisme chaldéen.

Des objections plus importantes surnagent dans quelques pots de pommade de théosophie spirite : le mage, ce n'est pas ce que j'ai dit, « l'orgueilleux ne saurait être mage, » le véritable mage est celui « qui chemine sur la voie de la vérité et de qui la bonté et la beauté rayonnent sur le monde, » Alors, être mage, cela ne doit pas être impossible... Si, car on ne le devient pas « on naît mage » ; ni Péladan, ni Eliphas ne l'ont été.

Bien. Alors ? Alors, il n'y a que trois hypothèses possibles : ou vos mages existent, et alors nommez-m'en un, qu'on s'adresse à lui — ou vos mages n'existent pas, et alors vous vous moquez du monde — ou encore, en me montrant le fantôme du mage qui chemine, tout là-bas, sur la voie de la vérité et de la bonté, vous voulez me faire partir en guerre contre de lointains moulins à vent et me faire abandonner mes cibles qui sont de belles et bonnes cibles. Mais qu'on me nomme entre la gare d'Orsay et la Morgue, un mage et je suis à lâcher mes cibles pour l'étudier avec sympathie.

« Pour parler occultisme et magie, a dit encore l'auteur de quelques livres sur les constructions rurales, l'art, l'architecture, la tourbe, l'archéologie, la ventilation, le chauffage, les chaussées, l'intolérance religieuse, les hôpitaux et ambulances, les Gaulois, le suffrage universel, l'égyptologié, la crise financière et aussi l'occultisme anglo-hindou, pour parler occultisme et magie, il faut avoir beaucoup lu. » C'est vrai. Et même à parcourir beaucoup de livres modernes d'occultisme, on s'aperçoit que pour écrire sur ces sujets il suffit d'avoir beaucoup lu. Modestement, sincèrement, je crois avoir assez lu — non pas pour découvrir tous les plagiats — mais pour pouvoir parler du cas d'Eliphas Lévi. Car c'est bien d'Eliphas Lévi qu'il s'agit pour l'instant, n'est-ce pas? C'est bien lui qu'on s'étonne de me voir « traiter de menteur ». Et suis-je « bien certain » de le connaître ? demande-t on.

Ceci est important. « Le trouble abbé Constant » comme écrit Gustave Kahn, une fois tombé, le meilleur rempart des néo-occultistes disparaît. Guaita est trop sincère pour qu'ils puissent ergoter sur ses œuvres ; Papus est surtout un compilateur ; Barlet n'est pas leur homme, au contraire, et pour lui, les prodiges de M. de Sarak annulent en leur donnant une conclusion tous les efforts de sa génération dans la voie hermétique ; les autres manquent d'autorité. Il y en a encore de « très éminents » dit la réclame... Mais ce sont des chapitres à ouvrir.

Si donc, on peut, non pas traiter Eliphas de menteur, mais prouver qu'il a menti, ce sera un mauvais point pour les disciples de ses idées. Or, je pense avoir prouvé qu'Eliphas est un imposteur.

Je voudrais seulement poser encore une question aux savants de l'ésotérisme : *de qui est le « Livre Rouge »* ?

Paru chez Lavigne, à Paris, en 1841, il est signé Hortensius Flamel. Les catalogues des librairies spéciales déclarent que d'après Chuquet, le *Livre Rouge* serait le premier ouvrage d'Eliphas. Mais la raison qui détermine Chuquet est simplement que l'*Asch-Mezareph* est traduit

dans le *Livre Rouge* et dans *la Clef des grands Mystères* (1860) d'une façon presque identique. D'après Guaita, *le Livre Rouge* serait de Ragon.

Il est extraordinaire que nul de ceux qui ont étudié Eliphas n'ait trouvé, dans sa vie à ma connaissance, de traces de ce premier livre. Il est étonnant aussi que l'abbé Constant qui s'accuse avec tant d'humilité dans le *Dictionnaire de littérature chrétienne* (1851) (colonne 772, chapitre *Mystères*) d'avoir écrit *la Mère de Dieu* (1844), qui se montre enfant si soumis à l'Eglise, ne fasse pas allusion au livre qu'il aurait commis sous le nom d'Hortensius Flamel. Il aurait racheté les exemplaires de *la Mère de Dieu* en promettant que cette étude littéraire ne serait jamais rééditée, et il laisserait courir *le Livre Rouge* ! A menteur on pourrait alors ajouter d'autres abjectifs. Mais il est peu probable, pour ne pas dire plus, que *le Livre Rouge* soit de l'abbé Constant. Il n'y a là aucune des qualités de style qui font les livres d'Eliphas si agréables à lire. La langue est lourde et vieillotte, la phrase est farcie de précisions et de références. *L'Asch Mezareph* du *Livre Rouge* et celui de la *Clef des grands Mystères* sont écrits dans des desseins différents : celui d'Hortensius Flamel semble une traduction terne et complète, celui d'Eliphas Lévi une brillante adaptation. *Tant que la preuve* que les deux traducteurs ne sont qu'un seul homme, *n'aura pas été faite*, on ne peut donc considérer qu'Eliphas Lévi n'est pas l'auteur du *Livre Rouge*.

Et alors, en attendant cette preuve, on peut faire un travail de comparaison amusant. Eliphas Lévi met en tête de sa traduction cette note qui laisse bien croire que son *Asch-Mezareph* est inédit en français : « *Nous donnons à nos lecteurs ces fragments dans les livres les plus importants de la science, pour qu'ils sachent quels ennuis et quelles difficultés nous leur épargnons par notre travail, et qa'ils puissent mieux comprendre la conscience et le sérieux de nos études en s'exerçant à déchiffrer eux-mêmes une partie des documents que nous avons déchiffrés et traduits* ».

Et la traduction commence. Mais si on se reporte à celle du *Livre Rouge*, ce n'est pas une traduction, c'est un brillant « démarquage ».

On voit, et cela éclaire la tendance d'esprit d'Eliphas, qu'il pratique un procédé que je demande la permission d'appeler *l'interpolation anti cléricale ;* ainsi p. 409 (édition Alcan) il parle de « vaisselle sacerdotale » ; p. 408, on peut, le connaissant, se demander quels brigands il vise en ajoutant au texte, de sa propre autorité : « Ce que vous voulez, c'est une royauté et non un brigandage ». Ainsi encore p. 416, Eliphas traduit : « C'est ici le G .·. O .·. du

soleil des sages sans lequel la lune serait toujours ténébreuse ». *Le Livre Rouge*, p. 70, disait tout bonnement : « C'est ici le soleil des sages sans lequel la lune sera toujours ténébreuse ». Qu'est-ce que le G .·. O .·. vient ajouter à cette phrase, identique pour le reste.

Un autre procédé d'Eliphas consiste à éclairer le texte d'un peu de quincaillerie hermétique, par exemple à traduire la référence « Proverbes III-16 » par « on lit au livre du roi Schlomo » avec un petit Schlomo en hébreu. Cependant, chose bizarre, il escamote toutes les références talmudiques. Serait-ce que, lui qui traduit si couramment hébreu, chaldaïque et syriaque, il serait aussi incapable que moi de vérifier de telles sources ou simplement a-t-il sacrifié ces exactitudes à la clarté littéraire de son récit ? Etrange traducteur.

Certains mots de l'Asch-Mezareph, version *Livre Rouge*, semblent effrayer l'Asch Mezareph, version *Clef des grands Mystères*. Exemples : *L. R.* p. 65, parle de sainteté, d'observation des préceptes, de pureté. *C. G. M.* p. 409 remplace par quelques phrases, dont. « Si tu veux de l'or dans tes mains, fais la lumière dans ton âme ». Aux mêmes pages, « mystères de la *sagesse* » est remplacé par « mystères de la *nature* ». P. 73, *L. R.* parle du « fils des sages » dont la génération est impossible à la nature, et que les perscrutateurs vulgaires de la nature conseillent si bien de se procurer, eux qui n'ont point de pouvoirs et ne sont que les raconteurs des faits des autres. L'abbé Constant aurait-il peur qu'on comprenne : le Christ ? pourquoi sinon traduirait-il « le fils des sages » par les mots, bien moins hermétiques, de « Joseph, le fils préféré de Jacob », dont la génération a été le miracle de la nature et que les scrutateurs profanes de la nature enseignement si bien à enchainer et à coudre, eux qui ne sont que des raconteurs de ce que font les autres. Exemple encore : *L. R.* p. 79, parlant d'un médecin, dit qu'il « opérait plus par ses prières que par ses mains » ; pourquoi *C. G. M.* p. 425, escamote-t-il cette phrase gênante ? Traducteur, traître.

Quelquefois, il arrive qu'à propos d'un texte, on trouve une différence entre les deux Asch Mezareph. En ce cas, c'est *toujours* le second qui se trompe, comme s'il s'était trompé en démarquant ou en copiant. Exemple : P. 66, *L. R.* écrit : « Le fer est attribué à Tipheret car il est de la façon de Vir Belli, Exod. XV, 3, et il n'a le nom Seir Anpin qu'à cause de sa colère prompte, ainsi qu'au Ps. II verset dernier ». P. 410, *C. G. M.* interprète : « Le fer est le microprosope des métaux, c'est le Seir Anpin de la Kabbale métallique. Il correspond à Tipheret, à cause de son éclat, de sa vigueur et de ses triomphes ; il est fort, il

est beau comme Mars (*traduit de l'hébreu*). C'est de lui que parle le psalmiste, psaume XI verset dernier). Or le verset dernier du ps. II parle bien d'un courroux qui s'embrase, mais le dernier verset du ps. XI ne parle que des gens abjects qui se sont élevés parmi les hommes et des méchants qui se promènent de toutes parts.

De même la référence Exode XXXII-1 que donne *L. R.* p. 76 est exacte et celle qui y correspond dans *C. G. M.* p. 423 est fausse ; Exode XXX-1. Fautes d'imprimerie ? Voici qui n'en est pas une. *C. C. M.* p. 423 écrit : « Comment ensuite l'argent se change, comment l'or se révèle par son vêtement rouge, tu peux le voir en Job (XX1-I24). La citation concorde avec *L. R.* p. 423... mais dans *L. R.* elle se rapporte à la phrase suivante où il est parlé d'or blanchissant sur lequel il faut verser des torrents d'eau métallique pour obtenir de l'or parfait, or c'est à cette traduction que donne raison Job. XXII-24 : « Ses vases sont remplis de lait et ses os sont comme abreuvés de moelle ». Quant au vêtement rouge de l'or, qu'Eliphas attribue à Job, il se rapporte à une autre référence de *L. R.* escamotée par Eliphas Lévi : Tr. IV, 1.

Exemples encore de différence. *L. R.* orthographie le nom hébreu Gechasi G-I-Th-Z-I, C. G. M. écrit Tz-I-HE-Z-I. Dans les signes hermétiques aussi, il est rare de voir les triangles dans le même sens, mais là je ne puis vérifier qui a raison, non plus que pour les couleurs fondamentales qui sont pour *L. R.* p. 71 blanc, rouge, vert aqueux et pour *C. G. M.* p. 418 bleu, jaune, blanc et rouge.

Comme différences, on peut encore compter la suppression, avec (ou non) rejet après la fin du manuscrit, de tous les passages trop techniques qui gêneraient l'allure littéraire de la version d'Eliphas ou qui ont été, dit-il, ajoutés par des copiste. Ainsi on trouve réservés en deux lignes les deux derniers paragraphes de la p. 66 du *L. R.*, ainsi on ne trouve rien qui corresponde aux pages 69 à un passage de la page 70 — aux pages 75 et 76 — au bas de la page 78 et au haut de la page 79, etc...

Voilà pour les différences. Quant aux ressemblances, aux passages reproduits textuellement (ce qui est étonnant pour une version de l'hébreu et du chaldéen) ils sont nombreux, surtout vers la fin du manuscrit.

Cette fin elle-même est des plus curieuses. Au moment où Eliphas écrit : Ici finissait le manuscrit du médecin de Kartane, on pourrait croire que c'est lui qui parle. Non, il copie, mais en supprimant des passages, ce qui le rend incompréhensible. Dans le *Livre Rouge* on arrive à comprendre que celui qui parle est Rabbi Eléazar et que l'histoire du médecin de Kartane doit être une réponse à la

question d'Eléazar sur les devoirs du médecin, question à laquelle le médecin de Kartane avait une bonne réponse « en Sohar Flexsinn, f. 145, c. 580 ». De même dans le *Livre Rouge* p. 79, c'est Rabbi Eléazar qui continue : « Ce livre fut entre *mes* mains pendant 12 mois, et nous y avons trouvé des lumières sublimes et précieuses... et nous dîmes : Béni soit le Dieu de miséricorde qui donne l'intelligence aux hommes de la sagesse suprême... » alors qu'il semble bien, grâce à un petit tour de main particulier, que ce soit Eliphas Lévi qui dise dans la *Clef des grands mystères :* « Ce livre fut entré *nos* mains pendant douze mois et nous y avons trouvé de sublimes lumières. Béni soit le Dieu de miséricorde qui donne aux hommes l'intelligence de la suprême sagesse ».

Voilà le travail qu'Eliphas Lévi offre à ses lecteurs comme échantillon de « la conscience » et du « sérieux » de ses études. Le devoir de ses disciples est de répondre à ma question : *Le Livre Rouge d'Hortensius Flamel est-il d'Eliphas Levi ?* Tant qu'ils ne l'auront prouvé, nous tiendrons leur maître pour un fumiste — de talent — pour un écrivain sans scrupule et pour un imposteur.

Voilà des querelles, m'a-t-on dit, qui ne sont pas faites pour amener l'harmonie. Je désire l'harmonie, mais il n'y a pas d'harmonie possible avec le mensonge.

De même qu'il n'y a pas de faiblesse permise envers la mauvaise foi et l'hypocrisie. Ceci pour répondre à ceux qui m'ont demandé si je n'avais pas « oublié d'être charitable » envers Eliphas et ses doctrines.

Nietzsche et Péladan n'ont pas trouvé de défenseurs. Il n'y a donc pas à y revenir. Pourtant une traduction d'une œuvre posthume de Nietzsche (Merc. de Fr. 16-X-09) me prouve que j'ai commis une erreur. J'ai cru, sur la foi de textes qu'il divisait l'humanité en deux classes ; maîtres et esclaves ; il en admet trois : ceux qui commandent, ceux qui sont obéissants et les esclaves.

Mais Nietzsche nous force à nous déclarer. Non pas *pour les forts*, pour la caste dominante de l'avenir à qui ses livres sont destinés, mais *contre les faibles*, contre l'esclave idéal de l'avenir. Il a à coté, de bons passages sur les douleurs de l'homme supérieur, sur les souffrances qui sont une bénédiction. Mais tenons-nous en au *fond :* « Hésitation des disciples : Nous arriverons déjà à nous accommoder de cette doctrine, mais elle nous servira à détruire le grand nombre ».

Contre les forts ou contre les faibles — tant qu'ils n'auront pas compris leur fraternité — voilà le *fond* sur lequel il faut nous déclarer. Déclarons-nous.

FERNAND DIVOIRE.

Pour montrer à quel point il faut se défier d'Eliphas Lévi et de ceux qui se disent ses disciples, même sous le rapport scientifique, nous ajouterons, après notre ami Divoire, quelques exemples de l'astuce avec laquelle cet écrivain en imposa.

Au sujet des *13 articles de la Foi* judaïque nous plaçons en regard de l'énoncé du « mage » moderne celui de la Synagogue.

ELIPHAS LÉVI.	SYNAGOGUE.
V	V
Il faut adorer la cause première dans l'universalité des êtres en remontant du fini à l'infini.	Je crois avec une conviction entière que c'est le Créateur seul, béni soit son nom ! qu'il faut prier et qu'à nul autre il ne faut adresser de prière.
VI	VI
Dieu se manifeste par les intelligences élevées et les cœurs purs, et c'est ce que nous appelons la prophétie.	Je crois avec une conviction entière que toutes les paroles des prophètes sont vraies.
VIII	VIII
Nous n'avons qu'une loi promulguée par Moïse. C'est une loi d'union et d'unité pour le peuple de Dieu.	Je crois avec une conviction sincère que toute la loi, telle qu'elle se trouve aujourd'hui dans nos mains, est celle qui fut donnée à Moïse, notre maître (que la paix soit avec lui !)
IX	IX
Dieu ne change pas comme les hommes, et sa loi est toujours la même. Ne changeons donc jamais de croyance, puisque la nôtre est raisonnable.	Je crois avec une conviction entière que cette loi ne sera point changée, et qu'il ne viendra pas d'autre loi du Créateur, béni soit son nom !
X	X
Nous croyons que Dieu sait, dirige et répare toute chose.	Je crois... que le Créateur B.S.S.N ! connaît toutes les actions des hommes et toutes leurs pensées.
XII	XII
Nous vivons dans l'attente du règne universel et du monarque juste appelé Messie.	Je crois avec... à la venue du Messie ; et bien qu'il tarde, j'espère néanmoins son arrivée tous les jours.

XIII

Nous ne croyons pas à la mort : la vie est éternelle, et ce que l'on appelle mort n'est qu'un changement dans la vie.

XIII

Je crois qu'il y aura une résurrection des morts, à l'époque décidée dans la volonté du Créateur.

L'ex-abbé Constant affirme d'autre part donner les conclusions cabalistiques tirées de la *collection Pistorius*. Voici un exemple de son procédé. Il s'agit de la 6me qui en réalité est la 7me chez Pistorius, Eliphas Lévi n'ayant point donné la 1re :

Cœlum est Keter.

Le ciel est Keter (la Couronne).

Et le commentaire suit :

« Les kabbalistes n'ont pas de nom pour désigner le monarque suprême, ils ne parlent que de la couronne qui prouve l'existence du roi et disent ici que cette couronne c'est le ciel. »

D'après ces lignes, nous pouvons déclarer une fois de plus que l'ex-abbé Constant est un fumiste. En effet, le texte de Pistorius est :

Cum dicit Salomon in oratione sua in lib. Rég. Exaudi ô cœlum, per cœlum lineam viridem debemus intelligere, quæ girat universum.

Un élève de quatrième qui ne serait pas « Bachelier en haute-science » traduirait plus simplement.

Lorsque Salomon dit dans sa prière au livre royal : Ecoute ô ciel, par ciel nous devons entendre la ligne vigoureuse qui fait tourner l'univers.

Si le pape des occultistes modernes avait seulement parcouru l'explication d'Archangelus de Burgo-Novo, il aurait vu qu'il ne s'agit nullement de la *couronne* cabalistique par la désignation *cœlum*. Mais il ne songeait qu'à mystifier son public... qui le mérite bien.

Contentons-nous de rapporter la 7me conclusion sans entrer dans les détails, car ici il n'est question que de prouver la mauvaise foi d'Eliphas Lévi et non de redresser ses inepties.

Animæ a tertio lumine ad quartam descendunt, inde ad quintam ascendunt. Dies unus. Post mortem subintrant.

Voici l'exacte conclusion :

Animæ a tertio lumine ad quartam diem, inde ad quintam descendunt : inde exeuntes, corporis noctem subintrant.

Le lecteur voit ici une formelle mystification. Si nous entrions dans la voie de donner sa traduction et son commentaire, il serait facile de faire voir que l'Eliphas était un triste grammarrien et un joyeux compère. Ce serait aussi à

n'en plus finir s'il fallait relever tous les exemples de sophistication de l'ex-abbé mais comment résister à placer celui-ci sous les yeux du lecteur :

Litteræ nominis sunt Danielis regna. Les lettres du tétragramme sont les royaumes de Daniel.

D'abord le « docteur en Haute science » n'informe pas son lecteur de quel nom de quatre lettres il est question, puis ce n'est pas Daniel qu'il faudrait,c'est David.

En voilà assez pour montrer que l'ex-abbé Constant n'avait même pas gardé de son passage au séminaire la science de la traduction ; quant à ses disciples avouons qu'il ont une singulière audace de se moquer des catholiques qui acceptent l'autorité du Pape en abdiquant leur raison, paraît-il, eux qui se soumettent à l'autorité d'un Eliphas Lévi sans contrôle, d'un auteur qui mène infailliblement à l'erreur... au moins des citations.

P. V.

La conversion d'un poète Israélite au Catholicisme

Un jeune poète, M. Paul Lœwengard, vient de se convertir au Catholicisme. Quoique de race sémitique, cet écrivain n'était pas confessionnellement juif, ce n'est donc pas un vrai Israélite, un enfant de notre père Abraham — car Abraham est resté, malgré M. Drumont, le père de *tous* les croyants, — qui vient de retrouver dans la tradition catholique la foi de ses ancêtres, c'est un esprit qui, né au sein de la Synagogue infidèle, le Judaïsme actuel, était resté sans credo positif avec le don, ce qu'il importe de savoir, d'une certaine religiosité.

M. Lœwengard est né à Lyon ; je me rappelle fort bien l'avoir souvent aperçu dans la cour, si froide, du Lycée Ampère ; à cette époque je devais préparer l'Ecole centrale, quant à lui, il était probablement en philosophie. Tel que je le connais maintenant d'après la confession qu'il vient de publier (1), son visage, sa démarche, ses attitudes reflétaient, je puis le dire, son âme de dilettante, d'esthète, d'anarchiste intellectuel et, comme M. P. Lœwengard se définit lui-même, d'enfant de volupté. J'étais loin de me douter que la complexité de sa psychologie était due aux lectures des Beaudelaire, des Schopenhauer et des Nietzsche, je soupçonnais encore moins que, sous l'emphase des allures théâtrales, se cachait une conscience tantôt poussée à la recherche du vrai, tantôt détournée de cette recherche par les feux de la luxure.

Maintenant que le voilà au terme de ses luttes vives, M. Lœwengard construit, pour notre instruction, la courbe de son évolution. Le tempérament d'artiste qui enrichit sa

(1) *La splendeur catholique* Du Judaïsme à l'Eglise. Perrin, éd.

nature, se dilate au cours de ses confidences sur sa vie passée. De la simplicité anecdotique il s'élève au grandiose pour décrire cette fresque qu'il appelle la *Vision de l'Eglise à travers les siècles*. Le poète se plaît encore à retracer, notes d'émotion, le tableau de cet extraordinaire 8 décembre à Lyon où tout un peuple se presse dans les rues illuminées en l'honneur de la fête de la Vierge Marie, fête indescriptible. Le prétexte s'offre ainsi de lui-même pour célébrer la mysticité spéciale à la cité qui donna également le jour à l'empereur Caracalla. Mais ici M. Lœwengard ne reste-t-il pas un peu homme de rêve ? La légende qui embellit l'âme de Lyon a sans doute un fonds de réalité que je suis loin de nier ; la ville religieuse n'a-t-elle pas été fondée par l'apôtre St-Jean, la disposition de ses quartiers, la psychologie de ses grands hommes, la beauté sereine ou voilée de ses ciels ne favorisent-elles pas la croyance à la vieille et belle légende ?

Cependant, avouons-le — tout bas si vous voulez — ceux qui y croient sont vraiment poètes, ils voient l'idée des choses, car depuis longtemps la Rome des Gaules à congédié Apollon sur l'ordre de Plutus.

Que M. Lœwengard conserve sa vision, mais au fonds le poème de la « ville mystique » seul est vrai, il vaut la peine d'être vécu et de s'en inspirer.

Par l'analyse de son moi, M. Lœwengard est remonté à l'origine du mal qui fut le sien. Tout effet a sa cause. C'est banal, mais dans le cours ordinaire des choses on agit comme si ce lieu commun n'avait aucune correspondance avec la réalité. Un mouvement n'en est pas moins déterminé par une philosophie et l'on peut dire que les actes humains, pris dans leur généralité, répondent à la conception des lois du monde et, en définitive, à l'idée qu'on se fait de l'auteur de ces lois, de Dieu.

Aussi est-ce là un des points les plus importants, celui de l'élévation morale et intellectuelle qui décidera ensuite de l'harmonie ou du chaos des existences. M. Lœwengard crie après M. Barrès : sus à l'Université. Sans vouloir défendre l'Université qui m'est indifférente, je dirais qu'un tel jugement résume la question sur l'enseignement avec trop de rapidité ; le problème mériterait plus de réflexion. Il ne faut pas prendre, croirais-je, pour une doctrine mûrement pesée une interpellation de député, d'autant plus que la raison qui l'a causée — le suicide des lycéens — ne forme pas un privilège de l'Université. Et depuis... mais inutile d'insister sur un sujet que des faits récents ont douloureusement illustré, il ne serait pas juste de constater de tragiques ironies...

Tout de même, après avoir noté que la liberté dans un

pays qui se pique de liberté, devrait au moins s'appliquer aux choses d'éducation, je resterai convaincu que certains livres de M Barrès peuvent être aussi nuisibles que beaucoup de collèges universitaires.

L'aveu de M. Lœwengard n'en a pas moins une réelle valeur sur la conséquence sociale des théories perverses. Les hommes clairvoyants ont bien signalé le danger, mais qui ne s'amuse des prophètes ? Le fruit goûté est malsain, on s'empoisonne malgré tout au nom de l'Art.

Aux heures d'orgueil et de dépravation, M. Lœwengard était le fils des lectures de Beaudelaire et de Musset, d'Hugo et de Michelet, de Renan et de Rousseau, de Byron et de Nietzsche ; il était romantique, donnant à ce mot le sens que Gœthe lui donna. Pour l'Olympien, pour le classique Gœthe, pour l'auteur de Werther enfin « romantique » voulait dire maladif. Ce que c'est que des mots pourtant, naguère « romantique » signifiait qu'on était catholique. Aujourd'hui, notre converti se prend d'admiration pour le « grand siècle », celui de Louis XIV. M. Lœwengard va d'un extrême à l'autre, la plupart des convertis en sont là. Après avoir été parmi les destructeurs de gauche, il se rejette dans le groupe de droite qui, à mon sens et à l'insu du néophyte contient des instruments à leur manière destructeurs. En un mot, notre poète s'est converti non seulement sous le rapport religieux, mais aussi sous les rapports esthétique et politique. M. Lœwengard a tout au moins, dira-t-on, le sens de l'Unité. Selon moi, il n'en a que l'apparence et je ne crois pas qu'il y ait à se fâcher de mon opinion quoiqu'affirmée sans ambrages. Du reste quelques explications sont nécessaires et sans nul doute il n'y a point de sa faute. On peut en effet dire de tous ce que de Maistre prétendait des philosophes : « Chacun s'élance nécessairement dans la carrière avec toute la masse de connaissances qu'il a trouvées autour de lui. » Or, parmi ces connaissances, certaines peuvent être de moins heureux destin.

Les motifs de conversion se comptent nombreux. Des écrivains en ont découvert que nous ne soupçonnions pas. Si le Catholicisme est un frein aux passions humaines, quelques esprits ont trouvé que cette religion se doublait d'un organisme de haute police à tel point qu'on a pu dire que le Catholicisme était le chien de garde de la bourgeoisie. Ainsi plusieurs ont pensé se convertir à la *religion* catholique et ne sont que des fidèles de la paroisse réactionnaire. Je ne parle pas pour les littérateurs qui ont trouvé dans la conversion une excellente affaire de librairie, je ne parle pas pour ce brave Coppée, quoiqu'il eût parfois une théologie sur laquelle le bon Dieu aura certai-

nement fermé ses yeux paternels ; je ne veux point non plus croire un seul instant que le cas de M. Lœwengard soit entaché de motifs temporels, la sincérité de sa foi religieuse se révélant manifeste par les mots qui l'expriment. Les réflexions que je me décide à publier ne doivent aucunement, en quoi que ce soit, je le répète, ternir d'un soupçon même léger la spontanéité de son élan catholique, mais il importe de les faire.

Le jeune converti a intitulé son livre la *Splendeur du Catholicisme* ; en effet cette religion possède toutes les splendeurs, elle a celle de la Tradition. Nous comprenons fort bien que le concept de Tradition ait attiré une intelligence de race sémitique, cette race qui évoque, par son histoire quarante fois séculaire, un drame éternel d'espérance et de réprobation. Le Catholicisme est aussi la splendeur de l'Ordre, comme il est la splendeur du Vrai ; rien d'étonnant encore que cette religion ait eu des séductions pour un poète appartenant à un peuple qui eut autrefois de si magnifiques poètes, sans compter les rédacteurs bibliques à qui furent empruntées les plus belles images de nos écrivains, y comprises celles de Nietzsche le blasphémateur. La splendeur de l'Ordre devait frapper d'admiration un intellectuel qui, sous l'empire de la grâce, se repent de s'être enrôlé dans la parade aristocratico-anarchique.

Ne reste-t-il pas toutefois à se faire, lorsqu'on a donné son adhésion à la vérité religieuse, une juste notion de ce que sont la Tradition et l'Ordre pour la pensée catholique ?

Nous estimerons donc que le tort de M. Lœwengard serait d'écouter les leçons de M. Maurras à ce sujet. Depuis peu, le Catholicisme connaît d'étranges défenseurs, insinuant, sous prétexte de la Tradition, de singulières traditions humaines dont le temps fera une inévitable justice. M. Lœwengard, qui à titre de libre penseur sans relations fréquentes, avec la Synagogue infidèle n'a pas eu à repousser les traditions pharisaïques, évitera de souscrire aux préjugés actuels des intelligences césariennes qui marient indissolublement en France, le Catholicisme et la Monarchie ; il évitera d'y souscrire, dis-je, parce qu'heureusement notre récent converti ne connaît pas encore beaucoup le chef de l'*Action française* : « M. Ch. Maurras, écrit-il, si je ne me trompe est de philosophie positiviste. » Non, M. Lœwengard ne se trompe pas.

On dit fréquemment : M. Maurras est athée. Cette proposition ne constitue pas une rigoureuse exactitude. M. Maurras a bien une religion, mais cette foi se nomme la foi païenne ; il est païen jusqu'à la répugnance. M. Lœwengard vient de se convertir au Catholicisme ; parfait ! mais à l'école

de M. Maurras on oublie que Jésus-Christ est le fondateur de cette religion, ce principe, ce fait, n'est pas enseigné par la bande positiviste. Ce qu'un disciple de Comte affirmera c'est qu'il est « Romain parce que Rome, la Rome des prêtres et des papes, a donné la solidité éternelle du sentiment, des mœurs, de la langue, du culte, à l'œuvre politique des généraux, des administrateurs et des juges romains. » Le pape est ainsi transformé en héritier de César ; mais la Rome de Jésus-Christ, le sectaire positiviste l'ignore comme il ignore, ce royaliste, que le Christ est le Roi du Ciel et de la Terre.

Une remarque. Les observations que je me permets sont faites en dehors de mes propres idées politiques ; ainsi que que M. Lœwengard soit royaliste s'il a de fortes raisons pour l'être ; ce dont il s'agit en ce moment c'est qu'un converti ne tombe point dans les erreurs propagées par les positivistes où maints catholiques se sont déjà laissé attirer par ce talent que la politesse confraternelle nomme la lucidité, la logique de M. Maurras et que j'appellerai, pour garder aux mots leur valeur, par esprit de tradition française, la sophistique de M. Maurras.

Je regrette de savoir que M. Lœwengard se soit promis de se lancer « l'épée haute », comme il le dit, contre les juifs, les protestants et les francs-maçons. Ces vieilles dénominations qui divisent la société en partis, l'un des « honnêtes gens » heureux parti où il suffit d'entrer pour être honnête ! et l'autre de sectaires, tombent de plus en plus en désuétude. Il y a les bons et les mauvais. Que de catholiques pourraient envier les vertus chrétiennes du juif Samuel Munk, le savant orientaliste La division engendre la guerre et l'état d'antagonisme ne peut conditionner la civilisation qu'aux yeux de gens sans dignité humaine. Tour à tour oppresseurs ou cruellement châtiés, les juifs trouvèrent un refuge chez les Papes. L'*Action française* reproche à la Papauté cette protection. Les parfaits logiciens qui veulent le retour de je ne sais quelle impossible Monarchie ne sont plus ces fiers romains de la « Rome des prêtres et des papes » aux heures où cette Rome accueille les enfants d'Israël « l'écume de l'Univers » d'après le langage, classique évidemment, des Néo-Monarchistes. Pourquoi M Lœwengard, fidèle d'une Eglise de paix et de pardon, aurait-il maintenant contre ses frères en la chair des sentiments dont les réactionnaires se sont fait une spécialité ! Au *Chérem* (anathème d'extermination) judaïque est-il permis de répondre par un *Chérem* chrétien ?

Nous ne saurions mieux faire que d'indiquer en cette occasion à M. Lœwengard les *Lettres d'un Rabbin converti* du savant Drach. Il y aura un double profit à lire ces

lettres si belles, si touchantes, si mystiques d'un époux, d'un père qui fut persécuté par ses coreligionnaires et par les siens : celui de comprendre à quel point le Catholicisme est bien la vérité et celui de se constituer une âme de « vrai Israélite » pour s'en faire un titre de gloire comme St Paul (II. Cor. XI. 22). Enfin, puisque de nos jours, il y a une subtile distinction entre les mots catholique et chrétien et qu'on peut être catholique sans être disciple du Christ, que M. Lœwengard ne suive pas ces défenseurs de l'Eglise qui en sont les pires ennemis — demain le prouvera — pour devenir simplement *Christiâtre*, comme on dit à l'*Action française* afin de désigner les Chrétiens. Le converti d'hier sera par là un vif argument contre les thèses anti-sociales de M. Drumont qui est parmi les hommes contemporains un des plus funestes — demain le prouvera encore. La politique elle-même y trouvera son compte par surcroît.

Il faut avouer du reste que M. Lœwengard a très bien su réfuter les doctrines de ce journaliste dont la carrière s'est finie dans le dépit de n'avoir pas été reçu au sein de l'Académie française. Quelle misère !

Un texte de l'Evangile est souvent invoqué pour excuser les persécutions contre les juifs : Que son sang retombe sur nous et nos enfants ! Très bien, mais il ne faudrait pourtant pas en définitive que, dans la lutte des partis, le sang rejaillisse sur le manteau blanc de l'Eglise. La prétention des Drumont, des Maurras, et de tous les antisémites à être les coryphées de la tradition catholique autorise les clameurs des anticléricaux. Que les antisémites se contentent, au moins s'ils veulent haïr, de le faire au nom des intérêts temporels mais non pas sous prétexte de religion ! Mais : *non sunt persequendi Judœi, non sunt trucidandi sed nec effugandi*, disait St Bernard. N'avait-il pas raison, car parmi les splendeurs, le vrai Catholicisme possède la splendeur de l'Amour.

Je ne m'appesantirai pas sur la question juive, le sujet est trop étendu pour être traité cursivement. Et cependant dirais-je que je me sens pris d'une grande pitié pour ce peuple qui fut à tel point torturé qu'on oublie les fautes humaines qu'ils ont pu commettre, comme tous les peuples du reste. Néron illuminait sa capitale par les torches vivantes des chrétiens qu'il brûlait et son nom est resté un nom d'oppobre, faudrait-il applaudir lorsque Néron s'appelle Torquemada, ministre de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique ? Faudrait-il admirer, sous l'impulsion de l'antisémitisme, cet âge « où l'on entend gémir un juif décrépitant au centre du bûcher ? » Mais abandonnons ces propos pour d'autres réflexions.

Les livres semblent avoir eu beaucoup d'influence sur M. Lœwengard ; nous regrettons pour notre part, qu'il ait été séduit par les doctrinaires qui ne savent défendre la vérité, en croyant à leurs bonnes intentions, que par la haine et qui transforment la *religion* catholique en *parti* catholique.

Oui ! il est fâcheux qu'au nombre de ses lectures, une seule n'ait point laissé de traces, celle de l'ouvrage de Mgr Bougaud : *Le Christianisme et les temps présents*. En effet, parmi les Catholiques, il en existe qui ne disent pas *Raca* à leurs adversaires, l'ancien évêque d'Orléans représente un type de cette sorte, or, c'est justement loin de ces hommes aux tendances conciliatrices que ne s'enrôle pas M. Lœwengard ; il va dans ce camp où ne retentissent que des bruits de guerre, comme eux il pense que « l'Ere républicaine commence l'an I de la Liberté ». Ozanam n'a-t-il pas dit pourtant que la République datait du Calvaire ? Etait-ce un moindre chrétien, Ozanam ? A son exemple, allons ! passons aux Barbares, selon son mot.

Mais, M. Lœwengard emprunte même non seulement des opinions, des jugements, il emprunte encore des erreurs familières aux hommes qu'il a pris pour lumières intellectuelles. Il écrit : Il y aura toujours des pauvres parmi vous, attribuant cette parole au Christ. Cette phrase est répétée, je le sais par des gens qui se prétendent bon catholiques. Elle prouve seulement qu'ils lisent mal leur Evangile. Il faut lire : Vous *avez* toujours des pauvres parmi vous. Le missel romain établit formellement la différence des temps (1) ; cela concorde aussi avec ce que dit l'Eglise au *Graduel du dimanche de la Septuagésime* : Le pauvre ne sera pas dans l'oubli jusqu'à la fin ; la patience des pauvres ne sera pas déçue : levez-vous, Seigneur, que l'*homme* ne prévaille pas.

Il n'est pas jusqu'à la cabale judaïque que M. Lœwengard abomine autant qu'un disciple de M. Drumont. S'il s'agit de celle qu'enseigne Eliphas Lévi et que le nouveau catholique étudia, attiré un moment dans l'étude des sciences occultes, il a sans doute raison. Tout le fatras hébrœo maçonnique du pauvre Eliphas Lévi n'est que la preuve impudique de son ignorance et de celle de ses lecteurs. Notre ami Divoire a excellement démasqué le Pape de l'Occultisme moderne.

Mais si le converti reste toujours dans les intentions exprimées en son dernier chapitre, d'écrire un ouvrage sur le Catholicisme, pourquoi ne se livrerait-il pas en même

(1) Elle est aussi indiquée dans l'hébreu d'après S. Munster.

temps aux études de la vraie, pure et vénérable cabale dans le but de convertir ses frères en la chair. Rabbi Jéhuda Ariè disait : je doute que Dieu pardonne jamais à ceux qui ont imprimé les livres cabalistiques. Apparément c'était en confesser le catholicisme et non pas leur parenté doctrinale avec les dogmes maçonniques ? Encore ne faudrait pas qu'il étudiât la tradition ésotérique chez le fameux Franck, cet homme qui ne sut pas se fixer sur une religion après avoir été de plusieurs successivement, dont l'influence trop réelle fut néfaste à tous points de vue, détestable même pour les Israélites qu'il détournait de leur foi en un Dieu personnel. Et du reste, le « grand siècle » celui de Louis XIV ayant les faveurs de M. Lœwengard, qu'il consulte Pascal, qu'il demande à ce cabaliste d'être son introducteur auprès des Traditionnaires juifs. Pascal cabaliste ! Rien moins. Eh ! qu'on lise donc ses Pensées tant de fois citées et probablement peu lues puisqu'on ne s'est point encore avisé de s'enquérir des sources où son érudition avait puisé pour l'ouvrage apologétique qu'il avait projeté. Une lecture du grand Pascal montre le profit qu'il y aurait à tirer de la science hébraïque. Le jugement de Drach, un des cabalistes modernes les plus compétents, corrobore cette opinion : « Des Israélites, disait-il, distingués autant par leur science que par leur position sociale, ont été amenés à embrasser la foi catholique par la seule lecture des livres de la cabale » Et les Rabbins ne l'ignorent pas ! Qu'on ne se trompe pas toutefois sur les *bons* auteurs instruits en cabale, ils sont peu nombreux. Je me suis arrêté un instant sur cette question pour donner une fois de plus quelques exactes notions sur une théosophie — la Cabale — injustement décriée par des antisémites ignares et passionnés et puis aussi parce que M Lœwengard s'était oublié à fréquenter les faux cabalistes, les prestodigiteurs, les chapeaux pointus et tous autres spéculateurs de la naïveté publique.

Je ne pense pas avoir blessé, M. Lœwengard, *bechophzi,* comme disent les juifs, dans ma précipitation à rédiger les pensées que m'ont inspirées son ouvrage. J'ai parlé ouvertement, car je crois réellement que c'est reculer l'avènement du « monde de Jésus-Christ » que d'enchaîner les vérités religieuses aux formes mouvantes des affaires politiques. La vraie politique n'est pas dans le mépris et la proscription des uns et des autres, et pour finir, je citerai deux exemples de pur Catholicisme, un qui se rapportera à Lyon puisque notre converti est lyonnais, l'autre intéressera la race juive puisqu'il est fils d'Israël.

Il n'y pas encore longtemps, on pouvait remarquer à Lyon un convoi mortuaire suivi d'une foule composée par

des gens des plus diverses croyances ; et malgré la diversité des opinions tous s'accordaient à porter le deuil de l'homme qu'on enterrait, quel était donc le défunt ? C'était un prêtre ! Par quel hasard les passions anticléricales s'étaient-elles donc aussi tues ? Ce prêtre se nommait l'abbé Rambaud, celui qui avait construit cette cité qui porte son nom à la postérité et l'abbé Rambaud avait été bon pour tous, soulageant les infortunes sans s'occuper si le malheur était tombé sur un de sa confession ou sur un d'une confession différente.

Dans le second cas, il s'agit du Rabbin, Abraham de Mayence dont la légende a traversé les siècles jusqu'au seuil de XIXe. Des prodiges signalèrent la mort de ce Rabbin renommé pour sa sainteté. Les juifs voulurent enterrer leur maître, l'évêque s'y refusa en le réclamant comme un saint de l'Eglise catholique et donna des ordres pour qu'on l'enterrât chrétiennement. On construisit même, dit la légende, une église à l'endroit où se trouvaient ensevelis les restes du pieux Abraham de Mayence.

PAUL VULLIAUD. (1)

---

(1) S'il est vrai que bien des motifs sollicitent à la conversion, on peut considérer un converti sous une multiplicité de rapports. Nous avons retenu celui de l'intellectualité. Le jugement sur l'acte de M Paul Lowengard est donc porté *par abstraction*. Je rappelle que l'abstraction consiste à ne voir qu'une partie d'un objet. Ceci dit, car bien des personnes pensent que l'abstraction correspond à « nuée ». Mais si nous avons insisté sur le rapport de certaines idées négligeant les autres points de vues sous lesquels le livre de M. Lœwengard demanderait à être jugé, nous avons le souci de ne point les oublier complètement. Je répèterai donc après notre éminent collaborateur M. Joseph Serre qui analyse *La splendeur catholique* dans l'*Express* de Lyon (28 octobre) : » *La splendeur catholique* n'est pas seulement l'œuvre d'un artiste original, puissant, vibrant, qui sait faire « voir » et « sentir », la parure d'un esthète somptueux et délicat, mais l'un des drames les plus impressionnants — un drame psychologique et personnel, — l'une des histoires les plus émouvantes, celle d'une âme narrée par elle-même et avec une minutieuse sincérité dans sa marche ascendante, coupée de chutes, des ténèbres à la lumière. M. Joseph Serre ajoute plus loin, très heureusement, ce livre est « une chair d'âme à nu. » Il n'est que juste d'apprécier la valeur de l'écrivain et de l'artiste après avoir donné une opinion sur l'intellectuel. Je ne pouvais mieux dire que l'auteur de la *Lumière du Cœur*.

P. V.

CHRONIQUES

RELIGION,

Albert de Bersaucourt : *Paul Verlaine, poète catholique* (H. Falque, éd.)

Notre ami de Bersaucourt continue avec succès la série d'études qu'il a entreprises sur les poètes contemporains. L'une après l'autre, nous avons lu et apprécié les remarquables pages consacrées à Albert Samain,à Emile Verhaeren, à Louis le Cardonnel. Aujourd'hui, c'est la publication d'un Paul Verlaine sous le rapport catholique.

Nous félicitons A. de Bersaucourt d'avoir fait le portrait du grand homme qui fut toujours un si grand enfant, en le voyant sous le jour d'une conversion religieuse, si émouvante dans sa sincérité.Paul Verlaine, on le sait, fut vicieux jusqu'à nous dégoûter, mais n'importe ! car c'est bien à son sujet qu'il est permis de dire un « heureuse faute » puisque par la douleur et par le repentir nous avons à admirer des poèmes beaux à la fois par leur simplicité et leur flamme.

Paul Verlaine, et Bersaucourt en a très bien retracé la course continua après sa conversion une vie qu'on peut en s'inspirant du poète lui-même appeler parallèle. Chute et retour à la lumière, telle fut cette malheureuse existence pour cet homme sans volonté. Un jour, et nous savons ce trait par celui qui en fut le témoin, un jour on reprochait à Verlaine ses continuels ressauts dans la fange du péché. Ah ! dit-il, honteux quand même, que mes rechutes puissent m'être toujours pardonnées prouve la valeur infinie de la Rédemption ! N'y a-t il pas là une sorte de commentaire qui montrait bien la compréhension théologique que Verlaine possédait du Catholicisme.

A. de Bersaucourt établissant avec raison que Verlaine est notre plus grand poète catholique examine les devanciers de l'Auteur de Sagesse. Après avoir porté sur les Mystères un jugement dont je lui laisse la responsabilité, il saute d'un bond au XVIe siècle, nous regrettons qu'il ne se soit pas arrêté au XVe pour citer au moins de titre la ballade de Villon à la Vierge. C'est la mère du poëte qui parle :

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
Jésus régnant, qui n'a ne fin ne cesse,
Le Tout-Puissant, prenant nostre faiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrist à mort sa tres chere jeunesse,
Notre Seigneur est tel, je le confesse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Du reste si l'on veut trouver une parenté d'inspiration entre Paul Verlaine chrétien et quelque ancien chanteur, il faut hardiment nommer St François d'Assise et Ste Thérèse ; et le critique ne l'a point fait. C'est fâcheux ; notre ami de Bersaucourt est peut-être trop resté sur un plan « littérateur » alors que le Verlaine catholique est un cas *mystique*. Pour le juger *en profondeur*, pour le scruter, il était indispensable de confronter l'auteur de *Sagesse* avec ces inimitables poètes que sont les saints, tels que ceux que je viens de nommer. Inimitables modèles sans doute, mais Verlaine quoi qu'en dise M. Cuistre, — tout le monde sait que je parle de M. Doumic (1) — est de leur famille malgré la gravité des défauts qui déparent l'œuvre du poëte moderne.

Quoi qu'il en soit, tel qu'il est, l'ouvrage d'Albert de Bersaucourt est digne d'être signalé à l'attention du monde lettré ; l'apologie qu'il vient de publier sur Verlaine honore son talent.

P.V.

LENAIN : *La science cabalistique ou l'art de connaître les bons génies*. (Librairie du Merveilleux).

Il est difficile de connaître les systèmes religieux de l'Antiquité dans le domaine spéculatif et dans le domaine pratique si l'on ne possède pas ce que le savant de Brière appelait les idées antiques. Pour les avoir il est indispensable d'étudier pour ne point trop se fier aux facultés intuitives, la somme entière des connaissances ayant trait aux doctrines ésotériques. A titre documentaire les chercheurs consulteront *la science cabalistique ou l'art de connaître les bons génies* dont la réimpression vient d'être publiée, car ce livre était devenu rarissime

(1) M. Doumic n'a vu dans la conversion de Verlaine « qu'une forme de l'énervement, qu'un cas de sensualité triste ».

depuis sa première édition de 1823. Le Jésuite Kircher et le Père François Marie n'ont pas dédaigné de s'occuper longuement de cet art qu'on pourrait nommer celui de la Signature.

Drach lui-même n'a pas hésité à écrire : Au fait, toute science doit avoir un but pratique. Or, quel est celui de la Cabale ? Le Zohar, principal code de la cabale, et après lui tous les cabalistes, répondent que son but est d'enseigner comment on doit diriger ses intentions en priant Dieu ; à quelle *splendeur* et à quel *attribut* de Dieu on doit recourir principalement dans telle ou telle nécessité ; quels anges on peut invoquer pour obtenir leur intercession dans certaines circonstances ; par quels moyens on se prémunit contre la méchanceté des esprits malfaisants, dont l'air est rempli.

Un grand principe caractérise l'antiquité, celui de la correspondance de la terre et des cieux, c'est de cette idée que découle celle de la Signature, en un mot la philosophie du monde antique repose sur le symbolisme. Un symbole est le rapport entre l'objet et la chose signifiée, mais ce rapport n'était pas de seule expression, il était cause agissante, puissance. Ainsi, connaître les lettres ou les nombres qui expliquent l'harmonie du monde, c'est connaître les lois de la création et par là pouvoir s'en servir. Toute la magie — qui peut être blanche ou noire — est contenue dans cette explication fondamentale.

Je n'entre pas plus avant dans la théorie de la Science Magique, qu'il suffise de signaler cette édition de l'ouvrage de Lenain qui forme, pour les curieux le code complet du système qui repose sur l'idée antique du « lien universel ».

Comment connaître à fond les religions anciennes en ignorant leurs organismes magiques et théurgiques ?

P. V.

PÉLADAN : De l'*Humanisme*. (Sansot, éd.).

Ce petit opuscule a comme avant-titre : *Le Secret de la Renaissance*. Quel est ce se secret ? L'auteur le formule ainsi : La Renaissance est une laïcisation de l'ancien mysticisme. L'œuvre de la Renaissance se caractérise par l'avènement à l'autonomie et à l'éponymat des artistes et des hommes de génie. En 1500, toute supériorité quitte, paraît-il, le giron de l'Eglise, « non pas, je cite textuellement, avec violence et rébellion, mais avec sérénité, comme l'homme social à sa majorité sort de tutelle et prend en main ses affaires. »

Tel est, essentiellement, l'ouvrage de M. Péladan où nous apprenons encore pas que saint François et Savonarole continuèrent le courant albigeois !! C'est à n'y pas croire.

La Renaissance est étudiée en quelques mots chez Pléthon et Marcile Ficin. On sait que Pléthon est l'auteur d'un livre intitulé *Traité des Lois*.

Le Traité des Lois est analysé brièvement, un peu trop brièvement. M. Péladan est aussi incomplet que Castelnau. Son auteur est appelé, pour le rôle qu'il tint à Florence, un Docteur de l'Eglise, d'aucuns trouveront que c'est trop dire. Au concile, il ne parla qu'une fois pour fermer une session et encore sa remarque ne fut point mise parmi les actes officiels.

M. Péladan écrit : « Le poème philosophico-polythéiste plut aux lettrés ; il ne fut jamais un danger pour l'ordre religieux. » Je me permettrai de ne pas partager un jugement aussi bienveillant pour une doctrine qui prétend que la religion de Zoroastre est la meilleure. Puis enfin, comment M. Péladan sait-il que le poème de Gémiste Pléthon fut agréable aux lettrés ? A quels lettrés ? Ignorerait-il que le *Traité des Lois* est posthume d'abord et fut immédiatement brûlé ensuite. Les fragments que nous possédons n'ont été conservés que par circonstance. Je sais bien que Castelnau prétend aussi que le système de Pléthon eut une très réelle importance mais c'est là une simple affirmation.

M. Péladan écrit encore : Rossi a trouvé, dans les catacombes, le nom de Pomponius Lœtus, avec l'épithète *Maximo*, et la critique catholique a vu un peu vite une sorte d'antipape dans cet humaniste, dont le corps fut porté à l'église d'Ara Cœli par des officiers d'Alexandre VI, quarante évêques... » L'auteur renseigne insuffisamment ses lecteurs. Ce que Rossi a trouvé exactement, c'est Pomp. Lœtus, *Pontife suprême régnant*. Il se peut qu'il ait été enterré avec grande pompe, l'histoire nous ayant affirmé qu'il s'était converti.

D'après M. Péladan, les associés de Lœtus auraient été de vrais sages ; je juge que parmi ces prétendus sages, « mystiques d'une nouvelle philosophie » il y avait des êtres joliment répugnants ; mais l'auteur en arrive à dire : « Les accusations ecclésiastiques exigent un examen très prudent. » Le savant Rossi n'avait pourtant point mis de passion religieuse à sa découverte ! C'est du moins, à le lire, l'impression qu'on en retire.

Après avoir, en quelque sorte, témoigné d'être ce qu'on appelait à Rome un *Pomponianus*, M. Péladan se met à parler de Ficin. Etant donné le caractère attribué à l'Humanisme florentin, je ne vois réellement pas ce que Ficin vient faire ici. S'il est un homme qui contredise les théories prêtées à la Renaissance par M. Péladan, c'est le pieux Marcile Ficin.

Le *Traité de l'immortalité de l'âme* et le livre de la *Religion chrétienne* donnent les deux aspects de Ficin, d'après M. Péladan.

Castelnau était de cet avis. Mais quels sont ces deux aspects ? « christianisateur du platonisme, platonisateur du christianisme, et à un titre si égal qu'aucun des aspects ne surpasse l'autre. » Ah ! que voilà donc Ficin mal caractérisé, lui si chrétien, avant tout. Maintenant s'il est vrai que la Renaissance est la laïcisation de l'ancien mysticisme, avouons que Ficin n'est pas un homme de la Renaissance, car il se faisait une très haute idée du sacerdoce, il appelait le prêtre un Dieu temporaire et Dieu un prêtre éternel. M. Péladan ici a manqué de doigté.

Il paraîtrait que « la Réforme ne fut que l'envie du Nord contre le Midi, les brumes conspirèrent contre le soleil ». Mais ce Nord contre Sud n'a rien à voir dans la question. M. Péladan ne sait-il pas qu'en Allemagne, il y eut des humanistes comme Ficin et à certains égards plus éminents peut-être, pour en citer un, Nicolas de Cusa qu'on est par surcroît obligé d'étudier

lorsqu'on veut parler de Léonard de Vinci avec compétence.

M. Péladan répète bien souvent que les opinions ne sont que des passions, il le dit encore en son récent ouvrage. A ce compte, si nous n'avons pas le secret de la Renaissance, aurions-nous le secret de la pensée de M. Péladan ?

Mais en voilà assez sur un opuscule qui méritait à peine l'indulgence d'y prêter quelque attention.

P. V.

George Meunier : *La « Voyante » de Jeanne d'Arc. Les apparitions d'Orrouy.* (Librairie des Saint Pères).

Après avoir établi la possibilité des apparitions, l'auteur raconte celles de la Voyante d'Arrouy, près de Compiègne. Tel que nous l'apprenons par un intéressant récit dialogué Suzanne Bertin, enfant de 16 ans, voit Jeanne d'Arc. De l'avis du docteur Bauzard, la jeune paysanne n'est pas sujette aux hallucinations et son ignorance éloigne l'idée qu'elle a pu forgé de toutes pièces l'histoire qu'elle raconte ; d'après le curé, M. Sinot, Suzanne Bertin n'est pas portée au mysticisme.

M. G. Meunier rapporte un fait assez curieux, tiré de l'*Histoire de Senlis* d'Ernest Dupuis. Jeanne d'Arc aurait rencontré à Orrouy même, lieu des apparitions, un groupe d'Anglais qui furent taillés en pièces. D'autres personnes ont aussi vu les mêmes apparitions. Nous sommes en plein merveilleux. Différents journaux : *Le Petit Parisien, le Gaulois, la Libre-Parole, la Gazette de l'Oise* se sont occupés de ce cas qui est encore, aux yeux de l'auteur, disciple du regretté Gaston Méry, à l'étude.

A plusieurs reprises, M. Meunier incite à la prudence. Il a sans nul doute raison. Que de gens pour croire aux apparitions et aux prophéties dont le XIX[e] siècle fut si prodigue ! Et l'on ne se doute point que dans ce genre de littérature se glisse jusqu'à de formelles hérésies. Ainsi, Catherine Emmerich si louée partage l'erreur d'Avendanius. Quant à d'autres récits, nous y remarquons un sens prophétique auquel ne correspond pas la réalité, exemple la trop fameuse prophétie de Prémol annonçait la mort de Léon XIII pour 1882 ; d'après Anne-Maria Taïgi, Pix IX devait régner pendant 27 ans, etc. Il y aurait beaucoup à dire sur les apparitions et les prophéties privées, et sur leurs causes, nous le ferons pas aujourd'hui quoique je sache que beaucoup de personnes sont portées à y croire bénévolement.

Je souhaite meilleure chance à la « Voyante » de Jeanne d'Arc qu'à Mélanie de la Salette dont l'opuscule concernant son secret *in-extenso* fut retiré par ordre ecclésiastique.

P. V.

BEAUX-ARTS

Feuillets de la Rosace. — La confrérie *La Rosace* dont nous avons admiré l'exposition au printemps dernier, vient de faire paraître une plaquette intitulée *Feuillets de la Rosace.* Ces Feuillets sont un véritable chef-d'œuvre typographique ; la couverture porte un fort beau frontispice, où l'on reconnaît, ainsi que dans les culs de lampes et les lettres majuscules, le grand talent décoratif du Frère Angel. Le *Prélude*, que contient ce premier numéro des Feuillets de la Rosace, décrit, dans une prose lyrique harmonieusement rythmée, l'évolution de la peinture. Il chante l'époque ou l'art,

« Grandissant sous le souffle idéal de la Vertu Chrétienne, vivante, exaltée, sous la Divine poussée de la Foi sanctifiante, il s'épanouit comme un grand arbre en fleurs, glorifiant, proclamant Roi et Dieu, par toutes les volutes, l'Immortel Rédempteur des mondes transformés. »

Il gémit sur le retour du Paganisme,

« Pâques nouvelle au renouveau néfaste, Apollon devint le nom de Jésus ! Vénus éloigna la vierge sans seconde, Saint Michel disparut sous l'armure de Mars et les sensuels cortèges des faunes, des grâces et des bacchantes, envahirent les rondes angéliques, les chœurs sacrés des Saints, des Martyrs et des Vierges ! »

Et il se termine par un chant d'espoir.

« Une rose s'élève et s'ouvre grandissante sur le gibet du Saint Supplice et la Croix consolée resplendit »,

Conférence sur le Mont Saint-Michel. — Le jeudi 16 septembre M. Reverdy a fait, au *Normands de Paris*, une conférence très captivante sur le Mont Saint Michel. Il a raconté toute l'histoire du *Mont*, décrivant les remparts, la merveille, l'abbaye. En terminant, M. Reverdy a *tonné*, à juste titre, contre la digue qui ronge le *Mont*. Il a raconté comment cette digue qui devait aboutir sur des rochers à droite de la porte, vint donner au pied de la Tour du guet, par la faute du ministère des travaux publics qui fut incapable de surveiller l'ingénieur, devenu fou, dit-on.

Conférence sur Balzac.— M. de Royaumont, le conservateur de la maison de Balzac, a prononcé au *Lyceum-Club*, le 17 novembre, une très intéressante conférence sur Balzac. Il a retracé l'enfance de l'auteur de la *Comédie humaine*, puis il a montré comment celui-ci a dépeint son premier amour dans le *Lys de la Vallée*, et son second dans la *Duchesse de Langeais*. Enfin il a parlé du mariage de Balzac qui fut, semble-t-il, moins une source de joie qu'une cause de tristesse pour le grand écrivain.

P. de CRISENOY.

LES REVUES.

Une nouvelle revue vient de paraître, qui a droit, à priori, à toute notre sympathie : *Libres Etudes ;* directeur : Edmond Bailly. Cette publication compte offrir « sous une forme accessible, des textes philosophiques, religieux, de toutes les époques et de toutes les races, en des traductions exactes autant que claires. C'est de cela que sera formée la partie documentaire des *Libres Etudes*. Quant aux articles de fonds traitant des questions diverses prévues par notre programme, ils seront écrits dans l'esprit le plus indépendant, le plus large, sacrifiant toute tendance polémique au désir ardent de pacifier et d'instruire ».

— Dans ce premier numéro : *Apparition et développement de l'Idée de Dieu dans l'Humanité*, par E. Bailly ; *le Soufisme* d'après les prolégomènes historiques d'Ibn Khaldoun (Trad. S. de Sacy). La vie des soufis, y voyons-nous, (renoncement, solitude, piété, états surnaturels) a toujours été en vigueur chez les premiers des musulmans.

— Une réédition des deux hymnes splendides de Synésius (à suivre). On lit dans le premier :

Celui qui est son propre commencement, Père et conservateur des créatures, Dieu, couronné d'une gloire impérissable, repose immanent sur les cimes inaccessibles du ciel.

Inaltérable unité des unités, monade des monades, il enfante ineffablement et confond les primitives essences. En sorte que, après avoir jailli sous sa forme originelle, l'unité mystérieusement épandue apparaît comme une puissance triple.

La source suprême se fait une couronne de la beauté des enfants qui, nés du centre divin, évoluent vers ce centre.

Arrête, lyre audacieuse, arrête ; ne divulgue pas au profane le secret des très saints mystères. Chante les choses de la terre, mais ne dérobe pas au silence les célestes merveilles.

Et dans le second :

Heureux celui qui, n'écoutant plus les aboiements affamés de la matière, s'échappe des entraves d'ici-bas pour monter vers Dieu, d'une course légère. Heureux celui qui, délivré des soins et des rudes labeurs de la terre, s'avance sur les sentiers de l'âme, contemplant les splendeurs divines !

Autant qu'il est au pouvoir de ma faible voix de le proclamer, gloire, gloire à toi, centre des êtres, monade des immatériels seigneurs que sont les nombres éternels ! Gloire à toi, puisqu'en Dieu seul réside la gloire !....

Fais que les ailes de mon âme ne s'appesantissent point vers la terre, mais qu'elles m'emportent, en un libre essor, jusqu'aux ineffables mystères de ton Fils.....

— *Le Déluge d'après la Bhâgavata-Purâna* (trad. W.

Jones) et des pensées extraites des philosophes anciens complètent ce numéro.

—

Dans *La Revue des Lettres et des Arts* il faut lire l'article de Georges Polti : *Pythagore ou la lacune de la Philosophie.*

Cette lacune de la Philosophie, c'est celle qui vient de la perte de l'Orphisme et du Pythagorisme, tels qu'ils durent être à leur origine. Nous avons gardé « les ineptes superstitions numériques de l'hermétisme » mais la connaissance du nombre vivant qui est Rythme nous manque.

— *Fin de tendrssse,* nouvelle d'Edmond Jaloux.

—

Mercure de France (1er octobre) : Une bien amusante étude d'André Spire, poëte de talent, sur *l'Humour juif.* André Spire étudie Israël Zangwill, qui est aux juifs, ce que Daudet est aux méridionaux. Ce qu'aime le juif, ce sont les éclats de rire et les images. Son rire « est volontaire, strident, amer, hystérique. Il rit d'un rire qui fait mal. Mais il rit C'est Henri Heine ».

— Des vers de Louis Le Cardonnel :

Et, plein du grand passé, plein des choses futures,
Entre ma calme lampe et tout le ciel qui luit,
Sans pouvoir détacher mes yeux des Ecritures,
Je laisse avec lenteur se consumer la nuit.

— (16 octobre) Pierre Quillard étudie fort bien l'évolution de Stuart Merril ; Henriette Charasson célèbre pieusement le vingtième anniversaire de la mort de Jules Tellier ; des vers de Guy-Charles Cros : *Au Luxembourg.*

— Du Nietzsche, encore, mais du Nietzche utile à lire pour connaitre Zarathoustra. Mais j'y reviendrai lors de cette rubrique.

—

La Raison catholique : M. Jean Duchemin résout par l'affirmative et preuves en main, cette question : *L'Enseignement primaire existait-il en France avant la Révolution ?*

— Mme Hortense Duclos donne un historique du *Catholicisme en Norvège ;* il fut proscrit par les rois danois en 1536 et n'y put revenir librement qu'au dernier siècle. Mais l'auteur dit que le peuple norvégien, n'a jamais formellement apostasié, on lui a escamoté sa religion.

—

Après avoir signalé une traduction nouvelle de Sappho par Mario Meunier et la traduction de la *Vie de l'Homme* d'Andréiff, extrayons d'*Akademos* des blasphèmes de M. Fersen.

M. Fersen écrit *Sur la glorification du Vierge dans la religion d'Oscar Wilde.* Ce qui le frappe dans l'Ancien Tes-

tament, c'est que « David dut danser divinement devant Saül brutal, haletant et maquillé. Aussi fut-il roi d'Israël après avoir partagé le lit du maître ». Où M. Fersen a-t-il vu cela ? Certes pas dans Samuel XVI-21.

M. Fersen parle encore de « la blondeur pucelle de Jésus. » Il y a des sujets, Monsieur, que devrait respecter votre monomanie et pour lesquels vos prétextes esthétiques ne sont pas des excuses.

—

Les revues spiritualistes et théosophiques d'Italie sont pour nous des modèles d'affabilité et de tolérance. En même temps elles savent défendre leurs idées sans commettre les fautes et tomber dans le charlatanisme ignorant de certaines publications françaises.

Ultra publie *La liberté de conscience et de science*, par Augusto Agabiti. Cela vient à propos d'un livre de Luzzatti, à tendances panthéistes et païennes, mais de ce panthéisme qui admet pour faire une force, beaucoup de soldats avec un chef.

Un article sur l'*Unité de la Matière dans la Science et dans le Spiritualisme*, Benedetto Bonacelli ; *Sur le seuil*, par The Dreamer ; *Martinez Pasqually et ses doctrines ésotériques*, par Ventura Rizzo (cette partie de l'étude n'est encore consacrée qu'à la vie) ; etc...

— *Luce e Ombra*, de son côté, publie entre autres *choses*, sous le titre de « Les dernières paroles de C. Lombroso » la préface qu'écrivit le criminalogiste pour un livre de spiritisme et d'hypnotisme à paraître.

Laura Finch et A. Marzorati écrivent pour et contre Eusapia Paladino ; il y a aussi une note sur les séances spirites de Victor Hugo et un article de V. Cavalli : *Antipositivisme des positivistes*.

—

Je voudrais reproduire entièrement les pages que dans *Isis* Louis Mandin écrit sur *les tentatives contre l'Art littéraire*. Mais je ne puis qu'analyser et citer. Il s'agit d'une enquête faite par un journal réactionnaire sur la décadence de la littérature française.

Louis Mandin attaque M. Lasserre qui a horreur de la liberté, n'entend rien à la sensibilité et confond, suivant le témoignage de ses amis, les *Nuits* de Musset avec un air de mirliton... C'est à la censure, ajoute-t-il, que nous ramèneraient, en attendant mieux, les professeurs de l'*Action* dite *française*, ces illustres impuissants... qui ont imaginé de mettre la littérature au service de la discipline, de l'ordre moral, des bonnes mœurs, du coup d'Etat que la belle et intrépide Madeleine enseignait à ses petits amis, dans la boutique de la mère Carrandié.

Mais la littérature d'aujourd'hui aspire à un aristocratisme

trop fier et trop élevé, pour que les écrivains et les artistes consentent à devenir les serviteurs des camelots politiques de droite ou de gauche.

Puis Louis Mandin parle d'une « petite revue qui confond le Parnasse avec les 445 maquis de la procédure » et d'une enquête sur laquelle je ne voudrais revenir que si l'on m'y obligeait.

Au sommaire d'*Isis : les Noces* de Cana (Han Ryner), les poëmes (René Arcos, René Chalupt, André Lafon).

—

La Rénovation esthétique donne une traduction d'une bonne étude de Milos Marten sur *Elémir* Bourges qui y est ainsi défini :

Constructeur d'une œuvre monumentale, épique, dans un temps d'écriture descriptive et analytique, il embrasse tout l'être humain, compliqué, agité, plein de contrastes, et s'efforce de démontrer son sort en l'appuyant sur des fatalités typiques.

—

Le Penseur : Un poëme de Michel Vasson : *les amours des anges* vaut d'être signalé.

— J. de Marthold invoque contre les Jésuites l'autorité des papes (Boniface VIII, et surtout le Bref du 21 juillet 1773 où Clément XIV cite Innocent III, Grégoire X, Clément V, Pie V, Urbain VIII, Innocent X, Clément IX et Clément XIII, au sujet de dissolutions d'ordres religieux. Le Bref ordonne la suppression des jésuites et la confiscation de leurs biens et il leur interdit d'enseigner les lettres à la jeunesse).

—

L'Opinion a fait au moment du centenaire une enquête auprès des jeunes. Elle leur a demandé leur pensée sur Hugo. Notre directeur y a répondu. Cette enquête a montré que nous nous sommes détachés du grand romantique.

—

Les Rubriques nouvelles : Henri Martineau : *l'Hypocrisie de Stendhal.*

C'est dans sa vie que Stendhal fut hypocrite. Henri Martineau cite des plagiats, des mensonges, des variations politiques intéressées, de perpétuels déguisements.

—

La Revue du Temps présent : Raphael Cor : *M. Claude Debussy et le snobisme contemporain* (la R. ouvre une enquête à ce sujet) ; des vers de Jules Bois, de François Mauriac ; des pages de José de Bérys.

—

Bravo, *la Flamme !* continue à taper.

M. Louis Roubaud étudie Georges de Porto-Riche, « maître du cœur humain ». Au sommaire : MAXIME VALLIÈRES ; Le Maillot violet. L'AFFABLE : Aménités ; LOUIS

NAZZI : Crottes de Bique ; JACQUES SERVY : Hercule et le Lion (suite).

—

Epos : Marius Mermillon : *A propos de François Vernay ;* P. de Bouchaud : *Bologne et l'école des Carrache ;* Edouard Gazanion : *Musique profane* (c'est un tendre poëme sur « Saint Verlaine ») ; G.-J. Gros : *Nocturnes.*

—

Reçu encore :

— *Les Visages de la vie : Eugène Montfort* par Charles Dulait ; *épigraphe* (graphe ou taphe) *pour Ch. van Lerberghe*, par Georges Marlow ; *Rêverie d'un adolescent,* par Edmond Jaloux).

— *Le Thyrse : le Juif-Errant*, par Joseph Chot ; des vers signés Noël Nouët.

— *L'Initiation* : *Le spiritisme chez le prestidigitateur* par Papus (on ne peut pas confondre le spiritisme avec les contrefaçons qu'en font les prestidigitateurs pour le rédiculiser).

— *Revue des Poëtes :* Le poète canadien *W. Chapman* par E. de Ribier (pas fameux, les vers canadiens, mais de si bons sentiments !) et puis des vers... les salons vont manquer de bras, allons, aux salons, mesdames ; laissez la poësie tranquille.

—

Et j'ai encore sur ma table le *Spectateur*, *l'Echo du Merveilleux, Arthénice, la Rénovation Morale, le Chroniqueur de Paris*, etc !!!

FERNAND DIVOIRE.

Informations

Nous informons nos abonnés et nos lecteurs que notre distingué collaborateur M. Jean de BOSSCHÈRE vient de publier :

BEALE-GRYNE

1 volume, in-4° couronne, de 160 pages. Caractères originaux du fondeur WILLIAM CASLON (1692 - 1766).

ILLUSTRATION INÉDITE :

Vingt-sept images et cent lettrines et culs-de-lampe dessinés par l'auteur.

TIRAGE EN SEPT COULEURS :

250 exemplaires sur papier vélin anglais ; brochés, non rognés ; numérotés à la presse de 11 à 260.

Prix : **15 francs.**

10 exemplaires sur papier des fabriques impériales (Insatsu-Kiotu) de Tokio ; cuir blanc, titre au fer chaud, tête jaune.

Prix : **50 francs.**



Le Gérant, P VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

PARACELSE

Paracelse fut évidemment ce que nous appellerions « un type ». On peut le considérer ainsi à double titre ; type pour le cours ordinaire de la vie, type représentatif du génie toujours repoussé par la routine officielle. Le médecin d'Einsiedlen fut méprisé par les académiciens de son époque comme plus tard Vésale qu'ils appelaient un *Vesanus*, c'est-à-dire un insensé, comme Harvey sous le sobriquet de *circulator*, charlatan, parce qu'il avait découvert la circulation du sang, quoique le sang ne *dût* pas circuler et ce par la défense de l'Académie.

Mais il est permis de croire que Paracelse s'est bien vengé, car tous les novateurs dans les sciences médicales et celles qui s'y rattachent, sont, par le fait de leurs découvertes, des disciples de cet homme toujours original n'ayant que développé ces idées qui furent des chimères pour les « confrères » de l'auteur des *Archidoxes magiques* que nous possédons aujourd'hui fidèlement traduits (1). Cet ouvrage était celui que ses disciples étudiaient comme l'abrégé de sa philosophie chimique.

Bafoué de son vivant, Paracelse est loin, à notre époque, d'avoir réuni tous les suffrages. Révolutionnaire, on n'a pas assez remarqué qu'il faut lui attribuer ce qualificatif dans le bon sens du mot. Il rompt en effet violemment avec tout un passé ou plutôt avec ces erreurs qui viennent se greffer sur les doctrines-mères pour étouffer la véritable connaissance des choses.

Si la gloire de cet étrange Paracelse reste entourée de bizarreries, cette bizarrerie ne s'étend pas moins jusqu'à la qualité de certains adversaires, puisque Bacon, le chancelier que la postérité devait honorer comme le père de la méthode expérimentale, fut un des plus rudes antagonistes du médecin

(1) Les Sept Livres de l'archidoxe magique.. Paris. *Librairie du Merveilleux*.

qui demanda ses lumières à l'expérience sans avoir attendu que la leçon lui en vînt de l'Angleterre. Aussi le chancelier Bacon le traitait-il d'enfant adoptif des ânes en l'accusant d'avoir trahi l'expérience. Affirmation injuste s'il en fut.

On connaît la stupéfiante acrimonie des savants d'autrefois, les invectives les plus intempérantes tenaient souvent lieu de raisonnements pour convaincre et les outrages répondaient aux injures. Descartes lui-même contre Gassendi en un siècle de politesse, ne fut pas exempt des vices qui déparent les disputes entre esprits supérieurs.

Il est vrai que ce dût être un bien grand émoi parmi les « tâte-pouls galénistes » lorsqu'ils entendirent un médecin se flatter de n'être l'élève d'aucun académicien, et qui jugeait que les écrits des professionnels de la guérison n'étaient qu'un inutile bavardage.

Et le jour où il brûla, en plein auditoire, les œuvres d'Avicenne, plus que jamais durent retentir les cris de païen, d'ivrogne, débauché, suppôt du diable, digne du bûcher, impie, blasphémateur, bête féroce...

Il faut bien répéter les injures que lui adressaient les scholastiques « musqués et ambrés Apollons qui sous des dehors pompeux cachent la mort et de tristes ossements », car, les modernes eux-mêmes furent influencés dans leur jugement sur Paracelse par la violence et le débordement de sa colère contre ses contemporains. De là, avec le choix de son lexique symbolique et l'inattendu de ses doctrines cabalistiques, cette réputation de rêveur, de fou que les routiniers de tous les siècles ont fait à cet extraordinaire cerveau à qui l'on attribue deux cents trente ouvrages et encore, il donne le titre de certains qui sont restés inédits.

Disons de suite que Paracelse publia peu ses écrits pendant sa vie. Persécuté comme il l'était il craignait la malice des hommes et confiait ses manuscrits à ses amis, mais ces livres n'en ont pas moins été corrompus.

Paracelse voyagea beaucoup, il visita pendant dix années d'innombrables contrées, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Russie, l'Allemagne, la Suède, alla même jusqu'en Asie à ce qu'on prétend, parcourut l'Egypte, la Tartarie, la Pologne, que sais-je ! Il est probable que le fabuleux s'est ajouté à la réalité.

Cette vie errante et les fréquentations qu'il avait contribuèrent aussi à le faire considérer comme un excentrique. Il était assidu chez les alchimistes, aimait à parler aux « petites gens » : barbiers, Juifs, bergers, sorciers, bohémiens, sage-femmes, buvait même, à ce qu'il paraît, avec les cochers ; si l'on joint à ces habitudes qui n'étaient pas de « bon ton » son mépris pour la science officielle de son

temps, on reste convaincu qu'il devait passer pour un « dévoyé » d'après le langage de nos jours.

Et puis, ce Philippe-Auréole-Théophraste-Bombast qui s'était surnommé Paracelse ne s'avisait-il pas de mépriser la logique des scholastiques et de préférer l'observation de la nature. Enfin il accomplissait des guérisons merveilleuses sur des malades réputés incurables ; ce « noir compagnon de Vulcain » faisait tort aux Galénistes et aux aristotéliciens, bref à tous ceux qui pensaient que les affections morbides devaient être soignées et guéries par syllogisme. Les femmes-médecins s'en mêlèrent, ce qui nous prouve, entre parenthèse que ce que nous appelons le féminisme n'est pas né d'hier.

Tout se retournait contre lui : ne s'avisa-t il pas de donner des leçons en langue vulgaire, c'est-à-dire en allemand au lieu de les donner en latin qui était la langue savante ! Enfin, il prétendait tenir ses admirables secrets d'un livre désigné sous le nom de livre M qu'on n'a jamais pu découvrir. La faculté de Paris s'en mêla : tandis qu'à Bâle on l'avait appelé Cacophraste, elle le compara à Luther. Mais pour lui Luther n'était qu'un théologien, c'est-à-dire un esprit bien inférieur au sien puisqu'il connaissait la Théologie, la Philosophie, l'Alchimie, l'Astronomie ». « Luther, disait-il, n'est pas capable de délier les cordons de mes souliers. »

A Nuremberg où il se trouvait en 1529, ses confrères offficiels l'accablèrent comme charlatan. Mais il les provoqua en se flattant de guérir les malades qu'ils avaient abandonnés. Les archives nuremburgeoises affirment la gnérison de cas d'éléphantiasis, et il ne veut pas de rémunération. C'était plus qu'il n'en fallait pour engendrer des rancunes.

Ce fut le duc Ernest de Bavière, curieux des arts occultes qui préserva à tout jamais cet homme si peu courtisan, de la jalousie persécutrice de ses ennemis. Peu après il devait mourir.

Après sa mort on trouva chez lui, une Bible, une Concordance des Bibles, le Nouveau Testament, les commentaires de St-Jérôme sur les Evangiles et un livre de médecine : toute sa bibliothèque. Il importe de la connaître comme il est intéressant, pour caractériser Paracelse, de relire quelques fragments de son testament : Au nom de Dieu, ainsi soit il... L'an 1544, et le jour de Saint-Matthieu, 21 septembre, vers midi, la septième année du Pontificat du très saint père Paul III... le vénérable et très savant seigneur Théophraste de Hohenheim... a déclaré comme il suit sa dernière volonté..

Il recommande sa vie, sa mort et sa pauvre âme à la

garde et à la protection de Dieu tout puissant, plein d'espoir que l'Eternel dans sa miséricorde, ne souffrira pas que la passion cruelle et la mort de Jésus-Christ, son fils unique et notre Sauveur, soit inutile à un homme malheureux. Le dit docteur choisit sa sépulture dans l'Eglise de Saint-Sébastien, près du pont, et veut que dans la cathédrale, selon l'ancienne coutume, on chante à sa mémoire des messes le premier, le septième et le trentième jour, et que chaque fois on distribue un denier à chaque pauvre devant les portes de l'église... etc.

J'ai reproduit quelques lignes du testament de Paracelse, parce qu'il indique ce que fut en réalité cet esprit si curieux : un mystique avant tout. Il ne séparait point la religion de la médecine ni de la philosophie. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les principes de la morale étaient admis par Paracelse sans qu'il soit besoin en quelque sorte de les prouver parce qu'ils s'affiment. Et si l'on n'admet pas les effets de la foi tel qu'il les montre, on peut retenir l'importance qu'il attache à la foi. Toute sa philosophie occulte est basée sur cette vertu (*vis*), il ne veut ni cérémonies, ni enchantements, mais prière et imagination. La foi dont il parle n'est quelquefois pas celle qui a la religion pour objet, il s'agit de l'âme qui agit, de la force de la volonté, la *vis magica*.

Cependant pour lui la foi est aussi une lumière qui vient de Dieu ; voyez, dit-il, ce que par elle Josué et Samson ont fait. Il serait présomptueux de compter sur des miracles et de tenter la foi ; avec son aide nous pouvons bâtir dans le champ de Dieu tout ce que nous voulons, mais il faut que le maître du champ y consente.... « Rien n'arrive que par la volonté du Suprême. »

La doctrine de Paracelse attribue à la liberté humaine une puissance supérieure à celle qu'elle possède généralement ; toute la philosophie magique a ce principe pour colonne fondamentale. Après tout n'est-elle pas un commentaire logique de la parole chrétienne sur la foi qui transporte les montagnes et il le dit formellement. Nous poserons les fondements et la pierre de l'angle de notre sagesse sur trois points : le premier, la prière... le second, la foi, basée sur la connaissance, une foi qui peut transporter les montagnes et les lancer dans la mer, pour laquelle tout est possible, comme le Christ l'a lui-même affirmé.

La science thaumaturgique et la théorie de l'élève de Trithème ont une identité de principes.

En tout cas, la puissance de volonté conduit le médecin d'Einsiedlen à nier la fatalité astrologique.

Il renverse même les rôles car, dit-il, plutôt que de prétendre que les astres fléchissent la destinée de l'homme,

mieux vaudrait dire que l'homme imprime ses actions sur les astres ; car, devant Dieu, il est plus noble qu'eux. » Parmi les cinq influences reconnues par lui, celle de l'être astral (ens astrale), est réduite à l'influence physique sur le milieu. Paracelse croit donc moins à l'astrologie que saint Thomas d'Aquin.

Un point étrange dans la doctrine paracelsique qui en contient un si grand nombre d'ailleurs est sa prétention à tenir ses admirables secrets d'un livre désigné sous le nom de *Livre M*. Plusieurs se sont livrés aux plus diverses conjectures à propos de cette singulière désignation d'un livre soi disant traduit de l'arabe.

Comme Paracelse fut le maître de la méthode expérimentale, on a pensé que cette lettre M. signifiait le Monde, livre qu'il étudiait ; mais comme le Monde ne se traduit pas d'arabe en latin, on a cru qu'il entendait par là un livre de Magie naturelle, livre conservé dans la Fraternité de la Rose † Croix. En effet Michel Maïer en parle avec autant de mystère. S'agirait-il du Magnétisme ?

Qu'il me soit permis, à mon tour, de supposer. D'abord, cette lettre M. ne désigne pas seulement un livre chez le médecin, Bombast de Hohenheim.

Pour lui, tout vit dans une sorte d'air qu'il signifie par cette lettre mystérieuse. Cet M peut avoir toutes qualités ou viciations, etc. Ne serait-il pas question ici de l'*Ens* alchimique.

Mais ensuite, si la lettre M se rapporte à quelque livre, la solution me semble facile à connaître. Il suffit de se rappeler que Paracelse était un mystique.

Notre connaissance des choses, notre sagesse, provient de la lumière divine qui est nous, pensait-il. Cette illumination rend inutiles toute la philosophie officielle des hommes ainsi que leurs livres. N'ayant pas eu de maître, c'était donc Dieu lui-même qui l'avait instruit et cette lumière en nous ne s'appelle-t-elle pas *Mens* ? Toutefois, reprendra-t-on, le *Mens* ne peut pas davantage être translaté de l'arabe en latin. Sans doute, mais ne croira-t-on pas que Paracelse ayant à lutter contre des adversaires imbus de leur dogmatisme grec et arabe, surtout arabe, ait joué sur le mot pour imposer sa science au siècle qui le niait en laissant supposer que la connaissance de ses remèdes merveilleux était due à un livre que ses confrères ignoraient ?

Que ce fameux M ait pu symboliser le *Mens*, rien d'étonnant pour un homme qui pensait qu'il n'y a que celui que Dieu instruit qui puisse s'élever à la vraie connaissance de l'univers, et qui trouvait que toute la philosophie des anciens était fausse ; proposition que les Galénistes et les Péri-

patéticiens devaient lui suggérer autant que sa psychologie chrétienne.

Il faut bien avouer que le précurseur du célèbre Hahnemann avait raison de croire à l'illumination divine. En effet, comment l'idée d'employer le poison comme remède peut-elle venir à l'esprit de l'homme sinon par l'intervention suprême ?

Un grand intérêt s'attache aux théories paracelsiques continuées par Van-Helmont qui fut à son tour un grand mystique, mais le sujet est trop important pour être traité brièvement. Je ne terminerai pas cependant sans dire un mot de sa doctrine générale de lasanté et de la maladie. Elle caractérise assez bien Paracelse sous les deux points de vue où son esprit doit être jugé : le mystique et l'adversaire des « tâte-pouls galéniques ».

Les quatre premiers chapitres du *Paramirum* (très-admirable) où le novateur traite des quatre premières influences ; celles de l'être astral, l'être du venin, l'être naturel, sont suivis d'un ultime chapitre où il parle de l'influence de l'être de Dieu. D'après lui, ce chapitre ne s'adresse qu'aux chrétiens, les autres peuvent être lus par les Turcs et tous les païens. Dieu envoie, nous dit-il, les maladies comme expiation, lorsque la fin du châtiment arrive, le médecin guérit sur la permission divine, autrement il livre le malade aux médecins ignorants qui sont assimilables aux démons du purgatoire.

Paul VULLIAUD.

Note pour les philosophes qui voudraient étudier plus profondément les doctrines de Paracelse :

Il a paru en français, en outre de l'article du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, deux articles importants, un du Dr Bordes-Pagès dans la *Revue Indépendante*, 1847, l'autre du célèbre Dr Cruveilhier dans la *Revue de Paris* ; 1856 ou 57 (je cite de mémoire). Peu après cette Revue fut supprimée par décret. On ne vivait pas encore sous l'Empire libéral ! Le savant Dr Cruveilhier écrivit de ce jour à la *Libre Recherche*. Ce serait fâcheux que ces deux études restent inaperçues.

P. V.

Liminaire

Le cœur plein de la joie éclose aux jours d'Eden
Et que garde aujourd'hui le cœur brûlant des roses,
Ivre du ciel ouvert sur la splendeur des choses,
J'ai marché dans la vie, immense et frais jardin.

Souvenirs d'une extase à mes sens coutumière :
Multiformes aspects des nuages au ciel,
Parfums bercés où dort l'âme agreste du miel ;
Chant triomphal des bois couronnés de lumière,

Et vous, matins bénis au sortir du sommeil
Sous les obscurs rameaux croisés en hautes tentes,
Quand je voyais dans l'or des aubes éclatantes
Surgir au front des monts les chevaux du Soleil.

***

Or la torpeur du jour, qui pesait taciturne
Sur mes yeux las, me fit défaillir vers les eaux ;
J'ai soupiré comme les joncs et les roseaux
Vers la fraîcheur du soir et vers la paix nocturne,

Vers le nuage errant dont le vent d'Est déploie
Les replis lourds ainsi qu'une étoffe nombreuse
Par l'orage en lambeaux arrachée, onde heureuse
De n'être plus qu'une vapeur ; et j'eus la joie,

Jouet docile aux mains de l'aquilon qui rôde,
De me comprendre instable et divers comme lui
Pour rire avec l'azur qu'abandonne la nuit.
Ou sangloter avec les sources d'émeraude.

***

J'ai couru,pour calmer mon cœur, les Hémisphères,
Livrant ma voile à tous les souffles de la mer,
Fou de sentir les molécules de ma chair
Suivre le mouvement unanime des sphères.

***

Mers au sauvage appel de Walkūres guerrières,
Votre voix m'a bercé des plus douces chansons ;
Mon étrave, où l'essor se brisait des moussons,
Creusa ma route au flot dompté de vos crinières.

Mais, par un soir gonflé de songe et de mirages,
Alors que je voyais déjà les Iles d'or
S'éveiller sur la mer déserte, un vent de mort
Souffla sur mes regards voilés de pleurs de rage.

Mes yeux s'étant fermés sous les baisers des astres,
Je dus quitter Téthys et ses lents bercements ;
Mes rêves ont brisé leur aile aux firmaments,
Les clairons de victoire ont sonné les désastres...

***

Du moins, si j'ai pleuré, je demeure invaincu !
Les beaux fruits ont toujours le goût que je désire
Et j'ai pour rien compté mon injuste martyre.
Qu'importe la douleur de vivre, ayant vécu !

Quand le jour au ciel monte en conquérant d'empires
Pourchassant la ténèbre au vol des Angelus,
Que fait un vagabond vautré sur le talus
Qu'Aujourd'hui lui réserve une fatigue pire ?

Dans le bois réjoui des flûtes des sylvains
Meilleur est le repos après la longue étape !..
Quand nous l'avons pressée, ah ! rejetons la grappe

Sans nous soucier plus du goût qu'aura le vin.
D'un coup d'aile à la mort le cœur lyrique échappe
A vivre avec ardeur on ne vit pas en vain !

PIERRE VIERGE.

(Le Navire enchanté).

COUPS D'ŒIL MÉTAPHYSIQUES

VIE

Dieu étant la fin de la vocation humaine et son amour en constituant le principe, l'intelligence réduite à elle-même ne saurait en mesurer toute la portée : le cœur seul, par ses pressentiments, peut en sonder les gloires.

La prédestination de chaque homme à une vocation particulière entraîne pour lui une spécialité unique de personnelles aptitudes et de providentielles aides.

Le moment présent de notre vie a des grandeurs d'inspirations et des énergies de secours dont le seul regard de Dieu peut embrasser la perspective ou mesurer la vigueur.

Celui qui a une vocation d'ange doit vivre en ange, — sous peine d'abrutissement !

L'âme doit faire comme l'atmosphère : chaque jour, au moins, renouveler sa fraîcheur et ressusciter son soleil.

La vie des être est-elle autre chose que l'évolution, le déploiement en acte, de leur essence ? Et si l'homme est un amour créé — ce qui, philosophiquement, ne saurait être mis en doute — comment peut-il vivre s'il n'aime pas ?

L'amour est la forme naturelle de la vie : celui qui n'aime pas ne vit pas, et celui qui n'aime pas dans l'ordre ne vit pas dans l'ordre.

La meilleure preuve pratique que l'amour est la loi de la vie, c'est le renouvellement et la transfiguration de vie qui se rencontrent dans l'exercice du dévouement.

C'est seulement dans l'amour que la vie unifie ses puissances, et, par suite, qu'elle prend pleine conscience d'elle-même.

L'amour est le roi des forces : tel le cœur, son organe, est le roi des muscles.

L'arbre est le principe du fruit ; mais, aussi, tout l'arbre est dans le fruit, puisque la graine s'y enferme : ainsi l'amour, fruit, unité, couronne de la vie, la régénère à son tour, parce qu'il porte en lui-même le principe de la vie.

Les âmes dont la vie, en se constituant dans l'égoïsme, s'est détachée de Dieu, font penser à ces torrents aventureux dont la source est déjà tarie avant que leurs eaux ne soient parvenues à la mer.

Dans toute la force du terme l'existence de l'homme n'a plus de sens le jour où elle se déclare indépendante de celle de Dieu. A-t-elle du sens et porte-t-elle encore un nom la partie éteinte du rayon qui ne tient plus au soleil parce qu'un écran s'est interposé ?

L'âme ne peut pas plus s'appuyer foncièrement sur elle-même pour réaliser le moindre de ses progrès que le corps avancer d'un seul pas sans l'intervention d'un point extérieur de résistance.

Rien n'agit efficacement sur l'homme que par l'assimilation qu'il s'en fait : à ce point de vue et dans ce sens il ne relève en réalité que de lui-même, puisque cette assimilation est son œuvre exclusive.

Non seulement il faut que l'homme suive ses voies, mais encore qu'il les ouvre, car elles ne sont pas frayées : « Il n'y a point de répétition dans le monde moral. »

La vie manque plus aux rencontres que les rencontres ne manquent à la vie.

Le corps porte tout entier sur chacun de ses pas : et, de même, toute la vie est solidaire de chacun de ses instants.

Si l'astre vole, tout matériel qu'il soit, comment l'esprit aurait-il pour loi de garder ses ailes inactives ?

Seule la gravité ramène la vie à ses sources : les divertissements où la légèreté engage ressemblent à ceux des hommes qui s'amusent pour tromper leur faim.

Le sérieux sert la vie non seulement en préparant à la volonté des ressources et des points d'appui, mais encore en sauvant l'imagination de l'illusion des vains rêves.

D'ordinaire l'inspiration doit mener la vie : la pensée proprement dite, au contraire, en découler et la suivre.

La sagesse dans les actes ressemble à l'éloquence : on peut, par la prévoyance, en préparer la trame, mais le dessin s'en improvise toujours, car c'est toujours l'inspiration du moment qui le brode.

Il faut viser à ne jamais s'imiter soi-même dans ce qu'on a fait : car si, à la rigueur, la rencontre peut être identique, les temps ont changé ; et, d'autre part, l'esprit n'en étant plus à la même phase, ce qui était sage pour lui peut ne l'être plus.

La vie brise les moules des rencontres heureuses qu'elle ménage, et il en cuit parfois à l'homme de vouloir les reconstituer identiquement.

L'idée est le principe de l'acte : mais l'acte, à son tour, est un réflecteur de lumière pour l'idée.

Il y a loin de l'acquisition spéculative d'une idée par l'étude, à son expérience morale par la sagesse de la vie.

Semblable à celle des heures de leurs jours et à celle des jours de leurs années, la vie morale des hommes est sous la loi d'une perpétuelle vicissitude.

La vie a de terribles passes : mais quel profit moral à s'en sortir avec honneur ! De même, comme on l'a dit, que, en politique, certaines minutes sont grosses d'un siècle, de même, dans l'ordre privé, certaines demi-heures font grandir de cent ans.

Une victoire est le principe de toute une série d'autres : c'est pourquoi en perdre une c'est perdre encore toutes celles qui en eussent découlé.

La mort de l'homme n'est qu'un incident de sa vie : ne faut-il pas que le grain se dissolve pour que son germe soit délivré ?

La mort n'est que la destruction des obstacles à la vie. Que diriez-vous de l'oiseau qui ne voudrait pas *faire le sacrifice* des barreaux de sa cage ? Vous diriez qu'il ne veut pas être libre. Que diriez-vous du grain qui ne voudrait pas *briser ses parois* pour délivrer son germe ? Vous diriez qu'il ne veut pas être épi.

Le bonheur implique la lumière et la paix de l'esprit : c'est pourquoi la jouissance profonde de la vie est incompatible avec l'ignorance du mot philosophique du problème de la mort, problème qui s'impose continûment à tout être humain.

Au moral comme au physique, vivre c'est se renouveler : or qu'est-ce qu'un renouvellement, sinon un sacrifice. le sacrifice de sa forme précédente ?

La fleur de la vie ne garde son parfum que dans le vase sacré de l'abnégation de soi.

Au livre de l'entente mutuelle des hommes, que la rature du chapitre de l'égoïsme supprimerait de longueurs fatigantes d'annotations !

Dans l'âme ainsi que dans les espaces physiques, que les sphères du bruit sont étroites, en comparaison de celles du silence !

Il n'y a sur terre rien d'intéressant pour l'homme que l'acte de s'unir au bien dans toutes les œuvres de sa vie.

Le secret de la force est celui de la simplicité, qui unifie l'être : l'âme, ainsi que les royaumes, s'affaiblit par la division de ses puissances.

Il faut se faire une vie robuste sur la terre, car il est souvent nécessaire d'entrer en contact avec des morts : morts en fait de croyance, morts en fait de vertu, morts en fait d'enthousiasme.

Pour certaines âmes, plus timides ou d'une nature plus délicate, le mécanisme des relations sociales vulgaires est d'un jeu perpétuellement douloureux, et parfois horriblement cruel.

Un mot, un geste, un son de voix : c'en est assez pour nous révéler qu'entre cet homme et nous il existe un abîme de dissemblances !

Ce n'est pas trop du poids et de la vertu de toutes ses puissances d'âme pour équilibrer toutes les résistances de la vie.

Aux moments de désorientation morale on ne retrouve et on ne reprend sa voie que si l'on ne se distrait point d'une attention incessante à la conjoncture actuelle de la vie et au secours providentiel qui y est afférent.

La jeunesse de l'âme c'est encore son enfance d'autrefois, mais reconquise aujourd'hui, *avec la conscience et la jouissance d'elle-même*, par la virilité et les efforts de l'âge mûr.

De même que la physique remonte, par voie de conclusion, des phénomènes transitoires à l'immutabilité des lois, de même, par la méditation, l'homme,en présence du spectacle éphémère des événements, doit atteindre à la sagesse stable de l'expérience.

La conviction est la forme de la vie : et c'est pourquoi tous les ennemis de la vie s'attaquent d'abord à la conviction.

L'invasion du doute dans l'âme est la grande désorganisation de l'âme, de même que le maintien de sa conviction est sa grande unité et sa grande force.

Même dans le monde du ciel visible, n'est-ce pas l'immobile, du moins relatif, qui est la cause du mouvement ? Dans le monde moral, n'est-ce pas, par exemple l'immutabilité du principe — traduite dans l'hommepar le maintien de la conviction — qui, en suscitant l'œuvre, fait « progresser » la vie ?

Ce qui souvent augmente l'assurance morale de l'homme ce n'est point l'acquisition d'une nouvelle supériorité personnelle, mais bien une nouvelle expérience faite des insuffisances qui l'entourent.

Chez les âmes comme chez les êtres irraisonnables toute l'échelle des essences se retrouve, depuis les plus sublimes jusqu'aux plus communes.

Quel que soit l'état d'une âme, la prévision de sa réforme possible motive plus l'espérance que l'éventualité de sa définitive dégradation ne justifie le renoncement : c'est que, la perfection revêtant pour l'homme le caractère de fin, tout dans la vie, et jusqu'au bout, est ménagé pour concourir à sa réalisation.

L'immense et merveilleux mécanisme de l'âme a toujours toutes ses chaudières sous pression : et, telle la main d'un homme pour l'ébranlement d'un lourd navire, il suffit souvent du léger choc d'un mot entendu ou d'un souvenir éveillé pour mettre en mouvement tous ses rouages.

Un coup de vent suffit pour bouleverser la surface des flots : mais le léger souffle d'une parole peut faire vibrer toute l'âme et l'agiter jusque dans ses profondeurs.

Au fond de chaque âme vit la Divinité tout entière : tel, sous les racines de chaque arbre, le globe étend toute son immensité.

De même que la sève de nos arbres s'élève en premier lieu par leur tige vers la lumière, de même le désir, force obscure de l'âme, aspire d'abord à l'intelligence claire de lui-même pour créer ensuite, au sommet de notre être, les ramifications merveilleuses et fécondes de l'amour.

Force, Lumière, Chaleur : trois sœurs enlacées descendant sur la terre dans l'éclat du même rayon ! Tout ainsi, que dans l'homme, la *puissance* interne du sentiment engendre son fruit, qui est la raison *lumineuse !* de la puissance sourde et de l'intelligence claire, que procède, dans la large atmosphère de la liberté, l'œuvre bonne, qui *réchauffe* la vie !

Croître, pour une plante, ce n'est faire qu'épanouir son germe : telle la vie d'un homme ne peut jamais développer en acte que ce qui est déjà en puissance dans l'idée divine qui porte cet homme, je veux dire dans sa vocation.

Plus l'ascension progresse, plus la catastrophe de la chute est à redouter.

Dans les fentes du roc de la force d'âme et de la hauteur

de vie s'ouvre une fleur humble, et pourtant merveilleuse : celle de la bienveillance embaumée.

L'intervention du surnaturel dans la vie ressemble aux prescriptions de la poétique dans la littérature : en disciplinant, elle transfigure.

Pour qui sait la voir, la vie se dore — telles les feuilles à leur déclin — à mesure qu'avance son automne.

La lumière et l'immutabilité d'une gloire future insoupçonnée auront raison un jour des ténèbres et de la mobilité de la vie, de même que le phénomène de la cristallisation des corps a souvent raison de leur opacité, et toujours de leur inconsistance.

De temps en temps, à notre grand effroi, les gouffres du néant d'où nous sommes tirés se rouvrent sous nos pas : suspendus tremblants sur ces abîmes incommensurables de vide et d'impuissance nous sentons plus que jamais le besoin de nous attacher à la main créatrice qui nous soutient sur ces profondeurs ; nous expérimentons sensiblement alors que tous les appuis humains sont, *en eux-mêmes*, en définitive, absolument insuffisants et trompeurs ; et, dépris de nous, nous devenons, par cela même, de moins imparfaits instruments pour travailler sur terre aux œuvres de justice.

Celui qui, sans tenir compte des opérations invisibles qui se font dans les âmes, ne juge la vie humaine que d'après ses apparences souvent si décourageantes et parfois si mystérieusement tragiques, ressemble à celui qui, les yeux arrêtés sur un engagement sanglant, oubliant les motifs qui mettent aux prises les ennemis, ignorant que là peut-être se joue le sort d'une civilisation, l'esprit fermé au sens des mots : « patriotisme », « gloire des armes », « fête des batailles », ne voudrait voir du combat que la *boucherie*...

La frappe définitive et solennelle de cette monnaie vivante qu'est notre âme ne se fait qu'à l'instant précis de la mort, et par la main de la mort même : à nous de nous ménager une glorieuse effigie !

Quelle ne serait pas la jouissance de celui qui vivrait à la fois toutes les vies humaines, passées, présentes et futures ! — Ne serait-ce pas là cependant la destinée finale de chacun des hommes ? chacun, en effet, n'est-il pas appelé à s'unifier avec tous ?

Nous bâtissons notre vie comme le maçon sa maison : avec le sable inconsistant de nos instants caducs, avec la pierre, souvent informe, de nos actes vulgaires. — Et pourtant la maison sera peut-être un splendide palais ou un temple grandiose ; et pourtant la vie sera peut-être une grande et merveilleuse vie !

L'idéal d'un homme c'est l'« idée » divine qui porte cet homme et qui est la cause de sa création ; monter vers son idéal c'est accentuer en soi le reflet de cette idée ; réaliser son idéal c'est « passer à Dieu » pour se réunir à cette idée.

L'homme ressemble à la terre, il a ses racines dans un soleil : le soleil d'une idée divine qui est son idéal, idée dont il est comme le satellite, recevant d'elle, ainsi que la terre du soleil, le triple rayon de chaleur, de lumière et de force.

De même que l'amour, la mort est jalouse, et comme invincible : elle reprend à tout instant ce que donne la vie, et le jette dans son gouffre béant : l'abîme du « passé ». L'acte initial de notre existence, qui est celui de notre apparition dans le monde, ne fait lui-même que préparer à la mort sa plus éclatante victoire : il n'y a, en effet, qu'un moyen de ne pas mourir, c'est de ne pas naître !

Dieu, pour ainsi parler, contrebalance les unes par les autres ses actions sur le monde : dans la région des lois physiques la marée haute sur un point appelle sur un autre la basse marée ; et si, dans l'ordre de notre formation morale, il juge bon, par exemple, de nous destituer momentanément de toute force, tout aussitôt pour notre sauvegarde, il assoupit les yeux des fauves qui nous entourent.

Sous le prétexte que le cerveau n'est pas un muscle et ne travaille pas comme tel, les muscles se plaignent-ils du cerveau ? Le genre différent de leur travail empêche-t il leur union ? Et n'est-ce pas précisément du cerveau que les muscles reçoivent le fluide qui les fait se mouvoir ?

La voix est le style musical de l'âme : et, si vous savez entendre, dans la seule voix vous discernez toute l'âme.

L'âme ressemble à la mer : en les voyant toutes les deux si calmes aujourd'hui, qui se douterait de leurs effrayants

bouleversements d'hier ? En les voyant parfois toutes deux refléter tant d'azur, qui pense aux sinistres épaves, souvenirs de drames terribles, qui nagent dans leurs ondes, qui gisent dans leur fond ?

La tempête succède au calme : et quand le navire de la vie est battu de vagues ce n'est plus le temps, pour le pilote, de regarder jouer les poissons ou voler les oiseaux : c'est celui de redresser le front, de se mettre l'audace au cœur, de donner des ordres brefs, et de tenir l'œil sur la barre.

Il y a des jours, solennels et critiques, où ce n'est plus le temps de lire dans un livre, si beau soit-il, ou de s'appliquer à une œuvre extérieure, si noble soit-elle : c'est le temps de lire sans intermédiaire dans sa vie, et de travailler directement à se faire soi-même.

C'est moins pour nous faire ramasser l'or ou le charbon de notre mine que pour creuser le puits qui doit y déboucher, que Dieu nous a mis sur la terre : nous ressemblons à ces ingénieurs qui meurent le jour de l'inauguration de leur œuvre, à ces auteurs qui feuillettent seulement dans leur dernière maladie le premier exemplaire de leur livre, ou du moins, si vous le préférez, à ces explorateurs qu'on charge de fers après qu'ils ont découvert un continent.

EUGÈNE BERNIER.

Il pleut

A la mémoire de mon Père

Il pleut, la nuit approche et le ciel est sans âge ;
Il passe sur la plaine une rumeur sauvage :
Par ce soir de déluge, il n'est donc pas rentré
Le cher aieul ? Dis-moi, Rose, alla-t-il au pré ?
Voulut-il vers l'étang suivre quelque vieux songe,
Ou ramasser pour toi le fruit des châtaigniers,
Que déjà l'écureuil espiègle guette et songe ?
Fillette, tu dois bien savoir. Les yeux baignés
De pleurs disent assez quelle est aussi ta peine
Qui donc de la grand'salle, où vous vous rejoignez
Pour causer devant l'âtre,a pu tourner le pêne ?
Il n'a point préparé de bûches pour son feu ;
Le fauteuil est rangé comme pour un adieu ;
Les besicles d'acier ne sont plus sur le livre,
Et toujours cette plaie, à rendre la terre ivre !
Ecoute. L'on dirait qu'une cloche a sonné ;
Tout mon cœur d'un seul bond soudain s'est retourné :
C'est le glas des Toussaint qui pleure et désespère.
Il est là-bas le pauvre aïeul ! Oh ! qu'il fait froid !
L'eau descend sur sa face auguste dans la terre.
Il pleut : il pleut à flots dans son lit trop étroit ;
Il a glissé parmi la glèbe obscure et fraîche ;
La main du jardinier a laissé choir la bêche !
Rose, allume le feu ; rapproche le fauteuil ;
Cours chercher les sarments entassés près du seuil.
Peut-être en revoyant s'éclairer sa fenêtre
Va-t-il, silencieux et doux, nous apparaître...

PHILÉAS LEBESGUE.

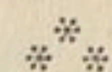
Isadora Duncan

Alors même qu'on n'aurait pour elle ni admiration ni sympathie, Isadora Duncan mériterait de fixer l'attention, en raison du rôle qu'elle vient de jouer. Depuis bientôt un an, elle obtient de Paris un succès vraiment caractéristique, et l'Amérique, la Grèce, la Russie, l'Allemagne lui en avaient ménagé un semblable. Ce n'est pas le banal succès de la danseuse ou de l'actrice qui conquiert la vogue d'une saison, ou d'une caste. Le sien a eu de remarquable qu'il s'est étendu à un vaste public très varié : la gent mondaine, frivole et peu lettrée, les artistes de tous rangs et de tous âges, les intellectuels, vieux professeurs, simples étudiants, même enfin les naïfs habitués de l'amphithéâtre de la Gaieté. L'adoration des foules, qu'elle se pose sur des reliques ou des idoles, donne du prix à ce qu'elle touche. La femme qui peut émouvoir tant de cœurs par un art ignoré jusqu'ici nous intéresse dès l'abord.

En même temps son succès a quelque chose de précieux. Ceux dont la vie est toute de pensée, d'impressions, et de création sont d'accord pour reconnaître dans l'enthousiasme excité par Isadora Duncan une vertu particulière. Alors qu'une actrice ordinaire vous émeut le temps de sa présence sans agir sur vous par la suite, celle-ci dépose dans l'âme de ceux qui l'admirent comme un germe qui éclora lentement. J'en sais qui lui ont dû des périodes de joyeuse activité et comme une élévation de tout leur être. Après les applaudissements frénétiques du théâtre sont venues les heures graves de méditation où son souvenir éclairait la voie vers le but rêvé. Elle s'est comme épandue dans toutes ces âmes, laissant dans chacune une parcelle d'elle-même,

un rayon divin toujours réchauffant. Elle danse sur une scène, s'en va, puis laisse en vous une trace ineffaçable.

Capable d'attirer ainsi vers elle toutes les forces vives des sensibilités, et de les exalter si heureusement, ne mérite-t-elle pas que, d'avance, on se sente porté vers elle, au moins par la curiosité qu'on a pour ceux qui dominent et ceux qui inspirent ? En prenant cette curiosité pour mobile, nous essaierons donc d'analyser son art et sa personnalité.



Qu'est en somme Isadora Duncan ? On ne l'a pas assez dit ; ce n'est ni une danseuse, ni une actrice. La danseuse par la tradition apprend des principes fixes à l'aide desquels elle adapte à la musique des mouvements conventionnels ; et cela n'est pour le public qu'un intermède reposant. L'actrice récite un rôle, elle exprime des sentiments, elle s'aide du geste, elle est environnée d'un décor qui semble la réalité. Mais Isadora Duncan est une sorte de mime, et il n'y a pas de mot précis pour nommer son art puisque la chose est nouvelle. Elle a lié l'harmonie, la plastique et le sentiment en un ensemble que seul l'art grec avait ébauché : car c'est la musique moderne qui l'inspire en des gestes personnels, et ce sont nos sentiments qu'elle exprime. Isadora Duncan a donc créé plus qu'une œuvre, elle a créé un art. A un point de vue psychologique, c'est un fait fort intéressant que l'éclosion de ce rêve dans une imagination féminine, servie par la beauté et l'énergie, et son développement, son perfectionnement jusqu'au jour où, réalisé en un art complet, il a touché enfin le public.

Comment elle a réalisé cet idéal, nous le verrons plus loin. Ce qui nous intéresse en ce moment, c'est la manière dont elle le conçoit. Il s'est présenté à elle sous forme d'une vision éblouissante de la beauté : la Grèce antique, le XVe siècle italien ont été un centre autour duquel sont venues s'agréger les impressions fournies par la musique dont le rythme aussi a la beauté des lignes, et par la nature dont les gestes éternellement beaux ont été surpris et fixés par les artistes. Ce fut pour elle la vision d'une vérité aussi pure, aussi absolue que celle qui se révèle au philosophe ou au savant : à la connaître et à la propager, elle aussi a dévoué sa vie. « Je vis soudain la vérité, et je m'y donnai tout entière ». Elle a conté dans un article des *Annales* (27 juin 1909) comment le spectacle de sa petite nièce dansant de joie devant la mer lui avait révélé l'essence même de la danse. Qu'est-ce, en effet, que la danse prise dans ce qu'elle a d'éternel ? C'est un sentiment largement humain,

ou quelque instinctive et profonde pensée, que des mouvements harmonisés à un rythme mélodique évoquent puissamment dans une foule nombreuse.

Je dépasserais les limites de cette étude si je me permettais de juger cette conception et d'en discuter la valeur. Certains prétendent, je le sais, que toute vision intérieure née de la musique dépasse en beauté et en intimité tout ce qu'une artiste, même comme celle qui nous occupe, peut réaliser. Mais pour d'autres cette danse amplifie la musique, sa perfection plastique renforce les jouissances de l'harmonie, cette traduction idéale affine la compréhension. Car, notons-le bien, cette danse n'est que du sentiment. Elle est hors de toute réalité. Pas de décors, rien que des tentures neutres, uniformes, à peine colorées par instants. Pas d'attributs, non plus, rien que des fleurs qui sont la plus poétique des choses tangibles. Aucun geste qui ne soit chargé d'expression, et épuré de toute réalité concrète, aucun geste qui ne traduise un mouvement de l'âme en une ligne esthétique. Autant que la musique, cette danse est donc encore du rêve. Ainsi spiritualisée, elle fait naître une émotion très spéciale : elle persiste dans le souvenir, et, se modifiant, s'évoque ensuite sur de nouveaux rythmes, en des cadres indéfiniment renouvelés.

On voit donc en quoi consiste la profonde originalité d'Isadora Duncan — toute valeur d'exécution mise à part — c'est la conception d'une danse, traduction plastique et sensible de la musique qu'elle place au dessus de tout. Elle l'a dit bien souvent. Un soir qu'on la rappelait, pour la dixième fois peut-être, elle parla au public dans son naïf langage d'américaine peu familiarisée avec le français : « Je suis petite, toute petite, je ne suis rien ; la musique est grande, elle domine. Et ceux qui ont assisté au merveilleux triomphe de sa dernière soirée, en juin, l'ont vue devant la salle enlevée elle-même par tous ces souffles d'adoration, amener sur la scène le vieux maître Colonne comme pour lui offrir toutes ces acclamations ; ce dut être pour le vieillard une minute de joie profonde, une suprême auréole de triomphe que d'être ainsi célébré dans son art, inspirateur d'une telle artiste.

Avoir conçu cet art nouveau, c'est déjà une divination ; l'avoir réalisé avec sa nature tout entière, ardente, et fine, et riche de tous les dons, c'est un rare phénomène d'individualisme puissant et harmonieux. Voyons donc ce qu'elle a fait.

On dit qu'elle reconstitue les danses antiques ; mais ce n'est pas juste. Elle ne fait pas œuvre d'histoire ou d'archéologie, et elle a pris les Grecs non comme des modèles que

l'on copie, mais comme des initiateurs qui vous transfusent leurs sentiments. Il est donc fastidieux et faux de la juger à ce point de vue et de chercher, comme je l'ai entendu faire, si elle reproduit avec une exacte fidélité les mouvements des figures grecques. Elle a dit aussi s'être inspirée de Botticelli et du xve siècle ; là non plus il n'y a pas eu copie, il y a eu impression vive et durable. Elle s'est assimilée en quelque sorte cette vision esthétique, et l'a créée à nouveau en un modèle que son imagination transforme et recrée.

Voilà donc ses modèles plastiques. Quels sont ses inspirateurs musicaux ? Remarquons-le bien : en artiste sensible à toutes les formes esthétiques, elle a interprété tous les genres de musique : le frêle maniérisme d'un Lulli, la grâce souple d'un Gluck, l'harmonie sombre d'un Beethoven, la vibrante plainte d'un Chopin, la paisible pureté d'un Grieg. Mais dans cette personnalité si fortement accusée, des goûts dominent, instructifs à connaître. Son grand inspirateur, c'est Beethoven. Je le lui ai entendu dire dans des circonstances spéciales, où je vis nettement combien elle est loin de la cabotine assoiffée de succès égoïste. C'était un soir où la salle transportée par son interprétation des *Iphigénie* de Gluck lui avait fait un magnifique triomphe. Je la vis dans sa loge sitôt après, encore toute frémissante d'émotion, comme terrassée et enivrée de ce qu'elle venait de faire.

— Que trouvez-vous de plus beau? me dit-elle, Gluck ou Beethoven ?

Je lui répondis sincèrement que je la trouvais également belle partout

— Oh ! reprit-elle, c'est Beethoven qui est le meilleur. Gluck a écrit pour des danses, ce sont de petits pas, menus et pressés, tandis que Beethoven ! ah ! ce sont de larges vagues ! » Et elle eut comme un sourire d'extase en nous disant cela ; je l'aimai encore mieux, en cette minute où elle oubliait si fièrement le succès présent, rêvant de la beauté qu'elle sentait suprême, et qu'elle se savait capable de produire Les goûts la portent donc vers les harmonies larges, qui se développent en de grandes phrases pleines, qu'elle peut exprimer en de simples et clairs groupes de mouvements.

Quels que soient ses modèles et ses inspirateurs, ce qu'il importe le plus de comprendre, c'est ce qu'elle en tire, et la manière dont elle réalise sa nature propre. Les lignes qui suivent pourront sembler bien inutiles, car elles contiennent ce que nous avons tous pensé ; elles n'ont d'autre but que de condenser des impressions fugitives et éparses.

Isadora Duncan a fait de sa danse, en s'y mettant tout entière, une œuvre de beauté et de vie : beauté du mouve-

ment, du geste, et de l'interprétation musicale, vie dans toute sa floraison de joie, de pathétique ou de pensée.

La beauté de son mouvement tient surtout à sa variété ; il semble qu'elle ait senti jusqu'en ses plus infimes manifestations la merveilleuse souplesse avec laquelle le corps humain peut se mouvoir sous l'empire de sentiments divers. Elle sait courir, dans la danse des Scythes, ferme et fière comme un éphèbe, elle bondit, sauvage, folle dans la Bacchanale ; puis, légère, elle file, touchant à peine terre, dans une valse de Chopin ; parfois son pas s'affirme en une marche triomphale dans le *Scherzo* de la 7e symphonie. Avec un sens exquis de la mesure, elle répète chaque mouvement pour les graver dans la vision, mais ne provoque jamais, par son abus, aucune impression de monotonie ou de satiété.

Dans le geste, repos qu'elle ménage habilement entre les phrases de mouvement ou conclusion qui souligne et parachève le sens d'une danse tout entière, elle réalise une beauté d'un autre genre. Elle atteint ici, de l'aveu de tous les artistes, la perfection absolue des lignes. Le décor uni et forcé permet justement à nos yeux de suivre le développement de chaque ligne, de percevoir d'un seul coup l'ensemble sculptural, sans que rien le brouille ni le polisse, comme le ferait n'importe quel autre décor, fût-il le plus sobre. Sa perfection est le fruit d'un travail que nous ne pouvons soupçonner. Elle disait un jour devant moi qu'il n'est pas jusqu'au geste d'un doigt qu'elle n'ait travaillé et dans la ligne duquel elle n'ait vu un élément harmonieux de l'ensemble. Les mots me manquent pour exprimer la manière dont elle a senti et réalisé cette juste cadence des lignes qui existe dans les figures éternelles créées par les artistes, mais que des corps vivants et périssables réalisent si rarement. Voilà les joies infinies qu'elle a réservées à ses spectateurs à saisir comme en un éclair éblouissant les visions les plus idéales animées et changeantes.

Ce mouvement et ce geste sont des moyens par où elle aboutit à son véritable but : l'exacte adaptation de la danse à la musique. Avec une délicatesse où l'on sent la vibration de chaque fibre de sa sensibilité, elle suit le développement du texte musical en ses détails les plus ténus. Son mouvement, si exquisement varié, suit chaque pulsation du rythme, son geste lui donne le relief nécessaire à la compréhension du public. Qu'on se rappelle son interprétation de Chopin : là où si souvent revient la même phrase dans les plus différentes tonalités, elle sait suivre chaque mesure, plus légère ou plus ferme, ou plus vive, ou plus lente. Colonne a dû éprouver une inexprimable volupté à diriger son orchestre pour Isadora Duncan ; il devait sentir chaque

note résonner en elle, y faire écho, puis s'y transformer, comme si, dans une belle coupe sonore, étaient venues se fondre en une mélodie suprême toutes les harmonies.

Si Isadora Duncan avait réalisé seulement cette œuvre de beauté, elle aurait été l'enfant chérie des dieux, mise ici-bas pour la plus grande joie des artistes, et de tous les amoureux de perfection esthétique. Mais elle n'aurait point eu cette puissance d'émotion qui lui a fait toucher tous les cœurs, même les plus simples. Elle a eu cette puissance d'émotion parce qu'elle a fait œuvre de vie, parce que, comme tout grand artiste, elle a exprimé ce qui remplit éternellement le cœur des hommes : la légèreté sonore des joies, le profond pathétique de la douleur, la jouissance intime de la pensée.

Il fallait une nature extraordinairement sensible pour comprendre dans leur plénitude la joie et la douleur humaines et les rendre comme elle le fait. Toutes les joies l'ont animée : le sourire mièvre du menuet de Lulli, la passion d'une mazurka de Chopin, l'ivresse d'une bacchanale, le triomphe d'une symphonie. Etre de toutes les délicatesses et de toutes les ardeurs, elle a chanté devant nous par ses mouvements et ses gestes le glorieux hymne à la joie d'Annunzio qui semble créé tout exprès pour lui servir d'offrande exquise :

— « Chante la joie ! Je veux te couronner de toutes mes « fleurs, afin que tu célèbres la joie ! la joie ! la joie ! cette « magnifique donatrice !

— « Chante l'immense joie de vivre, d'être fort, d'être « jeune, de mordre les fruits terrestres avec de blanches « dents voraces...

— « Et d'écouter toutes les musiques, et de regarder avec « des yeux enflammés le visage divin du monde comme « l'amant regarde l'aimée.

— « Et d'adorer toute forme fugitive, tout signe vague, « toute image vaine, toute grâce caduque, toute apparence « en l'heure brève !

— « Chante la joie !.....

« L'enthousiasme est frère de la souffrance », disait Lorenzaccio. Isadora Duncan ne pouvait, avec son ardente sensibilité, exprimer seulement les joies humaines ; elle a senti avec la même intensité toutes les douleurs. C'est parfois une inquiétude vague, un nuage qui passe sur son front comme dans les deux premiers préludes de Chopin, parfois la tristesse plus lourde comme au début de la 7e *Symphonie*, parfois enfin la souffrance poignante comme dans le 3e *prélude* où, captive, elle se rebelle de tout son être. Cependant, de l'avis de tous, là où elle atteint le plus haut degré d'émo-

tion tragique, c'est dans la Jeune Fille et la Mort. Je ne sais rien pe plus beau que la subite transformation de cet être jeune qui dansait en riant à la vie, et qui se sent agriffé par la mort : ce n'est qu'un frisson, puis c'est un effort pour secouer l'étreinte glaciale, enfin un raidissement désespéré de tout l'être, une suprême convulsion où elle semble se dresser, s'amincir comme une fleur toute frêle qui se dresse d'un coup et tombe morte. C'est le mystère éternel de la mort dans toute son angoissante simplicité ; et voilà la grandeur d'un art qui aboutit à l'émotion la plus largement humaine — un art capable d'être compris par l'être le plus simple et de tirer des larmes au plus grossier. Je fais allusion à des faits réels : j'ai vu pleurer là des gens qui avaient ri au début ou maugréé contre la monotonie d'un spectacle tenu par une seule danseuse. C'est par là qu'Isadora Duncan a atteint des âmes frustes, que sa beauté plastique laissait insensibles, mais qui n'ont pas résisté à sa puissance d'émotion. C'est pourquoi je voudrais qu'elle fût très connue, non seulement des artistes « ses amis », comme elle dit, mais de la foule aussi, de cette foule qui la méconnaît parfois, mais à laquelle elle finira par s'imposer triomphalement.

Pour que son œuvre exprimât en raccourci la vie tout entière, il fallait qu'elle traduisît aussi la pensée qui est à elle seule une joie et une souffrance d'un ordre particulier. A première vue, il semble que le mouvement et le geste soient impropres à l'exprimer ; mais elle, avec une parfaite divination, a compris que c'est sous sa forme symbolique que la pensée prend corps dans l'œuvre d'art, poème, statue ou tableau. Et nous avons eu l'étrange danse de ses deux dernières soirées, en juin, la mimique pleine de sens où elle a mis, dit-elle, « toute la philosophie de sa vie ». Elle a voulu savoir le pourquoi de l'existence, et ardemment, furieusement, elle a cherché ; un jour, le mystère s'est dévoilé ; elle a compris qu'il se dérobe à qui le poursuit, et qu'une fois saisi il devient vain ; elle ira donc prêchant la paix et montrant comme il ne faut pas chercher à savoir, mais amples avec douceur, lui est rendu plus clair que par le langage dans le symbole d'une porte qui, longtemps fermée, finit par s'ouvrir, laisse voir le secret désiré, et d'où l'être humain revient silencieux et souriant. Tous l'ont compris. Elle a eu un éclair de plaisir dans les yeux quand, pressés autour d'elles dans sa loge, nous lui avons exprimé notre admiration pour cet ingénieux essai et nous lui avons dit le sens que nous y avions mis. Ce fut une joie de l'entendre nous l'expliquer à nouveau, car c'était toute sa vie la plus intime qu'elle épandait ainsi en un mouvement sublime de confiance. Avec la même chasteté et le même abandon

qu'elle montre à tous la beauté de son corps, elle a aussi largement fait don à cette foule qui l'adule de la beauté de son âme.

***

En réalisant son idéal, Isadora Duncan laisse transparaître une personnalité qui, par sa richesse et sa force d'expansion, s'impose comme supérieure.

Sa foi en la beauté est celle d'un néophyte en son Dieu. Je lui ai entendu dire que la religion de la beauté est la religion suprême. Il y a en elle de la croyance par l'énergie avec laquelle elle cherche à faire connaître son idéal, et par la confiance qu'elle a dans le succès final. Nous tous qui l'admirons maintenant nous ne nous représentons pas la force qu'il a fallu à cette femme pour lutter contre la routine et le goût vulgaire, pour imposer son art, pour l'enseigner à quelques enfants.

Quels terribles découragements n'a-t-elle pas dû traverser ! Même à présent elle a parfois des heures noires, comme je l'ai vue abattue parfois lorsque la salle restait froide devant ses interprétations de Beethoven et de Chopin, son œuvre chère !

Mais cette énergie qui ne pouvait appartenir qu'à une âme héroïque s'exalte et se soutient par la foi. Isadora Duncan est sûre de son art, parce qu'elle est sûre de réaliser la beauté, et c'est là son vaste et pur idéal. Mettre plus de beauté dans nos vêtements, notre vie, notre âme, voilà ce qu'elle voudrait obtenir de nous. Elle prêche d'exemple par sa vie simple et saine, sa mise charmante où elle ne craint pas de heurter de front la mode pour laisser au corps sa libre souplesse, son goût ardent pour tous les arts qui sont le moyen d'élever les âmes hors de la platitude contemporaine. Elle ne se contente pas de prêcher d'exemple, elle attire autour d'elle tous ceux qu'elle sent disposés à la servir, à l'aider, la jeunesse en masse naturellement, mais aussi ceux qui ont passé l'âge de l'enthousiasme et qui en retrouvent près d'elle. Et elle qui sait si bien repousser les indiscrets reporters, avec quelle confiance ne s'abandonne-t-elle pas devant ses « disciples » (ainsi quelle appela un jour en riant sa petite bande de fidèles) ; avec quelle confiance ne leur expose-t-elle pas ses vues, ses projets, son idéal ! Souvent elle nous a incités à faire de même, à lutter aussi contre la laideur croissante du modernisme, à lutter sans trêve. Elle calculait un jour à quand pourrait se fixer la victoire : « Il faudrait bien cinquante ans pour changer le goût » dit-elle.

Cette ardeur de propagande fait d'Isadora Duncan une

personnalité à part. Son originalité de créatrice et d'artiste est encore augmentée par l'action qu'elle exerce comme femme, et sur tous ceux qui l'ont approchée elle a laissé une empreinte durable, capable de donner une orientale nouvelle à leur activité.

Pour un grand nombre elle aura été l'excitatrice, celle qui passe, belle, suscitant les enthousiasmes féconds, les saines énergies, n'attirant les passions que pour en faire l'offrande à une divinité supérieure, à un être de beauté et d'action dont elle est l'image vivante. Dans la Danse des Scythes, son geste est symbolique : elle se courbe vers le sol, qu'y recueille-t-elle ? le don de nos ferveurs ; et en un doux et ferme balancement sa main se relève, plus haut, plus haut encore, le bras tendu vers son dieu comme pour lui faire offrande de tous ces sentiments purs et juvéniles qu'elle a fait éclore en apparaissant.

JEANNE GAZEAU.

Les Secrets de l'Eau

(PETITS POEMES CHINOIS)

(*Suite*)

V. L'AVERSE

Il a plu sur le jardin. La tiède averse d'été a ruisselé tout le jour sur les sycomores ; les passeroses penchent indolemment leurs calices pareils à une coupe trop pleine.

Voici que la nuit se fait, nonchalante. Dans l'horizon éclairé une dernière lueur filtre parmi les nuages. Les fleurs des parterres et les pelouses rases étincellent de perles liquides.

Le vent du soir se lève sur le jardin : il effleure la soie des corolles délicates, soulève la chevelure des saules, enveloppe parfois de sa caresse un grand arbre tout entier.

L'arbre, des racines à la cîme, ondule d'un lent frisson. Encore tout chargé d'eau,il secoue dans la molle étreinte du vent une gerbe étincelante sur le sol.

C'est comme une pluie de perles qui s'abat : le baiser pâmé du soir, dans l'espace d'un éclair, dérobe au grand arbre sa parure.

C'est comme une pluie de larmes sur mon âme : l'homme dans l'étreinte de son rêve disperse les vains trésors de son cœur. La pluie lente de l'été annonce les longs hivers.

VI. LE JET D'EAU

Sous la clarté du soleil, le jet d'eau s'érige comme une lance qui veut déchirer le ciel. Elle rencontre l'obstacle et se brise, puis s'éparpille et retombe en gouttes pareilles à des pleurs d'or fondu. — Le jet d'eau, comme une lance, s'érige à la clarté du soleil.

Au clair de la lune, le jet d'eau s'élève comme une colonne d'argent qui veut soutenir le ciel. Elle ploie, croule et se répand en pluie irisée, en étincelantes larmes d'opale. — Le jet d'eau comme une fluide colonne d'argent s'élève au clair de la lune.

Sous la lune et sous le soleil le jet d'eau sanglote dans les vasques de marbre ou d'agate. C'est une plainte rhythmée comme le sang de nos cœurs ; l'eau qui bondissait vers le ciel gémit de se briser sur le sol. — Comme l'amour dans les cœurs, le jet d'eau sanglote sous la lune et sous le soleil.

Quel enchanteur construira le jet d'eau capable d'épanouir sa gerbe si haut qu'elle s'éparpille en poussière impalpable d'étoiles et ne retombe plus sur la terre ? — Quel enchanteur donnera le silence au jet d'eau et le repos à mon cœur ?

VII. LE FLEUVE

Assis dans le pavillon laqué, j'oublie de vider et de remplir tour à tour la coupe de jade, et je regarde les eaux du Fleuve Bleu s'enfuir vers la mer.

Les eaux miroitent entre les berges fleuries. Le regard ne voit pas d'où elles viennent ; le regard ne voit pas où elles vont. Le fleuve se déroule comme un ruban sans fin.

Les branches des saules trempent dans les eaux fugitives pour les retenir. Elles flottent à la surface, pareilles à de longues chevelures dénouées.

J'ai pris dans le vase de porcelaine une fleur de *meou-tan* (1) couleur de pourpre ; je l'ai jetée dans les eaux miroitantes du fleuve.

La fleur de *meou-tan* s'en est allée bien loin sous le ciel. J'ai beau regarder à l'orient ; j'ai beau regarder à l'occident : l'eau ne me rapporte pas le désir de mon cœur.

Les eaux du Fleuve Bleu s'en vont vers la mer ; elles ne reviennent pas en arrière... Qui pourrait espérer de nouer les deux bouts du ruban, d'endormir son cœur sur le cœur qu'il préfère ?

Camille MARYX.

---

(1) Pivoine.

Le Centenaire de Barbey d'Aurevilly

Au poète normand Louis Beuve en souvenir de notre veillée du 27 novembre 1909.

Enfin la statue de Barbey d'Aurevilly s'élève dans Saint-Sauveur-le-Vicomte. Grâce à Mademoiselle Read, qui a réussi par son pieux labeur à le faire connaître, comprendre et aimer, le Connétable a reçu ce témoignage d'admiration. L'Académie Française représentée par M. Frédéric Masson, les hommes de lettres par M. Lecomte, la critique par M. Le Senne, et les Normands par MM. L'Hopital et Louis Beuve, sont venus, tour à tour, s'incliner devant le buste de Barbey d'Aurevilly et rendre hommage au superbe génie du grand romancier et du grand critique.

Saint-Sauveur-le-Vicomte, cette petite bourgade « jolie comme un village d'Ecosse », est remplie de la mémoire de l'auteur de l'*Ensorcelée,* la maison où il naquit accidentellement, celle où il passa son enfance, la fenêtre d'où, — lorsque la maison paternelle, fut vendue, — il contemplait pendant des heures ce logis, théâtre de ses premiers rêves, tout rappelle le grand Normand, et l'on croit voir son ombre dans ces lieux hantés de son souvenir. Le 28 novembre, cette calme petite ville du Cotentin est plus animée que de coutume. Dès le matin ses rues sont sillonnées par des groupes d'hommes de lettres ou de curieux qui s'entretiennent en attendant onze heures, moment fixé pour

l'inauguration. M. Frédéric Masson, coiffé du chapeau à claque, son épée au côté, est là, entouré des personnalités importantes. Le poète normand Louis Beuve et l'auteur de ces lignes, recouverts de leurs grandes limousines, arpentent la *rue aux Lices*, frappant le pavé de leur *pied de frêne*. Il fait gris et par moment des gouttes d'eau mouchettent le sol, mais n'est-ce pas là le temps et l'époque qui conviennent pour l'inauguration du monument de celui qui aimait à s'appeler, avec justesse, un canard sauvage, car, comme eux, il revenait toujours à l'automne dans ses marais de l'ouest.

L'heure de la cérémonie arrivant, peu à peu les rues deviennent désertes, tout le monde vient se grouper autour du monument voilé. M. Frédéric Masson prend la parole, afin de remettre le buste à la municipalité de Saint-Sauveur, puis le maire M. Hersan le remercie, terminant son discours par cette belle phrase : « La mort nous l'avait pris, l'immortalité nous le rend ».

Pendant ce temps le voile est enlevé et maintenant l'œuvre de Rodin apparaît. Ce buste de Barbey d'Aurevilly n'est certes pas impeccable, le masque est beau, le profil du Connétable est bien respecté, mais par contre, la tête est trop renversée, les cheveux sont lourds et principalement une mèche qui a l'air d'un caillou, qu'un gamin peu respectueux aurait envoyé sur la tête de Barbey d'Aurevilly. Quant à l'ensemble du monument, il est difficile de le juger, étant donné l'absence de l'entablement, que l'on a remplacé d'une façon provisoire, par une planche, tout ce que l'on peut dire c'est que la stèle de M. Nénot est harmonieuse de forme et de couleur.

C'est dans une salle, et non devant le buste, que sont prononcés les discours, dont M. Frédéric Masson ouvre la série. Ce n'est pas un portrait large, puissant que celui-ci trace de Barbey d'Aurevilly, mais un dessin à petits traits; il y a de jolis coups de pinceau, il y a aussi des coups d'épingle. L'académicien qu'est M. Frédéric Masson, semble avoir de la difficulté à comprendre qu'un écrivain ne veuille pas faire partie de l'Académie. Il se demande si Barbey d'Aurevilly était contre cette « institution surannée » « parce qu'il était *l'individualiste* ou parce que, ayant jadis publié ce pamphlet : Les quarante médaillons de l'Académie Française, il craignit, tel le renard les raisins, que les lauriers ne fussent trop verts ». Ce soupçon est une injure pour la mémoire du Connétable, injure que celui-ci ne méritait certes pas, et que M. Frédéric Masson aurait dû avoir le bon goût de ne pas lui faire dans une telle circonstance.

L'historien de Napoléon a, évidemment, son sommeil

troublé par la noblesse de Barbey d'Aurevilly, car chaque fois qu'il parle de celui-ci, il ne manque jamais l'occasion de critiquer ses parchemins, cette fois-ci encore il a enfourché son dada préféré. Mais chose plus grave, il a fait une regrettable erreur en ramenant ce vieux cliché : Barbey d'Aurevilly buveur. On a cru cela à cause de cette poésie à l'Alcool, intitulée la Maîtresse Rousse, mais si l'on lisait attentivement les Lettres à Trébutien, l'on saurait que Barbey d'Aurevilly écrivit cette ode, paisiblement assis à sa table de travail, étant dans un état tout ce qu'il y a de plus normal. (Voir la lettre du 12 novembre 1854).

Monsieur Georges Lecomte, président de la *Société des Gens de Lettres*, prend ensuite la parole. Avec un profond enthousiasme il célèbre le grand romancier, il fait ressortir sa hauteur d'imagination et sa profondeur d'observation. « Ses héros et ses héroïnes, dit-il, consumés par leur ardeur intérieure, sont comme des torches vivantes qui flamboient magnifiquement à travers la grisaille ordinaire du monde ».

M. Camille Le Senne, président du *Cercle de la Critique dramatique*, parle du critique du *Théâtre contemporain* en qui il salue une grande loyauté. M. L'Hopital, vice-président de la *Société normande du livre illustré*, rend hommage au Catholique et au Normand que fut Barbey d'Aurevilly. « Il croyait, de toute la hauteur de son âme, s'écrie-t-il en terminant. Il a été de ceux qui, les premiers, ont ouvert la route à l'élite des penseurs d'aujourd'hui. Au travers des ténèbres qui traînent dans les bas fonds de la vie, il a toujours vu briller le flambeau sacré qui en éclaire les sommets.

Normand et Catholique, je salue en lui l'homme de mon pays et de ma foi ! »

C'est maintenant le tour des poètes. Louis Beuve, incarnant Maître Tainnebouy, vêtu du costume normand, couvert de sa limousine, récite son fort beau poème en patois cotentinais dont voici la fin :

> Achteu, au pyi d'l'a Delivrance,
> Ch'est la glouer' qui vous racondit
> Au vrronl'ment d'sa bell diligence,
> Moussieu Jeul' Barbey d'Aur'villy !
> Et quand par sus la Sangsuryîre
> Tournient courlis et gri-herons,
> Les fée' assis' près d'nos rivyîres
> Dans l'marais tout bian, vous tiss'ront
> Un mantet d'feumaie qui crachaine
> Que not' Cotentin tout entyi

Piech'ra comme eunn' grand limousaine
Sus Mait' Jeul' Barbey d'Aur'villy ! (1)

Cette poésie fut certes un des discours qui fit le plus de plaisir à Barbey d'Aurevilly qui aimait si fortement son Cotentin avec ses vieux costumes et son poétique patois Après les sonnets de MM. Fernand Halley et Lebrun, M. de Biez, secrétaire général du comité, fit une sorte de procès-verbal, spirituel et intéressant, de cette inauguration. M. Hersan remercia encore une fois le comité parisien et l'on passa au banquet, après lequel il y eut une séance récréative.

Mais hélas ! cruelle ironie des choses, la salle où furent prononcés les discours était la salle de l'école des Frères, rendue libre par l'expulsion de ceux-ci. Barbey d'Aurevilly fêté dans une salle prise aux catholiques ! Etant donné cette circonstance, nous félicitons à nouveau M. L'Hopital d'avoir fait retentir dans cette salle, imprégnée de l'admirable enseignement des frères, une parole de croyant.

Avant de quitter Saint-Sauveur, j'allai revoir le monument, le jour baissait et déjà les *Fées*, dont venait de parler Maître Tainnebouy, commençaient à tisser la *grande limousaine* de Barbey d'Aurevilly dont le masque grandiosement noble se profilait dans la brume.

Pierre de CRISENOY.

---

(1) Voici la traduction : Aujourd'hui, au pied de la Délivrance, c'est la Gloire qui vous reconduit au roulement de sa belle diligence, Monsieur Jules Barbey d'Aurevilly.

Et quand au-dessus de la Langsurière (marais) tourneront les courlis et les hérons gris, les fées assises près de nos rivières dans le marais tout blanc vous tisseront un manteau de fumée qui crachine (crachain, petite pluie fine) que notre Cotentin tout entier placera comme une grande limousine sur Maître Jules Barbey d'Aurevilly.

POLÉMIQUE

Notre collaborateur, M. Joseph Serre, a reçu de M. Binet-Sanglé, docteur en médecine, auteur d'un livre sur la Folie de Jésus, *la lettre suivante :*

Je viens, Monsieur, de lire votre article : « Les plans de la Pensée ». La position que vous prenez dans les discussions actuelles est intéressante. Permettez-moi de vous commenter.

La pensée est fonction du caractère. Les divers caractères que vous qualifiez par leur situation sociale (bourgeois, physiciens, vétérinaires) ne pensent point comme les Chartreux : c'est l'évidence même. Mais penser ne veut pas dire raisonner. On raisonne d'une seule façon : on déraisonne de cent manières.

Vous sous-entendez que l'observation sensorielle et le raisonnement ne sont point les seuls procédés pour atteindre la réalité des choses. J'en suis moi-même convaincu, et ce n'est point le seul fossé qui me sépare des libres-penseurs d'estaminet et de la plupart des psychologues officiels.

Un grand nombre de dégénérés mentaux (cette expression sous ma plume n'a rien de péjoratif) hystériques, paranoïaques, mystiques, médiums, sont doués d'un sens spécial.

Ils devinent les pensées, et ce phénomène dont les juges d'instruction ne songent pas encore à tirer parti, a joué dans la fondation des religions et des sectes un rôle capital.

Il faudra bien que la science officielle s'incline devant l'évidence. Un cerveau asymétrique, déséquilibré, malade, arrête au vol ces ondulations nerveuses au milieu desquel-

les passent en aveugles les cerveaux les plus harmonieux et les plus puissants.

Les circonvolutions de certains mystiques sont des cohéreurs de Branly.

Cela est-il suffisant pour les placer comme vous le faites au sommet de la pyramide humaine ? Cela justifie-t-il votre dédain à l'égard des vétérinaires ?

Non, car je pense que vous prenez la valeur sociale comme critérium de votre hiérarchisation et, tout compte fait, Chauveau, Nocard et Arloing ont rendu plus de services à l'humanité que St François d'Assise et que Ste Thérèse.

Au surplus, ne croyez pas que tous les poètes méprisent les physiologistes. Entre artistes originaux et savants de bonne foi, l'estime et la sympathie sont réciproques, la haine et le mépris sont, pour employer votre expression, au « plan inférieur » de l'humanité.

Veuillez croire, Monsieur, à ma considération distinguée.

D[r] BINET-SANGLÉ.

Voici la réponse de M. Joseph Serre :

Monsieur,

Vous avez le libéralisme d'excuser les mots un peu vifs dont j'ai pu me servir dans mon article sur *Les plans de la Pensée*. Je vous prie de croire que je n'ai l'intention de blesser personne et que je suis convaincu de la parfaite bonne foi de ceux qui soutiennent les thèses même les plus hostiles à ma religion ou à ma philosophie.

Leur bonne foi est d'autant plus certaine qu'elle est appuyée sur leur science, et je ne doute pas non plus de leur valeur scientifique.

Mais n'y a-t-il rien au dessus de la *science*, au sens actuel et étroit, c'est-à-dire physique de ce mot ? N'y a-t-il rien même au-dessus de la raison pure et du raisonnement ?

Vous êtes le premier à reconnaître très loyalement, je le vois, qu'il y a autre chose. Seulement cet *autre chose* selon vous, ce sont les états morbides, les « dégénérescences mentales » et c'est ici que je crois à un malentendu. Il se peut que ces états favorisent quelquefois, et même souvent si vous le voulez, les plus hautes manifestations humaines

le génie et la mysticité, comme une mauvaise digestion favorise la mélancolie ou une bonne digestion la joie. Mais de même que la digestion n'est pas la joie ni la mélancolie, l'état morbide n'est pas plus le génie ou la sainteté que les nuages noirs, qui en favorisent pourtant l'éclat ne sont la splendeur d'un coucher de soleil. Et la preuve, d'ailleurs, c'est que le génie ou la sainteté se passent parfaitement de ces états morbides, et que St François de Sales, par exemple, homme de parfait bon sens et d'une excellente santé, qui n'a jamais eu que je sache la moindre extase, est un aussi grand saint que François d'Assise.

Vous commettez donc, à mon sens, une double confusion. Vous prenez *l'accident pour la règle*, et en outre, *l'accessoire pour le principal*. Vous croyez qu'il faut *toujours* des nuages à la beauté du soleil et qu'en outre le soleil *c'est* le nuage. Voilà ce qui nous sépare.

Mais dans la bonne foi et l'amour du vrai, veuillez me croire, Monsieur, très respectueux de votre personne, sinon vos doctrines.

JOSEPH SERRE.

De M. Binet-Sanglé :

Monsieur,

Il m'est impossible de vous suivre dans votre assimilation du génie et de la mysticité.

Quant à la santé cérébrale de St François de Sales, je fais sur ce point les plus expresses réserves.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Dr BINET-SANGLÉ.

Je veux par politesse, laisser le dernier mot à M. Binet-Sanglé. J'observe seulement qu'il n'a jamais été question d'assimiler le génie et la mysticité, qui sont deux choses, à mes yeux également belles, mais différentes. Quant à l'utilité sociale du savant supérieure à celle du saint, que M. Binet-Sanglé m'objectait dans sa première lettre, je reconnais cette supériorité, *mais dans le plan inférieur*. Il est certain, pareillement que la machine à coudre est supérieure à la *Légende des Siècles* dans la confection des mouchoirs, et qu'un vétérinaine l'emporte sur Bossuet dans l'art de soigner les vaches.

J. S.

Nous recevons la lettre suivante :

A MONSIEUR PAUL VULLIAUD.

Cette 13 décembre 1909.

MONSIEUR,

Je lis dans les *Entretiens Idéalistes* du 25 novembre, sous votre signature : « M. Loevengard écrit : » *Il y aura toujours des pauvres parmi vous*, attribuant cette parole au Christ. Cette phrase est répétée par des gens qui se prétendent bons catholiques. Elle prouve seulement qu'ils lisent mal leur Evangile, Il faut lire : « Vous AVEZ toujours des pauvres parmi vous ».

Vous avez, Monsieur, pleinement raison : votre traduction est conforme à l'esprit du texte évangélique, autant qu'à la lettre, il est facile de le démontrer.

Une polémique s'engagea, il y a quelques semaines, précisément sur ce point, entre un ecclésiastique, directeur d'une Grande revue catholique du Midi et un laïque éminent de Lyon, M. Léon Chaîne, auteur du livre récent : *Menus Propos d'un catholique libéral :* l'ecclésiastique soutenant que le présent *vous avez toujours des pauvres* équivaut à un futur *vous aurez*, que par suite Jésus a bien voulu dire qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre ; qu'il y a même un futur dans la dernière partie du texte de St Jean : *mais moi vous ne m'aurez pas toujours*, ce qui, d'après l'ecclésiastique, rend impossible l'équivoque ; — le laïque, au contraire, affirmant que le présent équivaut à un présent que Jésus n'a jamais dit ni voulu dire qu'il y aurait toujours des pauvres sur la terre.

Cette polémique m'a intéressé : j'ai voulu élucider la question et après des recherches soigneusement faites, j'ai trouvé que c'était le laïque qui avait raison contre l'ecclésiastique.

Vous n'en serez pas surpris ni fâché puisque cela vous donne raison aussi et peut-être seriez-vous bien aise de voir votre opinion confirmée par des textes authentiques.

Voici donc le passage controversé, je l'extrais d'une Bible intitulée « Biblia sacra vulgatae editionis Sixti Pontificis maximi jussu recognita et Clementis VIII auctoritate édita. » Elle porte l'imprimatur de l'Archevêché de Paris, daté du 5 août 1868. — Voilà, je pense, gages sérieux d'authenticité.

Je cite les trois Evangélistes :

S. Mathieu. 26. II. — Non semper pauperes *habetis* vobiscus, me autem non semper *habetis*.

S Marc. 14.7. — Semper enim pauperes *habetis* vobiscum, et enim volueritis, potestis illis beneficere ; me autem non semper *habetis*.

S. Jean. 12. 8 — Pauperes enim semper *habetis* vobiscum, me autem non semper *habetis*.

Ainsi donc, contrairement à ce que dit l'ecclésiastique, le présent figure *partout* même dans S. Jean.

Comment a-t-il pu commettre cette erreur matérielle ? C'est qu'il a consulté des traductions françaises, au lieu du texte latin. Quelle imprudence ! Ainsi il oppose à M. Chaine l'*Evangile médité* (1742) de Liège, et c'est vraiment jouer de malheur, car cette traduction donne *partout* le futur *vous aurez*, alors que le texte latin authentique porte partout le présent *habetis*. Il prouve par là, non que M. Chaine a tort, mais que c'est la traduction qui est fausse. Il a beau dire qu'elle est d'un commentateur autorisé, elle n'en est pas moins en contradiction formelle avec le texte sacré. Il a beau ajouter ici le présent équivaut au futur, nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette prétendue équivalence. En attendant je ne puis me défendre de remarquer que traduire ainsi, c'est prendre avec les textes beaucoup de liberté.

Il tente de justifier cette liberté grande en alléguant qu'il existe deux manières de traduire un texte : la manière *littérale* et la manière *rationnelle*.

Il y a du vrai dans cette théorie, mais il y a du danger aussi ; car si la manière littérale, quand on la suit trop rigoureusement et sans tenir compte du contexte, risque en effet d'obscurcir le sens, la manière rationnelle risque à son tour, si elle ne tient pas un compte suffisant de la lettre du texte, de substituer l'opinion parfois préconçue du traducteur à la vraie pensée de l'auteur ; c'est précisément la manière de ceux qui souvent même à leur insu, sollicitent, comme on dit, les textes.

Chacune de ces deux manières employée isolément, offre donc des dangers sérieux de fausse interprétation. Que faire ?... Le plus sûr est, quand il y a doute, de combiner les deux en les éclairant l'une par l'autre. C'est ce que l'on devrait toujours faire, surtout quand on interprète un texte aussi vénérable que l'Evangile, et c'est malheureusement ce que l'on ne fait pas toujours.

Pour laisser un moment à part le passage en question, il y a d'autres textes évangéliques que l'on traduit d'une façon risquée ou même ridicule, par exemple le *Beati pauperes spiritu* que des gens instruits traduisent encore

Bienheureux les pauvres d'esprit, avec la sotte signification de *dépourvus d'esprit ou imbéciles. — Le quid est mihi et tibi mulier* ? de S. Jean (2. 4) que même des *commentateurs autorisés* tratuisent brutalement : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi* ? comme si Jésus toujours si bon, et si doux, même pour les pécheurs (hypocrites et vendeurs du temple exceptés) avait pu se montrer si dur et si grossièrement impoli avec sa mère. — Et encore le passage de S. Luc (22. 32) : *Et tu conversus,confirma fratre estuos,* que Gaume traduit : *Et toi, quand tu auras été converti..* . traduction qui fait en quelque sorte dépendre l'infaillibilité papale de l'impeccabilité de l'homme ou du moins de sa conversion, ce qui est contraire au bon sens autant qu'à la définition du dogme, tellement que plusieurs, au lieu de *conversus*, proposent de lire *conversim* (= à ton tour) qui donne un sens aussi raisonnable qu'orthodoxe : *J'ai prié pour toi. Pierre,afin que ta foi ne défaille point et toi à ton tour*, *affermis tesfrères.*

Ecoutez encore, je vous prie, cette anecdote, elle est édifiante. Il y a quelque 20 ans, dans l'église S. Didier d'Avignon, un jeune Dominicain prêchait sur la dévotion à la Ste-Vierge. J'étais là. Il voulut nous démontrer par un texte tiré de l'Evangile, afin de donner plus d'autorité à sa parole, que Marie est notre mère à tous et à cet effet il choisit un texte de S. Luc (2. 7) ; « Savez-vous, nous dit-il, pourquoi St-Luc appelle Jésus le premier né de Marie (primogenitus) bien qu'elle n'ait enfanté que Lui ? C'est que nous sommes aussi ses enfants !..... « O miracle des interprétations mystiques ! Avec les meilleures intentions du monde, on fait dire ainsi aux Evangélistes ce qu'ils n'ont jamais pu penser ! (Car comment voulez-vous que S. Luc ait jamais songé à cela ?) et l'on risque, par des explications aussi fantaisistes de multiplier les incrédules, en jetant le discrédit sur le texte sacré.

Pour en revenir au point spécial de la discussion, j'estime que, si l'on veut saisir le vrai sens des paroles de N. S., il est nécessaire et il suffit de se placer par la pensée, dans le milieu et la situation particulière où il se trouve lui-même quand il les prononce.

Jésus est de *passage* à Béthanie, en la maison de Simon le lépreux, autrefois guéri par lui et sans doute resté son disciple. Une femme, Marie, sœur de Lazare le Ressuscité et habitant ce même bourg, vient, tandis que Jésus est à table, et répand sur la tête et sur les pieds du Maître un parfum précieux Quelques disciples murmurent de ce qui leur paraît une profusion inutile : « On aurait pu, disent-ils, vendre ce parfum un grand prix et donner ce prix aux pauvres. « Mais Jésus aussitôt prend la défense de

Marie, en invoquant une raison très simple et très naturelle qu'aurait pu invoquer comme lui tout autre *visiteur* objet de semblable attention : « Vous avez toujours des pauvres au milieu de vous et vous pouvez à volonté leur faire du bien et moi vous ne m'avez pas toujours. »

Et bien ! Monsieur, d'abord, si nous considérons les derniers mots de Jésus, je dis qu'il est impossible de leur substituer *vous ne m'aurez pas*, sans fausser le sens du passage. Car évidemment Jésus veut dire : Je suis quelquefois au milieu de vous (il était déjà venu par exemple peu auparavant à Béthanie ressusciter Lazare), mais *quelquefois seulement* ; je n'y suis pas toujours. Marie fait donc bien de *profiter* de l'occasion de ma visite pour me rendre honneur : demain il ne serait plus temps, car demain, poursuivant ma mission, je serai dans un autre bourg et peut être ne reviendrai-je pas de sitôt à Béthanie. — Quoi de plus naturel ? et quelle nécessité de torturer le texte en traduisant par le futur pour lui donner le sens de : je quitterai la terre pour aller au ciel ?

Quant aux premiers mots qui concernent les pauvres, je ne vois pas du tout comment, de la simple constatation faite par Jésus qu'à Béthanie et ailleurs ses disciples trouvent toujours des pauvres à secourir, on aurait le droit de conclure, comme on le fait souvent, *qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre*, comme si Jésus avait voulu prononcer un aphorisme solennel et ériger la pauvreté en dogme intangible. C'est qu'en effet pour admettre ce sens, on est forcé, non seulement de modifier la lettre du texte, mais encore de donner à une parole très simple et toute de circonstance et qui s'explique très bien ainsi, une portée immense qui embrasserait pour l'avenir, l'universalité des temps et des lieux.

En admettant, au contraire, le sens que je dis, on ne s'expose pas au danger redoutable de modifier les expressions dont il a plu à N. S. de se servir. De plus, le sens très raisonnable et très clair qui en découle, a le grand mérite d'être en rapport parfait avec les circonstances et les personnes au milieu desquelles la parole divine a été dite.

Enfin, grâce à ce sens là, la traduction rationnelle de ce texte se concilie fort bien avec sa traduction littérale.

En vérité, que pourrions-nous rêver de plus satisfaisant ?

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon respect.

Léon CAVÈNE,

Professeur au collège de Cette.

Réponse à M. J. Brieu

A la suite de notre compte-rendu sur *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes*, l'auteur, M. J. Brieu nous écrit, pour demander une rectification, une lettre où il soulève des questions qui demanderaient plus de place que nous n'en avons pour être traitées à fond. Essayons néanmoins de le satisfaire.

M. Brieu nous dit : « Vous me faites dire que le « fait anti-« nomique est l'état primitif de la pensée. » Il n'en est pas question dans ma brochure. »

Nous avons affirmé que l'état antinomique n'était l'état primitif de la pensée, mais nous n'avons pas voulu dire que M. Brieu disait le contraire ; si un malentendu pouvait résulter de notre phrase, le voici levé.

« En second lieu, continue M. Brieu, vous écrivez que je décapite la philosophie que je retranche Dieu, mais où donc avez-vous vu cela ? »

Nous avons simplement écrit que M. Brieu retranchait la Théodicée de la Métaphysique ; voici pourquoi :

M. Brieu reconnaît avec Strada qu'au dessus et avant tout état antinomique il y a un état super-antinomique ou préantinomique qui n'est autre que l'être à l'état absolu. Or, il nous avait semblé qu'en prenant pour point de départ l'état second, antinomique, on laissait de côté l'état premier, absolu ; nous n'avions pas pensé, que par un retour, par un circuit, la méthode de Strada puisse remonter au-dessus de son point de départ pour rentrer ainsi par un détour dans la Théodicée, et nous craignons alors de voir rejeter l'existence de Dieu dans les postulats de la raison pratique.

S'il y avait là, de notre part, généralisation hâtive, nous nous en accusons bien volontiers, car la sincérité intellectuelle est simplement de l'honnêteté et indispensable dans de semblables discussions.

Malgré tout il reste, croyons-nous, de grandes divergences entre M. Brieu et nous. Précisons notre pensée.

Nous avons en nous l'Intuition de l'Absolu, l'Idée de Dieu ; elle est innée puisque nous sommes incapables de l'acquérir ou de la produire. Nous ne pouvons analyser cette idée parce que nous ne la contenons pas, mais qu'au contraire elle nous contient.

C'est un rayon lumineux qui entre en nous, mais dont le foyer est à l'infini ; « c'est, dit Saint Jean, la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Cette idée, c'est notre intelligence même.

La sensation vient projeter une ombre sur ce faisceau lumineux, de là contraste, antinomie.

L'Antinomie peut donc s'analyser, se réduire à ces deux élé

ments : l'intuition de l'Absolu, la perception du relatif. *Le point de Départ de la pensée* est donc l'Absolu, l'Etre.

Il est vrai qu'une lumière uniforme n'est pas perçue, que le contraste de la perception du relatif est nécessaire pour amener, à l'état de conscience, l'Idée innée ; mais la sensation n'est ici que l'occasion, la cause occasionnelle de la pensée. C'est le coup qui réveille notre conscience et l'activité de notre esprit, mais ce n'est pas un point de départ.

Voilà dans quel sens nous avons dit que le fait antinomique n'était pas irréductible ; M. Brieu nous dira peut-être que c'est là détruire le fait antinomique, mais analyser, réduire un fait à ses éléments constitutifs, n'est-ce pas forcément le détruire ?

Encore un mot : M. Brieu dit en terminant sa lettre : « J'estime que les fidèles — à quelque religion qu'ils appartiennent — ne sont pas plus avancés sur la question de Dieu que les non croyants ».

Remarquons que le Fidéisme est une erreur condamnée par l'Eglise, au même titre que le Rationalisme absolu. Nous admettons avec Rome qu'il y a des lumières au-dessus de la Raison, mais nous voulons nous servir de la Raison pour établir *les préliminaires de la Foi*, suivant l'expression théologique. Les Fidéistes, au contraire niaient la puissance de la Raison, ils ne croyaient pas, par exemple, qu'elle puisse démontrer l'existence de Dieu. Nous ne donnons point dans cette hérésie.

Quant à la question de savoir si les croyants sont plus avancés que les incroyants sur la question de Dieu, c'est un fait : les croyants affirment plus de choses ; les incroyants considèrent naturellement des affirmations comme téméraires ou erronées, mais elles n'en existent pas moins.

C'est déjà être très large que d'admettre que la Raison seule peut nous faire connaître l'Unité, l'Infinité et la Providence de Dieu. En fait la Providence est une notion exclusivement chrétienne ; il est curieux de consulter à ce sujet Aristote et ses disciples.

En tous cas, la Trinité, les mystérieuses relations des personnes divines, sont bien en dehors de la puissance de la Raison ; l'Incarnation, la Rédemption, et l'Amour de Dieu pour sa créature, l'affirmation « Dieu est Amour » (Saint Jean, 1re Epitre) sont en dehors des lumières naturelles que reçoit « tout homme venant en ce monde ».

Voilà pourquoi nous affirmons avec Pascal que le plan surnaturel dépasse le plan intellectuel, comme celui-ci dépasse le plan matériel. (Entretien avec Sacy) ; car la bonté de Dieu va toujours se surpassant elle-même : l'homme était déjà complet dans le plan naturel, mais la divine bonté a surajouté le plan surnaturel.

C. de CRISENOY.

CHRONIQUES

ESOTERISME. RELIGION.

L'Extériorisation de la sensibilité (Etude expérimentale et historique, par Albert de Rochas. Sixième édition augmentée d'expériences nouvelles par MM. Boirac, Joire, Broquet, etc. Un vol in-8 carré, avec 4 planches lithographiques et de nombreux dessins dans le texte. *Librairie Générale des Sciences Occultes, Bibliothèque Chacornac.*

Quand il s'agit de phénomènes basés sur les impressions des sujets anormaux comme ceux qui font l'objet de ce livre, il importe, avant tout, d'en établir la réalité au moyen d'observations aussi nombreuses que possible, recueillies sur des sujets et par des observateurs différents. Aussi, *dans cette sixième édition*, M. de Rochas en a ajouté un certain nombre présentés avec assez de détails pour permettre de reconnaître les variations individuelles qui ne peuvent manquer de se produire toutes les fois que l'on opère sur des organismes vivants. Quelques-unes de ces observations, comme celles de M. Boirac, permettent même d'entrevoir des lois plus générales que celles que l'auteur avait soupçonnées ; aussi a-t-il été heureux de leur donner un nouveau support par l'exposé de ses expériences récentes sur la conduction de la force nerveuse.

M. de Rochas traite également de la question relative aux points hypnogènes et à la localisation de la sensibilité dans le corps astral, phénomène qu'il avait à peine indiqué dans les éditions précédentes.

Ensuite, il fait de nombreuses citations d'auteurs anciens, à propos de l'Envoûtement, de la Poudre de sympa-

thie, de la Guérison magnétique des plaies par la transplantation et des théories de Maxwell.

Il y a, dans l'étude des faits peu connus, deux écoles : l'une consiste à les présenter comme une découverte tout à fait moderne et à s'en attribuer le mérite. On en connaît de trop nombreux exemples, soit que les auteurs aient réellement ignoré les travaux de leurs devanciers, soit qu'ils les aient, de parti pris, laissés dans l'ombre.

L'autre (*et c'est celle à laquelle M. de Rochas appartient*) s'efforce, au contraire, de rechercher dans le passé tout ce qui se rattache, de près ou de loin, aux phénomènes observés et à remonter autant que possible aux sources mêmes des traditions d'abord, par esprit de justice, et ensuite parce que dans ces traditions il y a presque toujours des circonstances spéciales propres à orienter l'esprit du chercheur dans des voies nouvelles.

D. Jaubert. *Les Mystères de l'Au-delà.* Dialogues sur le Catholicisme entre un croyant et un athée. — (H. Daragon, Editeur).

La doctrine catholique a été violemment attaquée dans sa base. Ses détracteurs prétendent qu'elle n'est qu'une collection de superstitions déprimantes. Or, avant de juger, il faut connaître. Et l'on ne connaît guère le catholicisme que par les luttes qu'il a eu à supporter. Cependant, même en se plaçant au point de vue purement scientifique, une étude de cette religion s'impose à tout esprit réfléchi.

M. D. Jaubert, qui s'est déjà fait apprécier par de nombreux ouvrages, a entrepris de la présenter et montre en des tableaux rapides ce qu'est le catholicisme. Les deux ou trois cents questions traitées y sont abordées par leur sommet et pour ainsi dire photographiées de loin afin d'en saisir les lignes principales. Pour rendre son sujet plus attrayant et en faciliter la lecture, l'auteur l'a présenté sous la forme de dialogues entre deux hommes d'opinions opposées. Aussi malgré la gravité du sujet et le nombre des questions étudiées, cet exposé de la foi catholique et des systèmes qui lui sont contraires est-il clair, limpide. Toutes les expressions techniques ont été soigneusement écartées et les controverses sur la foi, Dieu, l'Homme, le Christ et son œuvre, l'Eglise et les Sacrements, le Mariage, le Divorce, l'Histoire de l'Eglise coulent sans effort sous la plume alerte de M. D. Jaubert.

C'est une œuvre consciencieuse qui mérite d'attirer l'attention. Elle vient à son heure et ne saurait passer inaperçue, ces pages devront être lues aussi bien des partisans que des ennemis de la religion catholique qui y trouveront matière à des réflexions judicieuses.

PIERRE PIOBB. — *L'Année occultiste et psychique.* — (Daragon éd.)

Il n'y a pas à s'y tromper, toute affirmation humaine doit être contrôlée et ne peut se trouver en désaccord avec la science. Jusqu'ici, les grandes thèses de l'occultisme et de ses dérivés n'étaient point ou peu sorties de la sphère dogmatique. Depuis peu, en se prend à vérifier les hypothèses, même les hypothèses de ces esprits singuliers qui furent souvent de puissants intuitifs et qui passèrent de leur temps pour des rêveurs ou des fous. Parmi les travaux analystes qui cherchent à dégager la vérité positive des théories occultes en tous genres, citons la *Deuxième Année occultiste et psychique* que M. Piobb vient de publier. Comme il le dit fort bien en sa préface : les occultistes et les psychistes d'aujourd'hui ne sont pas des rétrogrades ou des retardataires ; ce sont plutôt des novateurs.

L'affirmation des Occultistes contemporains s'était continuée jusqu'ici pour le plus complet désappointement des chercheurs sur qui le *magister dixit* n'a plus de prise. Il est temps de soumettre les doctrines occultes à de rigoureux examens, c'est pourquoi nous sommes heureux de signaler toutes les tentatives de désoccultation ; c'est par l'étude attentive de tels ouvrages que nous pourrons nous dire vraiment *initiés*.

Le recueil de M. Piobb s'est très sensiblement amélioré sur celui de l'an passé et nous retrouvons la même impartialité, il s'efface devant les auteurs qu'il présente. Ceux qui s'adonnent aux études occultistes et psychiques trouveront dans ce volume une multitude de documents d'un très grand intérêt, dont plusieurs inédits.

Albert Jounet. — *La Clef du Zohar.* — (Librairie Chacornac).

Aujourd'hui nous ne faisons que signaler l'apparition de cet ouvrage.

Le Zohar est un des plus vastes et des plus sérieux monuments de la Tradition Occulte, C'est un recueil qui égale en étendue les recueils d'Oupanishads de l'Esotérisme hindou. Il traite tous les grands sujets de la science occulte : Théogonie, Cosmogonie, Commentaire de la Genèse, origine et chute de l'Humanité, origine, évolution de l'âme. On y trouve les documents les plus abondants sur les correspondances qui unissent les êtres. Mais ce trésor est un chaos. Les sujets traités fragmentairement, quittés, repris, sans compter l'obscurité du symbolisme, fatiguent l'étudiant et le déçoivent. Ayant par une étude de plus de vingt années dissipé, pour son compte, ces obscurités, l'auteur de la *Clef du Zohar* a voulu rendre facile à tous l'accès du grand ouvrage occulte.

Nous y reviendrons plus longuement.

Timothéon ; *Non Credo* (Gastein-Serge éd.). Aux mentalités déjà si diverses notre temps vient de s'en ajouter une autre, Il s'agit du non-croyant qui ne veut pas faire acte d'hostilité haineuse contre le catholicisme. Il méprise les anti-cléricaux de politique ou de café. Les gens de la Libre-Pensée, dit-on, sont si bêtes qu'ils vous donneraient presque envie de retourner à la messe. Il paraît que l'anti-catholicisme écœurant a pour adeptes « les vétérinaires de village, les absinthards des sous-préfectures, les bourgeois ventripotents des loges maçonniques et les apaches de barrières. »

On désire une Libre-Pensée intelligente qui marche droit « au monstre, droit au *Credo* catholique, mais sans haine, ni insulte, ni mépris. » Au fond cette attitude a pour père Renan pour qui il y avait deux sortes d'anti-catholicisme, l'un aristocratique pour les penseurs, les artistes et les gens d'esprit et l'autre pour le peuple.

J'ai lu ce livre et j'en conseille la lecture. Mais à qui ? A tous les prêtres. Ils trouveront là la majeure partie des objections contemporaines, faites par une intelligence au-dessus de la moyenne. Vouloir un troupeau, c'est pouvoir trouver des moutons, cette espèce tend à disparaître. Beaucoup raisonnent leur foi et se livrent à ce *rationabile obse-*

quium qui est en quelque sorte un libre examen catholique. Aujourd'hui pour que le catholicisme reconquiert son influence, il faut s'adresser à la Raison, le livre dont je rends compte en est une preuve. Ces pages d'un homme qui se croit libéré des religions a des pages, surtout dans un chapitre qu'il appelle « le Dieu de demain », qui respirent la Foi la plus vive. Jamais il ne sera plus vrai de dire, selon un mot de Fénelon, qu'à cette heure ce n'est pas la Foi qui fait défaut, c'est la Raison qui manque.

On se demande de tous côtés sur quelle base il faut établir l'apologétique contemporaine Il n'y en a pas d'autres que de montrer le catholicisme tel qu'il est, sublime, et pour cela, étudier les Pères de l'Eglise et les grandes illustrations théologiques que cette croyance a enfantées. Avouons-le, la plupart des critiques que nous trouvons dans ce livre sont justes ; mais si l'auteur croit qu'elle s'adresse au catholicisme en soi, il se trompe, elles s'adressent à cette religion telle que des esprits inférieurs la lui montrent. Je reste persuadé que personne plus que l'auteur de *Non credo* n'admirerait le Catholicisme si on lui en imposait la croyance par l'autorité de la Raison. Il est vraiment regrettable que de belles âmes au fond se fourvoient par manque de supériorité intellectuelle chez les éducateurs religieux.

Les objections de l'Auteur tombent donc à faux par rapport au dogme lui-même et ne s'adressent qu'à la pauvreté des intellectualités théologiques.

Paul VULLIAUD.

LES ROMANS.

Marcel Prévost (1) : *Pierre et Thérèse* (Lemerre). — Claude Farrère : *La Bataille* (Flasquelle). — Fersen : *Et le feu s'éteignit sur la Mer* (Messein). — Gastowtt : *Les Fêtes du Cœur* (Gastein-Serge). — De Beauplan : *La Jeunesse de Charles-Marie* (Sansot). — Michel Epuy : *Petite Ame* (Mutuelle des auteurs).

Pierre et Thérèse. — Certains livres, ou les livres de certains auteurs font toujours quelque bruit. De bonnes gens, qui croient à M. Marcel Prévost moraliste, se hâtèrent, lorsque parut son roman, de publier que les plus grands problèmes moraux y étaient résolus ! Il est presque inutile de dire que ces bonnes gens se trompaient. La conscience moderne n'est pas aujourd'hui plus éclairée qu'avant la

publication de *Pierre et Thérèse*. Ce qu'il en ressort de plus clair comme morale, c'est qu'il est imprudent, quand on a dans son passé une aventure un peu louche, de la présenter sous de fausses couleurs à la femme que l'on épouse ; c'est aussi qu'une femme, amoureuse, mais honnête, cesse — oh ! momentanément, rassurez-vous — de coucher avec son mari quand celui-ci a un capital à restituer. Il est de bon goût d'attendre que la somme soit remplacée... et replacée. Heureux Pierre, si c'est à intérêts composés ! Chacun sait que M. Marcel Prévost est un grand psychologue féminin.— *Pierre et Thérèse* n'est au fond qu'un roman genre feuilleton, plus distingué qu'un autre, et surtout apte, l'événement le prouve, à fournir au théâtre bourgeois une pièce qui aura sans doute autant de succès que *Le Maître de Forges* ou *Serge Panine*. Il faudra à l'actrice un jeu délicat pour mettre, à la fin du cinquième acte,toute l'éloquence voulue dans le « Plus tard ! » de Thérèse, austère et prometeuse à la fois !...

La Bataille. — L'attachant récit exotique de Claude Farrère a d'abord paru dans la *Revue de Paris* sous le titre : *Pour Vaincre*. L'auteur eût peut-être bien fait de le conserver. C'est pour vaincre, en effet, que le vieux Nippon greffe sur son antique civilisation les sciences de mort et les mœurs dissolvantes de l'Occident. C'est pour vaincre que le marquis Yorimata Sadao laisse pénétrer dans sa demeure l'amant européen, le dangereux flirt Yankee... Parmi les multiples conflits de passions circule, observateur attristé, esthète épris des héroïques splendeurs du passé, le peintre Jean François Felze. Avec son ami, le vieux lettré chinois, diplomate et philosophe, il échange, dans des conversations qui ne sont pas loin d'être parfaitement belles, de mélancoliques réflexions. La lutte des races se mêle à l'action ; la bataille est enfin livrée où les deux éléments hostiles se heurtent avec fureur.... Et voici reparaître sous le déguisement de l'uniforme moderne et des robes parisiennes le sang chevaleresque et féroce des vieux samouraïs. C'est « monseigneur Sadao », O-Sadao-San, comme sa femme n'a jamais cessé de le nommer, — vouant, dans la tourelle étroite de son navire, le séducteur à une mort héroïque qu'il veut partager. C'est le réparateur Hara-Kiri de l'ami sévère qui se juge, se condamne et s'exécute pour avoir douté de l'honneur d'un camarade glorieusement

---

(1) La plupart de ces romans ont paru avant les vacances. Nous nous excusons du retard involontaire avec lequel cette Chronique paraît, auprès de nos lecteurs, et, encore plus, auprès des auteurs.

mort. C'est la marquise Mitsouko, délivrée des talons Louis XV, du corset, des fausses amitiés et du faux amour, allant ensevelir sa beauté dans un couvent de bonzesses, afin de mieux pleurer son seigneur,qui connut sa faute douloureuse et, silencieusement, la vengea... Et c'est par dessus tout, dans une atmosphère embrasée de lutte, toute l'étrangeté de ce moderne Japon qui s'assimile nos inventions, nos costumes, nos vices, et retrouve tout à coup, quand il le faut, son âme d'antan, puérile et hautaine, avec ses Kimonos, ses bivas, ses sabres, ses éventails et les subtiles amours des courtisanes-princesses avec des héros-poètes !

Et le feu s'éteignit sur la Mer.— Joli titre, jolie couverture, jolie dédicace-prologue adressée à l'île de Caprée. Le roman est moins joli qu'il ne pourrait être — moins scabreux que ne s'y attendent certains... étant donné qu'il sort des bosquets d'*Akadémos*... Mais il est littéraire et soigné ; il y a des pages agréables et des comparaisons élégantes : « ... les cheveux coupés court, bouclant comme des glycines noires... »

Les Fêtes du Cœur. — Toute la lyre des souvenirs de jeunesse ! Le vieux portefeuille, la pension, le béguin chaste mais exalté, oh combien ! pour la fille du principal ; la lettre d'aveu, les tacites rendez-vous, le matin, au réfectoire grand désespoir, fièvres, délire, et ce qui est pire, vers déplorable quand elle se marie — Je comprends que tout cela soit infiniment doux et charmant pour M. Gastowtt.Mais ce n'est pas précisément passionnant pour nous. La grande fraîcheur d'âme révélée par ce volume ne suffit pas à lui donner du mérite littéraire et le français de l'auteur se ressent parfois de ses origines, je crois, étrangères.

La Jeunesse de Charles-Marie. — Même famille que le précédent, sauf que ce n'est pas une autobiographie, avec moins de naïveté et plus de prétention peut-être à l'observation scientifique. Au dernier chapitre, le héros, qui vient d'être reçu bachelier, s'endort en rêvant à la couleur du maillot qu'il revêtira pour prendre des bains de mer avec une petite dame appétissante. Je lui souhaite, non de se noyer, mais de nous épargner la suite de ses études. Il n'aurait qu'à faire sa médecine : à un volume par examen, voyez où cela nous mènerait !

Petite Ame. — Il y a toujours quelque chose de pénible dans les histoires d'enfants malheureux. Celle de M. Michel Epuy est touchante sans être par trop cruelle. Il s'est proposé d'attirer l'attention sur les abus inhérents à l'action de certains patronages qui placent, au hasard, des enfants abandonnés, sans discerner entre ceux qu'un précoce vagabondage déprave, et les orphelins innocents. C'est parmi ceux-ci que M. Epuy a choisi son héros. Une nature fine,

délicate, d'une maladive hérédité de poète névrosé, brusquement jetée dans un milieu rural, non pas pervers, mais brutal, grossier de langage et d'idée, incapable de charité morale ; tel est le sujet de *Petite Ame*. M. Epuy l'a traité avec une conviction, une sincérité qui lui font honneur. Quelques descriptions,malgré l'excessive accumulation des détails, sont heureuses ; l'auteur aime et connaît à fond le paysage dauphinois. M. Epuy a fait là un livre honnête, sérieusement écrit et pensé, et susceptible peut-être de produire quelque bien. Ce n'est déjà pas si mal ; c'est surtout, je crois, de plus en plus rare.

CAMILLE MARYX.

LES REVUES.

M. S. Belmond poursuit dans la *Revue de Philosophie* ses études scotistes. Il publie *La perfection en Dieu d'après Duns Scot.*

Scot, dit-il, n'est pas le précurseur des modernistes, ni de Kant ou de Spinoza. Et il explique la théorie scotiste de l'univocation : tant que le réel est hors de cause, il y a univocité, qui doit se confiner dans le concept initial, et qui est strictement d'ordre logique. Dieu, en sa réalité transcendante dépasse la créature infiniment. Il est l'Etre transcendant. Et c'est là toute notre science de la *vie divine*. Voilà pourquoi il ne faut pas dire que Scot donne à Dieu des pieds et des mains.

—

Dans la *Revue philosophique*, M. Charles Lalo proclame une *Esthétique scientifique intégrale*. Heureusement, il ne la prévoit pas établie pour notre génération.

M. Lalo se doute que « l'esthétique scientifique et positive n'a pas de plus grands adversaires que le mysticisme et le sentimentalisme ». Il a peut-être raison, si son art scientifique ne doit contenir rien de sentimental ni de mystique.

—

Les nouvelles revues :

« Sincérité », cahier mensuel rédigé par Louis Nazzi. M. Nazzi crée le Sincérisme. Etre sincère cela est beau et le chef du sincérisme semble plein d'une belle bonne volonté. Mais on peut se tromper avec sincérité, et c'est ce que, sur bien des points, je crois qu'il fait.

Ses « Crottes de bique », notes sur les lettres, sont amusantes.

— *L'Art Libre* paraît à Lyon, fondu avec Epos. Au sommaire : Alexandre Mercereau (le Brouillard), Charles Vildrac (Testament).

— *L'Ile Sonnante* est une revue de sentiment. Son premier numéro contient notamment : *Mélodie Vespérale*, par Léon

Deubel, *l'Horrible délivrance*, par Louis Pergaud, *Littérature et Protestantisme* par Michel Puy, *Notes et Souvenirs* par Auguste Callet, *Les princes des Hommes*, par Charles Callet.

—

La Flamme et *les Rubriques nouvelles* jugent bien Anatole France.

Dans *la Flamme*, M. Paul Gault dit : Anatole France n'est pas l'Homme, il est le Pastiche. Il a pour âme une bibliothèque. Les problèmes les plus lourds qui pèsent sur les épaules des hommes depuis des années, il en a joué avec la noble dextérité d'un esprit superficiel. Avec quelle mauvaise foi (il est plus qu'un rhéteur), il les a réduits à rien.

Ce qui est curieux, c'est ce que M. Gault extrait de *l'Avenir de la Science* où Renan en personne s'exprime ainsi : « Quand le scepticisme est devenu de mode, il ne suppose ni pénétration d'esprit, ni finesse de critique. Mais bien plutôt hébétude et incapacité de comprendre le vrai ».

Nicolas Beauduin montre à son tour dans les *Rubriques Nouvelles* l'amuseur du *Temps*, froid et sans vie, l'illusioniste diplômé de la foire littéraire, et ses grandes manœuvres du dictionnaire — du *Lys Rouge* écrit avec une plume d'oie, à *l'Ile des Pingouins*, écrite avec une plume de corbeau trempée dans les sentines de l'Affaire.

Il n'y a pas là que des injures. Aujourd'hui grandit toute une génération de jeunes gens aux yeux de qui le talent au service du seul talent, ne semble pas une chose suffisante, ni une excuse. Ce n'est pas moi qui leur donnerai tort.

—

Akademos : de Joh-Antoine Nau : *Débuts*, scènes de la vie maritime ; René Milan : *Une lecture dans la brousse* : impressions bien vivantes d'Indo-Chine ; Andreiev : *La vie de l'homme*. Dans ce numéro, M. Fersen publie, sur la mort de Ferrer, une *Ode au pape et au roi* que l'on a comparé, avec raison, au plus bas Montéhus.

—

Le Mercure de France : 1er Novembre : *Les Muses*, par Jean de Gourmont. — 16 Novembre : des lettres sans intérêt de Barbey d'Aurevilly à François Coppée ; un article documenté de J. Commaille sur les monuments d'Angkor.

—

La Raison Catholique : *Jésus Christ a-t-il existé ?* par E. Schiffmacher. Des gens n'admettant par l'autorité des Evangiles nient l'existence du Christ. On a donc cherché des preuves extraites des écrivains païens. On en a trouvé dans Pline le jeune (97me lettre du Xe livre), dans Tacite (livre XV des Annales), dans Suétone (Vie de Claude).

— M. A. Dallet parle de la ligue de l'enseignement fondée par M. Macé, franc-maçon qui disait : l'Etat, c'est nous.

— La religion nationale au Japon par C. de Thermeau.

—

La Gnose, organe officiel de l'Eglise gnostique universelle, publie un petit catéchisme gnostique parfaitement clair, dont voici la profession de foi : « Je confesse la doctrine de l'émanation et le salut par la Gnose ».

Les Marches de l'Est consacrent une partie de leur numéro à Charles Demange,à Rude et à Charles Guérin. M. Mauriee Wilmotte résume le mouvement de la littérature Wallonne au XIXe siècle.

—

L'Initiation : l'Art du rêve par Sédir. Sédir explique que la première chose à faire pour avoir une intelligence lucide pendant le rêve, c'est d'avoir une intelligence lucide pendant la veille et de posséder pleinement la présence d'esprit.

—

Les Sommaires :

La Rénovation Esthétique : une lettre d'Armand Point au ministre des Beaux Arts à propos de l'idée stupide qu'a eue M. Homolle de recouvrir de glaces les tableaux du Louvre.

— *Revue Bibliographique* Belge : une étude sur M. Henry Carton de Wiart.

— *Revue des Lettres et des Arts :* des vers inédits de Jean Lorrain ; des versets d'André Spire ; des notes de Louis de Romeuf et de José de Berys ; un grand précurseur des romantiques, Ramond, par Jacques Reboul.

— *Le Divan :* des vers de Guy Lavaud, de Théo Varlet et d'André Lafon ; une étude de Henri Martineau sur Pierre Fons.

— *La Phalange :* Robert de Souza : *La plainte des collines.*

— *Le Penseur : En campagne navale*, par J. L. Ferry.

— *Filosofia della Scienza :* Marcel Mangin : *Le miracle de San Gennaro ;* A. Agabiti : *la politique selon l'occultisme.*

—

Accusé de réception : *le Thyrse, l'Hexagramme, Feuillets de la Rosace, l'Amitié de France, Revue des Poètes, Revue du Spiritualisme moderne, l'Echo du Merveilleux, le Spectateur, le Chroniqueur de Paris, la Critique indépendante*, etc.

FERNAND DIVOIRE.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome V

Sommaire du Numéro XXVIII (*25 Janvier 1909*)

ROPS : *Lettre inédite.* — FERNAND DIVOIRE : *Faut-il devenir mage ?.* — EDMÉE DELEBECQUE : *Constation* (poème).— PIERRE CHAINE : *Le Tartufe de Molière et le foyer de MM. Octave Mirbeau et T. Nathanson.* — ALBERT DE BERSAUCOURT : *Notules.* — PAUL VULLIAUD : *A propos d'une conception moderne de la Démocratie.*

Sommaire du Numéro XXIX (*25 Février 1909*)

JULES BOIS : *Le Dieu des Prophètes.*— JOSEPH SERRE : *Lettres d'un penseur libre à un libre penseur.* — ALBERT DE BERSAUCOURT : *Victor Hugo corrigé par Courtat.* — RENÉ JACQUET : Poème. — FERNAND DIVOIRE : *Faut-il devenir surhomme.*

Sommaire du Numéro XXX (*25 Mars 1909*)

ALFRED DE VIGNY : *Lettre inédite.* — PAUL VULLIAUD : *Les Heptaples de Pic de la Mirandole.* — EDMÉE DELEBECQUE : *Renaissance* (poème). — LEGRAND CHABRIER : *La mouche qui n'est pas du coche.*— CHARLES GROLLEAU : Poème.— JOSEPH SERRE : *Les trois degrés de la morale.* — MARCEL MARTINET : *Stances* (poème). — PIERRE DE CRISENOY : *Les Lettres à Trébutien.*

Sommaire du Numéro XXXI (*25 avril 1909*)

Boyer d'Agen : *La Jeunesse d'Ingres.* — Julien Osché : *L'oubli journalier* (poème). — Eugène Bernier : *Coups d'œil métaphysiques* (Science). — Albert de Bersaucourt : *Propos sur l'Académie.* — Gautron du Coudray : *Lugubre automme* (poème). — Paul Vulliaud : *Savonarole justifié.*

Sommaire du Numéro XXXII (*25 Mai 1909*)

René Jacquet : *Léonard de Vinci* (poème). — Fernand Divoire : *A propos de M. Loisy.* — Abel Léger : *Trois pèlerinages.* — Edouard Guerber : *A Barbey d'Aurevilly* (Sonnet). — Jean de Bosschère : *Mirage en été.*— Paul Vulliaud : *Savonarole justifié* (Fin).

Sommaire du Numéro XXXIII (*25 Juin 1909*)

Paul Vulliaud : *Première Mystagogique* (Principes généraux, Applications.Cosmosophie musicale).— Camille Maryx: *Dialogues d'âme* (poème).— André Tudesq : *La bataille contre les ombres* (poème). — Albert de Bersaucourt : *Quelques formes de la tristesse dans la littérature contemporaine.*

— TOME VI —

Sommaire du Numéro XXXIV (*25 Juillet 1909*)

Paul Vulliaud : *Deuxième Mystagogique* (Le Sphinx. La Réalisation des contraires). — Ricciotto Canudo : *La Race de Dante.* — Marie-Louise Vignon : *Deux nouveaux sonnets dédiés à l'amour.*— Edmée Delebecque : *La Consolatrice. Les Réprouvés* (poèmes). — Fernand Divoire : *L'homme des Nombres.* — Abel Sod : *La Foi jurée et le Symbolisme chevaleresque.*

Sommaire du Numéro XXXV (*25 Août 1909*)

GŒRRES : *Saint François d'Assises Troubadour.* — JOSEPH SERRE : *Les Deux Théories de Conciliation.* — PAUL NORD : *Inspiratrice.* — PAUL VULLIAUD : *Troisième Mystagogique* (Les Mystères d'Eleusis).

Sommaire du Numéro XXXVI (*25 Septembre 1909*)

GŒRRES : *Saint François d'Assises Troubadour* (Fin). — MARCEL MARTINET : *Sonnet.* — ALBERT DESVOYES : *Quand je ne serai plus.* — PAUL VULLIAUD : *Quatrième Mystagogique* (Palingénésie). — FERNAND DIVOIRE : *Nichts, prophète.*

Sommaire du Numéro XXXVII (*25 Octobre 1909*)

JOSEPH SERRE : *Les Plans de la Pensée.*— RENÉ JACQUET : *La Veillée d'armes* (poème). — CARL DE CRISENOY : *Méditation à propos d'une danse macabre.* — PIERRE VIERGE : *Le dernier baiser* (poème). — PAUL VULLIAUD : *La pensée origéniste.* — CAMILLE MARYX : *Les Secrets de l'eau* (poème en prose).

Sommaire du Numéro XXXVIII (*25 Novembre 1909*)

CARL DE CRISENOY : *De l'Unité d'amour dans le monde et dans l'Univers.* — JEAN DORSAL : *L'ultime blasphème* (poème). — JOSEPH SERRE : *Les Plans de la Pensée* (Fin). — ABEL SOD : *Crépuscule* (poème). — FERNAND DIVOIRE : *Défense de l'Anti-Mage.* — PAUL VULLIAUD : *La conversion d'un poète Israélite au Catholicisme.*

Sommaire du Numéro XXXIX (*25 Décembre 1909*)

PAUL VULLIAUD : *Paracelse.* — PIERRE VIERGE : *Liminaire.* — EUGÈNE BERNIER : *Coup d'œil métaphysique* (Vie). — PHILÉAS LEBESQUE : *Il pleut* (poème). — JEANNE GAZEAU : *Isadora Duncan.* — CAMILLE MARYX : *Les Secrets de l'eau* (poème en prose). — PIERRE DE CRISENOY : *Le Centenaire de Barbey d'Aurevilly.* — POLÉMIQUE : *Réponse de J. Serre à M. Binet-Sanglé.* — *Lettre de M. Carène à propos d'un texte de l'Evangile.* — *Réponse de C. de Crisenoy à M. J. Brieu.*

Le Gérant, P VULLIAUD Imp. DANIEL-CHAMBON, St-Amand (Cher).

Quatrième Année — Soixante-Quinze Centimes — 25 Septembre 1909.

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VI



CAHIER XXXVI

SOMMAIRE

GŒRRES . . . . . *Saint-François d'Assises Troubadour.* (Suite et fin).

MARCEL MARTINET . . *Sonnet.*

ALBERT DESVOYES . . *Quand je ne serai plus.*

PAUL VULLIAUD. . . *Quatrième Mystagogique* (Palingénésie).

FERNAND DIVOIRE . . *Nichts, prophète.*

FERNAND DIVOIRE . . *Les Revues.*

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Quatrième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Octobre 1909.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VI



CAHIER XXXVII

SOMMAIRE

JOSEPH SERRE . . . *Les Plans de la Pensée.*
RENÉ JACQUET . . . *La Veillée d'armes* (poème).
CARL DE CRISENOY . . *Méditation à propos d'une danse macabre.*
PIERRE VIERGE . . . *Le dernier baiser* (poème).
PAUL VULLIAUD . . . *La Pensée origéniste.*
CAMILLE MARYX . . . *Les Secrets de l'eau* (poème en prose).

Livres : REV. CAMPBELL : *Le Christianisme de l'Avenir.* — V. E. MICHELET : *L'Amour et la Magie.* — JACQUES BRIEU : *Essai sur la Forme, La philosophie et la métaphysique sont elles mortes?* — JULES NOEL : *Colins.* — CHRISTIAN CHERFILS : *L'Esthétique positiviste.* — HENRY CHARPENTIER : *La mer fabuleuse.* — LOUIS MERLET : *L'idole fragile.* — A. R. SCHNEEBERGER : *La cité intérieure.* — ROGER DÈVIGNE : *Les bâtisseurs de villes.* — *Beaux-Arts* : *Le Salon d'Automne.* — *Revues.*

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui. 2e Edition.* (E. Sansot, édit.)............................ 1 fr. »»

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition.* (H. Chacornac. édit.) .... 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman.. (H. Chacornac, édit.)................ 2 fr. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes .... 2 fr. »»

Pierre de CRISENOY

Essai sur Jules Amédée Barbey d'Aurevilly (*Les Entretiens Idéalistes*)... 2 fr. 50

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition.* (*Le Chroniqueur de Paris*).......................... 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*).. 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*).............. .... 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*) . ... 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*)......................... 1 fr. »»

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol........................... 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol.. 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol............................ 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol.................................. 1 fr. 50
La Lumière du Cœur, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol....................................

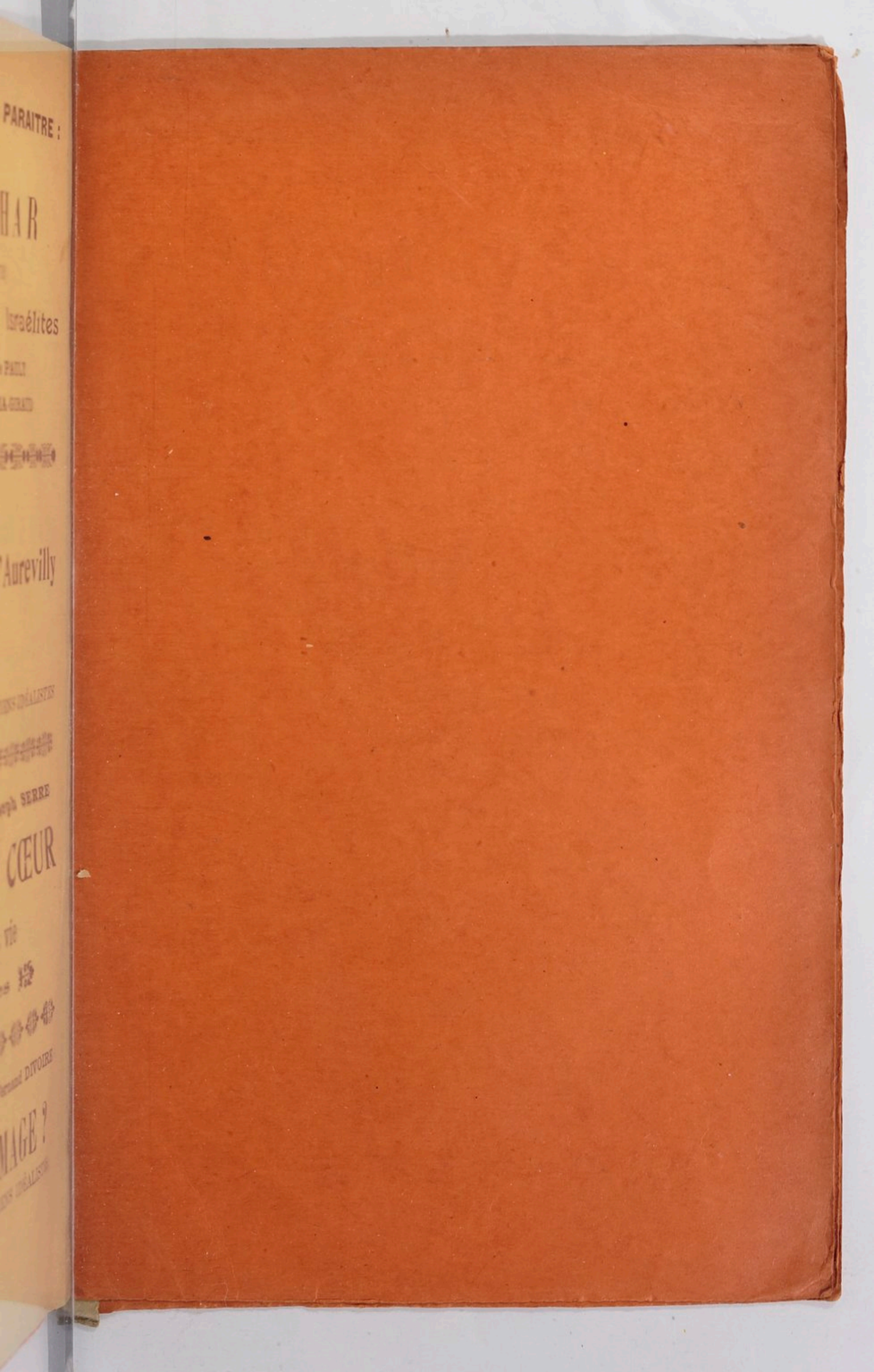
Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon, brochure.......................... 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr. 25

POÉSIE

Idées en fleurs. ... }
Les sonnets intimes }
Le Bois sacré....... } Vitte, Lyon-Paris
Le livre d'une mère }
Les deux ailes de l'Âme, Téqui, Paris.





Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : **Paul VULLIAUD**

FONDATEURS :

René-Georges AUBRUN, Maurice BOUÉ de VILLIERS, Jacques BRASILIER, Hélie BRASILIER, Henri de CRISENOY, Carl de CRISENOY, Pierre de CRISENOY, Claudius DALBANNE, Fernand DIVOIRE, Jules GARAT, Albert GÉNIN, Edouard GUERBER, Eugène JOORS, Camille MARYX, Joseph SERRE.

ABONNEMENT ANNUEL :

France.......... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain



Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

LES RUBRIQUES MENSUELLES DES " ENTRETIENS IDÉALISTES "

Religion, Esotérisme	PAUL VULLIAUD.
Esthétique	EDOUARD GUERBER.
Les Poèmes	RENÉ JACQUET.
Les Romans	CAMILLE MARYX.
Critique littéraire	ANNIE O'SULLIVAN.
Littératures étrangères	JEAN CHESNEAU.
Théâtres	RENÉ-GEORGES AUBRUN.
Beaux-Arts	PIERRE DE CRISENOY.
Les Revues	FERNAND DIVOIRE.
Courriers de la Province et de l'Etranger	DIVERS.

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront ;
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain

Quatrième Année — *Soixante-Quinze Centimes* — *25 Novembre 1909.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie

TOME VI — CAHIER XXXVIII



SOMMAIRE

CARL DE CRISENOY . . *De l'Unité d'amour dans le monde et dans l'homme.*
JEAN DORSAL . . . . *L'ultime Blasphème* (poème).
JOSEPH SERRE . . . *Les Plans de la Pensée* (Fin).
ABEL SOD . . . . . *Crépuscule* (poème).
FERNAND DIVOIRE . . *Défense de l'Anti-Mage.*
PAUL VULLIAUD . . . *La conversion d'un poète Israélite au Catholicisme.*

CHRONIQUES :

PAUL VULLIAUD : *Religion-Esotérisme.* — PIERRE DE CRISENOY : *Beaux-Arts.* — FERNAND DIVOIRE : *Les Revues.* — *Informations.*

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86, rue Bonaparte.

PARIS

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui*. *2e Edition*. (E. Sansot, édit.) .... 1 fr. »»

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition*. (H. Chacornac. édit.) .... 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman.. (H. Chacornac, édit.) .... 2 r. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes .... 2 fr. »»

Pierre de CRISENOY

Essai sur Jules Amédée Barbey d'Aurevilly (*Les Entretiens Idéalistes*)... 2 fr. 50

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition*. (*Le Chroniqueur de Paris*) .... 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*) .... 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*) .... 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol .... 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol .... 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol .... 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol .... 1 fr. 50
La Lumière du Cœur, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol ....

Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr. 25

POÉSIE

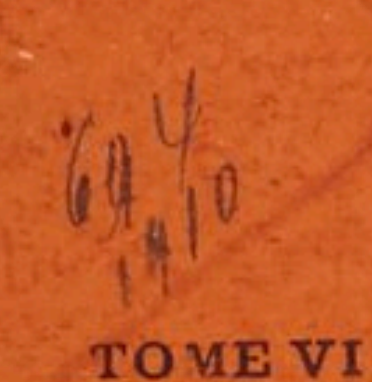
Idées en fleurs.....
Les sonnets intimes
Le Bois sacré.......
Le livre d'une mère
} Vitte, Lyon-Paris

Les deux ailes de l'Ame, Téqui, Paris.

Quatrième Année *Soixante-Quinze Centimes* *25 Décembre 1909.*

Les Entretiens Idéalistes

Cahiers mensuels d'Art et de Philosophie





TOME VI CAHIER XXXIX

SOMMAIRE

PAUL VULLIAUD . . . *Paracelse.*
PIERRE VIERGE . . . *Liminaire* (poème)
EUGÈNE BERNIER . . . *Coups d'œil métaphysiques* (Vie).
PHILÉAS LEBESGUE . . *Il pleut* (poème).
JEANNE GAZEAU . . *Isadora Duncan.*
CAMILLE MARYX . . . *Les Secrets de l'Eau* (poème en prose).
PIERRE DE CRISENOY. . *Le Centenaire de Barbey-d'Aurevilly.*
POLÉMIQUES : *Réponse de J. Serre à M. Binet Sanglé. — Lettre de M. Carène à propos d'un texte de l'Evangile.— Réponse de C. de Crisenoy à M. J. Brieu.*

CHRONIQUES :

Livres : Religion : ALBERT DE ROCHAS, *L'Extériorisation de la sensibilité.*— D. JAUBERT : *Les Mystères de l'Au-delà.*— PIERRE PIOBB : *L'Année occultiste et psychique.* -- ALBERT JOUNET : *La clef du Zohar* — THIMOTHÉON : *Non credo.* *Les Romans :* MARCEL PRÉVOST : *Pierre et Thérèse* . — CLAUDE FARRÈRE : *La Bataille.* — FERSEN : *Et le feu s'éteignit sur la Mer.* — GASTOROTT : *Les Fêtes du Cœur.*—DE BEAUPLAN : *La Jeunesse de Charles-Marie* — MICHEL EPUY : *Petite Ame.* — FERNAND DIVOIRE : *Les Revues.*

BIBLIOTHÈQUE DES *ENTRETIENS IDÉALISTES*

Rédaction et Administration
13, rue Méchain (XIVe)

Henri FALQUE
Libraire-Dépositaire, 86. Bonaparte.

PARIS

Bibliothèque des Entretiens Idéalistes

DERNIERS OUVRAGES DE NOS COLLABORATEURS

René-Georges AUBRUN

Péladan, essai bio-bibliographique suivi de références critiques, d'une nomenclature des textes publiés par et sur l'auteur étudié, ouvrage illustré de deux beaux portraits dont l'un par Hélie BRASILIER, de curieux dessins et d'un autographe, et publié dans la collection des *Célébrités d'Aujourd'hui*. *2e Edition*. (E. Sansot, édit.) .... 1 fr. »»

Maurice BOUÉ DE VILLIERS

Manuel de Magie, Résumé d'Occultisme. 3e *Edition*. (H. Chacornac, édit.) .... 1 fr.
Les Chevaliers de la Table Ronde, roman. (H. Chacornac, édit.) .... 2 fr. »
Le Secret de la Rose-Croix. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»
Les Glaives, poèmes .... 2 fr. »»

Pierre de CRISENOY

Essai sur Jules Amédée Barbey d'Aurevilly (*Les Entretiens Idéalistes*)... 2 fr. 50

Fernand DIVOIRE

Cérébraux, 3e *édition*. (*Le Chroniqueur de Paris*) .... 2 fr. 50
Poëtes (*Les Entretiens idéalistes*) .... 2 fr.

Jules GARAT

La Sonate de Haëndel, roman. (Editions de la *Plume*) .... 3 fr. 50
Dans les Eaux Noires, Quatre Drames avec préface, beau volume in-quarto non déposé en librairie. (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 4 fr. 50

Edouard GUERBER

La Destinée sociale du Poète (*Les Entretiens Idéalistes*) .... 1 fr. »»

Joseph SERRE

PROSE

Ernest Hello, 2e édition, Paris, Bonne Presse, 1 vol .... 3 fr. 50
Numa Boudet, (Perrin. 1 vol .... 3 fr. 50
La religion et l'esprit large, 2e édit. Nourry, 1 vol .... 2 fr. 50
L'Eglise et la Pensée, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol .... 1 fr. 50
La Lumière du Cœur, Vitte, Lyon-Paris, 1 vol ....

Extraits des ENTRETIENS IDÉALISTES

Aperçu nouveau du catholicisme, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr. 25
Les Hypothèses sur Lourdes, Phily, Lyon, brochure .... 0 fr. 25

POÉSIE

Idées en fleurs.....
Les sonnets intimes
Le Bois sacré.......
Le livre d'une mère } Vitte, Lyon-Paris
Les deux ailes de l'Âme, Téqui, Paris.

Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

FONDATEURS :

René-Georges AUBRUN, Maurice BOUÉ de VILLIERS, Jacques BRASILIER, Hélie BRASILIER, Henri de CRISENOY, Carl de CRISENOY, Pierre de CRISENOY, Claudius DALBANNE, Fernand DIVOIRE, Jules GARAT, Albert GÉNIN, Edouard GUERBER, Eugène JOORS, Camille MARYX, Joseph SERRE.

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures rue Méchain.



Les Entretiens Idéalistes

PARAISSENT MENSUELLEMENT EN CAHIERS DE 56 PAGES

DIRECTEUR : *Paul VULLIAUD*

FONDATEURS :

René-Georges AUBRUN, Maurice BOUÉ de VILLIERS, Jacques BRASILIER, Hélie BRASILIER, Henri de CRISENOY, Carl de CRISENOY, Pierre de CRISENOY, Claudius DALBANNE, Fernand DIVOIRE, Jules GARAT, Albert GÉNIN, Edouard GUERBER, Eugène JOORS, Camille MARYX, Joseph SERRE.

ABONNEMENT ANNUEL :

France........... **Huit** francs | Etranger.......... **Dix** francs

---

Les manuscrits doivent être adressés, 13, Rue Méchain. Ils ne sont pas rendus.
Les Auteurs assument l'entière responsabilité de leurs articles.
Il sera rendu compte aux rubriques de tout ouvrage dont deux exemplaires nous parviendront
Le Directeur reçoit chaque samedi, de cinq heures à sept heures, 13, rue Méchain

